

REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 3.

REVUE

BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MERY; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME DIXIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1837.

La COLLECTION ORIENTALE que publie l'*Imprimerie Royale*, et dans laquelle doit se trouver le chef-d'œuvre de la poésie persane, le CHAH-NAMEH de Ferdoucy, nous a fait penser que l'insertion dans notre recueil d'un article spécial sur l'histoire et la poésie épique de la Perse serait accueillie avec intérêt, au moment où la littérature orientale reçoit de la part du gouvernement de si nobles encouragemens. Déjà, dans nos précédentes livraisons, nous avons donné quelques aperçus sur l'enseignement public en Perse. On trouvera à la fin de cette livraison (*Nouvelles des Sciences*) des détails assez intéressans sur l'état actuel de la médecine dans cette contrée.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire. — Philosophie.

HISTOIRE DE LA POÉSIE ÉPIQUE EN PERSE ET DU CHAH-NAMEH DE FERDOUÇY.

Le développement du commerce et de l'industrie est un objet d'effroi pour beaucoup de philosophes ; ils se plaignent des progrès que fait le bien-être matériel ; effrayés de son envahissement, ils voient la cupidité, la barbarie, le mépris des lettres et des arts s'élancer à sa suite ; ils ne réfléchissent pas que ce genre de conquête ne peut jamais être un monopole ; que tous les avantages gagnés par l'industrie sont une conquête pour l'intelligence, et que la civilisation compose un grand réseau dont toutes les mailles portent des noms différens.

Ainsi, une Compagnie de marchands qui envahit de ses comptoirs l'Inde affaiblie et annulée, non-seulement parvient à la conquérirsous le rapport politique, mais encore livre à la science un trésor de recherches inconnues, d'antiquités que

l'Europe ne soupçonnait ou ne prévoyait pas, et de lueurs qui se projettent jusque sur le berceau du monde et des religions. Le sanskrit ne s'est révélé à nous que depuis cette époque. Les Anglais, auteurs de la découverte, sont à peu près les seuls qui l'aient exploitée. Venus après eux, les philologues allemands se sont contentés de dépouiller ces matériaux, d'arranger ces archives, de leur demander leur sens grammatical ou métaphysique, et de les retourner sous toutes leurs formes; souvent aussi en ont-ils abusé pour en extraire les plus bizarres rêveries et les plus incroyables hypothèses. Tous les noms que l'Orient vénère, tous les écrits des vieux Brahmanes qui avaient recueilli les traditions de la religion antique, se sont déroulés aux yeux des peuples nouveaux. La rareté des manuscrits a fait place à des éditions originales, d'abord imprimées fort incorrectement, tirées sur papier jaune par les ouvriers du fort William; puis embellies de tout le luxe que la richesse et l'art ont pu inventer; accompagnées de traductions, tantôt élégantes, tantôt fidèles. Monde inconnu, horizon nouveau vers lequel on se précipita avec toute la joie et toutes les espérances qu'inspirent de telles découvertes. La curiosité ne trouva pas toujours ce qu'elle cherchait, ce qu'elle avait désiré. Une société, privée long-temps d'unité et d'énergie; la société orientale avait produit de grandes choses, mais incomplètes; des traits magnifiques se trouvaient mêlés aux inventions les plus bizarres, mais l'ensemble manquait à ces extraordinaires compositions. La Grèce, phare lumineux qui avait vivement rayonné sur l'Europe, conserva son immense supériorité; elle avait emprunté à l'Asie son éclat et son audace; au Nord une partie de sa sévérité, qu'elle avait transformée en bon goût; elle garda son rang. Homère fut toujours le roi des poètes; il ne céda pas même la place à Ferdouçy, puéril et grandiose, pur et licencieux, naturel et affecté, extravagant et noble, homme de génie, qui, comme les poètes de son hémisphère, a donné des preuves de force et d'originalité, presque toujours dénuées de critique et de bon sens.

Sa vie n'est pas moins incertaine, moins fabuleuse, moins controversée que l'histoire même de l'Orient. La critique aurait trop à faire si elle essayait de démêler le mince filon de vérité qui peut se trouver enseveli dans la masse de contes et de symboles dont les Orientaux composent leurs biographies. Ajoutons cependant qu'il y a toujours une base réelle et fixe, au milieu de cet Océan de mensonges : si l'invention des ornemens distingue spécialement l'intelligence asiatique ; elle ne pousse pas le mensonge jusqu'à la création totale d'un fait. Elle exagère plutôt qu'elle n'invente. Il y a d'ailleurs quelque chose de si neuf et de si caractéristique dans la biographie du poète dont nous parlons ; le siècle, le pays et les coutumes y apparaissent avec un éclat si singulier, à travers tous les voiles dont l'imagination persane s'est plu à multiplier les replis, que le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici cet échantillon curieux des mœurs les moins connues et des faits les plus étrangers à l'Europe.

Voici ce que disent de Ferdouçy les critiques de son pays, où il n'y a pas de critiques, mais seulement des poètes : conte oriental plutôt que biographie. Un rêve le commence et un rêve la finit. L'enfant se dresse dans son berceau, regarde l'Occident, pousse un cri : bientôt ce cri, répété de toutes parts, devient un triple écho parti des montagnes environnantes : on dirait que toutes les voix de la nature s'éveillent au premier accent de l'enfant-poète et répondent à son appel.

Vers l'an 932 de Jésus-Christ, ou 320e de l'Hégire, naquit le fils de *Fakreddin-Ahmed*, jardinier, propriétaire d'un petit domaine situé dans la ville de Sar ou Shedab, province de Tous, dans le Khorassan ; la beauté de ce domaine lui avait fait donner le titre de *Ferdous*, paradis. Quelques biographes attribuent au père du poète le nom de *Chérif Chah*, et d'autres celui d'*Ichak Chah*. Selon le plus grand nombre, le poète reçut à sa naissance les noms de *Abou Kasim Mansour*, et prit ensuite le titre de *Ferdouçy ;* double allusion à son génie céleste et à la propriété de son père le jardinier.

Il paraît que ce dernier n'était pas un simple journalier et un homme du peuple, comme plusieurs commentateurs l'ont prétendu ; il put donner à son fils de bons maîtres, et le premier élan de l'intelligence de Ferdouçy eut assez d'éclat et de force pour qu'un poète du pays lui présageât la gloire. On assure que, très jeune encore, il passait des journées entières, rêveur et inoccupé, sur les bords d'un ruisseau qui baignait les gazons du jardin paternel. Cette méditation vague des jeunes esprits qui pressentent leurs forces sans les mesurer et les connaître est commune aux Burns, aux Milton, aux Racine, aux Tasse.

La jeunesse de Ferdouçy coïncidait avec celle de Mahmoud le Ghaznévide, le Charlemagne de la Perse, qui aimait les arts et les lettres, et remplissait sa bibliothèque de tous les monumens curieux qui pouvaient éclairer l'histoire de son pays. Mahmoud estimait surtout les manuscrits, héritage des siècles lointains, qui, traversant la flamme des villes incendiées et l'horreur des champs de bataille, avaient survécu aux empires. Il proposait aux poètes divers sujets tirés de cette ancienne histoire, et stimulait leur émulation par des récompenses. Le jeune homme obscur, habitant de Ferdous, entend parler des intentions du monarque ; il se procure quelques documens, et compose un fragment épique sur les guerres de Zohak et de Feridoun. Il le récite à ses amis, qui l'admirent et s'étonnent. On parle au gouverneur de la province de ce nouveau prodige, qui ne peut manquer d'être accueilli avec faveur par le souverain ; et Ferdouçy reçoit, non pas l'injonction, mais le conseil de se rendre à la cour. Ici, la chronique persane a soin de placer un nouveau rêve : les Orientaux n'acceptent guère la vérité, si ce n'est parée des illusions d'un songe. Tremblant et incertain, le jeune Ferdouçy voyait avec terreur approcher le jour de son départ pour ce pays dangereux et inconnu où il allait chercher la fortune, où il allait peut-être moissonner la honte. C'était le soir; il venait de s'endormir; un trône radieux lui apparut, et, sur ce trône, un jeune monarque dont la gloire se répandait sur tout l'univers, et

dont le regard bienveillant semblait l'inviter à s'approcher. Il s'éveille, croit au présage et part.

Il y a, certes, quelque chose de naïvement touchant dans la situation d'un jeune poète de province que le désir de la gloire et l'instinct du génie amènent dans la capitale et jettent sans autre arme que son intelligence, au milieu des passions et des ambitions rivales. Les Persans eux-mêmes, grands amateurs d'exagérations éclatantes, ont compris cela et nous ont transmis, sans y rien changer, la tradition ingénue des premières tentatives de Ferdouçy. Vêtu de son costume provincial, et fatigué d'une longue route, il aperçoit, à peu de distance de Gazna, une treille, un jardin et trois hommes occupés à boire et à deviser. Il s'approche d'eux; la tournure et le costume du provincial leur déplaisent : c'étaient Ansari, Asjoudi et Ferroki, poètes attachés à la cour. Apparemment, les vapeurs du breuvage avaient exalté leur orgueil naturel. L'un d'eux, adressant la parole à l'étranger :

— « Mon ami, lui dit-il, si vous n'êtes pas poète, retirez-vous. La société des poètes n'est faite que pour leurs égaux.

— » Je le suis, répondit le jeune homme.

— » Eh bien! continua un des convives, nous allons voir. Chacun de nous composera un vers; ces vers rimeront ensemble; vous vous chargerez de trouver le quatrième vers et la quatrième rime. »

Les poètes jouaient un jeu déloyal; ils choisirent une rime qui ne se reproduisait que trois fois seulement dans la langue persane, à ce qu'ils croyaient du moins. Mais le jeune homme, qui venait d'étudier les anciennes chroniques, y avait découvert une source d'érudition inconnue à ses contemporains et à ses rivaux. Le nom propre d'un héros antique lui fournit la rime inattendue qui devait lui donner la victoire; et les trois jaloux furent vaincus.

Les poètes remplissaient la cour de Mahmoud. Le jeune homme se présente tremblant, et récite ses vers devant le roi. Mahmoud, charmé, lui répond par un jeu de mots : « Votre poésie répand sur mon palais la splendeur du *Ferdous* (du

Paradis). Aussitôt, la tâche glorieuse de composer le *Chah-Nameh*, poëme épique sur l'ancienne histoire de la Perse, lui est confiée. On lui offre mille dinars d'or pour ses mille vers, c'est-à-dire un dinar par vers. Il refuse et ne veut être payé qu'après l'accomplissement de l'œuvre. La bibliothèque royale déploie devant lui tous ses trésors. On lui assigne un appartement dans le palais; appartement décoré de peintures, qui représentent les armures et les combats des anciens guerriers qu'il doit chanter.

Mais sa position ne tarde pas à se compliquer. Le monarque, attaché à la foi des *Sunnites*, voit avec chagrin et colère son poète favori ne pas vouloir abandonner la communion des *Chiites*. Le favori *Houssein Mehmandar*, que l'orgueil du poète ne veut pas flatter, met tout en œuvre pour le perdre. Pendant que sa renommée s'accroît, pendant que les princes voisins lui adressent des lettres honorables, accompagnées de présens qu'il refuse, il paie, par beaucoup de chagrins et d'humiliations, le prix de l'une des positions les plus fausses qu'il y ait au monde, celle d'un poète à la cour. Les nobles lui demandent des vers, louent son mérite et calomnient sa vie. Ayant refusé le présent que voulait lui faire le monarque, et accepté la promesse de la rémunération brillante qui doit couronner son travail, il éprouve, au sein du palais même, toutes les horreurs du besoin. Enfin, âgé de 70 ans, le 25 février (*spendarmonz*, dernier mois du calendrier persan), l'an 985 de l'ère chrétienne ou 374 de l'hégire, Ferdouçy termine sa grande œuvre. Il reçoit pour récompense le nombre exact de dinars que le monarque lui avait promis; malheureusement ces dinars sont d'argent au lieu d'être d'or, ce qui établit une différence de dix-neuf vingtièmes au désavantage du pauvre poète.

Le messager qui les apporte trouve Ferdouçy au bain. L'auteur, trompé dans ses espérances et regardant cette supercherie comme indigne du monarque, divise la somme en trois parties, donne l'une au gardien du bain, la seconde à un domestique, la troisième au messager. On ne tarde pas

à instruire Mahmoud de la manière dont Ferdouçy a reçu les dinars; courroucé, Mahmoud ordonne qu'on saisisse le poète et que, placé sous les pieds des éléphans, il y périsse. Ferdouçy court se prosterner aux pieds du monarque, lui récite un long panégyrique en vers, obtient sa grâce et rentre chez lui. Là, il détruit tous les éloges qu'il a composés sur Mahmoud et s'abandonne à sa colère poétique, dont la trace brûlante se retrouve encore dans la péroraison de son grand poëme.

Tu as menti à ta parole et corrompu le bienfait promis, comme une main vile trouble, en y jetant de la fange, le cristal d'une eau pure. Roi mendiant, je dirai ta bassesse et la vérité parlera. Admirez-le donc, cet homme sans intelligence, ce cœur voué au gain, ce monarque plus vil que l'esclave, ce fondateur d'une race royale, qui voudrait (espoir inutile) s'élever au niveau de son rang!

O prophète! tu as dit vrai; toutes choses humaines portent la trace de leur origine. L'âme ignoble ne change pas, et reste ignoble en dépit du trône qu'elle occupe. La plante au suc amer donne toujours un suc amer; brisez son rameau, plantez-le dans les bosquets du paradis, baignez dans le miel sa racine nouvelle, abreuvez-la de nectar: vaine tentative, elle portera des fruits amers. Enlevez à la corneille les œufs de son nid funèbre; que la mère vienne les couver dans les solitudes embaumées de l'Eden; que l'oiseau jeune se nourrisse des grains du figuier le plus suave; que l'eau sacrée de l'Elzebill étanche sa soif; que le souffle de l'ange Gabriel l'échauffe dans son nid: l'œuf, fidèle à son origine, ne s'ouvrira que pour donner l'essor à l'oiseau funeste.

Dieu veut ainsi que tous les êtres soient fidèles à leur nature. En vain le serpent déroule ses anneaux sous l'ombrage du rosier délicieux; en vain le hibou nocturne, arraché par le paysan à son repaire, est placé sous les rayons du soleil: l'un frappera de son dard aigu le sein qui l'a nourri; l'autre déploiera ses lourdes ailes pour regagner ses ténèbres et sa tanière. L'ambre parfumé, le charbon qui noircit: tout a son caractère ineffaçable. Et toi, Mahmoud, si tu étais roi, tu serais généreux et noble. Ce chant que j'ai créé, cet hymne qui redit la grandeur et les hauts faits des rois anciens, tu l'aurais cou-

vert d'or; ma fortune obscure serait devenue éclatante; tu eusses transformé ma nuit en jour, ma pauvreté en splendeur!

J'ai fait revivre les chefs illustres; j'ai rendu l'âme et la gloire aux héros d'autrefois. Tu n'es pas leur fils, ô Mahmoud! et j'ai dû te déplaire. Tu m'as puni, toi misérable, de les avoir faits si grands et d'avoir mis, par le contraste, ton opprobre dans tout son jour. Rejeton sans honneur d'une race d'esclaves, tu voulais payer le poète chantre des rois, comme on paie un sorbet à la taverne? Si le sang royal coulait dans tes veines, tu ornerais le front du poète d'un diadème d'or. Mais né d'un forgeron, tu hais la beauté de la poésie. Fidèle à ta nature, tu agis comme tu le dois; je remplirai aussi ma mission et je frapperai de la vengeance que Dieu m'a donnée l'être vil qui me méprise et me frappe. Toi qui te nommes le conquérant du monde, je dirai quelle ingratitude et quelle perfidie te rendent digne à peine de baiser les pieds de l'esclave. Je te permets de me haïr; quant au dédain, je te le défends. Regarde mon œuvre; que ton regard se promène et s'étende jusqu'à l'horizon, et dis-moi si pour mille Mahmoud tu y vois apparaître un seul Ferdouçy.

Cette magnifique invective une fois terminée, le poète la ferme d'un cachet, et la remet entre les mains d'un de ses amis nommé Aiaz, qu'il charge de la donner au monarque vingt jours après la fuite de Ferdouçy. Aiaz lui prête de l'argent et un cheval; et seul, à soixante-dix ans, il quitte la cour de Gazna. Partout il se cache, il fuit la vengeance de son maître. Un libraire lui offre, dans la ville de Hérat, un asile qui le protége quelque temps. Les émissaires du sultan le traquent et le poursuivent; il reprend sa course errante, s'arrête quelque temps dans sa ville natale, est obligé de fuir encore, profite de l'hospitalité généreuse du gouverneur du Mazenderan, et se voyant suivi de plus près, quitte la Perse et demande asile à Derbillah, calife de Bagdad. Accueilli honorablement par ce dernier, il suit cependant le conseil qui lui est donné, de s'éloigner encore; on le retrouve dans le Taberistan, puis dans le Khohistan. Partout les gouverneurs s'empressent de recevoir avec bienveillance le poète fugitif. Les uns soulagent sa détresse par des cadeaux; les autres

sortent de la ville et viennent au-devant de lui. Nasir, gouverneur du Khohistan, se montre plus généreux encore ; il ose écrire à Mahmoud, lui représenter la situation du poète, et lui faire entendre d'avance les sanglans reproches que la postérité lui adressera, quand elle se rappellera cet homme de génie touchant à la dernière vieillesse, sans asile, sans pain et menacé de la mort. Ferdouçy lui-même avait oublié à demi sa colère ; dans une fort belle pièce de vers qui nous est restée, il avait dit que, sans pardonner à Mahmoud, il abandonnait à Dieu seul le droit de prononcer *entre lui* et *le sultan injuste*.

Cependant le remords tardif avait pénétré dans l'ame du monarque. Les vers du *Chah-Nameh* répétés par la voix populaire, avaient plus d'une fois frappé l'oreille de Mahmoud. La crainte d'une immortalité de mépris, léguée par un poème devenu célèbre, agit enfin sur lui ; comme d'ailleurs la fraude des dinars d'or changés en dinars d'argent ne lui appartenait point, il s'irrita de cette fourberie et punit sévèrement le favori qui se l'était permise. La vieillesse approchait ; Mahmoud avait toujours aimé la gloire ; ses terreurs augmentèrent, lorsque sur les murs d'une mosquée il lut les vers suivans que la main du fugitif y avait inscrits :

> L'ame du sultan Mahmoud est, dit-on, une mer de munificence. On le dit : j'ai long-temps plongé en vain, et je n'ai pas trouvé la plus petite perle.

A peine Mahmoud a-t-il lu ce distique, on prélève par son ordre 6,000 dinars sur les fonds du trésor royal, et cette somme est envoyée à Tous, capitale de la province où le poète est né. Les porteurs de la somme rencontrent un convoi : c'est celui de Ferdouçy, mort en exil à quatre-vingt-dix ans, l'année 1020 de l'ère chrétienne et 411 de l'hégire. Il laissait une fille pauvre comme lui, fière comme lui, qui refusa noblement cette somme qu'on voulait lui remettre. Elle demanda que les volontés de Ferdouçy fussent exécutées et que cet argent servît à construire, selon ses der-

miers désirs, un seraï pour les voyageurs et un tombeau de pierre arrosé par le même ruisseau dont le murmure avait bercé la rêverie du jeune poète.

Peu de romans sont plus pathétiques que ce récit. A travers les brumes chaudes et vaporeuses dont tout écrivain oriental couvre sa narration, vous entrevoyez l'ardeur de l'ame, la noblesse du dévoûment, la profondeur des passions, le juste ressentiment du vieillard, le noble orgueil du poète. Il n'a manqué à Ferdouçy qu'un historien digne de lui. Quelle étrange coïncidence entre son convoi et celui du Tasse! La poésie porte-t-elle donc avec elle son martyre et faut-il qu'elle paie en malheur la gloire qui couronne le cadavre de l'homme de génie!

Soit que l'antiquité des documens employés par Ferdouçy remonte jusqu'aux premiers habitans de la Tâtarie, jusqu'aux rois mages, ou même plus haut, soit qu'il n'ait employé que des matériaux d'une date postérieure, l'intérêt historique que présente son poëme n'en est pas moins grand. Galerie d'antiques symboles, quelque défigurés qu'ils soient par la rouille du temps et par les incrustations de la poésie, on y découvre les diverses couches des traditions d'autrefois; ainsi le géologue aperçoit, en interrogeant les lits superposés des formations terrestres, les mystérieuses annales de la création et de ses phases. Quelle antiquité que celle de la monarchie persane! La Perse a conservé sa forme monarchique depuis l'époque des rois mages. Sa seule rivale en fait de vétusté, la Chine, isolée et croupissant dans son égoïsme, n'offre plus d'autre intérêt que celui d'une vaine et vague curiosité. Le trône persan, faible sans doute aujourd'hui, menacé d'un côté par l'Europe envahissante, et d'un autre côté par la Russie armée; a vu passer et périr le pouvoir des Brahmanes, la gloire de la Chaldée, la magnificence babylonienne, la théocratie hébraïque, le génie civilisateur de la Grèce et le génie conquérant de Rome. Il a vu périr l'empire des Paléologues. L'Arabe et le Romain, ces deux grands ennemis du Persan, n'ont plus d'action sur les destinées du

monde ; *l'araignée garde seule la tapisserie des palais de César* (ainsi s'exprime le poète oriental), *et les tours de Bagdad ont le hibou pour sentinelle.* Cependant, peut-être en raison de sa débilité même, la couronne persane n'est pas brisée, et les rois chantés par Ferdouçy ont un successeur. Ce vieil et mystérieux empire a des rapports avec notre monde ; il a lutté contre Alexandre ; il est parent des Hindous, des Grecs et des Germains. C'est donc chose curieuse de consulter les annales demi-fabuleuses de ses héros et de ses souverains. Dans le *Chah-Nameh*, où Ferdouçy a prodigué tout ce que le génie peut créer de richesses, nous reconnaîtrons ce double caractère, ce double sujet d'observations intéressantes ; les débris mutilés d'une histoire perdue et la force étourdie d'une invention qui se joue des réalités.

Les Orientaux n'ont point d'histoire. Peut-être aussi la poésie, dans le sens européen, leur manque-t-elle ; chez eux la vraie poésie c'est la sensation. Quant aux faits, ils ne peuvent les accepter et les conserver dans leur état naturel : ils les transforment en symboles. Aux nations du nord et à elles seules appartiennent la sécheresse des dates, l'aridité des chronologies, l'exactitude des documens. Approchez-vous du tropique, ou pénétrez dans l'Inde antique ; là le fait disparaît sous les ornemens accessoires dont on le surcharge ; la réalité s'éteint ; tout se couvre d'une vapeur ardente : vous ne pouvez distinguer le vrai du faux, les héros des dieux, les actes des hypothèses, ni les narrations du mythe. Perdu dans cette forêt peuplée d'allégories, vous vous trouvez suspendu et comme balancé sur les limites du mensonge brillant et de la froide chronique. Le peu de faits qui soutiennent cet échafaudage de fictions ne valent pas la peine de s'en occuper ; autour de quelques souvenirs et de quelques noms incontestables se groupent cent fables étranges.

Dans l'absence de documens réels et de traditions positives, les grands poèmes héroïques des peuples de l'Orient offrent une source féconde et qui n'a pas été assez explorée. Si l'on essayait de réduire à leur valeur historique les exagé-

rations des poètes orientaux peut-être retrouverait-on sous ces voiles poétiques des débris dignes d'être conservés. Ces formes qu'on entrevoit dans le vague crépuscule de la fiction reprendraient une réalité vivante. On reconnaîtrait, sous ces linéamens indécis qui semblent à peine distincts, tant on a entassé autour d'eux d'ornemens, de fleurs et de rayons, des personnages véritables. L'Orient est la terre natale du mythe, mais du mythe ayant la vérité pour base. Ne serait-ce pas chose curieuse d'étudier le procédé de transformation, d'après lequel l'homme vivant a perdu sa forme humaine et dû à l'imagination contemporaine la taille colossale de l'éléphant sauvage et le radieux éclat de l'étoile dans le ciel? Les jours sont devenus des siècles; et les siècles, des jours. La tâche de l'analyste consiste à débrouiller et éclaircir cette forêt fabuleuse pour obtenir la connaissance exacte du petit nombre de faits que ce luxuriant feuillage peut recouvrir : œuvre assurément difficile. Même dans les poëmes historiques du nord, l'élaboration du mythe s'accomplit péniblement. Rien de clair, rien de précis, rien de distinct : les proportions changent; la perspective est confuse. A peine un grand homme a-t-il vécu, le génie populaire, s'emparant du héros et de ses actes, leur fait subir le changement le plus bizarre. La trace laissée dans l'esprit public par les actions de ce personnage conserve peu de rapport avec la réalité. Bientôt on crée, pour le vanter dignement, des rimes et des allitérations barbares qui voltigent de bouche en bouche, et qui sont encore altérées par les générations qui se succèdent. Quelque autre héros se montre-t-il; ses faits et gestes sont célébrés de la même manière; il enlace ses rameaux avec ceux du héros primitif. Quelquefois l'un et l'autre s'identifient. Si les qualités ou les défauts de l'un ou de l'autre ont éveillé dans l'imagination du peuple la forme et l'image de quelque être puissant, de l'aigle, du vautour ou du lion, c'en est fait, le héros n'est plus : le vautour, le lion ou l'aigle subsistent seuls; ils vivent; on fait d'eux la description la plus détaillée. La réalité se trouve perdue dans la

chimère ; et, comme une fiction entraîne toujours une autre fiction, tout ce qui entoure le héros se couvre du même nuage. Il devient impossible de savoir où s'arrête le vrai, où commence le faux. On joue avec les âges, comme avec les noms ; avec les régions, comme avec les dynasties. De là une géographie fantastique, une cosmographie chimérique.

Les grands poètes de l'Inde ont fort abusé du pouvoir donné à la poésie sur l'histoire ; ils se sont tout permis. Le fil d'une narration suivie, la cohésion des événemens, la puissante trame des faits leur manquent. Chez eux, tout se confond et tout se heurte ; cependant, à travers mille nuages amoncelés, mille lueurs plus trompeuses que les ténèbres, vous voyez apparaître à distance des vérités historiques incontestables.

Ce fut d'après des documens antérieurs, sur le modèle de traditions antiques, en donnant une forme régulière à mille débris fantasques, à mille fragmens de chansons nationales, que le grand Homère, ou, si l'on veut, les Homérides ont construit la belle et double épopée qui renferme, à elle seule, le résumé de la science et des mœurs pélasgiques. Les Grecs faisaient allusion à ce souvenir, lorsqu'ils affirmaient qu'Homère avait beaucoup emprunté à la prêtresse d'Isis, *Phant-Isis* ou *Phantasia*. Les peuples celtes ont aussi poétisé et voilé leurs souvenirs dans ces ballades qui ont servi de base au travail emphatiquement élaboré par Macpherson, à l'imitation de la Bible. Les ballades de l'Espagne et celles de l'Écosse moderne nous permettent d'observer de près, et à nu, le travail de l'imagination populaire. Le chant des *Nibelungen*, ou fils de la nuit, présente encore un exemple remarquable de cette étrange élaboration. C'est une œuvre qui va se perdre dans les dernières profondeurs de l'histoire du Nord. Tous les savans de l'Allemagne ont essayé, mais en vain, selon nous, de percer la triple obscurité qui enveloppe l'origine de ces fables et de les rapporter à la réalité pure. Après tout, on est convenu généralement que la réalité s'y cache ; mais quelle est-elle ? Pro-

blème dont on a reconnu l'existence, et dont on n'a pu atteindre la solution.

Parmi tous les poëmes connus, aucun n'offre à la fois plus de traces de réalité et plus d'embarras poétiques que le *Chah-Nameh* du Persan Ferdouçy. Rédaction exacte mais ornée des vieilles chroniques persanes, le *Chah-Nameh* est un vrai roman historique. Cette prétendue histoire, que les Orientaux acceptent, se trouve encore embellie, dans le *Chah-Nameh*, d'une fiction supplémentaire et d'un second travail d'ornement. Jugez s'il est facile de percer ce double voile, d'abord celui de l'histoire proprement dite, ensuite celui de l'attirail poétique surimposé par Ferdouçy.

Déjà un de ses prédécesseurs, Abdalla Ben Almokalfa, avait recueilli les traditions antiques dans une compilation informe. Ferdouçy y porta la lumière, et l'orna d'une multitude d'images poétiques. L'Ecriture-Sainte rapporte que les plus anciens rois de la Perse firent rédiger exactement les annales de leur règne : ces chroniques se nommaient *Difters*, et l'on en trouve encore une trace dans le mot *Difter-bund*, que les Hindous appliquent aux gardiens des archives. *Ctésias*, s'il faut en croire *Diodore* de Sicile, profita des *Difters* pour composer son histoire, dont les fragmens ont été conservés, et dont le caractère fabuleux atteste l'origine orientale. Il y avait là une série non interrompue de documens qui se reportaient aux règnes de *Kaïamours* et descendaient jusqu'à l'accession de *Kosroës Yiezdigird III*. Le dernier des Sassanides voulut que l'on rédigeât, sous une forme complète et compacte, ces débris historiques qui, groupés et réunis, portèrent le nom de *Bastan Nameh* ou de *Saïour al Molouk*. L'an 641 de l'ère chrétienne, ou de l'hégire 21, le monarque persan est tué par un meunier, après la fatale bataille de Kadesia. Sa bibliothèque est mise au pillage, et le général arabe, Saad Wakli, s'empare du manuscrit du *Bastan Nameh*, qu'il offre en présent au conquérant Omar. Ce dernier croit avoir en sa possession un ouvrage de piété et le fait traduire : mais, dès qu'il reconnaît qu'il s'agit de chroniques et non de dévotion, il rejette le li-

vre inutile, qui devient la proie d'un Abyssinien. L'Abyssinien le fit traduire à son tour, et donna la traduction au roi d'Abyssinie. Ce fut sur cette traduction que l'émir Aben Mansour fit retraduire en persan les précieux documens de l'ancienne histoire. Quatre historiens furent chargés de la continuer ; et vers le milieu du dixième siècle, le visir Aben Fazal Balami chargea le poète Doukiki de versifier ce volumineux et informe recueil. Le rhythme, qui, parmi les nations orientales, a conservé sa signification et sa destination primitives, n'est considéré par elles que comme un moyen presque matériel de prêter aux faits historiques une durée plus longue, une vie plus complète. Doukiki rédigea mille vers et fut tué par un esclave; or, pour nous exprimer comme le biographe persan, « son bonheur le quitta, et la vie le quitta en même temps. »

Telle est la version reçue et adoptée par l'auteur persan de l'édition du *Chah-Nameh*, mise en ordre vers l'année 1425, par le commandement exprès d'un descendant de Timour, nommé *Baysinghan-Khan*. S'il faut en croire l'éloquent visir *Aben-Mansour-el-Omri*, le *vieux livre* (tel est le sens des mots *Bastan Nameh*) n'a pas servi de texte à Ferdouçy, qui ne s'est servi que de documens beaucoup plus anciens et remontant aux mages. Le major Macan, orientaliste distingué, partage cette opinion. Quoi qu'il en soit, des matériaux historiques nombreux et précieux existaient en Perse lorsque le sultan Mahmoud monta sur le trône. Il aimait (comme nous l'avons dit) la poésie et la gloire; une pensée nationale traversa l'esprit de ce monarque oriental. Il voulut familiariser ses sujets avec l'histoire de leurs ancêtres et leur offrit la séduction de la poésie, séduction toujours puissante sur eux. Bientôt on apprit que le monarque recrutait avec soin les traditions historiques; et ce fut à qui satisferait le goût ou plutôt la passion de Mahmoud. De toutes parts on lui adressait des fragmens d'annales. Les exilés et les proscrits étaient sûrs d'acheter leur grace en consentant à enrichir la collection de Mahmoud. Un descendant de Nouchirvan-le-Juste reparut à la cour, tenant à la main le *Bastan Nameh;* condamné

2.

à mort, il fut pardonné. Un des petits-fils du héros Roustan rédigea les débris des chansons qui se rapportaient à sa race, et qui, de père en fils et de bouche en bouche, s'étaient transmises sans s'altérer. Ce grand mouvement historique commandé par le monarque agitait les esprits lorsque le jeune Ferdouçy parut sur la scène. C'est de là qu'est né le *Chah-Nameh*.

L'invention est riche et puissante dans le Chah-Nameh; mais l'ordre et l'arrangement y manquent; ce glorieux monument du génie oriental est un monument confus. Ferdouçy, au lieu de concentrer ses matériaux dans un récit unique, a rattaché par des sutures quelquefois peu habiles des fragmens intéressans de l'histoire de son pays. C'est une forêt d'aventures périlleuses, un chaos d'entreprises héroïques, une richesse et une simplicité de coloris qui rappellent l'Arioste, et surtout une moralité sentencieuse que les poètes persans estiment plus que tous les mérites.

Trois mille sept cents ans au moins entrent dans ce magnifique cadre. Parmi les épisodes qui s'y pressent, on pourrait en détacher un ou deux qui, sans rivaliser avec Homère, rempliraient à peu près toutes les conditions du poème héroïque. Cette lanterne magique perpétuelle; combats, amour, meurtre, empoisonnemens, fatigue après avoir amusé On n'y trouve pas l'arrangement heureux du poète ancien, mais un entassement sans repos et sans but; les descriptions de la nature et celles des combats ont de la beauté et de l'intérêt, mais l'harmonie n'existe nulle part. La lumière et l'ombre, le crime et la vertu, le bien et le mal se succèdent de manière à détruire mutuellement leurs impressions; tels, ces arabesques de l'Orient présentent à l'œil une multitude de figures accumulées et confuses, quelques-unes parées des nuances les plus vives, mais dont l'arrangement est sans goût et sans ordre.

J'ai dit que Ferdouçy se faisait gloire de la piété vive qui l'attachait aux doctrines et à l'exemple de Mahomet et de son fils Ali. Pour ne pas blesser l'intolérance religieuse de

son maître, il chercha d'autres teintes et donna pour base à son poëme la foi antique des Persans avant l'invasion des Arabes. Il faut avoir vu la Perse, sa grandeur sauvage, ses mille accidens, ses bois épais, son beau climat, son radieux soleil, pour savoir combien cette croyance ingénue et primitive est d'accord avec le génie du poète et celui de la nation. Belle et poétique foi! On adore l'astre sur toutes les hauteurs; de tous côtés s'élèvent des hymnes vers l'astre dispensateur de la lumière et de la vie; sur toutes les montagnes brillent des fanaux et des autels enflammés. Dans ces derniers temps, Thomas Moore a essayé de relever ce culte poétique qui manque, il faut le dire, chez lui, d'originalité et surtout de chasteté dans les formes et les couleurs. Chez Ferdouçy, la majesté naïve de la poésie, fait revivre les souvenirs locaux de ce culte effacé avec une force merveilleuse.

Ce fut sous le règne de Darius Hystaspes et de Kystaspes que l'on changea plusieurs rites du culte ancien, et que le grand législateur Zoroastre apporta sa nouvelle loi; le véritable nom de ce dernier est Zerdoush ou Zeratoush, dont l'euphonie grecque a fait le nom sous lequel nous le connaissons. D'après sa doctrine philosophique, qui devait plus tard créer le manichéïsme et se répandre dans tous les pays de l'Europe, deux principes se disputent l'empire de toute la nature et celui de l'homme : l'obscurité et la lumière, le vrai et le faux. Ferdouçy pensa que leur antagonisme constant servirait utilement à la fiction dont il était le créateur.

Le *Chah-Nameh* commence par une magnifique invocation à la déité suprême, invocation qui se distingue par la pompe et le mysticisme de la pensée. Ces propylées majestueuses conduisent l'auteur à l'origine de la monarchie persane dont il développe l'histoire vraie ou prétendue jusqu'à la domination des Arabes. Un voile de traditions mystérieuses ou fabuleuses pèse sur toutes ces premières époques; Ferdouçy a brodé des fables sur des fables, et jeté la poésie de sa pensée et de son style sur la poésie traditionnelle de son

pays. Il en résulte un brillant conte des *Mille et une Nuits* plutôt qu'une histoire; toutes les ressources du merveilleux sont employées avec une profusion dont l'éclat ne diminue pas la fatigue; et les traits naturels ou héroïques qui brillent çà et là perdent une partie de leur charme.

Vous voyez se dérouler l'une après l'autre les dynasties des Pishdadiens, des Kaianiens, des Ashkaniens et des Sassanides, aussi obscures pour les Persans eux-mêmes que les siècles antérieurs à la prise de Troie l'étaient pour les Grecs du temps de Thucydide; les âges de la première dynastie sont remplis de démons vaincus, de géans domptés, d'oiseaux immenses et fabuleux que les héros détruisent. Ces êtres extraordinaires qui ne sont ni hommes ni brutes, et qui tiennent de l'un et de l'autre, inventions malheureuses, imputables au génie national bien plutôt qu'à celui du poète, ne diffèrent pas assez de notre espèce pour sembler surnaturels, et se rapprochent trop de la brute pour ne pas nous révolter. Un intérêt religieux et patriotique attaché à ces créations a contraint Ferdouçy de les jeter confusément dans son poème; c'est ainsi que les Grecs chantaient la défaite des Titans, Prométhée enchaîné et Encelade foudroyé: contes populaires et religieux, qui ne satisfont, après tout, que la curiosité et l'orgueil des nations qui les répètent. Le vrai poème épique ne commence que là où l'intérêt humain, parfaitement distinct du mythe symbolique, nous montre des héros de notre race, faibles et souffrans comme nous, mais plus grands que nous, et domptant le sort qui veut les dompter.

En vain, se plongeant au milieu des vapeurs bizarres et des populations étranges qui remplissent cette première partie du poème, des savans ont voulu y puiser quelques faits, y deviner quelques dates; formes, chronologie, noms propres, Ferdouçy a tout altéré. Comme dans les poèmes indiens, un somnambulisme souvent pénible vous saisit et vous entraîne: les vérités sont défigurées; la vie réelle s'évanouit. Enchaîné aux minutieux détails des traditions per-

sanes, Ferdouçy, trop souvent, semble répéter des contes de nourrice. Des légions de monstres sont vaincues et bannies de la Perse par Chamouras, troisième monarque Pishdadien : des figures dignes de Callot se trouvent dans cette armée. Au milieu de tant de folies, on a cru voir surnager un fait historique, les conquêtes du souverain régnant alors, et ses campagnes heureuses sur les frontières de la Tâtarie. Un autre épisode se recommande par l'unité et l'intérêt; c'est l'histoire de Zoak, Arabe d'origine et usurpateur de la Perse.

Vertueux dans sa jeunesse, Zoak se distinguait comme le Faust des Germains par une immense soif de savoir. Le penchant qui perdit Faust devint fatal à Zoak, et l'histoire de l'un ressemble singulièrement à celle de l'autre. Le jeune et ambitieux Arabe méditait profondément sur les limites imposées aux désirs et à la puissance de l'homme, lorsqu'un sage à barbe blanche pénétra dans sa solitude. Ce dernier offrit à Zoak le moyen de tout savoir et de tout pouvoir, mais lui demanda en échange la solennelle promesse d'obéir à tous ses ordres quels qu'ils fussent. Ce vieillard n'était autre que le démon lui-même, le génie du mal, *Eblis*, Satan des Orientaux. A peine le serment de Zoak fut-il prononcé, à peine eut-il promis de garder un éternel silence, Éblis reprit la parole :

Un fils tel que toi, brillant de vertus, doit-il ensevelir son ame héroïque dans l'obscurité de la paix? Privé de l'empire et de la puissance, doit-il attendre qu'un vieillard meure? Chez ton père, la lampe de la vie, faible étincelle, soutiendra long-temps encore sa vacillante clarté. Il régnera long-temps; le temps de ton esclavage sera long. Le souffrir serait d'une ame rampante. Prends le pouvoir, sois roi, son trône est à toi. Tu as promis de m'obéir : je te somme de ta parole. Remplis-la, et deviens maître de la terre.

Le meurtre est commis, le prince parricide suit la voie qui lui est indiquée par le mauvais esprit. Citons la fiction suivante, symbole énergique de la tyrannie qui boit le sang des

peuples, allégorie mêlée sans doute de quelques traits bizarres ou vulgaires dont notre goût sera choqué, mais dont les couleurs sont aussi vives que la tentation en est forte.

Il n'y a plus ni crainte ni remords dans l'âme de Zoak. L'enfer le possède. — Que le destin pèse sur moi, dit Zoak! je le brave : le trône m'appartient.

Éblis sourit à son propre triomphe; il prend une forme gracieuse et belle, s'arme d'une éloquence plus pénétrante. Il environne le nouveau roi d'une magie sans bornes. Ce ne sont plus seulement les fruits de la terre, le lait des génisses qui satisfont sa faim. De nouveaux mets s'apprêtent; les habitans des airs et des eaux subissent mille métamorphoses et aiguisent les appétits du monarque. Le corrupteur demande au printemps, à l'hiver, à l'été, à l'automne toutes leurs productions. On épuise les entrailles de la nature pour flatter les sens impérieux. L'étonnement de Zoak n'avait pas de bornes.

— D'où viennent, dit-il à Éblis, tant de perfectionnemens? d'où sortent ces métamorphoses? est-ce du ciel ou de l'enfer? De quelle récompense puis-je couronner de tels bienfaits?

Éblis lui répondit :

— O monarque de l'Arabie! mes efforts, jusqu'ici heureux, seront assez payés si vous m'accordez ma demande; laissez-moi toucher de ma tête votre épaule sacrée. Votre esclave récompensé vous servira avec un nouveau zèle.

Zoak, ignorant le malheur qui le menace, accorde à son serviteur la faveur qu'il demande. Aussitôt Éblis en profite, touche de son menton les deux épaules de Zoak, et disparaît. Deux serpens énormes, la gueule béante, jaillissent, en ouvrant leur gueule, de l'endroit même que la tête a touché; tout tremble, la stupeur s'empare des assistans, les monstres demandent pâture : comment la leur fournir? En vain l'on convoque tous les sages de la contrée. Plus les monstres sont affamés, plus les souffrances du monarque augmentent; tous les médicamens sont essayés; l'art des savans est inutile, et l'on désespère d'assouvir ces gueules béantes, lorsqu'un magicien, jeune encore, se présente devant le trône. C'est encore Éblis, qui, sous cette nouvelle forme s'adresse au roi en ces termes :

— Un seul genre d'aliment peut contenter ces monstres et les as-

souvir. N'essayez ni les simples ni les breuvages ; il leur faut de la chair humaine et du sang humain : donnez-leur des hommes à dévorer.

Le tyran obéit à l'enfer; les serpens gorgés de sang humain se réjouirent : Éblis triompha.

Malgré la singularité de l'invention, cette soif du pouvoir, enfantant la soif du sang humain, et devenant à la fois pour le despote un besoin et une torture, est l'une des plus frappantes créations de toutes les poésies. Obéissant aux conseils d'Éblis et marchant d'un pas rapide dans la route fatale, Zoak, usurpateur du trône persan, est enfin renversé par l'héritier légitime, Ferdouçy. Ce dernier a pour successeur son petit-fils Manou-Chéer ; les Tàtares recommencent alors leurs incursions : parmi les héros qui les repoussent, on remarque surtout Sam, fils de Nériman : c'est le Cid des Persans. Il détruit l'armée de Mazinderan, son adversaire. Nous nous plaisons à rapporter ici le récit de la victoire que le poète a placé dans la bouche de ce héros, et dont sir William Jones a donné la traduction en fort beaux hexamètres latins :

La ville apprend qu'une grande armée se dirige vers ses murs : tout tremble ; les gémissemens ébranlent les maisons et les tours élevées ; l'airain résonne ; des cohortes guerrières sortent aussitôt de la cité. Elles se répandent, les unes dans les profondeurs de la vallée, les autres sur le front des collines, quelques-unes dans les vastes plaines. La poussière qu'elles soulèvent cache la belle clarté du jour. Vous diriez ces noirs bataillons de fourmis laborieuses qui se pressent et s'entassent dans un champ sablonneux ; vous diriez un essaim d'insectes bourdonnans, dont le murmure retentit au loin dans la campagne ; il s'élance, il couvre tout. Les Persans tremblent, et la pâleur de leur visage trahit la crainte qui les domine. Je le vois, et j'ordonne aux miens de se précipiter dans le fort de la mêlée ; le coursier aux ailes de feu bondit et tombe sur les phalanges ennemies : tel l'éléphant dans sa course impétueuse franchit les immenses champs de l'Ethiopie. Tout cède à cet effort, et l'on voit la terre trembler sous nos guerriers, comme le sol de l'Egypte, lorsque le Nil, déroulant ses fertiles et puissantes vagues, le couvre d'un déluge qui le féconde.

La traduction de William Jones donnera une idée beaucoup plus exacte de ces admirables vers :

At Persarum artus gelidâ formidine solvi
Arguit et tremor, ut laxato in corpore pallor :
Hoc vidi, et valido torquens hastile lacerto,
Per medias jussi, duce me, penetrare phalanges ;
Irruit alatus sonipes, ceu torvus in arvis
Indorsum latis elephas ; neque sentit habenam ;
Militibus vires rediere, et pristina virtus.
Ac velut udantis cum surgunt flumina Nili,
Et refluunt, avidis haud injucunda colonis,
Pinguia frugiferis implentur fluctibus arva ;
Sic terra innumeris agitata est illa catervis.

La seconde dynastie, celle des princes Kaianiens offrait au poète une occasion brillante dont il a profité. Ces trois premiers règnes occupés par les guerres d'Iran et de Touran (de la Perse et de la Tâtarie), composent un poëme épique dont l'unité est parfaite et isolée, que l'on pourrait détacher du poëme, et qui remplit toutes les conditions de la narration épique. Cette Iliade a son Achille, Roustem, dont le fils Sorab est aussi glorieux que son père. Le roi tâtare, Afrasiab, qui se prétend issu d'une famille souveraine de la Perse, marche à la conquête de ce pays. Les empereurs de l'Inde et de la Chine lui servent d'alliés ; on voit paraître dans les rangs les deux armées, toute la démonologie asiatique, géans, magiciens, démons, sorcières : mais ici, réduits à un rôle subalterne, ils laissent un libre jeu au développement héroïque des passions. Les acteurs véritables du drame sont : Afrasiab ; et Roustem qui, séduit par une princesse tâtare, donne le jour à un enfant nommé Sorab, non moins vaillant que lui-même. Sorab suit sa mère en Tâtarie et ne connaît pas son père contre lequel il vient se battre, et dont le glaive finit par lui arracher la vie ; cette partie romanesque de l'œuvre est admirablement pathétique. Dans une première rencontre, Sorab demande si son antagoniste est Roustem, et, sur la réponse négative de l'ennemi, il commence le combat et triom-

phe. Roustem lui représente que jamais, d'après l'usage des Persans, on ne donne la mort à son ennemi dans un premier combat; Sorab fait grâce à son père qu'il ignore, et le lendemain tous deux se rencontrent de nouveau sur le champ de bataille.

Ils descendent de leurs chevaux, dit le poète, se toisent et combattent front contre front, membre contre membre. Leurs corps musculeux s'étreignent dans les nerveux efforts d'une rage convulsive : enfin Roustem, enlaçant Sorab et le serrant avec vigueur, le jette au loin : il tombe sur la terre comme l'éclair jaillit des cieux. « Oh ! s'écrie le jeune homme, si, du moins, avant de mourir, j'avais pu voir mon glorieux père. Pour toi, sous l'épée duquel je tombe, tu n'échapperas point à sa colère ! Roustem te poursuivra partout. Fût-il dans les profondeurs de l'abîme, sous les eaux de l'Océan, dans l'immensité du ciel, sa colère t'atteindrait encore ! » L'ennemi pâlit et penche sur Sorab son visage pâle d'horreur.

— « Prouve que tu es mon fils; satisfais mes doutes tremblans : je suis Roustem. »

Et le jeune homme répondit :

— « Oh ! combien de fois mon cœur palpitant s'élança vers toi, combien j'ai désiré connaître mon père ! »

Des funérailles solennelles, cérémonie tragique dans laquelle le père joue le premier rôle, honorent les restes du fils. La mère éplorée quitte le pays qu'elle habitait, suit les funérailles, embrasse l'armure de son fils et se condamne à une solitude profonde à laquelle rien ne peut l'arracher. Les funérailles du jeune homme complètent un poème épisodique, faisant partie intégrante du poème total. C'est ce que prouve l'affabulation suivante, où le poète ne cache pas son intention de présenter cette partie de son œuvre comme indépendante de toutes les autres.

La mère s'arrache les cheveux, abandonne à jamais la salle du festin, renonce aux plaisirs et au monde. Pendant une année, elle pleure dans la solitude, puis, lorsque revient le printemps, son ame se hâte de s'envoler et d'aller rejoindre Sorab, son fils. Le sage nous apprend combien le bonheur est fragile. Celui, dit-il, qui, jeune et léger au-

jourd'hui, ne pense qu'à la joie sans lendemain, bientôt forcé à toute l'activité, à toute l'angoisse imposée par les soins de la famille, se souviendra qu'il est homme. Ne cherche donc pas, qui que tu sois, le bonheur dans ce monde ; la roue de la destinée tourne, Dieu la dirige ; cherche ton repos dans le jour éternel. Que mes chants se terminent ici et que Dieu les bénisse !

La mort de Sorab, tué par son père, est l'épisode le plus intéressant de l'étrange et irrégulière Iliade composée par Ferdouçy ; mais beaucoup d'autres épisodes, qui forment une trame assez complexe, rivalisent avec ce récit, l'un des plus touchans que le génie épique ait jamais créés. On y voit briller ce génie d'aventures, d'entreprises et de violences hardies qui caractérise toujours la guerre des frontières, et que l'on retrouve spécialement en Écosse ; la description des lieux, l'analyse des sentimens de l'ame est souvent pleine de charmes et de vivacité :

Vous apercevez là-bas, dit un des héros, ces vastes plaines, domaine varié du Touran (l'Arabie) ; tant de bocages qui verdoient, tant de collines ombragées, vif et puissant attrait pour le guerrier des frontières, qui trouve, dans sa course rapide, un riche butin et un plaisir ! Quelle variété de couleurs et de paysages ! quel bonheur de précipiter le galop du cheval à travers ces vastes plaines ! Une odeur de musc embaume les airs, une eau pure brille dans les plis des vallons, les blés qui s'agitent ressemblent à un tapis de soie ondoyante, aux longues mèches jaunâtres. Le lys courbe la tête sous l'énorme fleur qui le surcharge ; la rose orgueilleuse parfume l'air ; le faisan majestueux se pavane et fait briller sa robe éclatante dans les forêts voisines ; l'ombre mystérieuse du cyprès laisse parvenir jusqu'à nous le murmure du ramier que l'on n'aperçoit pas ; la terre des mortels semble le paradis des dieux. Noble aspect ! puissent les dieux le conserver jusqu'à la fin des temps ! On voit errer dans les vallées tâtares plus d'une jeune fille, tantôt descendant les collines à la course, tantôt se reposant dans le creux des vallées. Ce fut là que j'aperçus la belle Manezheh, la fille du monarque ; elle était plus brillante que le paysage qui l'environnait. Un cercle de jeunes suivantes faisait ressortir encore sa beauté ; vous eussiez dit la fleur au milieu des jeunes boutons qui parent son trône. Pour éviter l'ardeur du jour, long-temps errant sous le cyprès, moins

svelte qu'elle, je pus les observer à loisir : la couleur du vin teignait leurs lèvres, celle de la rose leurs joues; un doux sommeil fermait leurs yeux. Ah! m'écriai-je, que de trésors à ravir si l'on voulait braver les flèches et les dards guerriers qui protégent ces filles charmantes!

On ne refusera ni la variété, ni la grâce du coloris au poète qui, après avoir tracé les tableaux pathétiques que nous avons cités, se sert de teintes si gracieuses et si délicates. Il y a là quelque chose du coloris de l'Arioste, de sa délicieuse facilité, de sa grâce enchanteresse; chez les deux poètes les héros s'aventurent à la recherche d'une beauté. Chez le Persan et chez l'Italien, un écho de volupté se mêle toujours au bruit des armes. La passion est ardente, rapide, impétueuse et légère; la guerre elle-même est une jouissance violente. Le sérieux peut quelquefois manquer à cette façon de considérèr la vie, mais elle a bien son charme et sa grâce. L'Arioste a fait, précisément comme Ferdouçy, et dans une circonstance toute pareille, une description brillante de ce paradis terrestre, offert aux regards d'un amant par le paysage délicieux dont sa maîtresse est environnée. Les teintes de l'Arioste sont plus chaudes; celles de Ferdouçy sont plus pures et plus éthérées. On voit que l'art italien marche dans une voie bien plus heureuse, et dispose de plus de ressources. C'est quelque chose d'assez curieux que la comparaison de ces deux modes poétiques, et d'une même pensée, exploitée à distance par des génies et des peuples si différens:

Dans les rameaux, dit l'Arioste, chantent de jolis oiseaux, azurés et blancs, jaunes et roses; on voit des ruisseaux murmurans et des lacs paisibles qui dépassent le cristal en pureté. Une douce brise, toujours égale et délicieuse, fait tressaillir l'atmosphère autour de vous, et ne vous permet pas de sentir la chaleur du soleil. Cette brise s'en va empruntant des saveurs variées et charmantes à tous les arbrisseaux et à toutes les plantes; et toutes ces saveurs confondues nourrissent l'ame d'une sensualité infinie.

Cantano fra i rami gli angeletti vaghi
Azzuri e bianchi e verdi e rossi e gialli.

Murmuranti ruscelli, e cheti laghi
Di limpidezza vincono i cristalli.
Una dolce aura che ti par che vaghi
A un modo sempre, e dal suo stil non falli,
Faceva si l'aura tremolar d'intorno,
Che non poteva an nojar calor del giorno.

E quella ai fiori, ai pomi e a la verdura
Gli odor' diversi depredando iva;
E di tutti faceva una mistura,
Che di soavità l'alma nutriva.

On peut remarquer dans l'épopée de Ferdouçy quelque chose de plus qu'un simple poëme narratif. Les vieilles doctrines religieuses de la Perse, doctrines supplantées par le mahométisme, sont non-seulement rappelées avec complaisance, mais fournissent les couleurs les plus vives et les plus heureuses. Une foi déjà antique, tout enveloppée de la touchante poésie du passé, ayant encore des adorateurs nombreux et secrets : culte plein de majesté et de grandeur, s'accorde avec l'immensité du sujet et la beauté du climat. Aussi avec quelle simplicité et quelle sublimité a-t-il soin de faire planer sur toute son œuvre le soleil, cet ancien roi magique de la Perse ! Il est probable que l'exil et les malheurs de Ferdouçy ont un rapport intime avec l'hétérodoxie de son poëme.

Sous le règne de Darius Histaspes ou Kishtasp, selon la prononciation persane, Zoroastre, dont le véritable nom était Zerdoush ou Zeratoush, se présenta à la cour du roi et y enseigna la doctrine des deux principes : la lumière combattant l'ombre, le jour combattant la nuit. A peine annoncée, la doctrine nouvelle s'empara de toutes les imaginations et devint populaire. Il y avait, en effet, quelque chose de grand et de subtil dans cette donnée, qui, certes, n'a rien de vulgaire. Le peuple ne manqua pas d'y attacher un sens matériel, et, prenant dès-lors le soleil pour le suprême alchimiste, il lui attribua la faculté de transmuter les métaux et de changer leur substance en une substance nouvelle ; une

foule de données absurdes, brillantes, poétiques, empruntées à la magie, vinrent bientôt se mêler à la doctrine de Zoroastre. On ne lira pas sans quelque intérêt la description donnée par Ferdouçy de la première apparition du sage Zeratush à la cour du roi. Le style en est allégorique et singulier, mais cette singularité même intéresse.

Il y a dans la cour du roi un arbre antique et superbe ; il lui faut des années pour s'accroître ; et chaque jour de son développement est un triomphe. Il s'élance, toujours plus fier vers la clarté du soleil ; il distille le baume de ses rameaux puissans et enfonce dans la terre ses fortes racines ; son fruit est la sagesse, et son nom est Zeratush. Le voici ! son pas triomphal annonce qu'il vient dompter l'enfer ; majestueux et grave, il s'avance, certain de vaincre le fatal pouvoir d'Ahriman, et de rendre à Dieu le monde usurpé par le mauvais génie.

— Je viens, ô roi ! envoyé par le ciel afin de montrer aux hommes la route qui doit les mener à la vertu et au bonheur. Le Seigneur a dit : qu'on obéisse à la voix de mon prophète ; qu'il me fasse reconnaître pour mon créateur et maître universel ; que l'antique superstition disparaisse !

On ne peut s'empêcher d'admirer, comme un fait curieux dans l'histoire de l'humanité, l'éternelle coïncidence d'une même donnée qui se retrouve dans toutes les épopées antiques de l'Inde, de la Perse, de la Germanie, parmi des peuples profondément séparés d'habitudes comme de races. Toujours l'idée du Dieu vengeur qui reparaît ; toujours un Messie annoncé et attendu ; un sage que les mortels sont à peine dignes de recevoir, et qui vient calmer les peines de l'humanité. Zoroastre convertit avec assez de facilité le roi Kishtasp, et le royaume entier ne tarde pas à suivre la route indiquée par le monarque. Le culte du soleil s'établit. Le roi contraint tous ses nobles à embrasser la doctrine de Zoroastre. Il éprouve peu de résistance. L'érection du premier temple consacré au soleil est rappelée en beaux vers par le poète qui, continuant la métaphore éclatante dont il s'est servi plus haut, consacre

ainsi le souvenir de l'important événement dont je viens de parler.

Le beau cèdre devint chaque jour plus splendide ; bientôt ses rameaux s'élevèrent au-dessus de toutes les forêts, et personne au monde ne put arrêter sa croissance ; bientôt nul guerrier, armé du lacet fatal, ne put l'enlacer ; sa vaste étendue le protégeait, il échappait à tous les efforts humains. Alors le roi voulut qu'il fût le centre d'un beau temple, et ce temple fut construit. Noble édifice, deux fois vingt coudées furent sa hauteur ; sa largeur occupa deux fois vingt coudées. Les splendides murailles furent construites en or pur, et l'ambre éclatant servit de pavé.

Immédiatement après Kishtasp (Darius Hystaspes) se présente un des noms le plus bizarrement célèbres de l'histoire ancienne, celui de Xercès, auquel les Persans donnent le nom, sans doute plus exact, d'Isfendiar. Impossible de concilier l'histoire grecque avec l'étrangeté des fantaisies persanes. Les chroniques des Persans parlent bien des conquêtes de Xercès ou d'Isfendiar, conquêtes bornées, bien moins brillantes que celles dont parlent les Grecs. Les Annales orientales disent seulement que Kishtasp a asservi l'Arabie, la Syrie et l'Egypte, et qu'il les força d'adopter la foi de Zoroastre dans toute sa pureté. Essayons de faciliter le travail de l'histoire, en empruntant à Ferdoucy les détails les plus curieux et les plus caractéristiques. Le jeune fils du roi, après avoir achevé ses conquêtes, revient trouver son père qui le soupçonne de vouloir le détrôner. Il envoie contre lui le héros Roustem, que nous avons vu paraître souvent et toujours accompagné de la victoire. Elle lui devint infidèle ; malgré la protection du célèbre Simorg, l'hippogriffe des Orientaux, il est blessé mortellement. Voici comment s'y était pris Zal, père de Roustem, pour obtenir le secours de ce génie tout puissant.

Il choisit dans son palais trois encensoirs d'or, les fait porter par trois hommes de mœurs pures et saintes ; et, quand on est arrivé au

sommet de la montagne, il arrache une plume, ornement de son riche costume. Sur la flamme de l'encensoir, il jette la plume qui s'enflamme; aussitôt une profonde obscurité couvre l'univers, tout tremble. Le Simorg, du haut des cieux, a vu la flamme, et s'est hâté de descendre. Le voici ! Long-temps il plane au-dessus de l'espace, occupé par le héros, il paraît s'enivrer du nuage d'encens qui s'exhale. Le héros se prosterne et s'abaisse, augmentant avec soin l'encens et la flamme. Que veux-tu, lui dit le Simorg, et que demandes-tu !

Ce n'est pas là l'hippogriffe de l'Arioste, oiseau fabuleux procréé, dit le poète, par une jument et un griffon. L'animal du poète italien est une fantaisie; celui du poète persan est un dieu. Chez Ferdouçy, vous ne trouvez qu'une gracieuse et puissante imagination sans mélange d'ironie burlesque; l'Arioste serait désolé d'oublier son métier d'amuseur; dans ses momens les plus graves, on voit percer encore le sourire de l'homme qui se moque de ses propres créations.

L'oiseau magique console le vieillard, panse sa blessure, remplit tous les devoirs d'une divinité tutélaire; il fait cadeau à Roustem d'une flèche qui, lancée sur son adversaire, terminera la querelle. En effet, à la fin du combat, Roustem tendant son arc et plaçant sur la corde la rapide et légère flèche qui lui a été remise, puis levant les yeux vers la voûte céleste qui l'environne :

O toi, dit-il, dont la vue pénètre tout, Dieu étincelant dans ta gloire et plus étincelant dans ta science; tu sais que mon ennemi sème des piéges où la victoire est captive. Défends-moi contre le guerrier qui se courbe et qui rampe.

A l'instant jaillit la flèche dont Simorg avait fait don à notre héros, etc., etc.

Après cette victoire, dernier exploit remarquable de Roustem : il quitte la scène, et avec lui l'intérêt s'enfuit. Vous ne trouvez plus qu'une chronique assez sèche, un long et fabuleux récit auquel les couleurs poétiques manquent souvent. Le poète est emporté et entraîné par son émotion; noble

soutien toutes les fois qu'elle est assez forte pour compenser par la majesté de son essor le défaut de régularité et d'artifice! Mais aussi, quand ce soutien lui manque, comme il retombe! Quelle légende sèche et décharnée des rois qui passent sur le trône! Quel singulier mélange de sécheresse dans les détails, et d'extravagance dans les inventions! Le *Chah-Nameh*, création irrégulière, manque surtout d'ordre et de cohérence; et, au milieu de cette forêt irrégulière, que d'échappés de vue magnifiques, que de beautés grandioses!

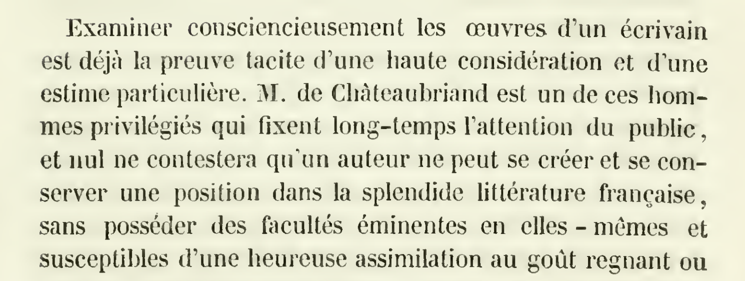
(*Retrospective Review.*)

Littérature.

M. DE CHATEAUBRIAND,

ET

DE SON INFLUENCE SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE (1).



Examiner consciencieusement les œuvres d'un écrivain est déjà la preuve tacite d'une haute considération et d'une estime particulière. M. de Châteaubriand est un de ces hommes privilégiés qui fixent long-temps l'attention du public, et nul ne contestera qu'un auteur ne peut se créer et se conserver une position dans la splendide littérature française, sans posséder des facultés éminentes en elles-mêmes et susceptibles d'une heureuse assimilation au goût regnant ou

(1) NOTE DU TRAD. Nous n'avons pas besoin de protester ici que nous restons complétement étranger aux opinions, jugemens et critiques que renferme ce morceau où se pressent tant d'amères paroles contre quelques auteurs français de notre époque. Dans cette circonstance, supprimer ou altérer c'était se constituer juge dans sa propre cause, c'était se donner raison, c'était en un mot ne plus traduire. Ne valait-il pas mieux, ainsi que nous l'avons fait, rapporter exactement cette pièce de logique emportée, sans la considérer autrement que comme une manière de voir toute particulière à un écrivain dont le talent demande grâce pour la partialité. Autant il y a de justice à ne pas défigurer les raisons de ses adversaires quand on discute au tribunal de la publicité, autant il y a peu de loyauté à envoyer à un ennemi des armes contre le pays auquel on appartient, surtout quand il est engagé dans une lutte de principes. Il y a tel moment dans l'histoire où la littérature est l'honneur d'une nation.

aux pensées de l'époque. Parmi les écrivains populaires, même pendant les périodes les plus prodigues en intelligences supérieures, nous en distinguerons toujours quelques-uns qui ont principalement dû leur célébrité à leur coïncidence littéraire ou philosophique avec un sentiment particulier aux temps où ils ont vécu. Cette célébrité a ses raisons. La société aime à voir se reproduire sous des formes empruntées à l'art les idées, les opinions ou les sentimens qu'elle a épousés, et qui sont d'autant plus vifs qu'ils sont artificiels et de peu de durée. Ceci explique, sans remonter à d'autres causes, la réputation extraordinaire dont jouit Philip Sydney parmi ses contemporains, la vogue qu'obtinrent les conceptions tourmentées de Cowley et les comédies héroïques pleines d'emphase de Dryden. Byron dut à cette faiblesse du public sa grande renommée et les défauts qui n'en firent qu'augmenter l'éclat.

Pour ajouter des faits à des noms, la pédantesque et pomponnée chevalerie d'Élisabeth se réfléchit dans Sydney, de même que la cour de Charles II, passionnée à l'excès pour la littérature française qu'elle imita avec une espèce de frénésie, fut toute fière de reconnaître son langage affecté dans Cowley. Cet héroïsme pour rire contraste singulièrement avec la rudesse du goût de l'époque, avec ses défauts, qui toutefois se modifièrent et prirent un caractère relevé sous Dryden; et, de nos jours, l'influence toute-puissante exercée par Napoléon sur l'Europe, et mêlée à cette satiété des esprits qui est commune à une civilisation luxueuse, devait se faire sentir sous le style plein d'ardeur et de beauté de Byron.

A ce principe de popularité dont nous avons analysé les forces, M. de Châteaubriand est redevable de l'autorité qu'il sut prendre sur l'esprit de ses compatriotes. Il existait certains besoins intellectuels que l'heureuse constitution de ses passions et la nature de son talent l'appelaient à représenter. L'esprit de Rousseau circulait encore à travers la nation, et la France attendait un successeur au sceptre de cet homme éminent, qui fut malgré ses fautes le plus éloquent et le plus

philosophique de tous les écrivains voués à la peinture des sentimens tendres, quand M. de Châteaubriand et madame de Staël parurent. Les terreurs de la révolution française, les désastres extravagans dont fut accompagné le soudain renversement d'un clergé à la fois écrasant et frivole, émancipation qui produisit le pire des fanatismes, le fanatisme de l'incrédulité, avaient fait naître une réaction dans les cercles les plus distingués de la France. Un autre Rousseau, qui aurait prêché l'incrédulité, eût révolté le nouvel esprit de la société.

Dans aucun temps peut-être les consolations d'un état futur ne furent si universellement accueillies que dans les jours qui suivirent le règne de la Terreur. C'est qu'il était petit le nombre de ceux qui n'avaient pas quelqu'un à pleurer. Si l'on peut dire avec une triste satisfaction que les victimes de la guillotine furent moins nombreuses qu'on l'a communément supposé, il est juste d'ajouter aussi que les meilleurs, les plus braves, les plus sages furent impitoyablement décimés. Les guerres acharnées, les guerres sanglantes, les conscriptions, la désolation qui les suivit, complètent la somme des calamités d'une ère funeste pour la France, qui marcha entre la gloire et le malheur, luttant d'abord avec elle-même pour conquérir sa liberté, et plus tard contre le monde entier pour soutenir les armes de l'empire.

Dans ces temps de crise, quand la vérité de la révélation chrétienne offrait une consolation pleine de charmes, lorsque le déïsme, affaibli dans le cœur de la multitude, ne conservait encore quelque vigueur que parmi les hommes de lettres, habitués à voir des modèles en tout dans les philosophes du dernier siècle, quel critique assez mal inspiré eût osé railler celui dont l'éloquence, épurée par la conviction, parlait un langage compris de tous les hommes? Quelle voix ennemie eût tenté de dominer la voix de celui qui ne faisait pas un appel à la raison des sages, mais à la sensibilité d'un peuple meurtri de souffrances, descendu à peine de son calvaire, qui s'insinuait dans les cœurs ouverts pour recevoir l'onction de

sa parole, en ondes brillantes de poésie? Celui-là ne pouvait être que salué avec un enthousiasme universel et humide de reconnaissance. Cet homme, ce père de l'église régénérée, ce messie, fut M. de Châteaubriand.

Le *Génie du Christianisme* couronna une série d'écrits dans lesquels l'esprit viviliant de la révélation anime et pénètre tout. Pour rendre une exacte justice à M. de Châteaubriand, nous devons nous transporter par la pensée, en remontant le cours de quelques années, aux temps et aux lieux de sa majestueuse apparition.

Quelque pressante qu'eût été sa force de logique, le philosophe qui aurait sérieusement formé le désir de ramener la religion au cœur de ses compatriotes, eût renoncé à se servir, pour arriver à son but, des armes de l'école. Il y a des périodes où les impressions décisives doivent être tentées par des appels aux sentimens; où l'éloquence est mille fois plus persuasive, plus efficace que la logique.

Si dans les intervalles tranquilles de la paix, si dans sa paisible retraite, un homme d'étude, quelle que fût sa foi, ouvrait le *Génie du Christianisme* avec l'espoir d'y trouver des argumens nouveaux propres à raffermir les preuves de la religion chrétienne, il serait désappointé dans ses recherches. Ce livre fut écrit pour les masses et non pour ajouter des lumières à la croyance questionneuse des individus, et il fut populaire, précisément par la même raison qui fait que tel discours dont s'émeut la foule vous laisse froid à la lecture. Quand la multitude sollicite un guide, le doigt divin perce la nue et la dirige souvent vers un poète. « Je n'ai point cédé, » dit M. de Châteaubriand dans sa préface du *Génie du Christianisme*, où il rapporte la cause qui l'a amené à devenir chrétien, « Je n'ai point cédé *à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru.* » La multitude aussi avait pleuré et elle voulait croire. Voilà l'histoire du peuple, voilà celle de l'écrivain.

Madame de Staël qui a plusieurs qualités qu'elle partage avec M. de Châteaubriand, madame de Staël qui l'égale en

opulence de style, qui le surpasse en vigueur de pensée (*who excels him in vigour of thought*), chez qui les ressources du raisonnement et de l'imagination furent plus fertiles, possédait aussi un fonds religieux très large et très poétique. Mais dans ses écrits la religion ne revêt pas le caractère imposant qu'elle a dans M. de Châteaubriand. Madame de Staël n'affirme pas avec autant d'assurance; elle discute, elle combat, elle espère; M. de Châteaubriand affirme et promet. C'est en faisant ce pas de plus dans la carrière que M. de Châteaubriand conquit le cœur du public français : la victoire lui resta. Son succès se raffermit par d'autres appuis qu'il trouva en lui. Son rang, sa part d'influence dans les affaires du pays, ses revers, et même son *égotisme*, cette qualité souvent décriée, souvent ridicule, mais qui n'est jamais sans effet dans un éloquent écrivain, contribuèrent à le couvrir de splendeur. Aussi sa valeur personnelle a-t-elle été incontestablement appréciée avec trop de partialité par ceux qui mesurent la hauteur d'un écrivain par l'ombre de sa célébrité. Nore intention cependant n'est pas d'examiner avec trop de rigueur le fond sur lequel ses admirateurs ont exhaussé leurs éloges et bâti leurs panégyriques. Déjà nous avons loyalement affiché notre respect pour l'homme; nous pensons qu'il a rendu d'assez grands services à sés compatriotes pour que nous nous croyions obligé de parler de lui avec la réserve due à ceux qui ont marché à travers les luttes fatigantes de la renommée, et qui, enfin, reposent sous les glorieux ombrages qu'ils ont fait pousser.

Si M. de Châteaubriand est sincère dans son opinion quand il dit : *C'est seulement par le style qu'un auteur peut vivre;* cette singulière assertion peut être la source des plus nombreuses et des plus dangereuses erreurs. Il n'aurait pas pu asseoir son opinion sur un aphorisme plus faux. Nous connaissons à peine un seul grand écrivain duquel il puisse être dit qu'il a vécu par le style. Le style est la moins durable qualité d'un auteur. En poésie, ni Spenser, ni Shakspeare, ni Milton, ni même Pope; en prose, ni Bacon, ni Raleigh, ni

Addison, ni Johnson, ni Gibbon, ne dûrent leur immortalité à leur style. Le style d'un auteur a sans doute un immense effet sur son propre temps, peut-être sur la génération suivante, mais qu'est-ce que cela? C'est une mode qui s'accrédite parmi les hommes de lettres, comme on a vu s'établir une mode pour les hommes de plaisir avec lord Rochester et le beau Brummel. L'une et l'autre sont fugitives. La pensée survit; elle dure encore quand l'enveloppe qui la parait n'est plus qu'une curiosité surannée.

Lorsqu'un homme de génie embrasse une erreur, il fait trop souvent de son erreur un système. M. de Châteaubriand a trop sacrifié à cette idole dont nous venons de parler : il a adoré la mode; il s'est agenouillé devant le style ; il en a fait son Dieu. Dans sa vénération pour le style, dans sa passion pour le châtoiement des mots et le faste ruineux des phrases sonores, nous voyons le pire et le plus contagieux des travers de M. de Châteaubriand. Il oublie que la vérité ne nous est pas représentée comme surabondamment vêtue; aussi tous ses écrits ont une allure théâtrale; chez lui, l'expression écrase, déborde toujours la pensée. Et, de même que les sculpteurs du dernier âge de Rome perdaient de la grâce et de la vigueur en proportion de l'attention qu'ils portaient aux draperies plutôt qu'aux formes, de même M. de Châteaubriand, dont le génie n'est pas d'un ordre très nerveux, devient de plus en plus faible à mesure qu'il cherche à produire plus d'effet dans une mauvaise direction de l'art. Pour être exécutées en mosaïques et ornées d'yeux de diamans, des images n'en sont pas pour cela plus vivantes et plus réelles. La passion de cet auteur pour le mirage des mots n'est pas seulement féconde en fautes de goût; M. de Châteaubriand n'est pas seulement coupable de maniérisme. Rien n'est plus destructif de la vive intuition qu'on veut communiquer, rien n'est plus ennemi d'une forte étreinte de la vérité, qu'un choix fastidieux de phrases au loin cherchées. M. de Châteaubriand cherche toujours à dire de belles choses, et il en exprime toujours de fausses. Occupé d'émouvoir, de frapper, d'étonner,

peu lui importe la légitimité des moyens. Absorbé par le soin minutieux qu'il donne à l'arrangement des mots, il attache peu de prix aux principes qu'il répand. Il n'y a peut-être pas une page du *Génie du Christianisme,* son ouvrage le plus savant et le plus mûrement écrit, où ne se trouve une erreur ou un paradoxe. Nous avons déjà dit que nous ne ferons pas de querelle à ce livre de ce qu'il abonde en déclamations au lieu d'argumens : le sujet relevait de la poésie; il ne pouvait être traité que par un poète. Mais n'existe-t-il pas une vérité dans la déclamation, de même qu'il en existe une dans l'argumentation? La vérité du poète et la vérité du mathématicien? La vérité du sentiment et la vérité de la raison? Shakspeare est, à certains égards, vrai comme Euclide. Nous reprochons à M. de Châteaubriand non de s'adresser au cœur, mais de retarder constamment sa marche vers ce but par de faux moyens; de ne permettre jamais à notre raison d'être passive; de l'irriter sans cesse contre lui, et de nous montrer perpétuellement de faux joyaux dans le puits de la vérité, onde si agitée, si tourmentée par lui qu'elle ne nous laisse jamais apercevoir la chaste nymphe qu'elle cache.

En ouvrant le second chapitre du *Génie du Christianisme,* nous trouvons un éclatant exemple de sa manière ordinaire de raisonner : « *Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, si ce n'est les mystères.* » Et, pour étayer sa proposition par un fait emprunté à l'histoire, il élève une extravagance poétique à la hauteur d'une preuve; il ajoute : « *Le secret est de nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie parlèrent seulement par symboles.* » Nous supposons que M. de Châteaubriand veut dire que les hommes, dans l'état primitif de civilisation, avaient recours aux grossiers expédiens des hiéroglyphes, ne possédant pas encore un meilleur système de signes idéographiques, et que les premiers essais en ce genre, tentés non pour *cacher,* mais pour *se rappeler* et transmettre la petite somme de connaissances acquises, renfermaient la divinité du secret. Ainsi, selon M. de Châteaubriand, le maître d'écriture marquera dans les temps

comme un profane innovateur. On remarquera que nous n'infirmons pas la signification de la première proposition, uniquement parce que c'est le cri d'un beau sentiment, pas plus que la dernière : nous les repoussons l'une et l'autre à cause de leur défaut notoire de sens et d'application.

En parlant du premier âge du christianisme, M. de Châteaubriand nous apprend qu'alors *la sagesse était dans les rochers, dans les cavernes avec les lions;* et il s'écrie : *Jours trop tôt évanouis!* Comme si les rochers et les lions étaient les plus convenables compagnons de la sagesse. Parfois il s'empare de quelque vieille erreur bien usée, et il l'établit comme un incontestable axiome. Ainsi il dit sans aucune préparation, comme s'il énonçait une vérité mathématique : *Le plus haut état de civilisation est le plus bas état de moralité*, et *devenir poète c'est perdre la force de la pensée.* Comme si les plus grands poètes n'avaient pas toujours été au nombre des plus mâles penseurs. Ces lieux communs abonbent en M. de Châteaubriand, et ils sont détestables, non parce qu'ils sont li ux communs, mais parce qu'ils sont faux. Et cependant il les chérit, il les adopte, aimant à trouver sa matière toute prête; l'erreur sans la peine de la chercher, le paradoxe sans le souci de le créer : c'est du temps à donner à la forme qu'il leur imprimera.

Plus loin, il nous assure gravement qu'*Adam fut le plus éclairé et le meilleur des hommes, le plus puissant en pensée et le plus puissant en amour.* Jamais chez lui une erreur, fût-ce la plus monstrueuse, n'est un accident isolé. Il en fait la base d'un édifice entier de raisonnemens, et avec l'ambition qui l'anime, et dont il colore tout ce qu'il touche, il s'est exposé à des accusations de charlatanisme qu'on voudrait croire imméritées. Ne se reposant que sur sa sentimentalité, il est à peine un sujet de science ou d'art où il n'ait pénétré tout-à-fait dépourvu d'une autorité compétente.

Voyons-le se plonger dans l'histoire naturelle : il va nous expliquer pourquoi les poissons sont privés des organes de la voix, tandis que les animaux terrestres ont *des chants et des*

cris. Nous sommes en droit de nous attendre à quelque profonde conjecture physique. M. de Châteaubriand annonce, avec la gravité d'un oracle, que la raison de cette différence est en ceci : *l'eau a ses voix dans son propre élément ; et la terre au contraire est muette*. Cela est très agréablement dit ; mais nous pensons qu'un homme moins confiant dans les prestiges de la phraséologie, n'eût pas osé l'avancer. *Ces hardiesses* (dit très-sensément notre auteur en parlant d'un autre auteur) *font un effet très-brillant ; elles ont un faux air de génie*.

En critique, partie de la science dont il use largement, son désir, sa pensée, son but est encore d'éblouir. Son indifférence pour ce qui est essentiellement vrai le mène aux suppositions les plus inconsidérées, et aux propositions les plus puériles. Toutes les fois qu'il cherche à établir quelque partie de sa théorie, il ne s'inquiète point de la portée, du choix, de la valeur des argumens par lesquels il débute. Pourvu qu'il ait l'occasion d'enchâsser une apostrophe, une comparaison ou une phrase, il croit avoir suffisamment rempli les conditions de sa tâche. Quand ses prémisses sont justes, il se hâte de développer sur l'un des côtés de cette construction commencée, une nouvelle aile que soutiennent des fondations imaginaires. Après avoir reconnu l'influence du christianisme sur la littérature (sujet qui, sous la plume d'un homme d'un savoir exact et d'un goût simple, fournirait vraiment des pages d'une nouveauté exquise à la philosophie de la critique), M. de Châteaubriand n'est pas content qu'il n'ait comparé Homère à Voltaire. Cette préoccupation le distrait au point qu'il perd de vue ce qui convient au drame, ce qui en est l'essence même. Racine est sublime à ses yeux pour avoir fait de *Phèdre* une *épouse chrétienne*.

C'est encore une vérité incontestable que le christianisme a exercé un grand ascendant moral sur la poésie descriptive. Mais, toujours poussé à gonfler une vérité en une bruyante erreur, il nie en même temps que la poésie descriptive puisse exister sans le christianisme. En lui abandonnant les anciens,

en consentant à oublier les tableaux pleins de suaves détails des tragédies grecques, en fermant notre mémoire à cette description, la plus belle, la plus animée que jamais homme, surpris par les merveilles de la nature extérieure, ait produite, la peinture des feux allumés comme signaux dans l'Agamemnon d'Eschyle, en lui livrant tout cela, nous n'avons qu'à nous rappeler la poésie orientale, si vive, si chaude, si pleine d'air et de lumière, étincelante de minarets, volant de palmier en palmier, exhalant de ses lèvres l'ambre, l'amour, la langueur, les chants, les prières, et encore l'amour; nous n'avons qu'à nous rappeler les hymnes septentrionales où revivent les douceurs de la vie récluse, les charmes du foyer; nous n'avons qu'à nous rappeler une foule de traditions naïves, pour comprendre que la poésie descriptive est celle qu'on a le plus généralement cultivée dans tous les climats, dans tous les temps.

La race guerrière répandue dans les îles de la mer du Sud (particulièrement celle de Thonga), n'introduit que rarement dans ses chansons l'amour et la guerre; mais elle reproduit presque toujours des scènes ou des descriptions champêtres, sans oublier d'y mêler, pour en relever la chaste nudité, ces réflexions morales et mélancoliques que M. de Châteaubriand considère comme le caractère spécial des poètes chrétiens. Dans un des poëmes les plus populaires que nous a donnés M. Mariner, de cette race primitive, on les invite à écouter : « le gazouillement des oiseaux et le roucoulement du pigeon » des bois.—Pendant que nous nous tiendrons immobiles sur » l'éminence qui domine Anoo-Manoo, dit la gracieuse chan- » son, le sifflement du vent à travers les branches du haut » Toa nous remplira d'une douce mélancolie, ou bien nous » serons saisis d'étonnement en contemplant au-dessous de » nous la vague mugissante qui s'efforce, mais en vain, d'en- » traîner les rochers solides. *Oh! que ce bonheur sera plus* » *grand que celui que nous éprouvons au milieu des ennuis* » *et des affaires insipides de la vie!* etc. »

Sans aller à Thonga, le plus faible retour sur notre or-

ganisation intellectuelle suffirait pour démontrer que la poésie qui s'occupe des objets extérieurs, est toujours la première dans les affections d'une société peu avancée, et que la contemplation de la nature inspire à chacun un peu de cette mélancolie et de cette morale simple qui prévaut à chaque pas dans la poésie descriptive, ancienne ou moderne, classique ou orientale, sauvage ou chrétienne.

Dans cette même tendance à chercher de mauvaises raisons pour appuyer les meilleures causes, M. de Châteaubriand pense que le christianisme est plus favorable à l'art que la mythologie classique; *parce* qu'il est d'une nature à la fois plus spirituelle et plus divine. Mais, au contraire, c'est précisément par cette raison que nous n'avons point de sculpture originale. Nous devenons bizarres, inintelligibles, dès que nous sortons des contours évidens de la nature, dès que nous essayons de créer quelque chose de plus immatériel que les images fortement accusées d'une croyance sensuelle. Que le spirituel et le mystique inspirent la poésie, qu'elle y puise des élans plus vifs, des accens voilés comme la foi, nul ne sera d'une opinion opposée. Mais la peinture et la sculpture ont d'autres sources. L'immense supériorité des Grecs découlait de leur panthéisme, sans relation avec le mystique. Leur religion était tout ce qu'ils voyaient, entendaient, touchaient et respiraient. Le ciel était un Dieu, la borne de la route un Dieu. Ce fut la nature spirituelle et mystique de leur religion, partie dont ils se montrèrent assez dédaigneux, qui, en Egypte et en Orient, abâtardit l'art et le ravala de grimace en grimace jusqu'à la caricature, et l'idéal jusqu'au monstrueux. Les idoles à cent têtes sont le produit des croyances mystiques, de la sculpture symbolique.

Les raisonnemens de M. de Châteaubriand, on le voit, sont toujours tranchans, téméraires, et repoussés par le bon sens. Il serait difficile de citer un seul des sujets variés qu'il discute sans y rencontrer ces taches choquantes inséparables de son talent. Est-il un seul des mystères qu'il entreprend de résoudre, une seule des questions qu'il se pose, où, à côté

d'une raison qu'il avance, on ne puisse citer un fait contradictoire?

S'il veut rendre compte de la pauvreté des Français en historiens, il dit qu'ils ne mènent pas une vie assez privée ou assez domestique pour écrire l histoire; comme si les habitudes de la vie étaient jadis plus privées et plus domestiques au milieu des portiques et des jardins de la ville remuante, inquiète et fiévreuse qui a produit Thucydide et Xénophon!

Comment ne pas déplorer tant de longues contradictions! Tantôt M. de Châteaubriand émet avec justesse l'heureuse vérité que le christianisme est favorable aux sciences, tantôt il pose comme un axiôme, « que les sciences conduisent à » l'irréligion, et l'irréligion aux sciences. » Cette fluctuation d'idées, cette absence totale d'un point d'appui, gâte l'effet des plus éloquens passages de M. de Châteaubriand, et annulle l'utilité de ses intentions les plus méritoires. Comme pyrothecniste, il est grand; mais des artifices ne laissent pas de lumière dans le ciel qu'ils ont traversé.

Dans l'ouvrage que nous avons maintenant sous les yeux, M. de Châteaubriand se proclame le fondateur d'une école nouvelle. — Nous le croyons plutôt le dernier d'une vieille école. A notre avis, il a poussé aux limites de l'extrême les qualités caractéristiques de Rousseau, dont il avoue franchement l'influence sur ses premières années. Mais combien le génie de Rousseau est différent! combien Rousseau a plus d'entraînement, plus de sympathie pour les grands intérêts de l'humanité! Dans sa manière de traiter un sujet, Rousseau, quelque largement qu'il use de la déclamation et du sophisme, procède encore par degrés logiques et réfléchis. Ses prémisses ou ses conclusions peuvent être fausses, mais les raisonnemens tendus des unes aux autres sont dans un enchaînement clair et plein de méthode. M. de Châteaubriand rejette toute symétrie loin de lui. Rousseau raisonne, puis il sentimentalise; M. de Châteaubriand sentimentalise, puis il raisonne.

Veut-on savoir à quel titre M. de Châteaubriand est élève

de Rousseau ? Voici. Il appartient à l'école des mots, non des choses.

Considérés comme créations de caractères, l'*Atala* de M. de Châteaubriand et le *St-Preux* de Rousseau, sont faibles et maigres. L'un et l'autre ne sont que des prétextes à des débordemens tumultueux de paroles. Mais ce fleuve sonore ne féconde jamais les caractères qui, semblables à ces pyramides plantées dans le Nil pour marquer la crue des eaux, disparaissent à mesure que les eaux montent. L'auteur brille aux dépens du héros. Il arrive que l'auteur se rend intéressant tandis que le héros demeure un pauvre sujet, un triste personnage. Qui aime-t-on dans *Atala?* M. de Châteaubriand. Qui a-t-on sans cesse devant l'esprit en lisant l *Héloïse?* Rousseau. Triste préoccupation !

Nous ne sommes pas l'ennemi de l'éloquence et de la poésie en elles-mêmes : elles sont l'ame des fictions élevées ; mais nous pensons qu'on devrait toujours les employer à embellir ou à rehausser les personnages dans la bouche desquels on met cette éloquence et cette poésie. C'est ainsi que, dans Hamlet, l'éloquence est une partie du personnage ; ôtez l'éloquence, Hamlet disparaît. Or, dans l'école commencée par Rousseau, et continuée par M. de Châteaubriand, les plus belles, les plus pompeuses périodes, sont toutes à la gloire des auteurs.

L'école qui s'est depuis peu élevée en France, et dont M. de Châteaubriand se considère comme fondateur, n'a certes rien de commun avec l'école d'*Atala* et de *Julie*. Si nous considérons M. Victor Hugo comme le chef des écrivains de l'école moderne, nous verrons que l'exagération qui perce dans ses ouvrages et dans ceux de ses imitateurs, ne procède ni de l'emphase de Rousseau, ni de la grandeur boursoufflée de M. de Châteaubriand. Le maître et les disciples exagèrent moins le style que les caractères, moins les sentimens que les scènes, moins la rhétorique que la passion. Chez eux, c'est le désir illimité, presque maladif de produire, non pas absolument des phrases originales, mais des personnages origi-

naux; non des comparaisons frappantes, mais de frappantes situations. Nous pensons que la source de cette nouvelle école, dite de M. Hugo, n'est pas plus en M. de Châteaubriand que dans tout autre écrivain national. Elle naquit de l'éruption soudaine de la littérature anglaise et allemande au milieu de la France. Cette diffusion spontanée, que n'arrêta pas l'obstacle grossier de la traduction, s'épanouit sur l'esprit français dans un moment où il était exalté au plus haut degré par de vastes commotions politiques, et par la révolution morale et sociale qui vint ajouter son ébranlement à ces commotions. Shakspeare et Byron, Goëthe et Shiller, ont plus pesé sur les destinées de cette école métisse, que tous les auteurs français ensemble.

Il est exact de dire que l'école romantique en France a livré passage à un rameau empoisonné que M. de Châteaubriand peut considérer comme sorti de son tronc. Nous parlons de cette classe d'écrivains où figure madame Dudevant (G. Sand). Nous n'accusons pas, il va sans dire, l'éloquent vicomte de sanctionner les écarts de ces écrivains. Nous croyons à la parole de l'auteur de *Réné*, quand il gémit sur tous les Rénés qui se sont élevés à l'ombre du sien; et nous appelons toute l'attention sur ce passage du chapitre où il exprime ses plaintes. « Une maladie de l'âme n'est pas un » état permanent et naturel; nous ne pouvons pas la repro- » duire sans cesse, en faire une littérature, nous en empa- » rer comme d'une passion susceptible d'être modifiée à l'in- » fini, selon le caprice de l'artiste. »

M. de Châteaubriand est loin d'avoir l'orgueil d'accepter le sceptre que lui offrent comme à leur roi, comme à leur Platon couronné, ces mystiques incurables. Cette dangereuse dignité ne convient pas à sa brillante imagination, à son noble esprit qui rougirait de transformer la peinture du vice en dogmes philosophiques. S'il ne pénètre pas toujours avec succès le côté vrai des choses, il ne s'est jamais épris du moins pour leur côté corrompu; si ses opinions sont quelquefois paradoxales, fausses, elles ne vont jamais jusqu'à s'assimiler

aux théories de la prostitution, des bagnes et du suicide. Avant tout, M. de Châteaubriand est gentilhomme; ses faiblesses même ont quelque chose du *preux chevalier*. On le perd parfois dans les nuages, mais on ne va jamais le chercher dans la boue. Et cependant, et malgré tout, il est responsable des fautes odieuses commises par ces écrivains dont nous venons de parler, parce qu'il les a pervertis par son exemple, et il les a pervertis, parce qu'il tient à Rousseau. Leur ambition, comme la sienne, s'est concentrée dans l'orgueil de fasciner par les mots, principes des beaux écrits; elle s'est attachée à couvrir de déclamations des sensations criminelles, plutôt que d'exposer noblement, avec l'honnêteté antique, les grandes passions; ils ont prostitué à une rhétorique d'oripeaux, des sujets dignes d'un examen grave et faits pour être lentement conçus; enfin, ils se sont érigés en juges absolus des points les plus sacrés de la philosophie et de la morale.

Ainsi, un faux système commencé par M. de Châteaubriand, dans des vues vertueuses, a été poursuivi par des écrivains qui n'avaient ni sa tête ni son cœur. Du jour où il décria l'exercice de la raison, du jour où il condamna la méthode du raisonnement par induction, comme étant l'un et l'autre plus nuisibles à la religion et à la foi que les rêves de l'enthousiasme, de ce jour il donna un avantage immense aux pseudo-moralistes. Car c'est précisément sous le semblant de beaux sentimens et d'émotions sublimes, trop élevés pour les regards vulgaires, que les auteurs les plus dissolus de son pays ont, dans ce temps, marché contre toutes les pratiques de la morale, contre tout ce qui est bon, simple, délicat, chaste, naturel dans la littérature. Pourquoi celui qui a cherché à renverser le sens commun de son trône, ne porterait-il pas la peine de toutes les usurpations?

Les Français, c'est leur côté faible, aiment beaucoup à parler d'écoles en littérature. D'après la phraséologie reçue, il existe maintenant trois ou quatre écoles parmi eux. Les académies rivales des classiques et des romantiques se subdi-

visent en plusieurs séminaires. Chaque écrivain aspire à se créer une institution normale, à faire souche, dans l'espoir d'attirer à lui l'attention publique. Un jeune homme n'a pas plutôt publié un conte, qu'il désire ardemment que, comme Victor Hugo, vous compreniez qu'il a fondé une nouvelle école. Si nous nous permettons de dire un peu haut : « Ce » passage est enflé, ce caractère n'est pas naturel ; assuré- » ment cette phrase est à peine intelligible ; » l'auteur sourit avec dédain et répond : « Tout ce que vous condamnez » est une partie de mon système. J'ai fondé une nouvelle » école. » On admet sans peine que la conséquence évidente de cet ardent désir d'originalité est une émulation universelle à se montrer le moins simple possible. Ce vice particulier à chaque écrivain rejaillit sur toute la littérature française, et lui imprime la physionomie bizarre d'une mode.

Or, nous croyons que la vraie, l'inaltérable originalité n'est jamais le fruit pénible d'un effort. Nous sommes, au contraire, porté à croire que les auteurs dont l'originalité a éveillé leur temps, ont débuté par l'étude et l'amour des modèles. Le génie est imitatif par essence. Son penchant pour le beau le conduit à admirer d'abord, à étudier ensuite et à imiter. Par degrés lents et rigoureusement successifs, les modèles, objets d'émulation, fertilisent dans l'homme d'un talent réel des germes qui se développeront plus tard. Eveillée par son jugement, son imagination erre, presque sans s'en douter, à travers des routes nouvelles, et le monde découvre qu'il est original avant qu'il ait eu lui-même la pensée de le devenir. Voyez Shakspeare! Sa marche est un type des progrès par lesquels doivent passer ceux qui sont appelés à devenir des maîtres et à leur tour des modèles de la grande école,—l'école de la vérité et la nature. Shakspeare commence par modifier et arranger les ouvrages des autres; puis, il y ajoute et les embellit, et de l'étude approfondie des grands artistes sortent enfin *Othello* et le *roi Lear !* C'est donc avec raison que, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, M. de Châteaubriand fait observer que Shakspeare

fut un dernier-né. Ni Pope, ni lord Byron, hommes qui ont produit chez nous le plus grand nombre de disciples, ne songèrent à devenir des fondateurs d'école. Désespérant de se créer une originalité, Pope borna son ambition à polir, à perfectionner son style ; Byron, soit dans les *Bardes anglais*, soit dans *Childe Harold*, eut toujours sous les yeux les modèles de deux genres de poésie, tous deux également vieillis et familiers. Dans les *Bardes anglais*, Byron vit Gifford et Pope; dans *Childe Harold*, Beattie et Spenser.

Un grand écrivain, qui cherche à revêtir ses pensées d'un manteau qui les flatte, se souvient trop peu du public pour aller à la chasse au courre du ridicule afin de l'étonner. Il résout le problème avant d'en déduire les corollaires. En histoire littéraire, les transitions entre le dernier d'une époque usée et le premier d'une révolution intellectuelle ne sont jamais brusques, mais graduelles et presque invisibles. Ce n'est pas l'excentricité de ses mouvemens, mais bien l'éclat de sa lumière native qui fait le caractère distinctif de l'étoile destinée à figurer dans l'armée céleste.

Dans le dernier ouvrage de M. de Châteaubriand, nous retrouvons quelques traits de la physionomie générale de ses précédentes productions. Quoique très loin de le considérer comme le plus superficiel de ses écrits, nous l'indiquons cependant au lecteur anglais comme le plus propre à lui faire connaître ce genre superficiel. Il ressemble à tous ses aînés. Son plan est radicalement erroné, si plusieurs des digressions épisodiques sont admirables. L'auteur a l'érudition malheureuse; toutes les fois qu'il affecte une science profonde, il commet des méprises extraordinaires. Le dernier des philologues lui prouverait, à propos de ses recherches sur l'origine de la langue latine, qu'il n'a pas la plus légère teinte de son sujet ; surtout lorsque, avec l'assurance aisée d'un homme qui énonce un fait connu, il avance que le latin dérive de l'étrusque. Comment s'empêcher pareillement de sourire quand il dit, avec une espèce de tendresse qu'il serait bien pénible de railler, que la vie d'Homère a été écrite par Hérodote? Il est

agréable d'imaginer que « la vie du père des poètes a été » écrite par le père des historiens, » mais cela n'est pas. N'importe, l'invention est tout à fait dans la manière de voir de M. de Châteaubriand : sacrifier une vérité à un joli rapprochement.

Cependant, que de morceaux pleins de force et de concise exactitude dans son livre! Admirables morceaux qui rachètent mille fautes : ses remarques sur l'esprit et les qualités de Luther, sur la vie et le génie de Milton; son vigoureux portrait de Mirabeau; et même les passages où il n'est question que de lui-même. Il faut le dire : comme *auteur*, M. de Châteaubriand est un *homme* que la postérité ne dédaignera pas d'écouter.

Passons sous silence quantité de petites erreurs, assez excusables chez un écrivain qui ne demande pas à être accepté comme profond critique en soumettant à son examen la littérature d'un autre pays. Nous regrettons néanmoins que, connaissant si peu la vie et le caractère de Shakspeare, très peu connus du reste par ceux de nous qui en savent le plus, M. de Châteaubriand se soit permis tant d'hypothèses gratuites. Qui peut, par exemple, partager cette opinion que le chaleureux créateur d'*Othello* et de *Desdemona*, de *Falstaff* et de *Brutus*, caractères fondés sur de fortes sympathies pour l'humanité, « avait du mépris pour lui-même et » pour la race humaine; qu'il doutait de tout; que Shaks» peare (lui qui ne donna à Juliette d'autres élémens que la » jeunesse et l'amour), ne croyait pas plus à l'amour qu'à » autre chose! que lui (qui traça Hamlet, et Timon, et Lear) » paraît avoir considéré la vie comme une heure fugitive et » un agréable loisir. »

Ces singulières appréciations ne nous ont pas plus étonné (nous n'osons employer un mot moins sérieux) que la prétention du noble vicomte à réclamer Shakspeare comme *catholique*, et que cette découverte, vraiment surprenante, que le père de Shakspeare était probablement catholique aussi!

Si M. de Châteaubriand n'est pas très sensible à ce qui est

le plus admiré par les compatriotes sans doute peu éclairés du poète, il est très ingénieux, en revanche, à découvrir des beautés qui nous avaient jusqu'ici échappé.

Après avoir cité les vers suivans du discours de Margaret dans *Richard III* :

> Thou didst usurp my place, and dost thou not
> Usurp the just proportion of my sorrow?
> Farewell, York's queen — and queen of sad mischance!

Le vicomte s'écrie dans un paroxisme d'admiration : voilà de la tragédie ! le sublime de la tragédie ! Nous sommes sûr que le sublime caché dans ces vers n'avait jamais été découvert auparavant, et nous avouons, instruits maintenant de ce que M. de Châteaubriand admire dans Shakspeare, que nous sommes peu surpris qu'il y ait dans le barde d'Avon tant de choses qu'il trouve fastidieuses à lire.

Il y avait une tâche glorieuse qui est encore à entreprendre, et que M. de Châteaubriand aurait dû se proposer dans l'histoire de la littérature anglaise ; mais elle demande un ordre d'intelligence bien différent de celui de l'auteur d'*Atala*. Elle exige des recherches patientes et profondes, un esprit attaché au joug de l'ordre et non tiraillé par un système. Cette tâche enfin était de dire à quelles époques les événemens sociaux et politiques colorent la littérature, et à quelles autres la littérature réagit sur la société. Pour être capable d'exécuter un tel ouvrage, un homme doit sentir non-seulement en poète, mais juger en historien.

Les Normands sont, après les Hellènes, le peuple le plus brillant dans l'histoire. Leur puissance sur le monde a été gigantesque; elle dure encore. Les Normands ont formé l'aristocratie européenne, et nous ne nous étonnons pas de l'orgueil de ceux qui cherchent à descendre d'une race si illustre. Ils ressemblent aux Grecs primitifs sous plus d'un rapport : par leur puissant naturel aristocratique ; par la constitution de leurs monarchies limitées ; par leur désir inquiet d'action ; par leur fierté, leur audace, et ce goût presque inné pour le

luxe, qui précéda chez eux la civilisation encore plus qu'il n'en fut le résultat. Toutefois ils n'avaient pas cette merveilleuse perception du beau, qui fait des Hellènes et de la portion ionique des Pélasges, que nous considérons comme appartenant aux Hellènes, un peuple à part parmi la grande famille humaine.

La première influence des Normands en Angleterre ne fut pas favorable à notre poésie nationale. Leurs chansons et leur poésie lyrique n'avaient pas la fraîcheur et la simplicité qui caractérisent d'ordinaire une littérature au berceau; elles étaient à la fois grossières et affectées, du moins pour la plupart.

L'invasion des Normands apporta nécessairement un obstacle au développement de nos productions intellectuelles. L'effet fut prompt. L'esprit du peuple, qui est le vrai germe de la poésie native, fut écrasé; la langue ridiculisée comme barbare. Il arriva que les écrits saxons populaires subirent la métamorphose de la traduction et de l'imitation française; et non-seulement les Normands fournirent le fond et la matière des légendes, mais même la forme rhythmique dans laquelle ces légendes devaient être arrangées. Rien de plus faible et de plus malheureux. Ce ne fut qu'après la création d'un nouvel esprit national, que s'éleva un barde, enfant du pays. Dès ce moment, toutes les ronces parasites, sorties d'un arbre étranger à notre ciel, cessèrent d'étouffer notre terrain; elles contribuèrent, au contraire, transformées par la culture, à ombrager le front de notre muse anglaise. Chaucer, quoique Normand d'origine, courtisan et lettré, fut salué poète du peuple. Chaucer réunit en un tout unique et fort les impressions diverses de la nation conquise et de la nation conquérante.

Chez les Anglo-Saxons, peuple calme, établi, adonné à l'agriculture, régnait un goût universel que ne partageaient pas les Normands, et qui depuis notre origine a formé un des traits saillans de notre poésie; ce goût, cette passion, plutôt, était celle des tableaux de la vie rurale. Il y avait encore chez

les Saxons un vif besoin de se mettre sans cesse en communication d'enthousiasme avec le peuple, par suite de la grande fraternité politique établie par la constitution.

En Angleterre, les poëtes ont senti de bonne heure le besoin d'avoir la multitude pour auditoire. Robert Mannyng, dont le nom indique une origine saxonne, quoiqu'il soit généralement connu parmi nous sous le nom de Robert de Brunne, c'est-à-dire Robert du prieuré de Brunne, déclare que sa chronique rimée n'est pas pour les savans, mais pour le peuple. Brunne fut notre premier versificateur au XIVe siècle.

Quelques-unes des circonstances qui nuisirent pendant un temps à notre littérature première tournèrent peut-être à son avantage, en la préservant de la stagnation dont ne manquent jamais d'être frappées les littératures quand elles sont parvenues à un certain degré de splendeur. Ecrivant en anglais, n'écrivant qu'en anglais, nos premiers ménestrels s'adressèrent forcément à la plus grande masse des habitans, bourgeois et paysans. L'invasion ne prévalut pas contre une éducation pour ainsi dire incarnée; autour de la muse étrangère, s'éleva, vécut et se développa une poésie robuste et catholique, bien connue, bien aimée, au fond des bois, sous le chaume et sur les grands chemins. Le fait même d'une double langue dans un même pays, la langue des nobles, la langue du peuple; cette circonstance, après avoir humilié pendant quelques années, imposa une limite insurmontable aux empiètemens de la langue des conquérans.

Tandis que les chevaliers et les nobles écoutaient des madrigaux normands, le génie national se maintenait et se raffermissait au sein de la foule dont il possédait le cœur et l'oreille. S'il empruntait parfois des notes plus délicates aux lyres de la cour, l'épreuve populaire ratifiait ou rejetait la timide modification, en sorte que le développement intellectuel allait de front avec le développement social, acquérant l'un et l'autre une plus grande puissance de cette simultanéité de progrès. L'histoire littéraire d'Angleterre le prouve.

Malgré de larges conquêtes sur la poésie italienne des premiers âges, malgré des réminiscences normandes assez nombreuses, Chaucer fut un poète national, et il le fut, malgré, comme cela a été déjà dit, sa qualité de lettré et de courtisan. En Chaucer la nationalité anglaise, vigoureuse, simple et vraie, prit une voix. Quelle vitalité! quel élan il donna à la langue du pays par la préférence qu'il lui accorda sur la langue française! lui si savant, si bien avec les grands, avec les hommes de la conquête!

Il est incontestable que la vogue inouïe des *Contes de Canterbury* et *Troïlus and Cresseide* furent d'un prodigieux effet, d'un secours admirable pour rendre la langue des vaincus, non seulement familière, mais musicale aux conquérans. Chaucer écrivit pour le peuple en style de gentilhomme; en étendant l'usage de l'anglo-normand, il épura la forme anglo-saxonne. Appuyé sur la large base de la multitude, il s'éleva au-dessus des frêles compositions de cour, pour voir de haut l'inépuisable nature dont il aima et fit aimer les tableaux. Il la copia patiemment, avec délices, sans tomber dans les affectations pastorales des *trouvères* et des *troubadours*.

Chaucer a aussi en lui la faculté de saisir vivement l'empreinte des caractères; il est le plus ancien écrivain qui en a laissé d'exacts et de distincts. Les personnages qu'il a créés sont à ceux de Bocace ce que les personnages d'Homère sont à ceux de Virgile. C'est la différence du relief au dessin. L'étude de Chaucer, comme celle d'Homère, conduirait insensiblement au drame. Ce furent peut-être ses mouvemens affectueux pour le monde et pour l'homme, autant que les concessions de sa raison aux doctrines de Wickliff qui firent de Chaucer un critique des moines et des prêtres. La subtile philosophie qu'il mêla à ses railleries contre eux est plus adroite, plus réfléchie que les allusions ironiques des troubadours.

Par sa vive pénétration, par son existence agitée, Chaucer était peut-être destiné à fonder le grand caractère distinctif de la littérature anglaise, le mélange du gai et du pathétique, du

solennel et du comique. Témoin d'immenses changemens dans la vie humaine des nations, il s'habitua, pour en être le peintre fidèle, à varier ses couleurs. Il est difficile d'assigner le style dans lequel il excella, mais si nous avions à nommer l'auteur qui exerça la plus grande influence sur le drame anglais, nous hésiterions peu à choisir Chaucer.

Son esprit ressort mieux dans ce genre de poésie que dans aucun autre. Cela se conçoit à certains égards. A mesure que la littérature étendit son pouvoir sur la société, la poésie, jusqu'alors exclusivement vouée aux contes, s'insinua dans la poésie du théâtre, et cette même faculté particulière à Chaucer de tracer vigoureusement des caractères, cette même netteté d'intention, cette volonté, instinctive chez lui, d'unir le grave au comique, s'enracinèrent dans le terrain vierge du drame et devinrent dialogue et action par le mouvement.

Ce fut assurément une triste et opiniâtre stérilité de l'esprit, que celle qui succéda à l'explosion soudaine de la lyre de Chaucer, et qui marqua l'intervalle laissé entre Chaucer et Surrey, entre le règne d'Henri IV et celui d'Henri VIII. La cause de cette longue infécondité n'a jamais été expliquée, selon nous, d'une manière satisfaisante. Il ne suffit pas de dire avec M. Campbell, que, pendant l'espace de temps écoulé entre Henri IV et Henri VII, époque de guerre civile, où le peuple fut en proie à l'abrutissement, et où les riches furent ruinés par les frais de la guerre; il ne suffit pas de dire que toute chance de protection fut enlevée aux lettres. Tout cela est très vrai; mais les lettres n'ont pas rigoureusement besoin du patronage opulent des riches.

A l'envisager mûrement, la guerre civile n'est pas une tempête qui emporte la voix de la sirène au-dessus des vagues de la tourmente. M. Campbell observe d'ailleurs lui-même, avec raison, qu'au milieu des schismes religieux et des convulsions politiques de l'Italie, les arts et les lettres ne furent jamais sevrés du fruit immortel. Seulement il est tombé, à notre avis, dans une erreur commune, lorsqu'il avance que la cause de cette différence entre

l'Italie et l'Angleterre sous le rapport littéraire, et dans des circonstances politiques, à peu près semblables, est en ce que nous n'avions ni de Nicolas V ni une maison de Médicis, ni princes, ni magistrats luttant de magnificence pour attirer autour d'eux des hommes de génie. La protection des grands peut favoriser la médiocrité, rendre une cour élégante et lettrée, répandre quelque culture dans une nation, mais elle est incapable de faire naître des intelligences d'élite. Est-ce que les grands artistes n'ont pas toujours été célèbres avant d'avoir été protégés? On fait sonner bien haut les grâces accordées à Phidias et à Michel-Ange; mais n'était-ce pas parce que Phidias était déjà un sculpteur fameux, que Périclès le recherchait et l'honorait? N'était-ce pas parce que la renommée de Michel-Ange remplissait déjà le monde, qu'il fut employé par Jules II, et qu'il devint l'ingénieur civil de Léon X? La gracieuse urbanité de François I[er] envers les muses ne réussit pas à les fixer comme citoyennes.

Nous ne nions pas que les persécutions religieuses, les guerres sanglantes, les affreuses commotions de l'Angleterre, depuis la mort de Richard II jusqu'à l'avénement de Henri VII, n'aient nui au développement de la science proprement dite; mais elles ne furent pas nécessairement fatales à la poésie. Et cela est si vrai, que, quand nous venons à examiner l'état de la poésie durant cette période, nous ne la trouvons nullement négligée. Loin de là; la poésie était alors accueillie, bien venue partout. Non, il n'y a pas eu disette de poésie; il n'y eut que disette de grands poëtes. Le XV[e] siècle ne compte pas moins de soixante-dix ménestrels, dont les noms, conservés par l'infatigable curiosité de l'antiquaire Ritson, sont à peu près tout ce que la postérité connaît.

Nous n'avons donc pas à rechercher la cause pour laquelle il n'y eut pas de poésie, mais la cause pour laquelle il n'y eut pas de grands poëtes. Une des causes ne serait elle pas celle-ci? Que la poésie n'est pas seulement un art dans toute la simplicité de la définition, mais un art, qui, à ses degrés les plus élevés (et elle n'est

guère un art qu'à cette hauteur), se fonde sur des capacités excessivement rares. Or l'époque dont nous avons rappelé les collisions, absorbait en elle les plus fortes intelligences. Ouvrez nos chroniques. Au sein des conflits pour des noms et des symboles (la rose blanche et la rose rouge) se livrait entre deux eaux une lutte plus acharnée. L'esprit de fer des Saxons s'était réveillé, tandis que la multitude prêtait déjà une oreille favorablement prévenue aux avantages des droits civils et de la liberté religieuse. Le règne ou plutôt la minorité de Richard II légua le germe d'éternelles révolutions; germe déposé dans la rébellion de Wat Tyler; dans l'audacieuse hérésie de Wickliff, magnifique hérésie et sagement nommée, l'étoile de la réforme! On le voit; de graves événemens flottant à la surface de la société toute pleine alors de pensées sévères, firent de ces hommes que d'autres événemens auraient pu rendre de grands poètes, des acteurs et non des contemplateurs. Que dans ces combats les principes allèrent au-delà du champ de bataille, que ce chaos d'idées, d'opinions, de prétentions, étouffa à demi un pouvoir oligarchique; c'est ce que l'histoire prouve: écoutons-la. La lutte n'a pas plus tôt cessé, le premier Tudor n'est pas plus tôt monté sur un trône paisible, que nous apercevons, au milieu des débris et des ruines du système féodal, les élémens majestueux d'une classe moyenne. Des historiens superficiels ont vu dans Henri VII le fondateur de cette classe; mais un ouvrier ne peut rien faire sans matériaux. Henri VII n'aurait pas pu composer une classe moyenne un siècle plus tôt. Tout ce qui lui appartient en propre, c'est la concentration de ce groupe nouvellement formé, c'est l'ordre dans lequel il le rattacha comme pouvoir à la constitution du pays. Henri VII est si peu le créateur de la classe moyenne, qu'avec toute sa profondeur et sa subtilité il ne serait jamais parvenu à la renverser ou à la dissoudre.

Au XVe siècle, la poésie de chevalerie et d'amour de la muse normande était passée. Ce n'étaient pas les gais différends des nobles et des barons, des tournois et des cours d'amour, qui

avaient déchiré l'Angleterre jusqu'au cœur. Les hommes de haut rang étaient alors trop préoccupés de la guerre qui se livrait à la porte de leurs manoirs pour se permettre les doux loisirs de la lyre. Le peuple était cependant assez disposé à écouter des chansons dans ses courts et sérieux momens de repos, et plusieurs écrivains du temps paraissent avoir joui d'une assez grande popularité dans ce genre de poésie; mais ce même peuple n'était pas encore assez mûr pour féconder un poète digne de ce nom. Si des temps aussi durs virent un Dante, il ne faut pas oublier que ce fut la noblesse, et non le peuple, qui produisit Dante. Toutes raisons débattues au grand jour de l'examen, il n'y eut donc rien dans ce siècle, dont nous avons déroulé la trame, qui s'opposât à l'essor de la poésie, puisqu'on en écrivit avec abondance; mais il y eut dans ce siècle quelque chose qui fit avorter la création d'un grand poète.

Quand un peuple est sorti des liens d'un régime barbare, sans être toutefois arrivé encore à une civilisation générale; lorsque les nobles et la populace forment deux classes distinctes; un vrai poète, qui est nécessairement, comme nous l'avons déjà posé, imitatif et studieux, naîtra à coup sûr parmi les savans et les hommes de haut rang. Il aura eu l'avantage d'une certaine éducation, et reçu l'inspiration de quelque genre de modèle inconnu à la multitude. Ainsi Dante, ainsi Chaucer. A de telles époques de transition, le temple de la muse sera la cour; mais cet éloignement de la foule rendra le poète absolu, pédant, raide, comme Ronsard, comme Marot. Toute complète éducation vient du peuple. Au XVe siècle, en Angleterre, non seulement la cour était errante, non seulement les rois s'étaient faits les instrumens des persécutions religieuses, non seulement la noblesse était engagée dans des guerres intérieures et extérieures, mais, dans les universités même, la déplorable manie des disputes, attribut des siècles ignorans et ensevelis sous la cendre des langues mortes, était l'unique occupation des esprits. Si, en de tels temps, la poésie venait à germer parmi une populace

illettrée et distraite par de grossières occupations, elle participerait presque à coup sûr de la rudesse de l'époque.

Chaucer n'étouffa pas l'élégance sous le poids de l'érudition; parce que Chaucer parut avant les guerres civiles. Il n'est pas étonnant qu'aucun autre écrivain ne lui ait succédé; le fanatisme et le meurtre voilèrent la lumière répandue par lui sur son siècle. Il est permis de supposer que, sous de plus heureuses circonstances, l'interrègne entre lui et son successeur n'aurait pas été si prolongé; mais ne mesurons pas le passé à la taille du présent. Rappelons-nous qu'au temps de Chaucer, il n'y avait pas encore ce grand propagateur appelé la presse. Ses poëmes n'étaient pas des stances brèves et passionnées courant se fixer au cœur des masses, s'établissant d'autorité dans leur mémoire, et de là s'insinuant de veine en veine dans le corps entier de la nation. Le cloître et le barreau seuls en avaient quelque connaissance; car le barreau et le cloître étaient les uniques refuges de toutes les supériorités. *Occleve* était versé dans la loi municipale; *Andrew of Wyntown* était prieur; *Lydgate* le plus populaire et le plus fécond des élèves de Chaucer, était moine bénédictin. On s'imagine sans peine les retards que devait éprouver la croissance, l'épanouissement de l'arbre poétique dans l'étroite limite des couvens.

Cependant la langue gagnait; Lydgate et ses élèves entretenaient le goût des formes poétiques parmi la nation; et, lorsque la paix du premier Tudor eut ménagé une voie glorieuse au règne d'Henri VIII, quand une cour régulière fut instituée, quand la classe moyenne ne fut plus un problème turbulent, quand l'imprimerie eut versé sur le peuple des trésors de ballades et de romances, nous voyons soudain paraître au-dessus du sol deux sources de poésie, celle du peuple et celle de la cour. Sans parler de la ballade *The Nut brown Maid*, que Warton fait remonter à l'an 1500, nous trouvons, avant les poëtes de la cour d'Henri VIII, qui tissaient en sonnets, leurs *expressions dorées* « aureate terms » nous trouvons Skelton, poëte de la lie, écrivain simple mais dur,

prêtre, excepté dans son style. Il fut le cornet à bouquin dans lequel le peuple entonna ses injures contre Wolsey. Heywood, l'épigrammatiste, est aussi âpre et nu que Skelton; il fut pourtant reçu à la cour, mais à la cour d'Henri VIII, qui n'était pas un très difficile critique. Comme un tranchant contraste à ces écrivains, nous avons le didactique, le poli, l'harmonieux sir Thomas Wyatt, et l'élégant, l'efféminé Surrey. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître par quelques citations la différence qui caratérise les écrivains de ces deux écoles.

WYATT.

A DESCRIPTION OF SUCH AN ONE AS HE WOULD LOVE.

A face that should content me wondrous well
Should not be fair, but lovely to behold,
Of lively look, all grief for to repell,
With right good grace, so would I that it should
Speak without word, such words as none can tell,
Her tress also should be of crisped gold.
With wit, and these, perchance I might be tried,
And knit again with knot that should not slide.

PORTRAIT DE CELLE QU'IL AIMERAIT.

Dans celle qui me plairait, je ne chercherais pas la beauté, mais un visage aimable à contempler, un vif et gracieux regard pour chasser tout chagrin, un regard qui parlât sans paroles, et qui dit e ces mots qu'aucune bouche ne peut exprimer; je voudrais aussi une chevelure d'or. Tout cela et de l'esprit pourraient peut-être me tenter et m'enchaîner d'un lien qui ne se briserait pas.

SKELTON.

CHARACTER OF SIR THOMAS MORE.

But now we have a knight
That is a man of might,
All armed for to fight,
And put the truth to flight;
By Bow-bell policy,
With his poetry,
Had his sophistry
To mock and make a lie, etc.

CARACTÈRE DE SIR THOMAS MOORE.

Mais nous avons un chevalier qui est un puissant homme; il est tout armé pour combattre et mettre en fuite la vérité. Avec ses sophismes et sa poésie, peu s'en est fallu qu'il ne nous fit appréhender par la police de Bow-Bell.

SURREY.

DESCRIPTION AND PRAISE OF HIS LOVE, GERALDINE.

From Tuscane came my lady's worthy race;
Fair Florence was, some time, her antient seat;
The western isle, whose pleasant shore doth face
Wild Camber's cliffs, first gave her lively heat.
Foster'd she was with milk of Irish breast.
Her sire an earl; her dame of prince's blood;
From tender years in Britain did she rest
With king's child, where she tasteth costly food.
Honsdon did first present her to mine ey'n;
Bright is her hue, and Geraldine she hight;
Hampton me taught to wish her first for mine,
And Windsor, alas, doth chace me from her sight.
Her beauty of kind; her virtues from above;
Happy is he that can obtain her love!

PORTRAIT ET LOUANGE DE GERALDINE, SES AMOURS.

Ma dame est de noble race toscane ; la belle Florence fut quelque temps la résidence de ses aïeux. Elle ouvrit les yeux sur les beaux rivages qui regardent les sauvages escarpemens de Camber. Elle reçut le lait d'un sein irlandais. Son père était comte ; sa mère avait du sang de prince dans ses veines. Dès sa plus tendre jeunesse, elle vécut auprès des enfans royaux avec lesquels elle savourait les mets les plus delicats. Honsdon, pour la première fois, l'offrit à mes regards ; son teint est éclatant et Geraldine est son nom ; Hampton me la fit désirer, et Windsor, hélas ! me chassa de sa vue. Sa beauté est divine et sa grâce parfaite. Heureux celui qui peut mériter son amour !

HEYWOOD.

TWO WISHERS FOR TWO MANNERS OF MOUTHS.

I wish thou hadst a little narrov mouth, wife,
Little and little, to drop out words in strife.
And I wish you, sir, a wide mouth for the nonce,
To speak all that ever you shall speak at once!

DEUX SOUHAITS POUR DEUX SORTES DE BOUCHE.

Femme, je te souhaiterais une petite et étroite bouche, afin que dans la dispute les mots tombassent peu à peu.

Et moi, je vous souhaite, Monsieur, une bouche assez large pour dire en une fois tout ce que vous aurez jamais à dire.

C'est ainsi que coulèrent ensemble les deux fleuves principaux de notre ancienne poésie ; l'un sorti de la source rocailleuse du peuple, l'autre échappé d'un hélicon fleuri, et alimenté sans cesse par des courans venus d'Italie.

Une métamorphose ne tardera pas à s'opérer : l'anguleuse

poésie de Skelton sera ramassée par Butler, qui l'aiguisera sur sa meule; celle de Surrey sera vaporisée, réduite en parfum par Cowley.

La scène sera le point de réunion des écoles opposées; la populace y accourra, sûre d'y trouver la manifestation de ce qui l'a charmée dans la chanson errante, dans la tradition du foyer; la noblesse s'y rendra aussi, dans l'espoir d'y voir en action les choses langoureuses et galantes qu'elle ne connaît encore qu'en récits. Au parterre les passions, dans les loges le style; dans l'arène le cri, dans la galerie le chant; là bas le cœur, le sang qui bouillonne, là haut la grammaire.

Les fadeurs de Surrey et de tous les faiseurs de sonnets et de madrigaux passèrent dans la richesse pittoresque et somptueusement métaphorique de Shakspeare, quand la fusion s'opéra sur le terrain commun du théâtre par cette main puissante. Le relief à peine senti de Chaucer saillit avec force et s'arrondit en caractères. Le dessin grandit en statue : Shakspeare trouva l'homme. En dehors du théâtre, la littérature d'Elisabeth et de Jacques fut un livre fermé pour le peuple. Ce fut une littérature de sages et d'hommes d'état, d'érudits et de poètes. Quelle fibre de la multitude pouvait toucher ce concert voilé, dont les sons auraient été dissipés par l'air de la rue?

Et même jusqu'aux jours des guerres civiles républicaines, Milton, le grand champion populaire, plaida la cause du grand nombre dans une langue qui n'allait à l'intelligence que de quelques élus.

Mais le drame anglais ouvrit la terre enchantée; ses clartés, ses repos et son ombrage furent pour tous. Chacun prit part à son intronisation comme au résultat d'une idée généreuse. C'était presque une liberté de plus.

Ce fut aussi le drame qui, le premier, servit de lien entre la poésie et la prose. Il arrêta la physionomie de l'immense travail architectural de la langue sous le règne de Jacques. Il est vrai que, presque dans tous les pays, le drame a précédé l'agrégation scientifique de la prose. C'est un pont sur le-

quel a pensée et l'imagination jusqu'alors vouées aux vers passent pour aller dans une nouvelle région. Le drame, en mettant des hommes en présence d'autres hommes, est amené à descendre au ton naturel qu'il a été donné aux êtres intelligens d'employer pour se communiquer leurs pensées. Graduellement le vers s'humanise, il se raffermit par cette tendance continuelle à être une parole et non un chant. De là à la prose il n'y a plus qu'un pas, et ce pas est si facile, si inévitable, qu'il n'a été tenu compte à aucun écrivain de l'avoir fait le premier. On connaît des premiers poètes, mais qui connaît des prosateurs primitifs?

M. de Châteaubriand, tout en discutant les principes de la réforme avec modération et discrétion, si l'on considère qu'il est catholique, ne rend qu'une justice avare au merveilleux élan que ce vaste événement imprima à l'esprit humain. Il assure que la religion catholique est essentiellement populaire, qu'elle a été scellée par le consentement universel, tandis que la réforme a été l'œuvre des princes et des gentilshommes. Mais sommes-nous bien sûrs que Henri, chez nous, et Frédéric de Saxe, en Allemagne, aient fait plus pour le protestantisme que Constantin pour le catholicisme naissant? Pour ne parler que de nous, si le protestantisme nous est venu avec la royauté, avec qui donc, si ce n'est avec la royauté, nous vint le catholicisme? Mais qu'importe au fond que les révolutions soient le fait de l'aristocratie ou de la démocratie, pourvu que les résultats soient à l'avantage du peuple, c'est-à-dire du grand nombre. Si l'impulsion démocratique n'était pas cachée dans l'intention des agens de la réforme, elle était dans la promulgation d'un principe éternel, impérissable; la liberté de la pensée. Ce fut précisément parce que les princes et les magistrats se mirent à la tête de ce mouvement que la réforme enfanta une conséquence des plus essentielles au bonheur public. La traduction de la Bible, qui livra un terrain immense à l'investigation des esprits fut l'œuvre des nobles. Les subtils et les simples, les incultes et les savans moisson-

nèrent dans ces traductions une commune instruction, des joies nouvelles et des espérances infinies.

Pendant que Cowley introduisait une espèce d'exagération dans la poésie, Herrick continuait le vieux faire de ces doux et capricieux romanciers qui, malgré leur affectation aristocratique, leur assiduité auprès des chevaliers du temps, ne seront jamais populaires. La lutte, en s'affaiblissant, ne se continuait pas moins entre l'ancienne école, attachée au génie italien, et la nouvelle, plus portée à adopter le prosaïsme français. Grâce à Dryden, la dernière finit par prévaloir, et cet illustre écrivain ménagea assez tous les goûts pour réunir tous les suffrages. Il partagea ainsi son travail et sa renommée. A la nation il adressa ses contes et ses satires, qu'elle considéra comme des poëmes; à une cour corrompue, ses comédies dissolues et ses tragédies ampoulées. C'est une aberration assez commune en critique, de croire que les fautes de goût et de jugement chez un écrivain supérieur sont commises par suite de sa condescendance pour la foule qu'il veut flatter; elles sont bien plutôt le témoignage de son respect pour la cour et de sa vénération mêlée d'effroi pour la critique.

La moindre réflexion suffirait pour prouver que les créations fades et artificielles de Skakspeare, ses métaphores forcées et surchargées, son esprit faux et ses jeux de mots n'étaient pas pour le parterre, mais pour le beau monde, pour les délicats et les blâsés. Ce qu'on dit de Shakspeare peut s'appliquer à Dryden; la détestable moralité de ses comédies, la boursoufflure de ses tragédies rimées furent inspirées par la cour et non par la ville. Il y a tant de belles qualités, tant de chaudes impulsions dans les masses assemblées, qu'un homme qui s'adresse à leur cœur, n'est pas long-temps dans le mauvais chemin.

Dryden ne fut pas seulement le premier, comme poëte, qui commença à réunir toutes les classes en un auditoire unique; comme prosateur, il sut également les fixer dans cette unité compacte. Sous le seul rapport du style, son bel anglais forma

le plus précieux chaînon entre la phrase fleurie de l'homme littéraire et la parole soudaine de l'homme du peuple. Si ses sujets eussent été d'un intérêt plus général, il aurait effectué définitivement l'union entre toutes les catégories d'esprits. Celui dont le goût est le goût du petit nombre, et dont le cœur touche le cœur du plus grand nombre, celui-là a en lui ce qui fait l'auteur complet. Le prosateur le plus connu au temps de Charles II fut Bunyan. Il fit admettre par la raison l'expression la plus exaltée du sentiment, et il donna aux pensées religieuses, sans les rendre ridicules, l'enveloppe inusitée de la familiarité. Sa réputation vint tard.

Ce n'est que sous le règne de la reine Anne que nous commençons à être témoins de l'alliance des deux genres.

Personne jusqu'ici n'a apprécié les vastes conséquences des encouragemens donnés au *Spectateur* pour avoir porté la philosophie du cabinet au foyer domestique. Le style d'Addison et de ses imitateurs était incontestablement préjudiciable à ce qu'il y avait de majestueux, de sonore dans notre langue, funeste à l'érudition et à la poésie, à l'élévation et à l'audace des prosateurs des règnes des Stuarts. Mais ce même style compensait tout cela par le mérite du compromis définitif qu'il établissait entre les critiques et le peuple. Alors parurent des prosateurs et des poètes qui continuèrent la tâche : Pope, Steele, s'élevèrent, et toutes les intelligences comprirent.

Être compris fut le véritable mérite des écrivains du règne de la reine Anne ; on aurait tort cependant de les préférer comme meilleurs modèles que Shakspeare et Bacon, que Brown, Butler et Herrick.

Fielding et Richardson s'ouvrirent un nouveau monde en relevant l'antique et lugubre roman au niveau du drame, et en montrant les passions et les caractères humains sous des couleurs plus familières, mieux étudiées, sous des formes plus pleines de mouvement même que les formes actives imposées de tout temps à la scène. Mais, s'ils avaient négligé l'assentiment de la pluralité, qu'auraient pu Fielding et Richardson pour notre poésie ?

La poésie ne fut pas ranimée par l'effort des critiques et des hommes spécialement savans; mais le vieil esprit poétique de la nation se réchauffa à la lampe de l'antiquaire. Les ballades de Percy servirent à faire comprendre qu'il y avait au fond de la poésie anglaise plus de fraîcheur, plus de vérité et de vie qu'au bord du languissant ruisseau lyrique où régnaient encore en souveraines les nymphes de Twickenham. Gray racheta sa forme pédantesque et l'affectation de son style par le choix heureux de ses compositions. L'ode au collége d'Eton, l'élégie dans un cimetière de village, eurent une grande autorité pour ramener le goût du vrai. Goldsmith fut peut-être le plus grand et le plus varié génie de son temps; même dans les compilations qu'il fit pour les libraires, il familiarisa le lecteur ordinaire avec les beautés d'un style châtié et toujours lucide, et neutralisa puissamment l'action pernicieuse de Johnson sur le simple et le naturel.

Le génie politique n'étant plus renfermé dans le cabinet des hommes d'état, l'éloquence revenait de droit au peuple : elle éclata dans notre sénat. Alors s'entendit le tonnerre de Chatham; ensuite brillèrent l'imagination de Shéridan, la majesté simple, quoique étudiée, de Pitt; la passionnée et gothique intelligence de Burke, qui broda sur l'étoffe commune des affaires toute la pompe de langage du siècle d'Elisabeth, et alors aussi se rencontrèrent dans un seul homme, dans l'énergique Fox, l'érudition de l'école, la précision du logicien, la virilité, la fougue, le feu du vrai génie anglais.

Vers la fin du dernier siècle, fleurirent ensemble deux poètes de qualités différentes, mais semblables en ceci, qu'ils étaient nés l'un et l'autre pour prendre place parmi les poètes du peuple : Cooper et Burns.

Cooper agrandit le cercle de la classe lisante, mais nous doutons qu'il ait jamais atteint le groupe délicat que Burns sut satisfaire sans avoir moins de popularité.

Burns agit sur la société de son temps et sur la forme littéraire de la génération suivante. A vrai dire, nous sommes

encore sous l'influence morale de Burns, et nous ignorons encore tous les fruits qu'elle fera mûrir. On la sent non seulement dans la philosophie de Wordsworth autant que dans les glorieuses poésies lyriques de Campbell et les mélodies de Moore, mais partout où l'humble artisan a la conscience de sa dignité, partout où le désir du beau l'enflamme; partout brille, plane la poésie de Robert Burns; et c'est de cet homme que M. de Châteaubriand se contente de dire : « Il écrivit quelques chansons à boire, pleines de gaîté, mais » qui n'ont pas l'élégance des chansons de Désaugiers. »

Le dernier siècle sortit des cendres de tant de feux éteints. Notre littérature était dans toute sa caducité, quand, par un retour à ses premiers principes de vitalité, elle reconquit une seconde vigueur et une seconde jeunesse. Scott s'adressa directement au peuple; il lui emprunta ses légendes et ses ballades, et il créa un tout cher à toutes les classes. Wordsworth puisa sa subtile philosophie et sa pensée religieuse au foyer domestique; et Byron, sans le savoir, fit découler toute la magie de son originalité d'écrivain de sa profonde sympathie pour l'humanité. Byron est enchaîné à son temps par mille liens, malgré la misantropie qu'il affecte. Soit qu'il discute le mérite de Pope, soit qu'il se mette à la tête d'une expédition en Grèce, soit qu'il décrive la société moderne dans don Juan, soit qu'il invoque les vieilles idoles dans Childe-Harold; qu'il satirise, qu'il déclame, qu'il moralise, qu'il discute, Byron est toujours au centre des intérêts humains : il n'en sort pas.

Nous avons choisi dans les précédentes pages le point de vue auquel il convient, selon nous, de voir l'histoire de la littérature anglaise. C'est celui que M. de Châteaubriand a dédaigné, c'est celui où nous désirerions placer le lecteur sérieux. Plus les principales époques de notre littérature seront étudiées, et plus il sera reconnu que, depuis son origine, elle s'est distinguée de la littérature française par une forte sympathie pour le peuple. Du reste, M. de Châteaubriand en convient hautement, puisqu'il dit avec beaucoup

de justesse « que les poëmes, les chroniques et les romans » anglais ont un élément qui nous manqua d'abord, l'élément » populaire. » On remarquera que ce fut par l'introduction de cet élément dans notre goût abâtardi que nous nous relevâmes de langueur, et aujourd'hui même nous voyons notre conservation dans le maintien inaltérable de ce respect pour le passé, sans être toutefois ni dans les rangs des détracteurs des temps présens, ni dans ceux des sceptiques qui décrient les temps futurs.

Nos limites nous ont forcé d'omettre plusieurs autres remarques sérieuses auxquelles donnerait lieu le livre de M. de Châteaubriand. Nous aurions désiré entrer dans l'appréciation de quelques écrivains rejetés hors de son catalogue, et nous arrêter avec lui pour examiner la réformation et les principaux réformateurs. Connaît-on un plus noble sujet d'étude pour l'historien et pour le critique que les portraits de ces gigantesques acteurs de la plus énergique des révolutions modernes? Chaque caractère est si grand, si personnel! Wickliff avec son audace de démagogue, sans le courage du martyr! populaire, plutôt par sa résistance aux hommes et aux institutions que par ses opinions obscures, paradoxales et hérissées de la métaphysique anguleuse de son temps. Luther, plein de sublimité et de rudesse; mais, dans ses accès, dans ses faiblesses, toujours homme supérieur, dominant tous les obstacles moins par son génie que par sa valeur morale, son courage physique; s'emparant de l'affection des masses non par la ruse, par l'imposture, mais par l'attraction de son ame profondément sociale. Dur, austère, méthodique, le caractère sec de Calvin forme le plus éclatant contraste avec la passion fiévreuse et irrégulière de Luther; Calvin, homme de pur zèle, intolérant par conviction, ne prévoyant pas que celui qui brûla Servet serait le fondateur d'une secte le plus intimement identifiée avec le principe de la liberté de conscience. Comme opposition à ces sauvages innovateurs, quelle douce et apostolique beauté que celle de Melanchton, le saint Jean de la réforme!

Quelle connaissance de l'humanité, quelle vigoureuse philosophie, quelle étude des hommes et des choses ne faut-il pas pour rendre une entière justice à Knox ?

M. de Châteaubriand semble penser que la réforme a poussé vers la barbarie. Il se demande ce qu'elle a créé, et il se répond : « Elle peut montrer les ruines qu'elle a faites, » et au milieu desquelles elle a planté quelques jardins » et construit quelques manufactures. » Nous ne désirons pas faire revivre les querelles peu sages des croyances entre elles ; mais nous dirons simplement que, sans la réforme, M. de Châteaubriand n'aurait jamais pu écrire un livre sur la littérature anglaise.

Quand M. de Châteaubriand en montrant les arts de l'Italie au moyen âge, attribue leur développement à l'influence unique de l'église romaine, il ne prévoit pas la réponse que le dernier écolier protestant pourrait lui faire. Ces arts naquirent au milieu de gouvernemens démocratiques ; et ils ne grandirent, ne se maintinrent que sous la protection d'institutions démocratiques. Si c'eût été la religion et non le gouvernement qui les eût fait éclore, pourquoi se seraient-ils éclipsés avec ces gouvernemens, tandis que la religion se conserva dans toute sa puissance ? Pourquoi surtout ces arts s'élevèrent-ils plus haut à Florence qu'ailleurs, Florence sur laquelle le pape exerçait à peine le plus léger contrôle ? Et pourquoi Rome, le siége et le foyer de la domination papale, n'a-t-elle jamais produit un seul grand homme, excepté peut-être Rienzi ? Encore Rienzi n'apparut-il qu'au temps où la papauté avait émigré en France, Rienzi qui, d'ailleurs, affecta d'être un réformateur religieux et un libérateur politique.

Prenons congé de M. de Châteaubriand. Ce que nous avons dit de ses ouvrages ne satisfera ni ceux qui l'admirent, ni ceux qui le décrient ; nous le savons. Nous nous sommes efforcé de le juger sans préjugé, sans passion, et nous avons rempli ce devoir plutôt avec retenue qu'avec sévérité. Nous nous sommes exprimé ouvertement, fortement, c'est vrai,

sur les défauts de ses écrits; mais nous avons employé cette franchise parce que nous regardons ces fautes comme plus dangereuses encore pour les autres, qu'elles n'ont été nuisibles à son propre talent, dont elles émanent. Cette tâche achevée, nous pensons dans toute la religion de notre conscience que, quand il appartiendra à la postérité de le juger, il sera considéré comme un de ces hommes dont la carrière et les œuvres sont indivisibles, comme un homme dont les actions furent de la poésie, dont la poésie fut aussi de l'action. Quelle que soit la manière dont on interrogera sa gloire, on aura toujours pour réponse qu'il fut, à travers les plus pittoresques revers, plein de grâce, d'éloquence et de noblesse. A la distance des générations, il ne sera pas le moins aimé des auteurs qui vécurent à une époque aussi prodigieuse par les événemens dont elle fut témoin que par les hommes qu'elle produisit.

(*The Edinburgh Review.*)

Portraits Historiques.

HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE.

N° I.

LORD SHAFTESBURY.

Voici l'un des noms les plus brillans et les plus flétris de notre histoire. Chez les hommes d'état, ce mélange d'illustration et d'infamie est chose commune. Souvent le char de triomphe les mène aux gémonies, et leur illustration n'est qu'une honte éclatante. Les meilleurs d'entre eux n'ont pas échappé à cette malédiction de la vie politique qui a poursuivi Sully et Colbert, Chatham et Fox. Les intérêts des peuples se composent de leviers brûlans et de rouages que l'on ne touche pas sans danger; avarice, cruauté, opiniâtreté, mépris du sang humain, corruption, versatilité, débauche, égoïsme, parjure, il n'est pas un vice qui ne semble tenir sa place nécessaire dans la vie publique. Ceux des philosophes qui ont essayé de rattacher la politique à la morale, semblent avoir tenté une œuvre aussi oiseuse et aussi inutilement académique, que s'ils avaient essayé de rattacher la musique à l'architecture, ou la poésie à la chimie. Machiavel aurait-il eu raison ? et l'art de gouverner des êtres éminemment imparfaits ne serait-il que l'audace de les dépasser en fait de vices, et l'adresse à voiler ces vices ?

On serait tenté de le croire, si l'on observe la vie et les actes des hommes d'état aux diverses époques. L'homme d'état

vertueux, dans les temps de troubles et de révolutions, semble aussi chimérique que la plante des tropiques développant ses corolles à l'ombre du sapin scandinave. Plus la turbulence des états augmente, plus le caractère de l'homme politique se flétrit. On voit apparaître alors des monstres sur lesquels l'histoire n'ose pas porter une sentence : tour-à-tour adorés et détestés du peuple, non pour leurs qualités ou leurs défauts, mais selon leurs degrés de sympathie et de servage envers les passions populaires. Que de barbaries applaudies de tous! Que de bassesses approuvées! Par combien de sacrifices de l'honneur et de la vertu privée faut-il acheter la faveur mobile des partis! Combien d'hommes d'état ruinés pour avoir cessé de plaire aux passions qu'ils avaient flattées par des lâchetés! C'est une triste histoire qui touche à ce que l'humanité a de plus faible et de plus féroce; et nous ne pouvons mieux la commencer qu'en esquissant le portrait impartial du premier lord Shaftesbury. Jeté au milieu de la fange orageuse de la plus déplorable époque, il osa tout, jusqu'au patriotisme, sacrifia tout à son ambition, même ses espérances de courtisan, et se montra capable, même d'héroïsme.

Sa vie occupe le dix-septième siècle presqu'entier. Elle en embrasse les périodes les plus dramatiques. Né en 1621, mort en 1683, il vit Charles 1er porter sa tête sur l'échafaud; Cromwell chasser le parlement; Charles 1er s'endormir dans la mollesse; Russels monter sur l'échafaud et Jacques II préparer sa chute. Pas un événement de cette grande histoire auquel Shaftesbury n'ait pris une part active; pas une intrigue qu'il n'ait connue, aidée ou combattue; pas un homme politique qui n'ait été son ami ou son ennemi, son rival ou son complice; pas un éloge qu'on n'ait cru devoir lui adresser, pas une injure qui n'ait souillé son nom. Locke et Williams Temple étaient tous deux des hommes honorables : l'un nous dit que le plus noble des hommes c'est Shaftesbury; l'autre l'accuse de perfidie, de trahison et de constante immoralité. Les auteurs de biographies sont forcés

d'avouer leur impuissance à juger un tel homme; la plupart des actions de sa vie sont obscures, la plupart des intrigues dans lesquelles il a trempé sont restées secrètes. Quel parti peut se vanter de l'avoir possédé tout entier? Qui a-t-il servi? le roi, les communes, le parlement, le protestantisme, le catholicisme? Il ne sert que lui-même; il prévoit les révolutions; il pressent leur action; il se pose de manière que le flot qui arrive le porte au pouvoir. Ses chutes ont toujours été des prévisions; et il est impossible de pousser plus loin l'instinct des mouvemens politiques, de voir plus clairement l'action dans la réaction, l'avenir dans le présent, la résurrection des libertés dans les excès du pouvoir, et le réveil de la couronne dans les excès de la démocratie. A peine l'opinion qui doit triompher dans dix ans commence à se manifester, Shaftesbury comprend la force que doit acquérir un souffle faible encore, et s'associe au mouvement à peine commencé. La brusquerie de ses variations n'est souvent qu'un artifice; il cache sa ruse par une apparence d'audace. Cette grande partie d'échecs qu'on appelle la politique, on ne peut la jouer avec plus de sang-froid, moins de respect humain, plus de mépris pour la morale et pour les scrupules. Homme politique par excellence, vous pouvez l'offrir comme type de la race entière, comme résumé de toute la versatilité téméraire dont on peut déployer les ressources au milieu de ce gouvernement mixte et bizarre qu'on appelle gouvernement représentatif.

La première qualité qui se développe chez lui dès la jeunesse, c'est la pénétration jointe à la décision. Il voit d'un coup d'œil le caractère des hommes, entre dans leurs intentions, voit ce qu'il faut faire pour les déjouer ou les desservir, et n'hésite plus, quand même il y aurait péril. Dieu lui avait tout donné, fortune, nom antique, relations de famille, beauté personnelle, esprit éclatant et rare courage. Le sort y ajouta le bonheur de naître dans l'époque la plus féconde en intrigues, la plus propre à développer cette supériorité, et la plus indulgente pour l'immoralité qu'elle suppose.

Descendant, par son père, des Cooper, du comté de Hants, et, par sa mère, des Ashley, du comté de Dorset, il touchait à la noblesse la plus ancienne de ces deux provinces. Né en 1621, il perdit, en 1631, son père, qui lui laissa un patrimoine chargé de dettes, d'hypothèques et de réclamations plus ou moins fondées. Un enfant de dix ans, possesseur d'un domaine de 8,000 £ de revenu, présentait une proie facile et une tentation vive à des parens avides et sans probité. On fit valoir des titres, on intenta des procès, on réclama des intérêts considérables; on soutint que la tutelle de l'orphelin devait être confiée aux parens envahisseurs. Tous les oiseaux de proie de la famille se précipitent sur la pâture qui leur est offerte. Trois ans s'écoulent pendant lesquels M. Tregonwell, cousin de l'enfant, sir Francis Ashley, son grand-oncle, et sir William Bathen, parent éloigné, dressent leurs batteries pour s'emparer du bien de l'orphelin. Il a treize ans, point de protecteurs et point de guide. Dans ce conflit d'intérêts la couronne va s'emparer du domaine, en se chargeant de payer les dettes et les hypothèques réclamées par la ligue des parens.

A treize ans, le petit Shaftesbury aperçoit sa ruine prochaine; il se souvient que l'avocat-général Noy a souvent dîné chez son père. Noy, célèbre dans les annales de la révolution anglaise pour avoir sinon inventé, du moins étayé par les recherches de son érudition et les subtilités de sa science légale, la taxe des vaisseaux qui conduisit Charles Ier au supplice; Noy, long-temps favorable à la cause populaire, qu'il abandonna dès qu'il vit le roi s'élever à la puissance absolue; c'était un de ces caractères mêlés de bienveillance, de générosité, de faiblesse et d'ambition, si communs parmi les hommes, et dont il est difficile de démêler les vrais mobiles. Lâche en face de la cour, il aimait à rendre service, et plusieurs traits de bonté qui l'honorent se sont conservés dans les annales du barreau anglais. Après une foire, trois marchands de bestiaux avaient déposé entre les mains d'une pauvre marchande, sur la probité de laquelle ils comptaient, une somme d'argent résultant de leur gain commun, et qu'ils

devaient venir lui redemander deux jours plus tard. Le soir même, un des trois marchands se présente seul et réclame la somme totale, qui lui est remise par l'imprudente dépositaire. Ce dernier s'enfuit, et ses deux confrères ne tardent pas à venir réclamer l'argent qui leur appartient, soutenant que la vieille femme n'a pas été dupe, mais complice. Noy était avocat-général; il connaissait l'innocence de la pauvre femme, et ne savait comment la sauver. Le dépôt avait eu lieu: il fallait le rendre. En effet, Noy porta jugement contre la dépositaire, qu'il condamna à restituer la somme entière, mais en y ajoutant une seule clause : les trois marchands, s'étant présentés ensemble pour lui confier la somme, ne pouvaient la recevoir de ses mains sans se présenter tous les trois. Cette clause la sauva : elle dut à Noy, non-seulement l'exemption d'un paiement considérable, mais la liberté.

Le jeune Shaftesbury, en dînant avec Noy à la table de son père, avait déjà pressenti le parti que l'on pouvait tirer de ce caractère; et au moment où la spoliation de sa fortune semblait décidée, cet enfant se rendit seul chez l'avocat-général. Il exposa brièvement sa situation; et, d'un ton résolu :

« Vous avez été l'ami intime de mon grand-père, dit-il, et si vous ne venez à mon secours, je suis perdu.

— Vraiment, s'écria Noy, je vous défendrai, quand je devrais perdre ma place. »

Cette première hardiesse de l'adolescent eut un plein succès; mais il fallut céder à M. Tregonwell une partie considérable des propriétés, le domaine de Rockborne. Peu de temps après la cession, on découvrit dans les titres du possesseur quelques défauts de forme qui faisaient retourner cette propriété au jeune héritier des Cooper. Celui qui devait être Shaftesbury avait déjà l'ame haute : il laissa la jouissance de Rockborne à M. Tregonwell et à sa femme. Déjà il comprenait qu'il est des droits que l'on ne peut avec prudence exercer dans toute leur étendue, et que les intérêts de l'avenir veulent être préférés aux intérêts présens.

La même audace et la même finesse de vue le suivent à

Oxford, où il s'occupe beaucoup moins de ses études que de gagner les cœurs de ses camarades et de prouver d'avance sa force, son activité et son crédit. On se souvient encore dans ce collége d'une scène singulière dont Antony Cooper fut le héros. Les enfans qui habitent les colléges donnent souvent libre cours à cette férocité qui semble naturelle à l'homme; et c'est plaisir pour eux de pouvoir la justifier par l'excuse de prétendues coutumes dont l'antiquité leur sert de protection. C'est ainsi que les étudians d'Oxford ont longtemps soumis les *nouveaux* ou *freshmen* à une cérémonie absurde et cruelle. Un soir, après la récréation, les sous-gradués assemblaient les *nouveaux* en face du foyer; et là, les plaçant en ligne, ils leur ordonnaient de lever le menton. L'un des *seniors* ou *anciens* avait soin de se laisser croître un des ongles de sa main droite; il s'en servait comme d'un instrument pour racler et enlever toute la peau qui couvrait le menton du patient. La cohorte des *seniors* protégeait cette puérilité barbare, que tous les efforts des *freshmen* n'avaient pu déraciner. Shaftesbury leva l'étendard de la révolte, et adressa aux *freshmen* un magnifique discours dans lequel il les exhortait à défendre courageusement l'intégrité de leur menton. En effet, quand ce fut le tour de Shaftesbury, et que le Néron ou le Phalaris du collége s'approcha du menton qu'il voulait dépouiller de ses honneurs, un signal fut donné: un vigoureux coup de poing asséné par le plus hardi renversa le tyran et la tyrannie; une mêlée s'ensuivit, et le célèbre docteur Pridaux, qui vint apaiser la guerre civile, se vit obligé de pardonner à ceux qui venaient de détruire cette barbare et ridicule coutume dont on n'a plus entendu parler. Il y avait là complot, intrigue, puissance sur les hommes, art de les comprendre, puissance à les grouper et à les conduire, qualités que Shaftesbury développa brillamment dans la suite. L'audace et l'adresse des conspirations semblaient innées chez ce jeune homme, qui étonna toute la province en se constituant le sorcier honoraire des belles dames qui voulaient bien le consulter. Il prétendait, à dix-huit ans, avoir péné-

tré tous les mystères de la nécromancie et de la chiromancie. Sa magie était fort innocente en définitive, et voici à quoi elle se réduisait : un de ses domestiques, Lovelace des femmes-de-chambre du canton, rédigeait exactement, pour l'édification de son maître, tous les secrets domestiques que ces femmes lui apprenaient. Si on le consultait, ces renseignemens lui venaient en aide; et ses révélations étonnantes le constituaient magicien à bon marché.

Déjà les intérêts et les sympathies semblaient se réunir autour d'un homme qui avait de l'attrait même dans ses vices; il était gai, entraînant, plein de verve, de feu et en même temps de tact. Un de ses beaux-frères le conduisit avec lui dans le Worcestershire, où il avait des propriétés. Les habitans donnèrent un grand dîner, auquel furent invités à la fois Antoine Cooper, son beau-frère, et un nommé Spiller, membre du conseil de la reine, personnage insolent, dont le plaisir était de déconcerter les pauvres bourgeois de la cité provinciale Leurs réparties n'étaient pas promptes; et souvent, malgré leur colère, leurs armes intellectuelles s'émoussaient en face de l'arrogance et des mauvais propos de Spiller. Cooper vit tout le parti que l'on pouvait tirer d'une telle situation, de la sottise des uns, de l'humiliation des autres, et enfin des élections prochaines. Champion des bourgeois de la ville, il attaque l'insolent Spiller. De raillerie en raillerie, d'épigramme en épigramme, Spiller finit par être complètement battu; l'honneur du comté est sauf. On décerne au jeune homme le titre de citoyen de la ville; et l'année suivante (en avril 1640), lorsqu'il est question d'élire un nouveau membre, Antoine Cooper, âgé de dix-neuf ans, qui n'a pas de propriété dans le comté, et dont la famille y est presque inconnue, est nommé membre du Parlement par les bourgeois charmés de son mérite. C'était assurément bien débuter : jamais homme ne sut mieux par quels artifices on acquiert et l'on conserve le crédit.

Avec cette habileté précoce, il devait sentir que ses succès actuels n'étaient rien, et qu'il s'agissait avant tout de fonder

son pouvoir sur les esprits. Aussi cette première session parlementaire ne lui servit-elle qu'à paver pour ainsi dire la route qu'il prétendait suivre. Au lieu d'entrer dans les discussions de la politique générale, il ne pense qu'à servir par ses votes les intérêts de la province qui l'a nommé. Ses relations s'étendent et se multiplient; de nombreux voyages dans l'ouest de l'Angleterre en augmentent le nombre et la solidité; enfin, à vingt et un ans il est l'homme de l'Angleterre le plus capable de former un parti compacte et de le diriger.

Cette influence d'Antoine Cooper, cimentée par son mariage avec la fille et l'héritière de Coventry, trouva bientôt son emploi. La guerre civile commençait. Après en avoir observé les premiers mouvemens sans autre intérêt que celui d'une curiosité philosophique; il comprit que Charles Ier, mal dirigé par ses gentilshommes, mal servi par l'opiniâtre faiblesse de son caractère, n'avait d'espoir et de ressources que dans cette classe amie du repos, qui, possédant la terre, craignant l'instabilité des révolutions et la violence des troubles, offrirait au pouvoir suprême l'appui solide de l'intérêt personnel. C'était la situation des gentilshommes de province Cooper avait long-temps vécu dans les comtés de Nottingham, d'York, de Durham et de Norfolk; il y avait vu l'amour de la liberté balancé par la terreur des innovations; et la noblesse des provinces, prête à faire halte en face des révolutions. Ce point d'appui, ce levier nouveau méritait d'être mis en œuvre.

Tout jeune encore et inconnu du roi Charles, il se rend à Oxford et se fait présenter au monarque. « Vous êtes bien jeune, dit Stuart, et vous parlez de grandes choses! » — Cooper répondit qu'il aimait mieux les faire que les dire, et développa son plan. Les communes puritaines avaient déjà mis garnison dans la plupart des places fortes. Cooper voulait être autorisé à traiter avec ces garnisons; les places seraient remises, non pas au roi, mais entre les mains des notables de chaque comté; ces derniers se porteraient arbitres entre la royauté et les communes. Les affaires de Charles Ier tournaient mal; il accepta la proposition. Déjà la

manœuvre du jeune politique avait replacé cinq ou six villes sous l'autorité de la noblesse provinciale, dont l'arbitrage devait pencher vers le repos et la consolidation du pouvoir monarchique; lorsque tous ses desseins furent rompus par ce défaut d'ensemble, de concert et de discipline qui caractérisait les entreprises du roi. Une ville qui venait de se rendre aux conditions proposées par Cooper, fut mise à feu et à sang par les troupes royales que commandait le prince Maurice. Aussitôt le jeune diplomate, se voyant compromis, fait savoir aux principaux habitans des villes avec lesquelles il a traité, qu'il ne peut leur garantir l'exécution des conditions qu'il a signées; la guerre continue plus ardente que jamais.

Cette tentative n'aboutit à rien; mais elle annonce Shaftesbury. Ainsi se laisse prévoir l'homme qui ne verra dans la marche et le combat des partis, ni un principe ni un germe de civilisation, mais un duel d'intérêts; celui qui, sans attachement pour la liberté ni pour le trône, les attaquera et les défendra tour à tour; celui dont le bonheur sera d'engager le fer dans ces rencontres périlleuses; le spadassin consommé de la politique; l'ingénieux et profond auteur des combinaisons les plus inattendues et le mieux tramées.

Fallait-il renoncer à un plan qui offrait à l'Angleterre des chances de repos? Cooper le reprit en sous-œuvre. Il se rendit auprès du roi, et lui demanda la permission de lever en son nom une milice des comtés, sous le commandement des grands shériffs. L'affaire réussit d'abord. Cette milice provinciale, favorable aux intérêts des provinces et à ceux de la propriété, devint formidable, non-seulement pour les communes insurgées, mais pour le roi et son parti. Les royalistes, alarmés d'un nouveau groupe qui s'élevait entre leurs ennemis et eux, eurent la sottise de le détruire. Charles I[er] rappela auprès de lui Cooper, qui devina l'intention du monarque. Il s'agissait de faire prisonnier le créateur de cette nouvelle manœuvre, et de le tenir en charte privée, pour lui apprendre à ne pas servir la royauté malgré elle.

Cooper n'avait pas besoin d'être mis sur ses gardes; l'éveil

lui était déjà donné par sa prudence, quand le marquis de Hertford, son protecteur, crut devoir lui conseiller de se tenir à l'écart. Il n'a plus rien à gagner auprès de cette cour aveugle, il prend son parti, se rend à Londres et se livre au Parlement, qui nomme un comité pour recevoir ses plans et son adhésion à la cause des communes. Il refuse de donner des renseignemens sur les actes et les projets du parti royaliste, et sur la conduite et les noms de ceux qui le composent. Prudente loyauté, nécessaire à un homme de parti : manière excellente d'établir son crédit chez ses ennemis même, et de forcer leur confiance envers un homme qui semble ne pas trahir ses amis, alors même qu'il les abandonne.

Voici une nouvelle carrière ouverte à Cooper. Il y entre sans haine comme sans amitié. Ses affections et ses habitudes sont royalistes ; son ambition le lie à l'étendard nouveau qu'on le force d'embrasser. De ce côté est l'unité des vues ; là se trouvent le mouvement, l'énergie, l'avenir. Si Cooper n'a pas l'expérience, il possède cet instinct qui la remplace et qui vaut mieux qu'elle.

L'habileté politique n'est après tout qu'une application plus étendue de la sagacité pratique ; c'est l'emploi dans la vie publique d'une qualité qui décide tous les succès dans la vie privée. Celui dont nous esquissons l'histoire possédait cette qualité au degré le plus éminent. Une observation minutieuse, un mot, un regard, un geste, suffisaient pour le mettre sur la voie : instinct qui peut passer pour une divination, qui dans les affaires ordinaires déjoue tous les piéges et triomphe de tous les obstacles, et qui, dans les affaires publiques, élève l'homme d'état jusqu'à la condition de prophète, et lui permet de lire distinctement les intentions cachées et les intrigues futures des factions qui se disputent la puissance. Plus tard, quand nous nous occuperons de la vie domestique de Cooper, nous y retrouverons le même tact ; singulier don qui n'équivaut ni à la vertu ni au vice, mais qui donne le succès, instrument merveilleux et fatal.

Cooper, enrôlé sous la bannière des communes révoltées,

donne avant tout des gages militaires au parti qui les rallie à lui. Il reçoit le commandement d'une brigade, prend Wareham, la citadelle de Cork, se bat bien devant Abbotsbury, secourt à propos la ville de Tawnton, mande au parlement les succès qu'il a obtenus; et, satisfait d'avoir ainsi répondu d'avance à ceux qui révoqueraient en doute son dévoûment, il se fait nommer, en 1646, juge de paix dans le Dorsetshire, établit des liaisons amicales avec tout ce qu'il y a d'influent dans le comté, proteste hautement, dit Whitlocke, de son dévoûment pour les communes; et, appuyé sur une magistrature populaire et sur son crédit personnel, attend les péripéties successives de la tragédie sanglante qui se joue.

Les affaires se brouillent, les partis modérés sont dévorés par les partis violens; Cromwell marche à la souveraineté, pendant que les républicains ardens, effrayés de ses progrès, songent à l'accuser et à le renverser. Antony Cooper se contente de surveiller le mouvement général des choses. Parmi les adversaires de Cromwell, qui voulaient établir définitivement une démocratie religieuse et soustraire leur pays au pouvoir d'un seul, se trouvait M. Holles, très lié avec Pym et Hampden. Long-temps ennemi de Cooper, Holles, accusé par les communes d'avoir voulu faire avec le roi une paix séparée, avait trouvé dans Cooper un adversaire généreux, qui s'était obstinément refusé à témoigner contre lui. Depuis cette époque, Holles avait voué à Cooper l'amitié la plus vive. Devenu l'un des chefs du mouvement qui devait précipiter Cromwell, il communiqua ses desseins à Cooper, plus clairvoyant, et qui le dissuada, mais en vain. L'armée pouvait tout; Cromwell représentait l'armée et la dominait. Le résultat fut celui que Cooper avait prévu; le parlement tout entier se trouva sous la main de l'homme qui disposait de la force matérielle; un colonel s'empara de la personne du roi : le parti de Holles eut le dessous, et Charles I[er] monta sur l'échafaud.

Cooper suivait de l'œil la marche ascendante de Cromwell et n'essayait pas de s'opposer à l'agrandissement d'une for-

tune que l'audace, le génie et la destinée couronnaient à la fois. Aussi l'homme politique dont nous parlons se trouva-t-il dans une situation excellente, lorsque les républicains, ennemis de Cromwell, se virent forcés de plier devant leur ennemi. Le protecteur, non-seulement fit déclarer par les communes qu'une accusation intentée contre Cooper par les presbytériens, ne devait pas avoir de suite, mais essaya de l'attacher au nouveau pouvoir qu'il allait fonder, en lui proposant le titre et les fonctions de grand-chancelier. Cooper refusa.

D'où vint ce refus? Le crédit et la force de Cooper n'avaient pas d'autre base que son influence sur la province et sur les propriétaires royalistes avec lesquels nous l'avons vu former des liaisons. Il ne pouvait jouer dans la nouvelle république d'autre rôle qu'un rôle modéré, qui ne lui enlevât pas l'estime et l'affection de ceux qui s'étaient groupés autour de lui. Aussi le retrouve-t-on sous Cromwell, chef d'une demi-opposition sourde, qui n'attaquait pas de front le protecteur, mais dont les intérêts coïncidaient avec ceux des gentilshommes provinciaux. La violence et l'audace de Cromwell reculèrent en face de ces mêmes intérêts dont Cooper se faisait représentant. Le protecteur se défendit mais ne sévit pas; il essaya en vain d'empêcher que Cooper fût réélu membre du parlement; et, quand il eut reconnu l'inutilité de ses efforts, il renouvela ses tentatives de séduction. Dans cette situation délicate, la réserve de Cooper, l'habileté de sa conduite, la prudence de ses discours, le maintinrent debout au milieu des plus grands obstacles. Le second fils du protecteur était son ami intime; les vœux secrets des adversaires du protecteur se ralliaient autour de ce politique sagace; et Cromwell lui-même disait à ses affidés : *Le petit homme à trois noms, qui s'appelait Marcus Tullius Cicero, donnait autrefois moins de mal à César, que ne m'en donne cet autre personnage à trois noms qui s'appelle Antoine Ashley Cooper.*

Est-il vrai, comme le prétend l'évêque Burnet, que Cooper ait conseillé à Cromwell de s'emparer de la couronne, et que

l'intention de Cooper, en donnant ce conseil, fût de ruiner le protecteur? Nous ne pouvons le croire, et nous repoussons également le portrait tracé par Burnet, les anecdoctes qu'il attribue à Cooper, et l'attitude imprudente et avantageuse qu'il lui prête. Aventurier politique, Cooper avait pris dans le monde l'habitude et le ton qui convenaient à son rôle; ses plaisanteries brillantes, ses mots hasardés, sa faconde de courtisan devaient naturellement déplaire à l'évêque anglican, dont le commérage s'est transformé en histoire, et dont l'esprit borné nous a transmis en les altérant les événemens de cette période agitée. A ne considérer que les faits, tout le monde reconnaîtra l'adresse avec laquelle Cooper, sans prendre des engagemens dangereux et prononcés envers la république, traversa les factions violentes et les fanatiques débats de l'époque. A la mort de Cromwell, il est maître de sa propre conduite; il peut pétrir sa fortune au gré de ses désirs; il n'a pas brûlé ses vaisseaux, et quand il va prendre part aux mouvemens actifs d'une société qui revient de la république à la monarchie, son passé ne chargera son avenir d'aucune entrave. Cooper possède encore ses instrumens d'action, dont il peut user en faveur du trône ou de la liberté, selon la circonstance, l'occasion ou son caprice. Nous allons le voir disposer de la force qu'il a ainsi préparée.

Le radotage de l'histoire, que l'on prend en général pour l'histoire, nous offre le célèbre Monk comme le principal auteur de la restauration qui rendit à Charles II la couronne héréditaire. Instrument cauteleux, jouet passif et timide, achetant par le silence une facile réputation d'adresse, se faisant une politique de l'art d'attendre, Monk n'a point mérité l'honneur que les historiens lui ont décerné: c'est Cooper qui a donné le trône à Charles II.

Le faible Richard succède à son père. Les acclamations du pays le saluent, les adresses de félicitation pleuvent de toutes parts, Londres témoigne son zèle pour le nouveau protecteur : tout semble favorable au fils de Cromwell. Peu confiant dans la solidité de cette base, sur laquelle le nouveau

chef repose, Cooper devine le mouvement nouveau qui va reporter vers ses anciens maîtres l'état, échappé aux fortes entraves et à la dure contrainte imposée par Cromwell. A lui, parmi tous les membres de la chambre des communes, appartenait l'influence la plus jeune, la plus douée d'avenir; à lui s'adressèrent les affidés du roi Charles : ses conseils secrets dirigèrent tout. Le besoin du rétablissement monarchique était réel, plus que senti. Si les communes marchaient d'accord, tout était perdu pour Charles II. Il fallut, d'après l'avis de Cooper, travailler à les désunir, former dans leur sein des groupes hostiles, et faire en sorte que tous ces fragmens épars n'offrissent au nouveau pouvoir ni solidité ni repos.

Cette élaboration savante et perfide est bientôt mise en œuvre; non-seulement la guerre des opinions s'allume dans les communes, mais ces dernières s'arment d'une jalousie violente contre la chambre des pairs; lui imputant à crime et à honte la création des pairs nouveaux sortie de la main de Cromwell, et poussant jusqu'à une révolte flagrante leur esprit de discorde et de dissension. Cooper jouait le premier rôle dans ces bizarres scènes. Personne plus que lui ne sut, par une éloquence vulgaire et ardente, décréditer la famille et flétrir le nom du protecteur. Habile à remuer les passions, sachant que la vanité et le dépit sont de grands mobiles politiques, Cooper se plaisait à entraîner les masses par l'ironie et la colère. C'est quelque chose de puissant que le mépris, et il ne le ménageait pas. « Vous avez raison de prouver, disait-il aux membres des communes, que nous sommes les vrais habitans d'une île; mobiles, variables, capricieux comme notre atmosphère. Après tous les hasards que nous avons courus, après tout le sang que nous avons versé, après avoir dissipé tant de trésors, nous voici donc revenus au point d'où nous sommes partis : prêts à nous courber paisibles sous ce même esclavage que nous avons rejeté en compromettant nos fortunes, nos vies, et faut-il le dire, nos ames! Ce que l'on peut penser au dehors d'une telle légèreté, je ne saurais le dire. Quant à moi, mon devoir m'ordonne de déclarer qu'en

agissant comme nous le faisons, nous sanctionnons tous les reproches de nos ennemis, nous nous déclarons assassins, nous convenons que ce gouvernement renversé par nous était le meilleur. Avons-nous été aveugles? nos yeux se rouvrent-ils? Je regrette en vérité qu'il ne se soient pas ouverts plus tôt, et que nous ayons acheté si cher notre expérience. Puisque nous voulons être esclaves aujourd'hui, en 1689, pourquoi ne nous sommes-nous pas résignés à l'être en 1642? Notre conscience aurait eu moins à souffrir devant Dieu, notre réputation devant le monde.

» Il nous serait plus raisonnable de retomber dans notre ancienne maladie, de reprendre paisiblement la chaîne, que l'habitude allége pour nous, et que peut-être nous avons brisée moins à cause de son poids que pour satisfaire notre caprice. Nous nous récririons, si l'on venait nous parler d'une telle ignominie! Mais que nous propose-t-on? non pas de déclarer que nous aimons nos anciens maîtres, que nous avons eu tort, et qu'ils feront bien de nous clouer par l'oreille à la porte de leurs palais pour nous fouetter, esclaves; non, ce que l'on nous propose, c'est de faire clouer nos oreilles à la porte de cette autre chambre qui ne peut avoir de nom dans aucun langage, qui intervertit la règle ordinaire de la servitude, et nous soumet à nos valets; chambre intolérable et inouïe, dont le grand architecte n'a tracé le plan que pour attester le mépris dont il nous écrasait, et le pouvoir inoui qu'il avait sur nous.

» Lui, dont les sermens réitérés avaient juré fidélité à une république sans pairie; lui, qui nous a contraints au même serment, c'est-à-dire au même parjure; lui, qui, cent fois, nous montra la monarchie incompatible avec la loi du Christ, et qui a fait de sa propre monarchie une œuvre anti-chrétienne; lui, dont le vote a déclaré inutile et dangereuse une chambre, en effet dangereuse et inutile depuis qu'il l'a refondue; lui, qui, par fraude, vous a privés de la liberté tant qu'il vivait, et qui vous impose à sa mort l'héritage de la servitude; c'est lui qui a bâti cette nouvelle chambre des pairs,

digne exécutrice de ses volontés dernières, et qui, certes, remplira fidèlement la mission qui lui est confiée. Quand cette chambre n'aurait contre elle que son origine et son auteur, ce serait assez pour la condamner. Je pense que, pour le bon exemple, tous les monumens de la tyrannie doivent être effacés et détruits, afin que tout souvenir d'eux périsse, et que leur fatale mémoire n'ait pas plus de durée que le cadavre du tyran. Même les bonnes lois qu'un tyran a pu faire seront des piéges pour notre liberté !

» Les Romains avaient des rois, dit l'historien, pour instrumens de leur esclavage. Le protecteur avait pour le même objet des parlemens au lieu de rois. Quoi ! c'est à la chambre des pairs que l'on nous force de nous soumettre ! Bel emploi de notre sang et de nos trésors, admirable lutte en faveur de la liberté ! Nous avons détruit le pouvoir que la loi avait fondé, pour ériger un pouvoir que la loi ne sanctionne pas ! Après tant de bruit et de colère, après avoir rempli le monde de nos déclamations sur le pouvoir législatif, sur l'autorité populaire, sur l'omnipotence de la nation et de ses représentans ; nous voilà réduits à ne pas même peser dans la balance à côté d'un petit nombre de salariés de la tyrannie, satellites obscurs, et que la nation ne connaît que par leurs méfaits !

» Parcourez le catalogue de ces nobles pairs, nommés je ne dis point par Cromwell et son conseil (autant vaudrait dire par Cromwell et par Olivier), mais nommés par feu le protecteur. Est-il un homme qui, en lisant ces noms sans gloire, puisse attribuer de tels choix à un autre motif qu'à la certitude de leur basse obéissance pour leur créateur ? Créateur ! ne blâmez point l'emploi de ce mot ; c'est le seul qui convienne à l'homme qui fait de rien quelque chose. Magnifiques législateurs, aujourd'hui nos maîtres, et qui prétendent contrebalancer, seuls, le pouvoir représentatif ! Qui sont-ils ? Je ne prétends pas les envelopper tous dans le même mépris ; je distingue : je parle de la majorité. Il en est d'eux, je le sais, comme de ces potions d'apothicaire, dans les-

quelles on a soin de faire entrer quelques substances agréables au goût : sans ce mélange, on ne parviendrait jamais à les avaler. Si le protecteur (de déplorable mémoire pour la nation qu'il a gouvernée) a donné accès dans cette chambre à quelques hommes honorables, flétris du seul crime d'y siéger ; ce n'a pas été, croyez-moi bien, en considération de leurs qualités personnelles, mais en considération de la nullité des autres : il fallait bien donner à cette pauvre chambre le moyen de se soutenir ; comment aurait-elle vécu sans l'admission de ce petit nombre de membres, qui, je l'espère, sont tout honteux de leur nomination, plus honteux de siéger parmi de tels hommes ! »

Puis passant en revue les membres de la pairie de Cromwell, et profitant de l'occasion pour verser le ridicule sur la démocratie introduite par le protecteur parmi les membres du sénat supérieur : « Voilà, s'écriait-il, de beaux et respectables lords ; lords corroyeurs, mégissiers et brasseurs ; lords bottiers et cordonniers, qui ne possèdent pas un pouce de terre pur du sang anglais ; arbitres de notre fortune et de notre vie ; gens devant lesquels il faut se découvrir le front, s'ils veulent bien, eux commodément assis, donner audience à la chambre des communes qui reste debout devant eux. Ne savez-vous pas ce qu'il y a d'insoutenable et de cruel chez un valet qui devient maître ? Certes, tous les genres de servitude paraissent odieux à une ame généreuse ; mais, à moins d'être né esclave et d'avoir été frappé de ce sceau fatal par la nature et la fortune, jamais on ne supporte la tyrannie qui, partant de si bas, tombe sur nous avec le poids de l'ironie et du mépris.

» La chambre des pairs constitue le grand conseil héréditaire de la royauté, la première judicature, la pépinière des officiers de l'état ; elle nous fournit nos généraux de terre, nos amiraux sur mer ; elle fait partie de l'essence constitutive de notre ancien gouvernement ; la part qu'elle prend dans l'administration est aussi active qu'élevée. Certes il faut, pour s'acquitter de tels offices, quelques facultés spéciales

qui ne s'apprennent ni dans la boutique ni dans l'atelier. Nous ne confions pas l'éducation de nos enfans à des gens illettrés, ni le soin de nos chevaux à des palefreniers ignorans. A qui confierons-nous donc le gouvernement de l'état? A des gens sans honneur, sans habileté, sans expérience? Sans doute les fripons arrivent quelquefois au pouvoir, et le hasard peut le donner aux sots. Mais une élection générale de sots et de fripons investis du pouvoir fait peu d'honneur à un peuple.

» Nous dira-t-on qu'ils ont rendu de grands services à la chose publique? Je m'y attends. Je crois entendre déjà mille citations de l'Évangile et surtout de l'Ancien-Testament qui se prête à tout et où l'on trouve tout ce que l'on veut. On nous parlera sans doute de leurs victoires dans les guerres civiles; comme s'il y avait un homme assez hardi pour triompher de telles victoires! César, qui traita Rome à peu près comme Cromwell nous a traités, n'adressa pas de Pharsale à Rome le bulletin de sa victoire; et, pour avoir été un heureux rebelle, on ne le vit pas instituer des fêtes commémoratives et des sacrifices annuels.

» Oui, je l'avoue, ces gens ont osé faire ce que ni vous ni moi n'aurions osé; rendons-leur justice : nuls autres n'eussent aventuré leurs ames pour arriver au but qu'ils ont atteint! Ils ne se sont pas contentés de soumettre l'Ecosse, mais l'Angleterre, leur pays; ils ont étouffé les magistrats et les lois qui leur déplaisaient; ils ont fait plus : ils ont triomphé de la honte et de la crainte du mépris; ils ont foulé aux pieds tous leurs sermens; ils ont étouffé leurs consciences. Adorables services, miraculeuses conquêtes que la chambre des communes doit payer de toute sa reconnaissance et qui a valu à cette autre chambre la supériorité dont elle jouit. »

On ne peut douter que ce discours improvisé n'ait subi de notables changemens, lorsque Cooper, devenu lord Shaftesbury, le livra à l'impression. Mais tous les contemporains avouent l'effet produit par cette verve poignante, par cet emportement incisif, par cette audace de dire à propos ce qui

pèse sur les cœurs de tous et de soulager ainsi l'indignation générale. Les modifications apportées dans le style sont peu de chose ; ce qu'il faut admirer, c'est l'adresse infernale avec laquelle Cooper emploie les principes et les mobiles républicains pour souiller et décréditer à jamais les actes et les hommes de la république. Dans cet étonnant discours, toutes les passions des hommes auxquels il s'adresse sont appelées et convoquées au service d'une cause déjà condamnée par eux et qui doit les ruiner tous ; Cromwell, dont le cadavre est encore chaud, est voué à l'exécration publique ; la Bible raillée ; l'utilité de la révolution révoquée en doute ; le retour à l'aristocratie clairement annoncé ; la république flagellée ; et tout cela, au milieu des puritains qui fondent la république au péril de leur vie ; et cela au nom de la liberté ! A peine ce terrible discours fut-il accueilli par les acclamations des communes qu'il menait au suicide, Richard Cromwell sentit le coup qui lui était porté, se retira avec ses affidés dans l'hôtel de Wallingford et se mit en guerre ouverte avec le parlement. Les votes des communes foudroient le conseil de Richard : ce dernier leur répond par la dissolution du parlement ; dès que ce mot est prononcé, il n'y a plus de parlement, mais il n'y a plus de protecteur. Voilà où en est venue la brutalité calculée de Cooper : tel est le résultat de ce discours politique et des intrigues qui l'ont précédé. Souvent l'éloquence parlementaire, vain bruit destiné à flatter l'oreille de la foule, satisfait la vanité de l'orateur et les passions de ses amis ; ici les ames sont émues et enflammées, les orgueils se soulèvent : le triomphe est réel.

En vain le parti de Richard, auquel Cooper venait de porter une si grave blessure, espéra se concilier le peuple en rétablissant le parlement de 1653. Le premier acte de ce parlement fut de nommer un conseil d'état que le mépris public écrasa bientôt, et où l'on vit à la fois, comme s'exprime un pamphlet de l'époque, Desborough le paysan « sans esprit et sans crainte », Wallop « le silencieux et l'endetté », Fairfax ; Bury, le plus lâche des majors-généraux ; enfin Josiah Bar-

ners « le niais de la pièce ». Ces messieurs appelèrent à eux Cooper, qui se rendit à leurs désirs, mais qui profita de l'occasion pour semer la division dans leurs rangs. C'était faire pénétrer l'ennemi dans les murs de Troie. Personne n'avait alors autant de crédit que Cooper, auquel s'adressaient tous ceux qui désiraient un changement et qui voulaient détruire l'influence du conseil. Dans ce nombre se trouvait le général Monk, homme froid et méticuleux, général de l'armée écossaise. Monk, craignant que le parlement reconstitué ne désorganisât l'armée et ne le destituât, eut recours à Cooper, qui ne négligea pas cette occasion, se lia avec Monk, le protégea, et lui donna le conseil de diriger ses troupes vers les frontières anglaises. L'homme le plus redoutable était alors Lambert, qui venait de réprimer par la force l'insurrection du Cheshire; il fallait lui opposer un rival dans l'armée elle-même, et Monk était précisément celui sur lequel on pouvait le plus compter. Bientôt les artifices de Cooper eurent irrité et exaspéré le parlement, qui vit dans Lambert un nouveau Cromwell; et quand ce dernier eut institué un conseil de sûreté général qui nommait au commandement de toutes les forces de terre Fleetwood, ami de Lambert et sa créature, Cooper appela Monk, qui fit marcher ses troupes. La restauration devint inévitable.

(*Martyn's Life of Shaftesbury.*)

Morale.

CONSEILS DE WALTER SCOTT A SON FILS,

CORNETTE DE HUSSARDS.

L'auteur du *Lai du dernier Ménestrel* et de *Marmion*, le poète que Byron plaçait au sommet de sa pyramide figurative des capacités poétiques de l'Angleterre, se félicite, dans une lettre adressée à Crabbe, de ce qu'aucun de ses enfans ne s'offre avec le germe d'un talent poétique, et il ajoute : « Dans » le cas où l'un de mes fils eût montré de semblables dispositions, je lui aurais fait sentir la nécessité de cultiver quelque » profession honorable, afin de jouer dans la société un rôle » plus *respectable* que celui de simple poète. » — « La renommée littéraire, disait-il souvent, est une brillante plume » au chapeau, mais ce n'est pas une coiffure suffisante pour » protéger la tête. » Ses idées sur ce chapitre étaient fortement arrêtées, mais il n'eut pas besoin de les appliquer à sa famille, qui ne vit s'élever dans son sein ni poète, ni *bas-bleu*. Le plan d'éducation qu'il avait adopté pour ses enfans reposait, comme il le disait encore lui-même, sur cet axiome : « Sans courage, point de franchise ; sans franchise, point de vertu. » Or, ce courage fondamental, le meilleur moyen de le développer lui semblait, comme aux anciens Perses, l'exercice de l'équitation. Ainsi, dès que sa fille aînée put se tenir sur un poney, elle devint la compagne de ses excursions dans les montagnes. Sir Walter Scott apprenait de bonne heure à

ses enfans à se rire d'une chute, à pousser bravement leurs montures dans les gués les plus dangereux et à travers les ruisseaux débordés. Il avait les pensions en horreur, et il choisit pour ses filles une gouvernante plus estimable par ses principes religieux, que distinguée par les talens fashionables qu'on exige aujourd'hui des personnes à qui les parens ont coutume de confier leurs enfans. Les garçons profitèrent également des bons soins de miss Miller; mais lorsque Walter, le fils aîné, fut en âge de commencer le latin, son père se chargea lui-même de lui faire répéter ses leçons. Le jeune homme entra ensuite à *High-School*, à Edimbourg. L'amour-propre paternel se portait plus spécialement sur lui; ce qu'expliquent naturellement les préjugés aristocratiques dont Walter Scott ne se départit jamais. « C'est pour mon fils Wal-
» ter que j'accepterai des lettres de baronie, dit-il dans sa
» correspondance; parce qu'un titre sonne toujours bien dans
» l'armée. »

L'héritier d'Abbotsford avait, en effet, choisi le parti des armes. Cette décision causa bien quelques regrets à son père, qui, non moins amoureux du solide que du brillant, avait songé d'abord à lui faire suivre la carrière beaucoup plus lucrative de la magistrature. Mais, d'un autre côté, il avait toujours aimé la guerre, quoique menant une vie patriarcale. « Depuis l'âge de cinq ans un régiment de cavalerie n'a cessé
» de manœuvrer dans ma tête, » écrivait-il à un de ses amis, et durant les longues souffrances de son enfance, rien ne lui procurait autant de plaisir que l'étude de la stratégie. N'avait-il pas d'ailleurs écrit la *Dame du Lac* pour acheter un nouveau cheval destiné à figurer dans la cavalerie bourgeoise (1), lors du camp de Boulogne, et pendant que se trémoussaient, sur

NOTE DU TRADUCTEUR. Scott fait cette confidence dans une lettre écrite au poète Crabbe. Néanmoins, les bénéfices de la *Dame du Lac*, dont il s'est vendu plus de 50,000 exemplaires dans les trois royaumes, auraient suffi pour le moins à la remonte d'un escadron. Scott devait rire sous cape en racontant à son confrère en poésie qu'il avait écrit un poème pour un cheval.

tous les points de la Grande-Bretagne, ces phalanges citoyennes que Pitt s'était plaisamment engagé à ne pas faire servir hors du territoire, sauf le cas d'invasion; Scott, nommé officier de la cavalerie volontaire, s'était vu forcé de rappeler au shériff poète et guerrier que la loi l'obligeait à quatre mois au moins de résidence dans le cercle de sa juridiction. Enfin, comme il le disait lui-même à Southey, il ne pouvait blâmer son fils d'avoir embrassé cette carrière, puisque sa jambe boiteuse l'avait seule empêché d'en faire autant. Nous allons voir au reste comment il apprécie lui-même la détermination de son fils.

A M[rs] MACLEAN CLEPHANE DE TORLOISK.

Abbotsford, 15 juillet, 1819.

J'ai attendu, pour répondre à votre aimable lettre, le départ de mon fils, Walter, qui rejoint son régiment, le 18e hussards. La profession qu'il a choisie lui convient, car il est d'un caractère calme, mais très ferme, il aime les mathématiques et la statistique; il est assez fort sur toute espèce de calculs, et il est doué d'un entendement clair et d'un bon naturel. Ajoutez à tout cela un physique avantageux, de bonnes manières, une grande dextérité dans l'art de l'équitation et dans tous les exercices athlétiques, enfin une bonne constitution, et vous aurez ou je me trompe fort, l'étoffe d'un bon militaire. Mes vœux égoïstes le destinaient à la carrière de la magistrature, mais il n'avait réellement aucune vocation pour la robe; il manquait de la finesse et de la vivacité d'esprit indispensables pour réussir dans cette profession. Tout est donc pour le mieux; à cela près que je perds mon garde-chasse et le compagnon assidu de mes courses à cheval et de mes promenades pédestres. Mais il en fut et en sera toujours ainsi : les petits doivent quitter le nid et apprendre à voler de leurs aîles.

A M. JOHN BALLANTYNE (1).

Walter nous a quittés hier soir, et il sera à Londres quand cette lettre vous parviendra. Le pauvre garçon ne doit pas mal ressembler à une vache qui entre pour la première fois dans une rue, comme dit le

(1) L'un des frères Ballantyne, imprimeur et libraire d'Edimbourg, avec lequel Walter-Scott fut long-temps associé. John se trouvait alors à Londres.

proverbe écossais ; vous le trouverez chez miss Dumergue ; allez-le voir, je vous en prie, et aidez-le à faire ses emplettes. »

Ballantyne remplit la commission, mais les emplettes dépassèrent apparemment de beaucoup les prévisions de Scott, car il écrivait sept jours après à son correspondant :

Mon cher John, je reçois votre lettre avec le compte des enharnachemens de *J. Walter*, compte qui me paraît d'une *abominable* extravagance. Mais il n'y a d'autres ressources que de se soumettre. Ce sont à la rigueur toutes choses dont on ne peut se passer, mais comment diable montent-elles à une pareille somme ? C'est le secret des tailleurs. On dit qu'il faut neuf tailleurs pour faire un homme, certes, il en suffit d'un pour le ruiner. Si vous pouvez faire un peu plus d'argent pour moi à Londres, n'y manquez pas. Ma caisse est à sec jusqu'à la publication d'Ivanhoé. W. S.

P. S. Vous trouverez ci-incluses plusieurs lettres d'introduction pour le *ci-devant* laird de Gilnockie (sobriquet donné au jeune Walter).

Nous citerons encore deux de ces lettres d'introduction, qui ont le double mérite d'être courtes et intéressantes.

A MISS EDGEWORTH, EDGEWORTH-TOWN.

Abbotsford, 21 juillet 1819.

Ma chère miss Edgeworth, cette lettre vous parviendra, accompagnée d'une seconde édition de Walter-Scott, grand format, comme disent les libraires, reliée en maroquin, enjolivée de toutes les façons mais moins curieuse peut-être, après tout, pour les lettres, que la vieille édition originale. En d'autres termes et pour être plus intelligible, le grand cornette de hussards, que la présente introduira en votre présence, est mon fils aîné qui vient de nous quitter pour rejoindre son régiment en Irlande. Je lui ai recommandé, recommandation dont son propre désir me dispenserait du reste, de saisir toutes les occasions de faire votre connaissance. Le plus beau privilége qu'il puisse tirer de mes relations avec la littérature étant d'être connu des bons et des sages. J'ai toujours regardé l'accès près des personnes de mérite et de talent comme la meilleure part de la prérogative d'un homme de lettres. Vous ne vous étonnerez donc pas que j'aie voulu faire participer mon fils à cet avantage.

Je ne sais quand cette lettre vous sera remise ; les mouvemens de mon fils étant incertains. Mais n'importe où et quand elle vous trouve, elle vient, ma chère miss Edgeworth, du plus sincère des admirateurs de votre talent.

A MATTHEW WELD HARTSTONGE, ESQ^re^.

Molesworth-Street, Dublin.

Mon cher Monsieur, fort heureusement le dieu Mercure est descendu du ciel sous la forme de la camomille pour me secourir dans ce *dignus vindice nodus*, et, pour l'heure, ma machine fonctionne assez bien. Cependant, ma famille commence son entrée dans le monde. Mon fils Walter, (vous rappelez-vous qu'une fois je m'embourbai dans le Cauldshiel pour sauver sa petite frégate du naufrage?) est maintenant un cornette de six pieds deux pouces dans votre 18ᵉ hussards irlandais. Le régiment est pour l'heure à Cork, d'où il ira sans doute tenir garnison à Dublin. En ce cas, vous verrez votre vieil ami avec un nouveau visage; bien fourré, bien empanaché, et muni de moustaches dans le grand style. Je lui ai bien recommandé d'aller vous voir s'il obtient une permission, ou s'il est appelé à Dublin par les besoins du service. Son départ laisse un grand vide ici, pour moi, surtout, dont il était le compagnon, le garde-chasse, etc., etc. Quand on a perdu sa propre force et sa propre santé, il n'est rien de plus doux que de voir fleurir sous ses yeux un fils riche de l'une et de l'autre. Songez à cela, mon bon ami, et puisque vous avez assez d'affections tendres pour faire le bonheur d'une bonne fille, mariez-vous, tandis que vous êtes jeune encore, et amassez ainsi, pour les jours de votre vieillesse et le déclin de l'existence, des trésors de bonheur domestique. Quoi qu'en disent les satiriques et les philosophes, il y a beaucoup de bonnes choses dans la vie ; mais, la meilleure de toutes, après une conscience sans reproche, condition indispensable pour goûter le bonheur, est la calme jouissance des sentimens de famille, qui nous rendent à la fois heureux de notre propre félicité et de celle des êtres chéris qui nous entourent, etc., etc.

Voici maintenant les lettres que Walter Scott écrivait au jeune cornette. Comme nous, on s'étonnera de la tendre sollicitude de Walter Scott pour son fils, des soins minutieux dont il s'occupe, de la naïveté de ses recommandations, du

ton simple et enjoué de ses lettres, et surtout de la bonhomie de sa philosophie domestique.

AU CORNETTE WALTER SCOTT, 18e HUSSARDS, A CORK (1).

Abbotsford, 1er août 1819.

Cher Walter, j'apprends avec plaisir que vous avez gagné sain et sauf les quartiers hospitaliers de Piccadilly, et que vous avez terminé vite et bien vos petites affaires. Vous recevrez par John Ballantyne, à qui je les adresse, un paquet de lettres d'introduction.

J'ai reçu hier une fort aimable lettre de votre colonel. Une heure plus tôt, elle nous aurait épargné plusieurs dépenses à Londres, mais n'y pensons plus... Vous voilà plus que complètement muni de tous les accessoires de votre uniforme; prenez-en le plus grand soin, car il en coûterait beaucoup pour les remplacer. Le colonel Murray paraît dans de fort bonnes dispositions pour vous. C'est un homme réservé, à ce qu'on me dit; cette réserve est, en effet, un des traits caractéristiques de sa famille. N'en soyez que plus attentif à tout ce qu'il vous dira. Empressez-vous de répondre, par la franchise et la cordialité, aux avances qu'il pourra vous faire. Si, d'un côté, vous êtes craintif, et lui réservé de l'autre, vous ne pourriez profiter de ses avis; ce que je regretterais infiniment. Je me laisserai guider par son opinion, en ce qui regarde votre allocation annuelle. Il stipule que vous devez n'avoir que deux chevaux et ne tenir cabriolet sous aucun prétexte. Vous savez de longue date combien je déteste cette manie de se faire voiturer, quand on a un bon cheval et qu'on est capable de le monter. C'est une folie dispendieuse qu'il faut laisser aux hommes de bourse anglais. Point de cabriolet donc, je vous en prie.

Soyez très-prudent dans l'achat de vos chevaux. Le colonel met, je le vois, de la délicatesse à vous assister directement dans cette acquisition; certaines gens, comme il le dit fort bien, font de la chair chevaline un trafic dont son devoir et son caractère l'engagent également à se tenir net. Mais il aura soin que vous n'achetiez aucun cheval impropre au service, tous devant être approuvés par le commandant comme propres à son arme. Il vous donnera probablement encore quelques conseils.

(1) Le 18e hussards était alors commandé par le lieutenant-colonel Henry Muray, frère du comte de Mansfield.

Profitez-en ; car selon toute apparence, vous en aurez grand besoin dans cette affaire. J'ai, quant à moi, deux choses à vous prêcher d'expérience : 1° n'achetez jamais un cheval âgé, quelque belle apparence qu'il puisse avoir : il a dû nécessairement travailler et ne peut manquer d'être hors de service au bout de quelques années ; 2° achetez plutôt un cheval un peu maigre, pour mieux juger de toutes ses parties. Je ne voudrais jamais d'un cheval qui ait plus de six ans. Vous courrez encore le risque d'être dupé par les connaisseurs de votre corps qui, pour vous obliger, se sépareront de leurs coursiers expérimentés. Méfiez-vous de leur obligeance. Un cheval sans vice apprend la manœuvre en un rien de temps, et vous êtes assez bon cavalier pour n'avoir pas besoin d'un cheval rompu aux évolutions équestres. Voyez autour de nous ; voyez surtout à la campagne ; on élève d'excellens chevaux dans le Munster, sans beaucoup de peine. En somme, il vaut mieux une jeune bête intelligente qu'une vieille brute de régiment, déjà éreintée.

Vous resterez probablement à Cork, jusqu'à ce que vous soyez au courant du service. Après quoi, vous irez, sans doute, dans les cantonnemens extérieurs. Je ne vous dirai pas combien j'attache d'importance à ce que vous cultiviez toujours l'étude des langues, des mathématiques, etc. Perdre ce que vous possédez déjà serait pour vous plus tard un sujet de continuels regrets. Vous avez d'excellentes introductions ; c'est à vous d'en profiter. Votre nom peut quelque chose pour vous sous ce rapport. C'est un bel avantage ; mais dont il faut user avec discrétion et convenance.

Vos sœurs sont restées toutes sombres après votre départ, Anne a eu une attaque de nerfs qui a duré quelques jours. Charles avait aussi le caquet rabattu. Papa et maman paraissaient graves et soucieux. N'allez pas vous croire cependant d'une trop grande importance ; car les plus grands personnages ne se font pas toujours regretter long-temps, et, pour parodier la chanson :

> La rosée humecte l'herbette,
> Le soleil luit sur l'horizon,
> Comme si Walter, le cornette,
> N'avait pas quitté la maison.

Un espoir nous console : c'est que vous serez heureux dans la carrière que vous avez choisie. Dites-moi si vous comptez quelques hommes instruits dans votre corps d'officiers. Je ne m'attends pas néan-

moins à ce que vous les découvriez de suite. Soyez poli envers tout le monde, jusqu'à ce que vous ayez discerné ceux qui méritent réellement votre amitié.

Écrivez-moi ce que vous coûteront vos chevaux, etc. Votre équipement nous reviendra cher; vous sentirez, je l'espère, la nécessité de la prudence et d'une honorable économie, qui consiste principalement à se refuser les superfluités, encore que l'on soit assez en fonds pour n'y pas regarder. Encore une fois, montrez-vous attentif auprès du colonel Murray et de sa dame. — J'entends parler d'une épidémie parmi les coqs de marais; ils meurent sans doute du regret que leur cause votre départ.

Votre affectionné père.

7 août 1819.

Cher Walter, je serais curieux de savoir comment vous vous trouvez au milieu de vos nouveaux camarades et l'emploi que vous faites de votre temps. Les exercices et le manége occuperont, il va sans dire, la majeure partie de vos matinées, dans les premiers mois; mais je compte néanmoins que vous ne perdrez pas de vue le dessin, et l'étude des langues, etc. On ne saurait imaginer ce qu'on peut acquérir d'instruction dans une branche quelconque, en y consacrant régulièrement quelques instans, ne fût-ce qu'une demi-heure par jour. L'habitude de mettre à profit tous nos momens s'acquiert aisément, mais celle de fainéanter se contracte plus vite encore.

Ne vous pressez pas trop de vous lier intimement avec des officiers de votre corps. Donnez-vous le temps d'observer ceux qui jouissent de plus de considération et qui peuvent en réfléchir une part sur leurs amis. Il est rare que les gens qui se montrent le plus empressés de plaire, soient les plus dignes d'être connus. Répondez cependant à toutes les civilités qu'on vous fait, promptement et avec affabilité. Les Italiens ont un proverbe, et j'espère que vous n'avez pas oublié les leçons du pauvre Pierrotti, au point de ne pas comprendre cet italien-là : « *Volto sciolto e pensieri stretti.* » Rien n'oblige à montrer aux gens ce qu'au fond on pense d'eux; et cette réserve est d'autant plus sage, que, suivant toute probabilité, vous aurez à modifier plus d'une fois vos opinions.

Je voudrais vous savoir pourvu d'un bon domestique. La plupart des Irlandais de cette classe sont des drôles qui boivent, volent et mentent comme le diable. Si vous pouviez mettre la main sur un Ecos-

sais, ce serait bien mieux votre affaire. Parlez-moi de votre table. Je sais qu'il n'entre pas dans vos habitudes de boire beaucoup; mais gardez-vous de contracter l'habitude de prendre chaque jour du vin ou des liqueurs spiritueuses, même en petite quantité : cela finit par détruire l'estomac, et le vôtre est héréditairement délicat. Je crois que le pauvre duc de Buccleugh avait pris le germe de la maladie qui a causé sa mort prématurée, dans les excès de table par lesquels le régiment de Villaz s'est rendu si célèbre; et moi-même je suis à la fois triste et honteux de vous dire, pour votre instruction, que l'habitude de boire du vin, habitude si générale à l'époque de ma jeunesse, est, j'en suis convaincu, une des principales causes de mes cruelles souffrances d'estomac. Je vous conseillerais plutôt de boire une bouteille de vin à l'occasion que d'en prendre tous les jours une demi-pinte, accoudé sur une table.

P. S. Mentionnez toujours la date de celle de mes lettres à laquelle vous répondez. Du reste, écrivez-moi tout ce qui vous passe par la tête. C'est un privilége des grands garçons éloignés de leur famille, de n'ennuyer jamais leurs papas par la longueur des détails qu'ils leur donnent, n'importe sur quoi.

AU MÊME.

Abbotsford, 13 août 1819.

Mon cher Walter, je suis fort obligé à votre colonel des peines qu'il s'est données pour vous. Il a dû recevoir la lettre que je lui ai écrite, il y a une quinzaine, sous le couvert de M. Freeling, lequel renfermait également un paquet de lettres pour vous. J'ai pris la liberté de lui demander son avis sur le montant de votre allocation. Vous connaissez parfaitement ma position et la vôtre. Je veux vous savoir confortable, mais je n'entends subvenir à aucune extravagance. C'est dans votre unique intérêt, et non pour l'argent dont je n'ai jamais fait grand cas, à tort peut-être. Il me semble qu'en vous adressant vous-même au colonel Murray, vous pourriez savoir son avis à cet égard. Je compte assez sur votre honneur et votre attachement pour m'en fier au chiffre que vous me transmettrez. En attendant, car il ne faut pas que le cheval meure tandis que le foin pousse; je vous remets un bon de 50 £ à valoir sur votre allocation annuelle. Votre quartier-maître ne fera pas difficulté de vous en donner le montant, du moins je ne le pense pas;

vous n'auriez alors qu'à endosser le billet, c'est-à-dire à signer votre nom par derrière.

Je vous conseille de tenir un compte exact de l'argent que vous recevez et de celui que vous payez. Achetez un petit livre ; on en vend de tout réglés à cet effet avec des colonnes séparées pour les livres, les shellings et les pence. Notez tout ce qui entre dans votre caisse et tout ce qui en sort. Si le livre est bien tenu, la balance doit toujours être de l'argent en caisse. Quant aux dépenses très minimes, vous pouvez les inscrire en une seule fois. Vous trouverez cette méthode aussi satisfaisante qu'utile ; l'arithmétique est d'ailleurs indispensable au soldat qui veut parvenir dans sa profession. Tous les mouvemens militaires reposent sur le calcul du temps, du nombre et des distances.

AU MÊME.

Abbotsford, 4 septembre 1819.

Mon cher Walter, je commençais à craindre que le bon sur MM. Coutt ne fût tombé entre les griffes des Philistins ; mais le long calme des vents a dû ralentir les paquebots, et j'impute à ces derniers le retard de votre lettre. Pour ce qui est de votre allocation, le colonel Murray m'informe que 200 à 250 £, en sus de votre paie suffisent pour rendre un jeune homme très confortable. Il ajoute, et ce renseignement me fait le plus grand plaisir, que ses officiers sont, pour la plupart, des personnes d'une fortune modeste et disposées, par conséquent, à l'économie. J'avais pensé que 200 £ nous iraient à tous les deux ; mais quand je verrai le compte que vous avez grande raison de tenir exactement, je serai un peu mieux en mesure de juger. Il faut considérer qu'une dépense extraordinaire, la perte d'un cheval, par exemple, peut vous obliger à tirer sur moi pour une somme en dehors de votre allocation et plus forte peut-être. Votre arrangement méthodique, dans tout ce qui concerne vos dépenses, me charme en vérité. Soyez persuadé que, s'il peut paraître ennuyeux au premier abord de tenir un compte exact des livres, des shellings et des pence, cela est absolument nécessaire quand on veut savoir comment l'argent s'en va. C'est, d'ailleurs, un excellent moyen-pratique d'entretenir votre arithmétique.

Toutes les évolutions militaires, encore une fois, sont fondées sur des principes arithmétiques, et bien qu'on puisse les apprendre par routine, on ne les comprend jamais sans avoir recours aux nombres.

Votre adjudant vous expliquera cela. Soit dit en passant, comme cet officier est étranger, vous aurez l'occasion de parler avec lui le français et l'allemand. Ces deux langues vous seront très nécessaires. La connaissance de l'allemand surtout, jointe à quelques autres conditions requises, a fait la fortune de plusieurs officiers anglais durant les guerres du continent.

Je vois avec plaisir que vous êtes admis dans les salons de la haute bourgeoisie ; ne courez pas le risque de perdre la bienveillance des personnes qui vous accueillent, en cherchant à économiser vos visites. J'espère que vous avez remis à leur adresse toutes vos lettres de recommandation. Y manquer, serait faire à la fois une insulte à la personne qui les a écrites et à celle pour qui elles sont destinées. On lève toujours la tête un peu plus haut dans le monde lorsqu'on fréquente la bonne société. Vous aurez probablement en Irlande l'occasion d'utiliser votre fusil. La chasse est un excellent exercice ; il développera votre constitution et vous rendra bon cavalier, surtout la chasse au courre. Je ne conseillerai pourtant pas cet exercice aux commençans, trop enclins à monter comme des palefreniers. Les excursions en rase campagne ont encore l'avantage d'habituer un jeune soldat à juger des distances et à lever la carte du pays, comme disent les Français, habitude essentielle aux officiers de toutes armes, mais surtout à ceux des troupes légères dont on attend plus de sagacité et d'habileté sur ce point ; car ce sont, dans le fait, comme les yeux de l'armée. Les plaisirs de la campagne sont d'ailleurs, sous tous les autres rapports, préférables aux distractions d'une salle de billard, où les jeunes officiers désœuvrés vont d'ordinaire tuer le temps, et où l'on rencontre presque toujours la lie de la société. Je parle d'un billard public ; car ce jeu par lui-même est un fort joli jeu quand il se joue entre gens comme il faut, et qu'il ne dégénère pas en manie. Les billards publics sont le réceptacle et le rendez-vous des filous et de toute cette classe nombreuse que les Français qualifient de chevaliers d'industrie et nous de chevaliers du pilori.

Je vous approuve fort de suivre les leçons d'anatomie. L'étude de notre étrange machine est une branche très importante des connaissances humaines ; et, comme vous avez du goût pour le dessin, l'anatomie vous apprendra encore la véritable manière de disposer les membres et les muscles de vos figures. Par le fait, il n'est aucune branche d'instruction qu'on doive négliger, mais il faut abandonner au

goût et à l'occasion le soin de déterminer l'emploi précis de ses instans.

Comme un hussard ne peut se dispenser de fumer, je vous enverrai une de mes pipes. C'est à vous de m'enseigner comment je dois m'y prendre pour vous la faire parvenir intacte. C'est une pipe superbe; mais ce n'est pas ma meilleure. Je garderai ma *meerschaum* jusqu'à mon voyage sur le continent; alors vous l'aurez aussi. J'espère que vous obtiendrez un congé de quelques mois et que vous m'accompagnerez, etc.

Abbotsford, 27 septembre.

Mon cher Walter, votre lettre du 10 m'a donné l'agréable assurance que vous vous plaisez dans votre nouvel état. Nous poursuivons, quant à nous, notre vieux train de vie, qu'a cependant interrompu vendredi la visite d'un noble personnage, le prince Léopold. Vos parens vous donneront d'amples détails sur ce grand événement; je me bornerai, pour moi, à vous dire qu'ayant mentionné au prince le numéro de votre régiment, il m'a répondu qu'il avait déjà plusieurs amis dans le 18ᵉ, et qu'il compterait désormais sur un de plus; ce qui est très poli. Soit dit en passant, on me fait un excellent portrait de vos officiers; leur conduite est parfaite, leurs manières exquises. Je suis heureux d'apprendre cela; car, si la bonne société corrige quelquefois les mauvaises mœurs, la mauvaise société déprave bientôt et presqu'inévitablement le meilleur naturel.

Écrivez souvent, je vous en prie, car la poste est si lente. Je garde toutes vos lettres, et la franchise de leur style me plaît. Aucune nouvelle encore de vos chevaux? Mais il vaut mieux prendre patience et attendre une bonne occasion. J'ai été trois fois à Newark, et chaque fois j'ai tué six lièvres; les jeunes chiens sont excellens; les coqs de bruyère sont très abondans; j'en ai tiré vingt-quatre en montant le Chappercleuch pour visiter le bois. Que n'étiez-vous avec moi! Tom ne nous laisse pas manquer de gibier. Il se vante d'avoir tiré quinze coups sans rater une pièce. Je serai fort aise d'apprendre que vous en avez fait autant sur les terres de M. Newenham, etc.

Abbotsford, 14 octobre 1819.

Mon cher Walter, vous devez être accoutumé maintenant à voir des étrangers et à vous former un jugement sur leur caractère et leur ton. Vous ne négligez pas, j'espère, votre français et votre allemand.

Dites-moi, dans votre prochaine lettre, quels sont les ouvrages que vous lisez et dans quelle langue.

Les heures de la jeunesse, mon cher Walter, sont trop précieuses pour être dissipées en plaisirs. Nous devons amasser durant cette période, et lorsque notre esprit est actif, notre mémoire solide, ces trésors de connaissances qui doivent non seulement faciliter notre progrès dans la vie, mais nous amuser et nous distraire sur le déclin de l'existence. J'ai souvent réfléchi combien j'aurais été malheureux si je n'avais fait plus ou moins d'efforts pour cultiver et agrandir mon intelligence lorsque j'étais à votre âge. Je ne songe jamais, sans me condamner sévèrement moi-même, aux occasions de m'instruire, dont j'ai peu profité, ou que j'ai tout à fait perdues. Soyez plus sage que je ne l'ai été. Vous vous épargnerez ainsi de tardifs et cuisans regrets.

Je désire beaucoup savoir si vous êtes heureux en domestique. Ne confiez au vôtre que ce qu'il est nécessaire de lui confier. Faites-lui rendre compte de tout. Que d'excellens serviteurs on gâte, faute de prendre cette simple précaution. Un valet se laisse entraîner à faire quelques dépenses pour lui-même, et dès-lors il n'a d'autre ressource, pour combler le déficit, que de faire danser l'anse du panier. C'est ainsi que le mal commence; l'incurie du maître fait souvent un fripon d'un garçon naturellement honnête, et il se trouve la première dupe de sa friponnerie.

J'ai peu de choses à vous apprendre sur notre intérieur. La moisson a été magnifique : le temps est délicieux; mais je dois vous l'avoir dit vingt fois. J'ai fait éclaircir aujourd'hui des sapins dans le hallier. Les ouvriers mouraient de chaleur, et moi-même, qui me contentais de marquer les arbres, je trouvais l'exercice un peu rude. Le bois pousse à vue d'œil. Le 28, nous devons avoir un bal pour fêter l'anniversaire de votre naissance. Il est fâcheux que vous ne puissiez être des nôtres, au moins ce jour-là; mais, comme nous aurions beaucoup de peine à nous séparer de vous après la cérémonie, vous vous trouveriez dans un cas semblable à celui de la petite Cendrillon, qui, pour avoir outrepassé le temps qui lui était accordé pour paraître au bal vit sa brillante toilette changée en ses vils élémens primitifs. A propos de bal, vos sœurs vous diront que celui de Melrose, présidé par votre mère, s'est très bien passé. — Dimanche dernier, Maida était sorti avec nous, lorsque, franchissant la balustrade de Greentongue-Park, il a réussi à se pendre par une des

pattes de derrière. Il aboyait d'abord; mais il ne nous vit pas plutôt nous diriger vers lui, qu'il se tut et se contenta d'agiter sa queue comme pour implorer notre assistance. Il n'a souffert, du reste, aucune injure grave, quoique sa patte soit restée singulièrement tordue entre les barres; il s'est montré très reconnaissant, à sa manière, envers les auteurs de sa délivrance. Voilà une longue lettre, et aussi vide que longue ; mais c'est assez l'ordinaire.

AU MÊME.

Edimbourg, 13 novembre 1819.

Mon cher Walter, je suis fort surpris, et jusqu'à un certain point blessé, d'être si long-temps sans entendre parler de vous. Quelque agréablement que vos heures s'écoulent, vous ne devriez point oublier que votre famille a le droit d'espérer qu'une partie de votre temps, et une bien faible partie suffit, soit consacrée à nous écrire, pour nous mander ce que vous faites. Franchement, je serais peiné d'avoir de nouveau à me plaindre de cette négligence. Écrire une fois par semaine ce n'est pas une si lourde tâche. Faites-le, je vous en conjure.

Grande nouvelle pour le beau monde d'Edimbourg. Ce n'est rien moins que le prince Gustave de Suède, qui vient passer l'hiver ici et faire ce que les princes appellent étudier. Ce n'est qu'un demi-prince, après tout; car cette étoile du Nord est en partie dépouillée de ses rayons. Son père, vous ne l'ignorez pas, s'est vu détrôné par Bonaparte, ou du moins par l'influence de ses armes, et un de ses généraux, Bernadotte, a été appelé au trône en sa place. Mais ce jeune homme a, je suppose, aussi ses rêves de royauté ; car il est neveu de l'empereur de Russie (par sa mère), et cette parenté est de nature à lui être utile, dans le cas où les nobles Suédois se débarrasseraient de Bernadotte, comme ils en ont, assure-t-on l'envie.

Lord Melville recommande le prince à mes soins tout particuliers ; mais je ne vois pas trop en quoi je puis lui être utile.

Je vous envoie une nouvelle lettre de M[rs] Dundas d'Arniston. Je crains que vous n'ayez mis de la négligence à remettre les anciennes; l'une d'elles contenait un effet de quelque valeur. De grâce, soyez plus exact à remettre à leur adresse les lettres qu'on vous confie ; car si le bon naturel des personnes les décide souvent à écrire dans l'unique but d'être utiles, elles peuvent quelquefois communiquer, par la même

occasion, des choses importantes à leurs correspondans, témoin la lettre dont je vous parle. Vous vous serez peut-être laissé persuader, par vos amis les hussards, que le corps d'officiers d'un régiment se suffit en tout et partout. Mais quand vous connaîtrez un peu mieux le monde, vous apprendrez que les pédans seuls, car le pédantisme est de toutes les professions, font bande à part, et que ceux qui en agissent ainsi sont méprisés par la bonne compagnie. Croyez-en là-dessus l'autorité d'un homme qui a beaucoup plus vu de la vie et de la société que tout une table d'officiers, et qui désirerait vous voir recueillir les fruits de son expérience; expérience qui, d'un humble point de départ, l'a par degrés élevé jusqu'à l'honneur d'être aujourd'hui le père d'un cornette de hussards. Un officier, qui voit exclusivement ses camarades, ne peut pas connaître le monde. Il s'infatue de lui-même et devient insupportable, faute de profiter des occasions qui pourraient élargir son intelligence. Parmi les hommes de guerre distingués que j'ai connus, et j'en ai connu beaucoup, j'ai rencontré des hommes du monde qui se mêlaient à la société et qui y tenaient un rang distingué. Tâchez qu'on puisse un jour dire cela de vous.

Pour adoucir l'aigreur de mon sermon, je vous annoncerai que votre quartier expirant aujourd'hui, j'ai une remise de 50 £ à vous faire; mais j'attendrai vos ordres, décidé à faire comme les revenans, c'est-à-dire, à ne parler que lorsqu'on m'adresse la parole.

Edimbourg, 3 décembre 1819.

Nous voici tous établis en ville pour la durée de l'hiver, c'est-à-dire, pour tous, excepté moi, qui dois bientôt me diriger vers le sud. Nous avons reçu samedi dernier la visite du prince Gustave Wasa, sous le nom de comte d'Itterbourg. Il a pour compagnon de voyage ou précepteur le baron Polisr, Suisse d'un mérite littéraire éminent et d'un rang non moins distingué. Ils ont long-temps regardé le portrait du roi Charles XII qui figure, comme vous n'avez pu l'oublier, au-dessus de la cheminée de la salle à manger. Nous avons tous été frappés de la ressemblance qui existe entre la *vieille tête de fer* comme l'avaient surnommé les janissaires, et son descendant. Ledit descendant est un fort beau garçon, dont les manières sont douces et aimables. Nous avons passé fort agréablement la journée. Le prince et son compagnon se sont fort amusés du capitaine Adam, qui s'est surpassé en cette occasion; comme le barbier de Bagdad, il a dansé la danse et chanté la chanson de tous ceux dont il parlait.

Je suis fâché de n'avoir à vous communiquer que de mauvaises nouvelles sur l'état du pays....

Il faut que je dise à Ballantyne de vous envoyer sa feuille hebdomadaire, qui contient souvent des choses qu'il vous sera agréable de voir et qui vous empêcheront d'oublier la vieille Ecosse.

On est en train de former un corps de cavalerie à Edimbourg, et l'on recrute de beaux jeunes gens et de bons chevaux. Ils m'ont fait l'honneur de me nommer capitaine honoraire, mon temps de service actif étant plus qu'expiré. N'en soignez pas moins mon sabre en cas d'un événement décisif.

Je suis presque décidé, si les affaires sont passablement tranquilles à l'intérieur, de faire un voyage sur le continent. J'emmènerai Charles que j'ai le dessein de laisser deux ou trois ans dans la fameuse institution de Fellenborg, dont j'entends faire les plus grands éloges. Je crois qu'une pareille résidence à l'étranger, outre qu'elle familiariserait votre frère avec le français et l'allemand, car il n'entendrait pas autre chose, aurait encore l'avantage de l'empêcher de devenir un petit maître de quatorze à quinze ans ; ce qui paraît inévitable s'il reste à Edimbourg.

Je vous ai dit que je tâcherai d'obtenir pour vous un congé ou une permission, pourvu que cela ne nuise pas à votre service. Si ma caisse est assez bien garnie, j'emmènerai également votre sœur et maman. Vous pourriez revenir avec elles par Paris, dans le cas où je pousserais jusqu'en Italie. Tout cela n'existe qu'en projet, mais il est presque certain que Charles et moi ferons ce voyage, et j'espère que vous serez des nôtres. Ne perdez point de vue la date : vers le milieu de juillet. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, notre sombre horizon politique s'obscurcissait, ni vous, ni moi ne pourrions déserter le poste où le devoir nous appellerait.

Charles a suspendu à son chevet une vieille épée, qui, pour être plus tôt prête à servir, n'a pas de fourreau. C'est sur cette arme que nous devons compter pour nous protéger contre les radicaux. Anne, malgré cette assurance, a si peur des mécontens, que, la nuit dernière, revenant de Porto-Bello, où ces demoiselles étaient allées danser avec les Scott d'Harden, elle voyait un radical dans chaque passant. Sophie, bien entendu, se montre sage et philosophe ; mais maman en est encore à concevoir pourquoi nous n'appréhendons pas au corps et nous ne pendons pas toute cette engeance, sans procès ni condamnation.

Les prétendues conspirations des radicaux ne laissaient plus fermer l'œil au pauvre shériff. Entrevoyant une campagne contre ces *bestiæ feræ*, il veut que son fils le hussard en partage les honneurs.

Tenez-vous prêt, lui écrit-il, à revenir ici soudainement dans le cas où le duc d'York vous autoriserait à servir temporairement dans votre pays natal, autorisation que je ne manquerai pas de solliciter, pour peu que les choses empirent. Ce qu'il y a de plus effrayant (1), c'est le secret et le silence impénétrable que gardent les radicaux sur toutes leurs machinations. Toutefois, dépourvus d'armes, sans discipline, sans argent, sans commissariat, ils ne pourront que faire répandre du sang et se livrer au pillage, suivant leur goût favori.

« Je suis trop vieux pour combattre », écrit-il dans une autre lettre; « mais on n'est jamais trop vieux pour mourir » en homme de courage et d'honneur pour la défense des « principes qu'on a toujours soutenus. » Quel autre langage aurait tenu Walter Scott, si l'ennemi eût été aux portes d'Edimbourg. Nous terminerons ces extraits par une dernière lettre où il est de nouveau question du prince Gustave.

Cher Walter, vous trouverez ci-incluse une traite pour votre allocation. Ayez soin de vous faire donner de bons bank-notes. Vous ferez même bien d'en parler à la personne que vous a présentée lord Shannon; car, lorsque les banques commencent une fois à fermer, la débâcle s'arrête rarement à la première. Je suis très fâché de la perte de votre cheval. Vous serez forcé de vous imposer pour quelque temps une stricte économie afin de joindre les deux bouts ensemble : je ne suis pas pour le moment en mesure de venir à votre secours. Dès que je le pourrai, je vous ferai tenir quelque argent. En attendant, n'achetez que l'indispensable.

Je suis allé passer huit jours à Abbotsford, la semaine dernière, pour y recevoir le comte d'Itterbourg. Il a paru se plaire parmi nous, et semblait très affecté en nous quittant. Je le plains, car sa position est toute singulière, et j'augure on ne peut mieux de son cœur.

Au moment de prendre congé de nous, il m'a fait présent d'un ma-

(1) Il est inutile de faire remarquer au lecteur combien ces craintes étaient exagérées et même ridicules.

gnifique cachet avec nos nouvelles armes (1) gravées sur une améthyste ; mon nom se trouve gravé d'un côté, et de l'autre celui du prince : *Gustaf.* Il se propose de voyager en Irlande et passera probablement par Cork. Ne manquez pas d'engager le comte et le baron à dîner à votre table d'officiers. Je ne doute pas que le colonel Murray ne se joigne à vous en cette circonstance.

Maman, Anne et Charles se portent bien ; Sophie se plaint de nouveau de son ancienne foulure. Je lui ai dit de prendre garde : que Lockart (2) nous la laisserait sur les bras, attendu que nous la lui avons garantie sans vice.

Occupez-vous, de grâce, de votre français, et n'oubliez pas combien j'ai à cœur que vous étudiez votre allemand. W. S.

(1) Walter Scott venait d'être nommé baron.
(2) Gendre de Walter Scott.

Voyages.

LE MEXIQUE.

LES INDIGÈNES. — LES CRÉOLES. — LES ROUTES. — LES AUBERGES. — LE CLERGÉ.

Quelque grand que soit notre amour de la locomotion, ce n'est pas sans plaisir que l'on voit arriver le terme d'une traversée longue, ennuyeuse, pleine de périls, de tempêtes et de calmes. Tel fut, du moins, le sentiment qui fit battre mon cœur, lorsqu'à travers une atmosphère rougeâtre et vaporeuse, la côte aride et les collines basses, indécises et pelées de Tampico s'offrirent à mes regards. Je ne sais quoi de fâcheux comprima pourtant mon émotion à la vue de cette nature inanimée et monotone qui répondait si peu à l'idée que je m'étais faite du Mexique; mais lorsque notre bon navire eut franchi la barre qui est à l'entrée de la rivière, lorsque mes yeux eurent plané sur les deux rives, lorsque la scène eut changé comme par magie, et qu'à la nature inerte, aux collines arides succédèrent de magnifiques ombrages, une végétation vigoureuse et puissante; lorsqu'au milieu de ce panorama si riche je vis des massifs d'arbres dont les rameaux ployaient sous le poids des hérons, des aigrettes et des spatules aux couleurs rose et bleue, alors une douce joie s'empara de mon ame, et je m'y livrai comme si cette joie n'eût jamais dû cesser.

Ce spectacle grandiose, cette végétation vigoureuse n'appartiennent pas seulement à Tampico, c'est l'image en rac-

courci de la *tierra caliente* (terre chaude), base de cet immense plateau qui constitue la majeure partie du Mexique. La *tierra caliente* produit le coton, la canne à sucre, l'indigo, la vanille, le cacao, le café; elle s'élève depuis le littoral jusqu'à 900 pieds au-dessus du niveau de la mer. Alors commence la *tierra templada* (terre tempérée), ou région intermédiaire entre la région chaude et la *tierra fria* qui se termine au sommet du plateau. Dans la *tierra fria*, on voit la végétation des climats polaires; là croissent les pins, les lichens et les sapins du nord. L'air y est froid et humide. Dans la *tierra templada*, au contraire, la température est douce et salubre; comme dans la région chaude, la végétation y est puissante et vigoureuse: il y règne une exubérance de richesses naturelles qui étonne; mais, au lieu du caféier et de la canne à sucre, l'Européen y rencontre des productions qui lui rappellent la patrie qu'il a quittée. Ainsi, grâce à sa conformation naturelle, le Mexique réunit sous un même ciel toutes les saisons et les productions de tous les climats et de toutes les cultures.

Mais Dieu, en donnant au Mexique d'aussi grands avantages, refusa à ses habitans le don d'en tirer parti. Le Mexicain, en général, mais plus particulièrement le Mexicain qui appartient à la classe agricole, est lent, apathique, paresseux. Voyez-le manier sa herse et sa charrue; voyez-le ensemencer son champ: son incurie, son ignorance est extrême. Comme par le passé, il charge les denrées qu'il veut vendre à la ville sur des mulets et des ânes, au lieu de les mettre dans une carriole, moyen simple et peu coûteux, et d'une exécution facile dans un pays où le sol est naturellement plat. Il laisse dépérir les instrumens les plus essentiels à son bien-être; la route qui passe devant son champ reste défoncée; à peine daignera-t-il pousser du pied un caillou dans l'ornière où il aura failli vingt fois se casser le cou. Ainsi ont été abandonnés les travaux hydrauliques exécutés sous le gouvernement espagnol, et au moyen desquels chaque laboureur pouvait arroser son champ dans les sécheresses; ainsi périt

encore aujourd'hui la route magnifique construite à grands frais à travers des précipices et des montagnes par les négocians de la Véra-Cruz. Souvent cette apathie dégénère en paresse absolue; alors, libre de soins, ne se tourmentant de rien, vivant au jour le jour, le paysan mexicain daigne à peine se construire une hutte en bambou dans les champs ou au milieu des bois ; le temps qu'il n'emploie pas à dormir dans son hamac de lianes et de feuilles, étendu sur sa natte, il le passe à chanter des cantiques en l'honneur de Notre-Dame-de-Guadeloupe en s'accompagnant sur sa guitare, et à s'enivrer de *pulque* et de *chingerito* (1), quand il le peut.

Cependant, sous cette enveloppe inerte couve une jalousie profonde; le Mexicain ne peut voir sans ressentiment le bonheur de ses voisins, surtout quand ces voisins sont étranger. Parce qu'il est paresseux et apathique, il ne veut pas que les autres soient industrieux. Un étranger, il le regarde comme son ennemi secret, comme un voleur qui, en s'établissant sur son sol, vient le dépouiller d'un bien qui est à lui. Aussi, combien de détours n'emploie-t-il pas pour reprendre le bien auquel il croit avoir des droits. Tous les moyens lui sont bons quand il peut les employer sans danger pour sa personne. Cette haine ne domine pas seulement chez les classes inférieures, on la retrouve à un degré aussi intense chez les classes supérieures. Celles-ci provoquent sans cesse, et on voit souvent au congrès des membres de la législature appuyer de leur influence les mesures les plus iniques contre les étrangers.

L'industrie et le commerce n'ont donc à espérer, au milieu de ces hostilités, que malaise et ruine. Déjà les grandes fortunes, qui avivaient autrefois l'énergie des gens industrieux, ne sont plus que de rares exceptions. Aujourd'hui, le pays le plus riche en métaux est celui où l'argent coûte le plus cher; 15 et 20 °/₀, tel est le taux moyen du change auquel on

(1) Le *pulque* est une liqueur fermentée faite avec le jus du maguey, sorte d'aloës. Le *chingerito* est une eau-de-vie faite avec la canne à sucre.

négocie au Mexique les traites des négocians les plus solides. Des obstacles sans cesse renaissans contrarient le commerce; Le marchand en est réduit à craindre pour le fruit de son travail ; s'il est trop riche, on le pille. Dans de pareilles circonstances, il se borne au commerce de consommation, ne se livre à aucune de ces entreprises qui demandent un grand déploiement de capitaux. Les manufactures nationales, dont la législature mexicaine favorisa la création en fondant une banque sous le titre de *Banco Avio,* sont tombées lorsqu'elles furent à peine formées. Ainsi, grâce à l'ignorance, à des préjugés absurdes, le pays le plus riche et le plus fertile est aujourd'hui le plus pauvre et le plus misérable.

A cette jalousie, à cette paresse se joint la passion du jeu : la *chusa* et le *monte* font les délices du Mexicain ; pour la chusa il sacrifie de sang-froid son dernier *real,* et à défaut d'argent, il joue ses cigarettes. Quand nous arrivâmes à Tampico, les habitans de la ville et de la campagne, dans leurs plus beaux atours, se dirigeaient en foule sur la place. Nous y allâmes. La place était pleine : des danseurs et des danseuses de fandango y étalaient leurs grâces au son joyeux des castagnettes et de la guitare, et les marchands et marchandes de café, de chocolat, de *tortillas* et de fruits, assourdissaient de leurs cris les promeneurs qui, la cigarette à la bouche, répandaient dans l'air une fumée épaisse. Ce spectacle attira d'abord vivement mon attention ; mais bientôt elle se porta sur un point où se dirigeait plus particulièrement la foule. Autour d'une table couverte de piastres vous eussiez vu le plus bizarre assemblage de têtes qu'il soit possible de grouper : des peaux rouges, noires, blanches et carbonatées, devant lesquelles auraient pâli les voleurs de Gil Blas, les brigands de M[rs] Radcliffe et les bons vivans de l'opéra des gueux, et, au milieu de ces joueurs, des officiers-généraux, l'habit tout chamarré d'aiguillettes, et des grandes dames avec leur éventail et leur chapeau à plume. C'était là qu'avait lieu la cérémonie de la *chusa*.

Cependant partout où résident les étrangers, des amélio-

rations importantes commencent à pénétrer dans les mœurs et les usages des Mexicains. Telle est Tampico. Cette ville est belle et bien bâtie; les rues en sont larges, et quelques maisons y sont meublées à l'européenne, chose très rare au Mexique. Les habitans de cette ville sont en outre plus sociables, et les femmes ont cessé de fumer en public. Je restai quelques jours à Tampico, puis, m'étant remis des fatigues de la longue traversée que je venais de faire, je me disposai à partir pour Mexico, en passant par Tauloyuca, Zagualtipan, Atolonillo el Grande, Real del Monte et Pachuca. Cette route, couverte de montagnes, est inaccessible aux voitures; les villages y sont rares, à l'exception de ceux que je viens de nommer. On n'y trouve que des *ranchos*, demeures habitées par les Indiens et les créoles qui se livrent à l'agriculture. En conséquence, notre petite caravane, qui se composait de vingt personnes, non compris les *arrieros* (1) que nous louâmes pour nous servir de guides, fut obligée de se procurer des chevaux et des mules, tout autant qu'il en fallait pour porter ses bagages; puis nous nous mîmes en route.

L'eau et les provisions de bouche sont deux choses auxquelles doit songer le voyageur qui entreprend ce long trajet, s'il tient à conserver ses chevaux et à ne pas faire lui-même des repas détestables. Cette précaution, que nous ne prîmes qu'à demi malgré les avis de nos arrieros, fut pour nous la source de grandes privations. Les *posadas* ou *mesones* sont mauvaises et mal tenues. Trois jours après avoir quitté Tam-

(1) *Arrieros*, ou muletiers. Leur genre de vie est très dur. Dans leurs voyages, soit qu'ils traversent les plaines sablonneuses et brûlantes de la *tierra caliente*, soit qu'ils gravissent les montagnes froides et nuageuses de grandes Cordillières, ils dorment à la belle étoile au milieu des bagages confiés à leur charge. Leur probité est passée en proverbe; ils sont fiers de leur état, qui est héréditaire dans la famille; quelques-uns d'entre eux sont très riches; ils sont gais, obligeans et polis. Leurs voyages continuels donnent à leur esprit une finesse de perception et une connaissance des hommes qu'il est rare de trouver parmi les autres Espagnols. Souvent ils ont défendu, aux risques de leur vie, les millions confiés à leur charge contre des bandes de voleurs que le gouvernement ne pouvait détruire.

pico nous arrivâmes à une auberge qui nous avait été signalée comme la meilleure de la route. La fatigue du voyage, la fraîcheur de la soirée, avaient donné de la vigueur à notre appétit, aussi l'espoir d'un bon souper faisait-il déjà naître en nous un certain frémissement de plaisir qui circulait du cœur à l'estomac, lorsque la conversation suivante s'engagea entre un de nos *arrieros* et la maîtresse de la posada.

— *Tiene vmd algo que comer?* (Avez-vous quelque chose à manger?) lui demandait l'*arriero*.

— *Si hay*, lui répondit la maîtresse avec vivacité, et comme indignée d'une pareille question.

— *Hay carne?* (Avez-vous du bœuf?)

— *No hay carne!*

— *Hay castrato?* (Avez-vous du mouton?)

— *No hay castrato!*

— *Hay gallina?* (Avez-vous de la volaille?)

— *No hay gallina!*

— *Hay huevos?* (Avez-vous des œufs?)

— *No hay huevos!*

Ici le muletier, qui paraissait tout aussi consterné que nous l'étions nous-mêmes, suspendit un instant le cours de ses questions pour nous regarder, puis, se tournant de nouveau vers la maîtresse du lieu :

Hay friolas? (Avez-vous des haricots?)

— *Si hay!*

Des *friolas*, de l'ail, un reste de *sapo*, mets dégoûtant où flottaient des grenouilles dans une mer d'huile, d'ail et de poivre, quelques *tortillas*, espèce de gâteau de maïs lourd comme une crêpe, et aplati par les deux mains d'une grosse et grasse maritorne qui les faisait cuire sur des charbons ardens, voilà quel fut le menu de notre souper. Les chambres à coucher des posadas du Mexique sont peu confortables : point de fenêtres; point de lits; les chats, les chiens, les perroquets, les cochons et les poules quand il y en a, couchent pèle-mêle avec les voyageurs; dans les meilleurs appartemens on trouve une table branlante et des bancs à

demi rompus ; pour se reposer, un lit de camp construit en brique.

Mais il est un danger autrement sérieux que celui des mauvais gîtes et des mauvais soupers, et contre lequel on ne saurait trop se mettre en garde : c'est celui des *ladrones*. Nul pays ne possède autant de voleurs, et dans aucun endroit les assassinats ne sont aussi nombreux. Malheur au voyageur et surtout à l'étranger qui s'aventure dans l'intérieur sans être en force : son nom va presque toujours grossir la liste de ceux qui sont enterrés sur le bord de la route, et dont on voit la fosse surmontée d'une croix. Heureusement nous avions une force imposante, et nous étions en outre armés jusqu'aux dents. Les visages sinistres que nous rencontrâmes sur la route ne se hasardèrent donc point à nous attaquer de front. Mais ce qu'on ne pouvait nous arracher par la violence, on tenta de l'obtenir par la ruse. Cette tentative eut lieu à la *Meson* de Tlacolulo, où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit. La chaleur avait été accablante pendant toute la journée : nous étions harrassés de fatigue, et déjà, malgré l'incommodité du lieu, nous dormions d'un sommeil profond, lorsque la lumière d'une chandelle qui passait à travers les fissures de la porte, et quelques mots échappés de la bouche de deux personnes qui causaient dans une chambre voisine, attirèrent mon attention.

— Sont-ils Anglais ?

— *Quien sabe?* (Peut-être bien.)

Je me levai sur la pointe du pied, et collant mon oreille à la porte, j'entendis la conversation suivante qui s'engageait à peu près en ces termes :

— Pedro, les chevaux et les mules appartiennent à des hérétiques.

— Jesu-Christo ! Il n'y a aucun mal à nous en emparer ! Les hérétiques sont maudits de Dieu.

Ici il y eut une pause durant laquelle les deux voleurs, après avoir fait plusieurs signes de croix, humèrent deux ou trois verres de *pulque*.

— Ce n'est pas tout que de prendre leurs chevaux, Pedro, il faut s'en défaire; où les vendrons-nous?

— *Quien sabe?*

— Crois-tu que les *Ingleses* soient endormis.

— *Quien sabe?*

A ces mots, celui qui se nommait Pedro, se leva, s'approcha sur la pointe du pied de la porte de notre chambre, prêta une oreille attentive pendant quelques instans, et n'entendant rien, fit signe à son compagnon de le suivre; tous deux disparurent. De mon côté, je sautai sur mes pistolets, j'éveillai mes compagnons, et nous descendîmes dans la cour à pas de loups, afin de surprendre nos voleurs en flagrant délit. La nuit était sombre, il n'y avait pas une étoile au ciel, nous arrivâmes à la porte de l'écurie sans être aperçus. Quelques instans après, nous vîmes sortir les deux fripons conduisant en lesse huit de nos meilleurs chevaux attelés à la file. M'élancer de ma place, saisir un des voleurs par la gorge, lui appliquer la gueule de mon pistolet sur la poitrine, et lui demander ce qu'il faisait, fut pour moi l'affaire d'une seconde; mais mon homme, sans s'émouvoir de mes menaces, sans chercher à secouer mon étreinte, lâcha simplement la bride, tira son amadou de sa poche, se mit en devoir d'allumer son cigarette, et me répondit : *Quien sabe?*

N'ayant rien perdu, ne voulant point avoir de démêlé avec la justice mexicaine, nous aurions volontiers lâché les deux coquins sans leur effronterie, et aussi sans l'espoir qu'une punition sévère ne servît de leçon aux autres coquins qui seraient tentés de marcher sur leurs traces. En conséquence, nous allâmes chez l'alcade auquel nous exposâmes l'affaire telle qu'elle s'était passée.

— Qu'avez-vous perdu? nous demanda-t-il, après nous avoir écoutés avec la plus vive attention.

— Rien!

— Rien! reprit-il avec surprise et en nous toisant de la tête aux pieds, comme si la réponse que nous venions de lui faire eût été des plus extraordinaires.

— Rien, lui répondis-je.

— Que demandez-vous donc?

— La punition de ces deux coupables, car le vol est constant.

L'alcade hocha la tête, sourit de pitié, lança dans sa barbe quelques imprécations contre les *Ingleses* qui l'avaient ainsi dérangé, et se hâta de renvoyer Pedro et son compagnon sans leur faire la plus légère remontrance. Telle est à peu près et en toute chose la justice mexicaine.

Ne soyez donc point *Ingles* au Mexique; c'est la plus triste recommandation que vous puissiez y apporter. Grands et petits, détestent souverainement la race *inglese*. Un *Ingles*, c'est l'hérésie, la peste, la bête noire de l'Apocalypse; aux yeux des trois quarts de la population mexicaine, à l'heure où j'écris, l'*Ingles* a une longue queue comme les singes du Brésil, des cornes en tirebouchon et des yeux verts. D'où vient cette antipathie profonde pour les *Ingleses*, c'est que l'*Ingles* est industrieux, qu'il réclame la protection de son ambassadeur ou de son consul aussitôt qu'on le chagrine, et que celui-ci sait le faire respecter lorsqu'il a raison. N'être pas catholique, c'est là son plus grand tort; car il a contre lui un ennemi implacable, le clergé.

Le clergé mexicain, au commencement de ce siècle, se composait de 10,000 individus, dont la moitié était concentrée dans la seule ville de Mexico; le capital immobilier dont il jouissait se montait à 233 millions, dont 140 appartenaient au clergé séculier, et 93 aux couvens et aux communautés. Son crédit était immense et son pouvoir absolu. Depuis cette époque, et notamment pendant la lutte de l'indépendance, les rangs se sont constamment éclaircis. En 1827, le ministre des affaires ecclésiastiques, dans son rapport au congrès, évaluait à 1,598 le nombre total des membres du clergé; à Mexico, ce chiffre que nous avons vu porté à 5,000 individus, était tombé à 2,225, répartis dans 25 couvens dominicains, 68 franciscains, 22 augustins, 16 carmélites, 19 appartenant à d'autres ordres, et les six colléges de la propa-

gande. Le chiffre de son capital a également beaucoup baissé ; aujourd'hui les richesses du clergé mexicain ne dépassent guère 75 millions, et les contributions volontaires, qui, autrefois, étaient si considérables, sont presque nulles (1).

(1) On peut juger de l'importance de ces donations par le fait suivant : Dona Maria de los Compalos, comtesse de San-Matheo Valparaiso, ayant été baptisée dans l'église de Zacatecas, donna à cette église des fonts baptismaux en argent du poids de 3793 onces, à la condition que si quelqu'un faisait à cette église une donation plus riche que la sienne, ces fonts seraient remis à l'église de Sombrevetto, petite ville voisine. La plupart des églises du Mexique sont très riches et possèdent encore des ornemens du plus grand prix. Voici à cet égard quelques détails assez curieux sur la cathédrale de Mexico fondée en 1530 par l'empereur Charles-Quint et par le pape Clément VII. Elle fut érigée en église métropolitaine par Paul III, en 1547. Toutefois, Philippe II, désirant élever un édifice plus imposant, ordonna la démolition de la première église et en fit commencer une nouvelle en 1573 ; c'est celle qui existe aujourd'hui. Don Pedro Moya de Contreras était alors archevêque. Cette construction dura quatre-vingt-quatre ans, et fut terminée en 1657, elle coûta 8,760,000 fr., non compris les deux tours qui furent terminées en 1791, et qui ont coûté 950,000 fr. Elles supportent chacune deux cloches du poids de 16,000 livres. Cet édifice occupe le centre de la ville ; il a 467 pieds du nord au sud, et 219 de l'orient à l'occident, non compris le terrain qu'occupe le parvis. Celui-ci, assez étendu, se trouve entouré de 124 pilastres en pierres de taille de 6 pieds de haut, supportant 126 chaînes en fer. L'intérieur de l'église est d'ordre dorique ; elle a cinq nefs, trois ouvertes et deux fermées ; quatorze chapelles sont distribuées dans les deux nefs fermées, et cent quarante-sept fenêtres éclairent cet immense vaisseau. Les vases, les divers objets qui servent au culte, les ornemens sacerdotaux sont d'une grande richesse et très nombreux. Le maître-autel, en marbre blanc, fut terminé le 16 décembre 1743 ; le sanctuaire est entouré d'une balustrade en or de Manheim, ornée de statues qui supportent des candélabres. Dans l'intérieur du chœur sont placées deux belles orgues, entourées d'une grille de la même matière que la balustrade. Ces objets furent fabriqués à Macao ; le poids de toutes les pièces qui les composent est de 53,400 livres. Le service du maître-autel est tout en or : il se compose de six candélabres, six pots à fleurs, quatre chandeliers, deux encensoirs, deux navettes, une croix garnie de pierres précieuses avec son piédestal et un devant d'autel du même métal ; une autre croix de filigrane, deux lutrins, deux porte-paix, un bas-relief représentant l'*Assomption*, tout en or, orné de très riches pierreries ; le poids de cette image est de 139 marcs 3/4 ; celle de la *Conception*, qui est en argent,

Il n'en est pas de même des contributions forcées ou des taxes que le clergé prélève sur ses paroissiens. Ces taxes, ainsi que les émolumens du haut clergé, sont très élevées ; l'archevêque de Mexico reçoit chaque année 130,000 piastres; l'évêque de la Puebla de los Angelos, 110,000, et l'évêque de Valladolid, 100,000 ; les émolumens du bas clergé reposent sur le plus ou le moins de messes, baptêmes, noces, enterremens, et autres services qui ont lieu dans la paroisse pendant le cours de l'année. Voici le coût d'un baptême ordinaire.

Pour les cierges et les prêtres	18 piastres.
Salaire de l'organiste	4
d° du sacristain pour les cloches	4
d° des deux clercs, pour avoir eu chacun un surplis blanc et leur bonnet de cérémonie	4
Argent pour les pauvres	10
Pour les dragées	10
Total	50 piastres.

pèse 38 marcs ; enfin, parmi les richesses de cette église, figure une magnifique lampe en argent qui brûle devant le maître-autel ; son poids est de 4373 marcs dont 1710 sont dorés ; elle coûta, d'après la note présentée par les bijoutiers Estrada et Cruz, 356,717 fr. Ce lustre est garni de cinquante-quatre chandeliers ; il a vingt-cinq pieds de haut ; son plus grand diamètre est de dix pieds et demi, et sa circonférence, de trente-un pieds et demi. Elle est suspendue par une chaîne en fer dont le poids est de 1650 livres. L'ostensoir principal a un peu plus de trois pieds de haut ; il est en or ; son poids est de 83 marcs ; le devant est garni de 5872 diamans ; la partie postérieure de 2652 émeraudes, 544 rubis, 106 améthystes et 8 saphirs. L'église l'acheta pour 500,000 fr., mais sa valeur est beaucoup plus considérable. Le grand ciboire en or, pèse 13 marcs, et il est orné de 1676 diamans. Le calice est aussi en or, il pèse 10 marcs 1/2 ; il est enrichi de 122 diamans, 143 émeraudes et 132 rubis ; l'ostensoir des dimanches est aussi garni de diamans. Tous ces bijoux furent donnés par l'empereur Charles-Quint. Cette métropole possède en outre vingt calices en or, dont la plupart sont garnis de diamans. Le service en argent est très abondant ; il y a quatre candélabres composés de quatre pièces chacun, une grande quantité de pots à fleurs, d'encensoirs, de chandeliers, de calices et burettes : trois statues, un tabernacle, onze lustres avec vingt-quatre chandeliers, et quatre vases à parfums, dont la hauteur est de six pieds.

Il en résulte que dans les lieux où la population est aisée, une place de curé est fort lucrative. On rapporte que le curé qui desservait Tlalpuyahua, lorsque les mines de ce district étaient en activité, se faisait un revenu de 4,000 piastres. Mais là comme dans tous les districts où sont des mines, aux baptêmes, aux enterremens et aux mariages, il faut ajouter la bénédiction des mines et des machines, cérémonies qui coûtent toujours fort cher. Dans tous ces districts, comme dans les districts agricoles, le prêtre assiste au paiement des gages de l'ouvrier, et prélève la somme qui lui revient : un demi-réal, ou un seizième de piastre par semaine. Cette somme est destinée à dire une messe pour le repos de l'âme du mineur quand il meurt ; il va donc sans dire qu'il paie pour son mariage et son enterrement. Le prix des mariages varie de 20 à 35 piastres ; et celui de l'enterrement d'un enfant est de 8 à 12 piastres.

On le voit, le sort du clergé mexicain, sous le rapport financier, est encore fort beau. Quant à son crédit, quoique son influence soit moins active et moins grande qu'avant la révolution, elle est encore immense ; comme par le passé, son église est toujours souveraine ; à Mexico il n'en souffre pas d'autre. Les ambassadeurs étrangers n'ont pas le droit d'avoir une chapelle publique ; Notre-Dame-de-Guadeloupe ainsi que la Puebla de los Angelos sont d'inexorables suzeraines et jouissent toujours d'une grande réputation pour les miracles (1). Sans doute, dans quelques classes, le Mexicain rit du clergé, et ne paie qu'à regret sa contribution ; mais ce sont là des exceptions. D'ailleurs, ce Mexicain n'en est pas moins intolérant que les autres, et vouloir

(1) La cathédrale de la Puebla de los Angelos rivalise en richesse avec Saint-Pierre de Rome. L'architecture en est d'une magnificence extraordinaire, et la lampe qui est devant le maître-autel a coûté cent mille piastres. On y voit par milliers des figures en cire représentant des jambes et des bras cassés, des pieds démis et des têtes difformes suspendues par des rubans bleus : ce sont autant de jambes, de bras, de pieds et de têtes rendus à leur état normal, dit-on, par les miracles opérés dans ce lieu.

corriger cette intolérance ce serait vouloir déraciner son amour pour le tabac ou le jeu.

Nous quittâmes donc Tlacolulo fort mécontens de la justice mexicaine, et, huit jours après notre départ de Tampico, notre caravane entra dans l'enceinte de la métropole du Mexique. Là, comme dans toutes les capitales du monde, misère et grandeur, guenilles et toilettes élégantes. Mexico compte 160,000 habitans, dont 20,000 n'ont d'autre lit que la terre (1). La plupart des rues de cette capitale, et particulièrement celles de ses faubourgs, sont tortueuses et malpropres ; la *calle de los Capuchinos*, la *calle San Francisco* et la *calle de los Plateros*, qui avoisinent la *Plaza*, sont, au contraire, belles, régulières, riches et florissantes. La *Plaza* est le *West-end* de Mexico ; le *Portal de los Flores*, le palais du duc de Monte-Leone, et celui du président ne dépareraient aucune des grandes villes de l'Europe. Les promenades de Mexico et quelques-uns de ses marchés sont magnifiques.

Aucune ville n'offre à l'antiquaire un champ plus neuf et plus vaste à exploiter. La collection des manuscrits antiques que renferme le musée, la tête du grand serpent à l'un des angles de la place Jésus, et la montre de Montézuma, sur la place de l'Université, sont des restes précieux par les souvenirs qu'ils rappellent. Cette pierre, monument informe, assemblage de serpens et de tigres entrelacés, représente, autant qu'on peut en juger, une figure humaine, dont le cou est orné d'un collier composé de cœurs, de mains, de pieds et de crânes humains. Deux grands serpens autour desquels s'enlacent d'autres serpens plus petits forment les bras, et des aîles de vautour représentent les mains. Cette pierre était un dieu mexicain. Là, dit-on, les cruels teopisqué (prêtres mexicains), immolèrent 30,000 victimes lors du couronnement de Montézuma ; là, coula aussi, sous le

(1) Cette population se divise ainsi : 2,500 Européens, 65,500 créoles blancs, 60,000 Indiens, 28,000 métis, 10,000 mulâtres.

fer de ces bourreaux, le sang des conquistadores que la fortune de la guerre rendait prisonniers des Astèques. Toute l'histoire du vieux Mexique est là. C'est Cortez mettant le pied sur le sol américain et assiégeant Mexico avec une poignée de braves; c'est Mexico, défendue par une population pleine de courage, qui dispute à son ennemi le terrain pied à pied, repousse toutes les propositions de paix qu'on lui fait, et qui, réduite à la dernière extrémité, sans pain, sans armes, jure de combattre jusqu'au dernier soupir, pour défendre son indépendance et rester fidèle à ses dieux barbares; c'est le cacique Guatimozin périssant au milieu des flammes, et le sang des vainqueurs arrosant la terre déjà saturée du sang des vaincus; c'est enfin la reine Isabelle faisant des vœux à sa mort pour le bonheur des Indiens, vœu si mal rempli par ses successeurs, qu'aujourd'hui des troupes d'Indiens viennent encore s'agenouiller aux pieds des idoles abominables qu'adoraient leurs pères, préférant ainsi leur culte sanguinaire à la religion du Christ.

Le sort actuel des Indiens est, en effet, misérable. Autrefois, avant la conquête, les chefs qui gouvernaient le Mexique étaient des tyrans barbares; aujourd'hui, on les fait mourir à petit feu, on éteint leurs facultés, on détruit leur énergie en circonscrivant leur avenir. Ceux-là les immolaient d'un seul coup sur les autels de leurs dieux; mais alors ils avaient au moins quelques idées des sciences et des arts utiles. Les Indiens d'alors savaient cultiver le maïs, le coton, la cochenille, tisser des étoffes et les teindre, tailler les pierres précieuses et fondre les métaux; ils connaissaient la mécanique et l'astronomie; ceux d'aujourd'hui ne savent rien.

Les ruines de *los edificios* peuvent nous donner une idée de leurs connaissances dans l'art de bâtir. Ces ruines, situées à 12 lieues de Zacatecas, et qui remontent à une époque qui précéda de long-temps la conquête, servirent, dit-on, de refuge à plusieurs tribus mexicaines lors de leur émigration dans le sud. Elles ont deux étages et deux divisions, qui s'é-

tendent, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. La division de l'est a 138 pieds de long et 100 pieds de large. Onze colonnes parfaitement rondes, ayant 18 pieds de haut et 17 pieds de circonférence, sont placées à intervalles égaux dans l'intérieur; un mur de 8 pieds d'épaisseur et de 18 pieds de hauteur enveloppe cette partie de l'édifice; la seconde division, celle de l'ouest, est plus large; elle a 231 pieds de long et 194 pieds de large; au centre est un bassin dans lequel on descend par un escalier. Les murs et les colonnes elles-mêmes sont formées d'une espèce de trachyte porphyrique divisée en pierres minces et plates, et non taillées; elles sont liées par un ciment fait avec de la terre noire, de l'herbe sèche et des racines. Ces murs, les colonnes et le bassin, malgré les outrages du temps et l'abandon dans lequel on les a laissés, offrent, dans un grand nombre de leurs parties, des marques de la plus grande solidité. Auprès, est un autre édifice construit dans les mêmes proportions et sur le même plan; il est situé sur le versant du plateau, et domine le premier. On y arrive par une terrasse. Deux pyramides tronquées, dont l'une a 30 pieds carrés à sa base et autant au sommet; autour de ces pyramides, un mur en forme d'escalier; deux routes droites et pavées, qui conduisent l'une en bas de la montagne où est un courant d'eau, l'autre au sommet du plateau. Voilà ce qui reste de ce grand monument appelé : *los edificios*. Rien n'est merveilleux, sans doute, dans cet édifice; mais l'Indien d'aujourd'hui ne saurait faire quelque chose qui pût être comparé à cet ouvrage. L'art de bâtir, comme toutes les sciences et les arts utiles que cultivaient ses aïeux, sont perdus pour lui; il en est réduit à servir de bête de somme à ses maîtres, avec les ânes et les mulets. Doux, inoffensif, portant sur son front les marques de son ancienne grandeur, brave et se battant comme un lion lorsqu'on fait appel à son courage, aimant par goût la vie pastorale, il cultive la terre, ou bien il se réunit dans les villages avec ses frères, et fabrique des étoffes grossières et des vases en terre. Il

fuit les villes qu'habitaient ses ancêtres, et ne se mêle qu'à regret avec ses oppresseurs; il se façonne difficilement aux usages nouveaux qu'on veut lui faire adopter, et quelquefois il les repousse tout à fait. Tel est l'Indien des bords de la mer Pacifique, chez lequel on retrouve encore les mœurs, les usages et le langage de ses ancêtres (1).

Quelquefois pourtant ce joug lui pèse. Alors, dévorant sa douleur en silence, il cherche une occasion favorable pour la faire éclater; le Mexique se rappelle encore la vigoureuse défense des Indiens des bords du lac Chapala. Cette révolte eut lieu en 1817. Ces Indiens, indignés des mauvais traitemens dont on les accablait, quittèrent un jour leurs villages de Mescal, de San-Miguel, de San-Pedro et de Chican, et se réfugièrent avec un prêtre, don Marcos Castillano, qu'ils avaient pris pour chef, dans la petite île de Mescal, qui est située au milieu du lac. Là, ils attendirent de pied ferme leurs ennemis. Leur résistance fut héroïque : la faim, les privations les plus dures, les combats nombreux qu'ils eurent à soutenir contre des troupes régulières, une flottille armée de canons qui vint les assiéger, rien ne put dompter leur courage et leur patience. Mais le nombre de leurs guerriers et non leur courage ayant faibli, ils se rendirent sur la promesse qu'on leur fit de leur accorder la vie. Deux mille hommes étaient entrés dans l'île au commencement de la lutte, il n'en sortit que deux cents.

Mais que sont eux-mêmes les descendans de ces fiers et redoutables *conquistadores?* Comment ont-ils conservé le ri-

(1) Les Indiens sont grêles et petits; leur costume se compose en général d'une tunique en laine brune attachée à la ceinture, et de culottes de la même étoffe. Leur tête, garnie d'une épaisse crinière de cheveux noirs qui retombent sur leur cou, est couverte d'un chapeau de paille noire, et au lieu de souliers ils portent des sandales. Le costume des femmes est à peu près le même que celui des hommes : une tunique, une chemise blanche nouée au cou avec un ruban de couleur, et un manteau sur les épaules. Leurs cheveux, divisés en deux tresses, dans lesquels sont des rubans de diverses couleurs, retombent sur leur cou; quelques-uns cependant nouent ces tresses sur leur tête.

che héritage que leur ont transmis leurs aïeux? On le sait; ceux-ci étaient cruels; ils savaient opprimer, mais ils avaient de l'énergie, du courage; ils savaient vaincre et conserver; ceux-là ont tous les défauts de leurs devanciers, sans aucune de leur vertu. Que sont devenus l'empereur Iturbide, Guerrero et Santa-Anna? Où sont les vingt gouvernemens qui ont eu lieu depuis le jour où le brave Coppinger rendit aux armes mexicaines la forteresse d'Ulloa (1)? L'Europe libérale vit cet événement avec joie, et le salua comme l'aurore d'une ère nouvelle pour la jeune république; car elle crut voir les arts, les sciences, la tolérance et la paix fécondant cette terre si long-temps déchirée, où tant de sang humain avait été versé. Vaine espérance! les grands travaux, qui avaient été abandonnés par suite de la guerre, n'ont pas été repris, et le Mexique, autrefois le plus beau joyau de la couronne d'Espagne, le Mexique, dont les gallions excitaient l'envie de toutes les puissances européennes, se voit chaque jour à la veille de faire banqueroute. Aux révolutions succèdent les révolutions; l'ambition, l'avidité prennent le saint nom de liberté; chacun veut commander aux autres; le président à la législature, la législature au président, l'armée à tous; et, pendant qu'on s'entre-déchire au dedans, on ne peut laver les insultes au dehors.

La révolution mexicaine a fait également faire un pas rétro-

(1) Le fort de Saint-Jean d'Ulloa est bâti sur une île, à un quart de mille de la Véra-Cruz, dont il protége le port. Sa garnison, qui avait perdu quatre cent cinquante-trois hommes par suite des maladies et des privations, se trouvait alors réduite à quarante-sept hommes. Coppinger voulait encore tenir, lorsqu'il apprit que l'escadre partie de la Havane avait été dispersée par une tempête. Cette nouvelle le décida à signer une capitulation en vertu de laquelle il promettait de livrer le fort le jour suivant; mais ce même jour on signala au large un navire américain qui apportait du secours aux assiégés. La mer était grosse et le vent contraire; l'escadre américaine ne put empêcher le navire américain d'aborder le fort, où, malgré la mitraille de l'ennemi, il débarqua sa petite cargaison. Coppinger aurait pu tirer avantage de ce secours et tenir encore long-temps; mais il préféra rester fidèle à sa parole.

grade à l'éducation, au lieu de l'avancer. L'*Instituto de Literatura y Comercio*, l'académie des beaux-arts, sont de grands mots donnés à des établissemens qui n'ont aucune portée. Depuis que le nombre des moines a diminué, le nombre des élèves a diminué dans la même proportion. Les femmes des classes supérieures savent fort peu de chose; un peu écrire, un peu lire; point de géographie. Dans l'esprit du plus grand nombre, Rome n'est pas à dix lieues de Cadix, et Cadix est à une journée de la Havane tout au plus. Les femmes des classes inférieures ne savent rien. La musique, du moins la guitare, jouit toujours d'une grande faveur auprès des femmes comme auprès des hommes. Mexico possède un théâtre où l'on donne des combats de coqs et des opéras italiens : sur le rideau, en lettres magnifiques, on lit cette devise, surmontée de l'aigle mexicaine :

LIBERTAD!

Con rissolanto y gracia y artificio, inspiro la virtud, condeno el vicio.

Cette devise, appliquée aux ballets d'opéra et aux combats de coqs, ressemble beaucoup à une plaisanterie.

Disons maintenant un mot sur les mines du Mexique. La quantité d'or et d'argent que l'on a tirée de ces mines de 1690 à 1823, s'est élevée au chiffre énorme de 284,224,924 £; de 1802 à 1821, la monnaie a frappé 303,319,928 piastres, dont 26,000,000 en 1809 seulement. Ces magnifiques résultats, tant d'or, l'immense fortune du propriétaire de la mine de San-Barnabé, qui, de pauvre, devint tout à coup riche, et qui, grâce à ce changement de fortune, obtint la main de la fille d'un vice-roi, tout cela, joint aux paroles pompeuses des prospectus, enflammèrent en 1825 l'esprit d'entreprise des commerçans d'Europe. Ce fut alors à qui se presserait le plus de prendre des actions dans les mines mexicaines. On n'avait pourtant aucune connaissance des lieux; il y avait alors une loi mexicaine en vertu de laquelle tout étranger ne pouvait être propriétaire d'immeubles au Mexique, on ne s'en inquiéta pas;

des traités furent passés avec les possesseurs de ces mines, et Soho, Liverpool, Glascow, toutes les usines de l'empire travaillèrent de concert à confectionner des pompes, des chaudières et autres machines. Cornouailles, le Northumberland et le Leicestershire, fournirent leurs mineurs les plus expérimentés ; des commissaires à 1,000 £ par an, des commis à 2 et 300 £, des garçons d'écurie, des armuriers, des docteurs et des hommes de loi, tout une armée d'industriels fut engagée au service de la compagnie ; puis, par une belle journée, la colonie quitta les rives de l'Europe, emportant avec elle les espérances et les écus de ses actionnaires, deux choses que ceux-ci ne devaient plus revoir.

On sait comment l'expédition, après être arrivée à bon port à la Vera-Cruz et à Mocambo, fut obligée de renoncer à conduire les machines au lieu de leur destination. Les routes étaient impraticables dans quelques endroits, et les machines étaient trop volumineuses et trop lourdes. Vainement acheta-t-on des centaines de mulets ; après cinq mois de peine et de travail, la cargaison, qui avait à franchir 250 milles, fut forcée de s'arrêter à Santa-Fé, à 9 milles de la Vera-Cruz, où elle est encore. Le mal s'étendit plus loin : les mines qu'on allait exploiter étaient pleines d'eau ; les usines, les établissemens avaient été détruits pendant la guerre civile, il fallut les réparer ; les ouvriers qu'on avait amenés d'Europe tombaient malades, on les remplaça par des Indiens qui coûtent toujours fort cher ; enfin, le gouvernement mexicain, sans cesse à l'affût, imposait de fortes taxes toutes les fois qu'on tirait un peu d'or de la mine ; il en coûtait 20 0/0 de droits, pour conduire cet or ou cet argent à la Vera-Cruz.

Tant de revers épuisèrent les ressources de plusieurs compagnies ; les plus faibles furent obligées de suspendre leurs opérations, les plus fortes dépensèrent des sommes énormes. 873,235 £ sortirent des coffres de la compagnie de Real del Monte depuis 1824 jusqu'à la fin de 1832, et le produit des recettes pendant ces huit années ne s'était élevé qu'à 134,000 £. Cependant une réaction commença à s'opérer en

1833. A cette époque, la Monnaie de Zacatecas, qui, depuis 1811 jusqu'à 1832, avait frappé 66,352,766 piastres ou un peu plus de 3 millions de piastres par an, frappa 5,372,000 piastres; le même progrès se manifeste dans l'état des mines de Guanaxuato. Ces mines ont produit, depuis 1766 jusqu'à 1833, savoir :

Or, 136 piastres, le marc........................	9,789,416 piastres.
Argent, 8 d° 1/2 d°........................	242,505,472
Produit pendant huit ans................	253,304,888 piastres.

Ce commencement de succès est dû aux revers et aux leçons du passé. Le besoin de fer fabriqué, sa cherté avaient constamment entravé ces entreprises; on résolut de fabriquer ce précieux métal sur les lieux. Des mines de fer avaient été reconnues depuis long-temps dans plusieurs districts, et notamment dans le sud de la rivière de *Saz Balzas* (1), où ce minerai, d'une excellente qualité, sert aux forgerons du pays qui en font des outils. En conséquence, une compagnie anglaise (*the English and United Mexican Company*) établit une fonderie à Mexico même. Cette tentative ne fut point heureuse. Après avoir dépensé des sommes énormes, la compagnie fut obligée de suspendre ses travaux. Une nouvelle entreprise eut plus de succès. Celle-ci, dirigée par M. Fréderick van Gevolt, consul-général de Prusse à Mexico, creusa une mine au pied du mont Propocatepell; sa fonderie fut établie à Mexico, et bientôt, grâce à ses efforts, les compagnies anglaises eurent à bon marché autant de fer qu'elles en avaient besoin pour l'exploitation de leurs mines.

Les principaux districts où sont situées ces mines sont : le district de Talpuyatluca dans l'état de Michoacan, à 35 lieues de Mexico; le district de Chico, Real del Monte, Pachuca; celui de Guanaxuato, celui de Truxillo, le district de Bancos, Catorze et Mazapil et le district de Zacatecas.

Les mines de Zacatecas sont aujourd'hui d'une grande im-

(1) Rivière importante du Mexique qui se jette dans la mer Pacifique.

portance : elles sont situées dans des montagnes arides, à 6 milles au nord de la ville qui leur a donné son nom. Veta Grande, la principale, a produit, depuis le 26 avril 1826 jusqu'à la fin d'avril 1834, 13,862,609 piastres (environ trois millions sterling.) Ces mines sont d'une grande profondeur : le minerai qui en est extrait est conduit sur des ânes à la Hacienda de la Sacceda. Là, après qu'il a été fondu en barres, on l'envoie à la Monnaie de Zacatecas, où il est épuré. L'air de ces mines est, en général, très salubre; les mineurs sont des hommes vigoureux : ce sont, pour la plupart, des Indiens et des créoles. Ceux-ci ont la figure bronzée, les cheveux noirs, l'expression du visage vive et pénétrante. Leur taille est moyenne; ils endurent les travaux les plus pénibles, et sont d'un caractère très doux lorsqu'ils ne font point usage de liqueurs fortes, pour lesquelles ils ont un goût très prononcé. Ils aiment le jeu et la parure autant que leurs femmes, qui, chaque dimanche, portent des bas de soie, des robes de soie et des souliers de satin.

Près du Zacatecas sont les sources chaudes de la petite ville d'Aguas-Calientes. Les eaux en sont transparentes; leur température est de 41° centigrades, et, quand on les laisse reposer, elles donnent un précipité jaune. Cette ville est remplie de jardins où, grâce à l'abondance d'eau, l'habitant se procure des fruits et des légumes de toute espèce, des figues, des artichauts, des raisins d'une excellente qualité, que l'on vend dans un rayon de plus de 25 lieues à des prix très élevés. Le district de Zacatecas possède également une fabrique de cigarettes où sont employés 400 hommes et 250 femmes. Ces ouvriers sont distribués dans de longues chambres et sont assis sur des bancs. Chacun a dans un panier du tabac haché et du papier coupé. Le prix de la journée est de 3 à 4 réaux; elle commence à cinq heures du matin et finit à cinq heures du soir. L'activité avec laquelle ces ouvriers roulent le tabac dans le papier est telle, que quelques-uns font jusqu'à 4000 cigarettes dans un jour.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Commerce. — Statistique.

RÉFORME DES DOUANES DE LA CHINE.

Pendant que la législation commerciale des peuples de l'Europe subit de notables réformes; pendant que l'entrave des prohibitions est reconnue partout comme inutile et nuisible aux progrès du commerce, la Chine elle-même, cette nation si exclusive, qui semble se complaire dans son isolement, n'a pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité. Malgré le système routinier constamment suivi dans toutes les branches de son administration, elle vient d'apporter de grandes modifications dans la loi de douanes; en autorisant l'entrée de l'opium dans ses ports. Cette mesure n'est pas seulement remarquable par l'importance du commerce auquel elle se rattache, par les considérans qui ont décidé le gouvernement chinois à l'adopter, mais aussi parce qu'elle consacre un principe qui ne saurait être trop propagé, et parce qu'elle fournit un nouvel exemple de cette tendance aux améliorations sociales qui domine aujourd'hui chez tous les peuples.

Depuis l'année 1799, 4e du règne de l'empereur Kiaking, l'introduction de l'opium était sévèrement prohibée en Chine. La confiscation de l'opium saisi était la moindre peine des contraventions; elles étaient, suivant la gravité des cas, punies de la strangulation, du bannissement ou de la prison; la prohibition était surtout rigoureuse pour les militaires, les employés du gouvernement et les lettrés. L'usage de l'opium entraînait même pour eux la perte de leur emploi : car la loi

le réprouve comme conduisant à la paresse et au désordre. Malgré la rigueur de cette législation, la consommation de l'opium était, depuis longues années, générale dans le céleste empire, et n'a cessé de s'accroître, ainsi que le prouve le document suivant:

TABLEAU INDIQUANT LA VALEUR ET LE NOMBRE DES CAISSES D'OPIUM INTRODUITES EN CHINE PENDANT LES ANNÉES CI-APRÈS :

Années.	Nombre des cais.	Valeur en piastres.	Valeur en francs.
1827	9,535	10,425,075	55,252,807
1828	13,132	12,533,105	66,425,456
1829	14,000	12,057,167	63,892,923
1830	18,760	12,904,263	68,392,604
1831	14,225	11,501,584	60,958,395
1832	23,603	15,352,429	81,367,873
1833	21,250	11,006,605	58,335,006
1834	20,089	11,758,779	62,381,528
1835	26,017	17,155,968	90,926,630

Un rapport adressé à l'empereur par le *Schaouking* de la cour *Taechang*, dans les premiers jours de juillet 1836, établit les faits ci-après :

« L'importation de l'opium qui, au temps de l'empereur Kiaking, n'était que de quelques centaines de caisses, dépasse aujourd'hui 20,000 caisses, pesant chacune 100 *cattyes* (600 kilogr.).

» Trois sortes d'opium sont importées : l'une, la plus estimée, de couleur brune, appelée *terre* ou *fange noire :* on la tire de *Mingyala* (du Bengale) ; l'autre, dite *pihpe* (peau blanche) : on la tire de *Mangmae* (Benarès) ; la troisième, dite *hung pe* (peau rouge), on la tire de *Mantolesa* (Malwa).

» Primitivement employé comme médicament, sous le nom de *Hoofooyung,* l'opium est aujourd'hui, pour toute la population de l'*empire du centre,* un besoin irrésistible...

» De tous les peuples de l'Océan occidental, les Anglais sont à peu près le seul qui importe l'opium. Le foyer principal de l'immense contrebande qu'ils ont organisée sur les côtes populeuses de l'empire est Lintin, dans le district de Keaoumun.

» Sept ou huit grands navires y sont, toute l'année, à l'ancre avec

un chargement d'opium : on les appelle *tun*. Des courtiers chinois dits *yaoukows* (bouches de fournaise), établis dans la principale ville de la province, reçoivent contre de l'argent des bons sur les *tuns* pour une quantité d'opium. Des embarcations, que les Anglais appellent *fast crab* et *rowing dragon*, partent montées par une dizaine de *dichards* armés de sabres et de fusils, et passent *avec la vitesse de l'oiseau* devant les postes de douanes, presque toujours gagnés. Au besoin, ils ne craignent pas de livrer aux croisières chinoises des combats où quelques dizaines d'hommes perdent souvent la vie. Leur cargaison est reçue à terre par la population de la côte, dont cette contrebande est à peu près le seul moyen d'existence, et transportée dans l'intérieur par des fraudeurs qui, pour tromper la vigilance des agens du gouvernement, ont l'*astuce* et les *ruses du renard*.

» L'opium est caché, ou dans certaines embarcations sur les rivières, ou dans les puits. Le prix, assez bas à bord des *tuns* anglais, est plus que doublé par les difficultés dont la prohibition entoure le débit à l'intérieur.

» En général, la caisse se paie :

	Piastres.	Francs.
Fange noire	800	4,000
Peau blanche	600	3,000
Peau rouge	400	2,000

» La dépense annuelle ne peut pas être évaluée à moins de *mille et quelques centaines de myriades* de piastres (100,000,000 fr.).

» Les confiscations, les amendes, les supplices n'arrêtent pas la cupidité des fraudeurs. Le mépris des lois, l'encombrement des prisons, par suite de la multitude des délits, ne sont pas les seules conséquences fâcheuses de l'habitude d'éluder la prohibition ; elle traîne après elle tous les genres de démoralisation. Sous prétexte de rechercher l'opium, des bandes de fripons s'introduisent dans les magasins, dans les habitations et en pillent les propriétaires.

» Le pire de tous les inconvéniens pour l'*empire du centre* est l'immense exportation d'argent qu'entraîne l'impossibilité d'échanger ostensiblement l'opium contre des marchandises. La valeur totale de l'argent *sycee* (en barres) annuellement versé par les *yaoukows* dans les factoreries étrangères, excède *mille myriades* de *taëls* (1) ; aussi,

(1) Le rapport de ses divisions avec les unités françaises est : le *taël* (monnaie) — 8 fr. 30 c.; le *mace* (1/10) — 0 fr. 83 c.; le *candarin* (1/100) — 0 fr. 083 c.; le *cash* (1/1000) — 0 fr. 0083.

tandis que l'*or jaune* est à aussi bas prix *que la boue*, le *bel argent*, jadis au change de 1,000 *cash* par *taël*, est aujourd'hui au change de 1,300 *taëls*. Toute la richesse du pays va chaque jour *s'abîmant dans les profondeurs de l'océan étranger.* »

La conclusion de ce rapport est que, « pour empêcher l'étranger d'*arracher* les racines et de tarir les sources » il faut :

1° Renoncer en principe à la prohibition devenue illusoire et ne la maintenir que pour les militaires, les employés du gouvernement et les lettrés ;

2° Permettre le commerce de l'opium par l'entremise des marchands *hongs*, comme celui des tissus de laine et de coton, du riz, etc. ;

3° Rétablir le droit imposé à l'opium sous le règne de l'empereur Kienlong, à l'époque où il était admis comme médicament ;

4° N'autoriser l'échange de l'opium que contre des marchandises ; tout achat effectué avec de l'argent en lingots ou du numéraire étranger devant entraîner la saisie et la destruction de l'opium acheté, et la confiscation immédiate de l'argent payé au profit de l'indicateur.

Par là seulement, « la fêlure du vase peut être fermée, et la fortune du pays rétablie. »

Par édit impérial, reçu à Canton, le 20e jour de la 4e lune de la 16e année de Taoukwang (12 juin), ordre a été donné au gouverneur-général des deux *Kwang* (Kwangtung et Kwangse), au *Fooyuen*, et au *Hoppo* (directeur des douanes) d'examiner le rapport ci-dessus et d'en rendre compte à l'empereur.

Consultés par le gouverneur-général, le juge et le trésorier de Canton ont approuvé les conclusions du rapport du *Schahouking*.

Le 24e jour de la 6e lune, les treize marchands *hongs* de Canton ont donné à leurs *vénérables aînés*, les subrécargues de la Compagnie des Indes, avis de la demande de la sanction impériale pour lesdites conclusions.

Le 27e jour de la 7e lune, un rapport du gouverneur-général a formellement proposé à l'empereur le changement

complet des réglemens existant sur le commerce de l'opium et l'adoption d'un projet de nouveau réglement en neuf articles, dont la base est le rapport du *Schaouking*.

Les droits imposés à l'opium seront à l'avenir :

	taëls.	mace.	cand.	cash.
L'ancien droit, établi par l'empereur Kieulong. . Le *pecul* 60 kil.	3	0	0	0
Plus. — Surtaxe pour déchet par la liquéfaction. *Idem*.........	0	3	0	0
——*Peculage* (1 *mace* par *pecul*............*Idem*.........	0	0	8	0
—— Redevances au bureau du *Hoppo*.—Elles seront ultérieurement fixées.				

Ces droits seront perçus sur toutes les espèces d'opium indistinctement.

Ce changement de système est regardé, par le commerce étranger de Canton, comme l'une des plus importantes mesures qui aient été adoptées par la Chine depuis le commencement du siècle. Ainsi, sur tous les points du globe, et quelle que soit la forme du gouvernement, le genre humain est en marche. Tout s'améliore et se transforme, à Constantinople, à Canton, comme à Londres et à Paris.

(Canton Register.)

Les Environs de Londres.

I.

GREENWICH ET RICHMOND (1).

En 1814, quelques semaines, je crois, après la rentrée de Louis XVIII, on vit paraître une ordonnance qui prescrivait l'observation du dimanche, selon les règles de l'Eglise. C'était une véritable contre-révolution jetée au milieu des plaisirs d'un peuple habitué depuis long-temps à regarder le jour du Seigneur comme le sien, et qui, répulsif aux pratiques religieuses, se reposait six jours, dans son travail, pour se fatiguer le septième. L'ordonnance royale n'eut pas de succès; elle porta malheur au nouveau règne, et trahit au début ses tendances sacerdotales : d'ailleurs elle portait une grave atteinte à la propriété; tous les lieux de réunion, qui ne vivent que des recettes du dimanche, menaçaient ruine; il eût fallu les indemniser; un milliard n'eût pas suffi pour concilier les intérêts des marchands et les exigences de l'Église. L'ordonnance tomba en désuétude huit jours après sa promulgation; elle fut même avouée comme *faute* dans la proclamation de Cambrai : le dimanche redevint le jour du peuple; on ne laissa au Seigneur que les cinq fêtes du Concordat, et encore le peuple en revendiqua la moitié.

Si l'on voulait imposer au peuple parisien les dimanches de

(1) Note de l'Édit. Ces noms sont déjà familiers à nos lecteurs. Plus d'une fois, la Revue Britannique les a inscrits dans ses pages, sous l'influence de la pensée anglaise. Aujourd'hui, c'est un Français, un poète populaire, M. Méry, l'un de nos collaborateurs, qui veut bien déposer dans notre Recueil le récit des impressions qu'il a éprouvées en visitant Greenwich et Richmond.

Londres, Paris referait ses trois jours, et la garde nationale dresserait des barricades. Pour expliquer ces oppositions de caractères, il faut en revenir aux éternelles définitions du naturel des deux peuples, et, comme on rencontre partout ces parallèles nationaux, je me contente de les indiquer ici. Le peuple anglais est habitué à se soumettre avec résignation aux lois qu'il s'est faites, même lorsque l'expérience lui a démontré que ces lois sont dures et intolérables, l'enthousiasme politique ou religieux qui les a dictées s'étant évanoui. Certes, s'il est un peuple qui gagne laborieusement sa semaine, et qui mérite un jour de plaisir sur sept, à coup sûr, c'est le peuple anglais. Dans aucune contrée du globe, on ne s'immole avec plus de verve sérieuse à ses devoirs d'ouvrier et d'industriel; le *fervet opus* des abeilles est la devise de toutes les maisons, et les abeilles sont vaincues. Le dimanche venu, chacun ferme sa boutique, chacun se recueille; on lit la Bible, on va au temple, on écoute le ministre et l'orgue, on psalmodie les psaumes de David en anglais. Dans les rues et les parcs, quelques rares philosophes des deux sexes se livrent à l'exercice de la promenade, et se permettent parfois de rire aux éclats : voilà le Londres dominical.

On conçoit aisément qu'une ville ainsi puritaine n'est guère habitable pour les étrangers depuis l'aube du dimanche jusqu'à minuit. Aussi les étrangers s'échappent de Londres et vont chercher à la campagne le silence et la solitude, qui, là, du moins, n'ont rien de triste et d'effrayant. Les endroits le plus heureusement désignés aux excursions dominicales de l'étranger sont Greenwich et Richmond. Souvent, grâce à la vapeur et à la Tamise, on peut les visiter tous deux; déjeûner de l'un et dîner de l'autre : comme effets de contraste, il serait difficile d'en trouver de plus tranchés.

Les deux paquebots partent devant Humgerford-Market; l'un descend la Tamise, l'autre la remonte : chaque heure a son départ; les voyageurs abondent; il n'en coûte qu'un shilling. Le pont est surchargé de familles anglaises peu dévotes; il est impossible de se promener : c'est une cargaison

compacte où chacun trouve tout juste le déplacement d'air convenable pour loger son corps. Les dimanches de vogue, on court vraiment des risques, et on affronte le naufrage, dans une petite promenade de quelques lieues sur une rivière. Les Anglais n'y font pas attention; ils regardent la Tamise comme un membre de leur famille, et ne la supposent pas capable de les faire sombrer; ils arrivent au paquebot, avec leurs enfans, leurs nourrices et leur petite provision de fraises; ils s'improvisent une habitation confortable, dans un recoin, et ne bougent plus. Il n'y a que les Français qui parlent à haute voix et rient aux éclats sur ces paquebots; le catholicisme est si tolérant! Les insulaires protestans tâchent de faire oublier, par la gravité silencieuse de leur navigation, tout ce que leur conduite a de répréhensible aux yeux de la morale religieuse. La paquebot de Greenwich est comme un couvent de trapistes, visité par quelques Français causeurs. En d'autres pays et sur une autre mer, j'ai vu des scènes opposées à celle-là : pendant que nous, hommes du continent, étions gisans sur le pont, avec le vautour du mal de mer sur la poitrine, eux, les fils de l'Océan, forts de l'hygiène paternelle, causaient et riaient avec une verve de gaîté délirante, que je ne leur ai jamais remarquée dans leur pays.

D'Humgerford-Market à Greenwich, la Tamise est merveilleuse à voir : l'univers n'a pas de spectacle plus imposant à présenter à l'homme pour révéler à l'homme le secret de sa puissance. Rien ne prédispose plus gaîment à un dîner de campagne. On part comme une flèche, avec le double secours de la marée et de la vapeur : c'est le chemin de fer appliqué à l'eau. On coupe au vol les arches de ces magnifiques ponts qui enjambent la Tamise comme un ruisseau. J'ai déjà passé ainsi vingt fois sous le pont de Londres, et toujours je me suis rappelé la courte et belle allocution du capitaine Cook, lorsque, appuyé sur la dunette de l'*Endeavour*, la carte de l'océan du Sud déroulée sous sa main, et voguant dans les eaux antipodes de l'île de Blig, il s'écria : « *Mes amis, inclinez-vous;*

nous passons sous la grande arche de London-Bridge! » Après ce pont, la Tamise se change en port; elle couvre ses eaux d'une longue forêt de mâts; elle couvre ses rives des monumens de l'industrie anglaise: c'est comme une Palmyre navale qui fait flotter ses édifices sur tous les horizons. Par intervalles, la rivière n'a pas assez de place à donner aux navires qui lui viennent des deux Indes; alors elle échancre sa grève; elle a des asiles pour tous les pavillons; elle proclame son inépuisable hospitalité du haut de la Tour, où flotte l'étendard britannique, cet étendard du catholicisme industriel, qui s'est trempé dans toutes les gouttes d'eau de l'Océan. La Tamise, c'est un port qui s'alonge, qui serpente, qui se perpétue, comme une longue rue tortueuse, où les vaisseaux remplacent les maisons; c'est un fleuve qui abandonne ses courans latéraux aux mouvemens sans fin des arrivages, et réserve son milieu à d'innombrables bateaux à vapeur dont les appellations ont épuisé tous les noms de la fable et de l'histoire; chaises de poste navales qui portent un flux et reflux continuel de voyageurs à Greenwich, à Wolvich, à Margate, à Ramsgate, à Boulogne, à Calais et sur mille points intermédiaires de ces belles prairies riveraines illustrées de vignettes, comme un *Keepsake*, ombragées d'arbres gracieux, bordées de cales couvertes, de chantiers, d'arsenaux, de fonderies, de pontons, d'hospices flottans, de villages aux mille couleurs, de clochers couronnés comme des comtes, de châteaux encadrés de verdure, d'édifices qui ont emprunté un caractère d'architecture à tous les pays de l'univers, depuis la hutte du Lapon jusqu'à la pagode de Jagrenat. Ce tableau est incomparable de grandeur, d'animation et de solennelle opulence. On demeure étourdi de surprise devant ce congrès de tous les navires de l'univers, devant ces milliers de pavillons qui parlent la langue de tous les pays. On sent que cette île est la tête du globe; que ce fleuve en est la grande artère; que Londres est comme une immense cité d'aimant, qui attire à elle tout ce qui nage et flotte sur les mers.

Voilà le chemin de Greenwich. En arrivant, on dîne à

Ship-Tavern ou à *Crown and Sceptre*, et l'on visite, après, l'hospice des marins invalides. Ce monument rappelle aux Français l'Hôtel des invalides de Paris; et l'avantage de la comparaison nous reste, amour-propre national à part. Chez nous, l'édifice est un magnifique chef-d'œuvre d'architecture; il porte écrit, sur toutes ses pierres, le caractère de sa destination : une armée de vétérans y est entretenue avec un luxe de sollicitude qui étonne et attendrit. C'est ainsi que la France devait être hospitalière envers la gloire mutilée; tout y est digne de la main qui donne et de la main qui reçoit. A Greenwich, le monument est incomplet; ce sont deux ailes sans corps; les colonnades sont grêles; les dômes manquent de grâce et d'agilité : tout y reste en terre, rien ne monte au ciel. A l'intérieur, l'aisance y est ménagée avec trop de parcimonie; et les pensionnaires ne sont pas nombreux : j'ai assisté à leur *thé*, repas de six heures du soir, et j'ai remarqué une économie de service qui ne m'a pas fait trop bien augurer des autres repas plus substantiels. Au reste, ces marins sont presque tous frais et vigoureux, ce qui donne raison à l'hygiène de l'hôtel : on ne se douterait pas qu'ils sont invalides; ils marchent d'un pas ferme, sur la belle pelouse de leur cour, comme sur les collines de leur parc, et rien ne trahit, sur leurs joyeux visages, la souffrance secrète à laquelle ils doivent leur brevet d'admission. Les Anglais invalides n'ont pas le privilége exclusif d'être reçus à Greenwich; toutes les nations y sont représentées; il y a surtout beaucoup d'Allemands, et je dois avouer que j'y ai rencontré des Français. Nos compatriotes de Greenwich m'ont appris, dans les entretiens que j'ai eus avec eux, qu'ils avaient servi sous le duc de Clarence, dans l'Inde, mais jamais contre la France. On ne se bat plus depuis si long-temps, sur mer, que je ne suis point étonné de n'avoir pas vu, comme on devait en rencontrer autrefois, un grand nombre de ces vénérables invalides, reliques vivantes des grandes exterminations navales; trente-sept ans se sont écoulés depuis Aboukir, et trente-trois depuis Trafalgar : ces deux journées de sang ont dû envoyer bien des

locataires à l'hôtel de Greenwich. Un invalide français m'a montré, dans le corridor de l'ouest, trois de ces débris qui ont entendu, à bord du *Victory*, la fameuse proclamation de Nelson, *England expect every man to do his duty!* Ce fut avec un profond saisissement de cœur que je contemplais ces vieillards assis, les bras croisés, sur leurs stalles de repos, eux dont les mains avaient été fatales, peut-être, à ceux de ma famille qui moururent à bord du *Pluton*, lorsque *le Victory*, perçant la ligne de l'armée française à la tête du triangle anglais, entra dans les eaux du *Bucentaure* et vint foudroyer les vaisseaux de Lucas, de Cosmao et de l'Infernet. Involontairement, mes souvenirs me ramenèrent à Toulon, où j'avais entendu, dans mon enfance, raconter Trafalgar de la bouche des héros de cette journée. Je me rappelai ces nobles figures brunies de poudre et de soleil, devant lesquelles le peuple s'inclinait en prononçant les noms de Cosmao et de l'Infernet : hommes plus grands que les demi-dieux d'Homère ; invulnérables dans les batailles, sereins et joyeux sur leurs batteries croulantes et aux pieds de leurs mâts déracinés par l'ouragan de fer : je me rappelai mon ami, le brave Donnadieu, qui gardait l'Aigle, à côté de Villeneuve, sur le vaisseau amiral, et qui pleurait en accusant Nelson d'avoir refusé l'abordage que *le Bucentaure* lui avait offert ; car, pour moi ; cette sublime désolation de Trafalgar n'avait jamais été de l'histoire écrite et apprise par les livres : je la savais par cœur avant qu'elle fût imprimée ; je l'avais écoutée, assis sur les genoux du géant l'Infernet, qui, par sa taille et son héroïsme, me rappelait, dans mes vacances de rhétoricien, Ajax, fils de Télamon, haut comme une tour ; je l'avais apprise, comme une légende, en me mêlant aux aspirans qui entouraient Cosmao, lorsque ce grand homme, qui n'a pas de statues en France, nous disait par quel sublime effort il avait repris tous les vaisseaux français que le cadavre de Nelson amenait captifs en Angleterre, et par quelle incroyable fatalité ces vaisseaux, qu'il venait de reconquérir, furent brisés par la tempête sur les rochers de Cadix. A Greenwich, bien long-temps

après, je me suis trouvé devant ces Anglais de Trafalgar, que j'avais maudits, enfant, les poings fermés et les yeux tournés vers la mer. Le siècle a fait un pas, et tout s'est noblement renouvelé dans les instincts des hommes; il m'a été doux de serrer les mains de ces vieux ennemis de Cosmao, de leur souhaiter de longues années, de leur parler de Trafalgar comme d'une bataille de l'antiquité, sœur de Salamine ou d'Actium. Au point de vue philosophique où nous sommes placés aujourd'hui, quelle est celle des deux nations qui peut se glorifier de Trafalgar? A quoi donc a servi cette prodigieuse consommation d'hommes, de bois de charpente, de fumée et de fer? L'Angleterre n'y a pas gagné un vaisseau, et elle y a perdu Nelson; elle a remorqué dans ses ports les débris d'une flotte délabrée, invalide et condamnée au repos éternel du chantier. Les Français ont poursuivi le lendemain, dans le détroit, les vainqueurs de la veille. Équivoque victoire dont il ne reste plus qu'un nom d'harmonie étrange, comme le fracas d'un navire qui s'entr'ouvre! Dernière leçon donnée à deux peuples qui savent aujourd'hui combien il est insensé et inutile pour l'avenir de dépenser leur énergie à couvrir l'Océan de débris d'hommes et de carcasses de vaisseaux!

L'ancienne gloire navale de l'Angleterre, faiblement représentée aujourd'hui à Greenwich par quelques marins échappés aux désastreux triomphes d'Aboukir et de Trafalgar, est largement détaillée dans un musée maritime confié à la garde des invalides. L'entrée de cette galerie est gratuite, chose unique en Angleterre. Ce pays n'est pas heureux en musées; l'Anglais soigne, lave et polit tout, hormis les murs où des tableaux s'alignent. A *Pall-Mall*, on trouve le seul hôtel de Londres qui soit livré aux insultes continuelles de la poussière, sans qu'une main officieuse vienne jamais faire pour Raphaël et Rembrandt ce qu'elle fait pour l'alcôve du plus pauvre marchand de la Cité. Cet hôtel étale toutes les magnificences de la peinture, sur un fond de charbon de terre, sur un parquet ignoble, et dans des salles où le jour ne pénètre pas : c'est avec douleur qu'on y salue, aux lueurs d'un

crépuscule éternel, les plus grands noms qui aient jamais illustré le pinceau. A Greenwich, du moins, il m'aurait semblé que la munificence nationale devait prendre en religieux souci les tableaux destinés à perpétuer l'histoire glorieuse du pavillon britannique. L'Angleterre n'a jamais eu de grands peintres historiques, mais, avec son or, elle a ceux de toutes les autres nations; elle, si généreuse, eût aisément trouvé de dignes pinceaux pour écrire ce livre à mille feuillets, où chaque siècle aurait lu les fastes des armées navales qui ont donné une secousse aux vagues de tous les océans. Cette parcimonie, dans un sujet pareil, est vraiment un mystère pour moi, et je croirais qu'elle prend sa source dans un grand fond de modestie nationale, si je n'avais rencontré, sur toutes les places publiques des villes anglaises, un monument de bronze élevé à Nelson, avec les bas-reliefs de ses victoires; si je n'avais vu la statue et l'inscription d'Hyde-Park, le mortier et le canon d'airain, glorieux trophées conquis sur les Français, et posés sur piédestaux, avec des chevaux de frise, devant le vieux édifice du parc Saint-James. J'aime mieux croire que l'Angleterre dédaigne le frivole honneur de faire peindre ses victoires par de puissantes mains dignes de les reproduire, et qu'il suffit à l'amour-propre national d'une date en lettres d'or, sur un cadre, au bas d'une toile; afin que la gloire du peintre ne détourne pas l'attention de la victoire retracée par le pinceau. Dans ce musée, où deux choses ont été oubliées, les tableaux et le jour, il y a une relique précieuse, c'est l'uniforme que portait Nelson à la bataille d'Aboukir. Quoique ce grand homme ait cru devoir céder aux préjugés de son époque, en détestant cordialement les Français, je dois consigner ici que nous étions là quelques Français attendris aux larmes devant cet habit bleu qui avait couvert un corps héroïque, et que nos têtes se sont inclinées de respect devant cette manche droite à laquelle le bras droit avait fait défaut, parce qu'un boulet de France l'avait emporté dans l'Océan.

Comme ces pensées arrivent naturellement à l'esprit, lorsqu'on entre, par une belle soirée d'été, dans le parc de Green-

wich, élisée tranquille, où passent les ombres des siècles héroïques ! Ce parc est une des plus belles promenades qu'on puisse voir. La symétrie n'y a pas apporté son compas; le sable n'en couvre pas les allées : c'est une longue et molle ondulation de collines, revêtues d'un riche velours de gazon, pailleté de marguerites et de pervenches. Là, tous les arbres du nord se groupent en petites familles, se déroulent à perte de vue, s'écartent en clairières, selon leurs fantaisies, avec une admirable indépendance de végétation : rien ne les gêne dans leurs allures; ils ont toute la grâce naturelle de la forêt, et ce charmant dévergondage de parure que l'homme sait si bien gâter, en essayant de l'ennoblir. Il n'est pas de tapis de boudoir plus doux aux pieds que cette pelouse ouatée, qui descend et monte, s'élève et s'incline comme une grande vague d'azur, et vous porte, avec une souplesse voluptueuse, des rives de la Tamise, au sommet de la montagne, où le fameux Observatoire de Greenwich s'entretient avec le ciel et avec la mer. C'est de là qu'il faut voir Londres, quand cette ville a déposé son voile de brume, et se révèle dans toute sa majestueuse immensité.

Par-dessus l'ondoyant rideau de mâts qui suit les sinuosités de la Tamise, on aperçoit Londres, qui semble sortir de l'eau comme une autre Venise; les édifices sont perdus dans le bas du tableau, mais tout le ciel est rayé, à l'horizon, de clochers, de tours, de colonnes, semés avec une profusion incroyable; le dôme de Saint-Paul semble descendre des nues, comme un aérostat, et aux dernières limites, les deux tours de Westminster se posent comme les colonnes d'un empire au-delà desquelles est le néant. A la distance où l'on se trouve de ce spectacle, on ne voit aucun mouvement, aucune agitation, rien de vivant qui anime ce monde; on n'entend aucun bruit s'élever de cette cité qui jamais ne dort, qui toujours gronde, et dont le nom résonne à l'oreille comme l'écho d'un grand tumulte lointain. Il y a quelque chose de mystérieux dans cette contemplation qui, du haut de la montagne, embrasse un horizon si retentissant de près, et silencieux, de

loin, comme le désert. Il semble quelquefois qu'on assiste à la révélation d'un mirage, où les eaux, les dômes, les coupoles, flottent avec des contours vaporeux et des formes indécises, dans une gaze de nuées. Souvent, grâce à l'obsession de cette idée, j'ai cru que le miroir du ciel réflétait Venise, la ville du silence tumulaire, et qu'un angle immense, parti de la Brenta, et brisé contre un nuage, retombait avec son apparition, sur une terre inconnue qui se déroulait devant moi. C'est, je crois, une des plus solennelles émotions que puisse rencontrer le voyageur; le poète trouve là tout ce que la nature du nord a pu combiner de plus grand, dans son association avec l'homme : l'annotateur qui descend, où, si l'on veut, qui s'élève aux idées matérielles, est saisi d'étonnement lorsqu'une voix lui crie que cette ville, morte à l'horizon, attire à elle vingt mille navires par an, et que ses importations s'élèvent à près de deux milliards. C'est donc un monde à part, tombé dans notre monde; Londres est attaché au globe, comme une décoration d'honneur.

On aime à voir ainsi cette ville de loin, avec sa couronne de clochers, à dentelles; on aime à la voir ainsi, de loin, dans son auréole de puissance, comme une de ces peintures colossales suspendues aux plafonds des basiliques, et dont l'éloignement dissimule des vices que l'œil saisit de trop près. Allez voir Londres, du haut de l'Observatoire de Greenwich, et oubliez tout ce que ses beaux quartiers roulent d'impureté vivante, et de misère fétide, aux lueurs nocturnes du gaz. Et puis, qui sait si une des conditions de la grandeur, n'est pas d'être tachée d'ulcères? Quand vous passez sur *London-Bridge*, toutes les voix de l'air vous crieront de ne point voir ce qui pleure et se putréfie à vos pieds; regardez en haut, et vous découvrirez, de la troisième arche de ce pont, cinquante clochers qui montent aux nues, et qui dans leur langue muette et symbolique, vous conseillent de les imiter.

De l'autre côté de Londres, la promenade en paquebot du dimanche vous donnera un contraste des plus curieux : on va vous débarquer à Richmond.

La route de terre qui conduit à ce village est une longue rue, bordée de jardins, arrosée comme une allée de parc, éclairée par des candélabres au gaz. On croit n'avoir pas quitté Londres, et l'on voyage sur un grand chemin! L'hôtel de l'*Étoile* et de la *Jarretière, Stard and Garter,* est le rendez-vous de la bonne société. C'est un hôtel qui humilie singulièrement nos indigentes auberges de France. Des tapis élégans couvrent tous les parquets, et montent avec tous les escaliers. Des salons splendides sont préparés aux convives, avec un luxe éblouissant de dressoirs et de tables; les balcons, garnis de persiennes, s'ouvrent sur une campagne, tout empreinte d'une couleur mélancolique, à laquelle on s'attache comme au spectacle taciturne de l'Océan. Richmond repose dans une ceinture de forêts et de prairies, et semble dormir si profondément, que tous ceux qui passent, parlent bas de peur de le réveiller. En fermant les yeux, on se croit dans un désert; en les rouvrant on est surpris de tout ce mouvement silencieux et grave qui vous entoure. Des voitures arrivent et partent; des palefreniers pansent des chevaux; des fashionables galoppent sur la pelouse; des familles se promènent; des tables, entourées de convives, apparaissent à toutes les embrasures des balcons, sans qu'une seule voix discordante vienne briser cet unisson de silence, que le plaisir accorde encore, comme un devoir, à la sévérité du dimanche puritain. Pour consoler l'étranger de cette contrainte, on lui sert des dîners exquis à Richmond; les Français y trouvent même du pain.

A Richmond une belle journée d'été vous initie dans les secrets de la nature du nord : c'est une révélation inattendue qui donne un charme nouveau à tout ce qui est prairie, bois, lumière, horizon. Ce n'est ni un paysage de Claude, ni un paysage d'Hobbema. Il y a sous le ciel un voile transparent qui n'est pas la brume, et qui tamise les rayons du soleil, en les épanchant, avec la teinte de l'iris, sur une campagne tranquille, et sur des masses infinies d'arbres, ces jolis arbres si bien découpés, et qui prennent tous des poses charmantes. J'ai vu fort souvent Richmond, cet été; je l'ai

toujours vu sous cet aspect, et il me semble impossible qu'il puisse revêtir une autre physionomie. On y chercherait en vain ces horizons déliés qui flottent dans un azur limpide, cette poussière scintillante qui tombe du soleil en atomes d'or; cette atmosphère passionnée que le démon du midi répand autour des chauds paysages de l'Orient; c'est toujours une nature à demi voilée, recueillie, nonchalante, qui ne conseille ni l'amour, ni la haine; qui vous donne son calme, sa quiétude, sa mélancolie, et vous offre ce bonheur monotone qui se compose de l'absence de toute émotion Je ne suis point étonné que souvent d'illustres proscrits, des poètes malheureux de leur génie, des philosophes qui avaient perdu la sagesse, des penseurs qui désespéraient du bonheur, et qui s'étaient résignés à le chercher dans la monotonie des sensations communes, soient venus se réfugier à Richmond, pour s'envelopper de sa tranquille atmosphère, comme d'un manteau de stoïcien.

Vous avez vu la Tamise à Greenwich, dans sa majesté océanique; vous avez vu le géant : Richmond vous montrera l'enfant au berceau. Au pied de la colline, on trouve une anse ombragée où flottent les canots de la promenade; il faut remonter le courant de la rivière, rien n'est si doux un soir d'été, aux approches de la nuit. Les deux rives sont garnies de pelouses saillantes et massives; au dessus s'arrondissent les coupoles des arbres, et au fond des allées dorment des villas anglaises, dont les briques rouges se détachent avec bonheur sur les massifs verts. C'est comme une rue délicieuse avec ses maisons et ses jardins; vous vous promenez dans le ruisseau. On vous montre la maison où Pope chanta Windsor; le château où Henri VIII couronnait de roses ses amours avant de les ensanglanter; l'ermitage où le duc d'Orléans, roi des Français aujourd'hui, vécut dans les mauvais jours de son exil, et d'autres résidences encore, où sont attachés des noms et des souvenirs moins retentissans. A mesure que la rame brise le courant, on s'aperçoit que le ruisseau se rétrécit à chaque élan du canot; on cherche la

Tamise ; l'eau manque sous la quille ; une forêt d'herbes fluviatiles entrave la navigation ; on ne vogue plus que sur des rameaux souples et flottans ; encore quelques coups de rame, et vous buvez la Tamise dans un gobelet. C'est la plus étonnante fortune de rivière qu'on puisse voir. Comment, s'écrie-t-on, voilà donc ces gouttes d'eau, qui, quelques pas plus loin, feront trembler sur leurs piles cyclopéennes les ponts de Westminster, de Waterloo et de Londres ! Voilà ces gouttes d'eau qui diront à l'Océan recule, et l'Océan reculera ! Ainsi commencent toutes les grandes choses ; je ne suis point étonné que l'homme qui désespère de l'avenir choisisse Richmond pour sa résidence ; il voit toujours devant ses yeux couler l'espérance en action : rien ne console comme ce filet d'eau qui se débat contre un brin d'herbe, et qui, le ciel aidant, se gonfle un peu plus loin, coupe une capitale en deux, emporte des flottes, et fait alliance avec la mer.

Études de Mœurs.

LES AFFECTATIONS.

Shéridan voulait donner ce titre à l'une de ses comédies. Que n'a-t-il rempli un tel cadre, la comédie de l'époque aurait été faite. Le progrès intellectuel dont on nous parle ne se trouve répandu qu'à la surface et à l'épiderme de la société ; c'est l'affectation qui est partout, qui déploie ses ailes sur la taverne et sur la cour, sur l'église et le corps-de-garde ; l'Europe entière en est contagiée; les hauteurs mêmes de l'intelligence ne se trouvent pas à l'abri de cette peste morale. Que de vanité, de prétention et de faiblesse dans le chambellan Gœthe, le poète Byron, le petit Thomas Moore, l'érudit allemand, en général, et le littérateur français de second ordre, qui doit nécessairement arriver à tout, parce que M. Thiers est devenu premier ministre.

Il y a des époques où la grossièreté même devient affectée. Ce n'est plus l'émanation d'une brutalité naturelle, le résultat d'un sentiment vulgaire ou d'une éducation manquée ; c'est un emploi différent et bizarre de l'amour-propre. Tel qui vous tendrait la main pour la serrer cordialement, vous lance un : *Comment vous portez-vous?* protecteur, parce qu'on le regarde et qu'il n'est pas fâché d'avoir eu l'air impertinent. Celui-ci, qui vous rencontre, vous donne le bout de son petit doigt à toucher, ou met une sourdine à sa voix de basse, pour en corriger la puissance et l'âpreté. Cet homme, qui rugirait s'il suivait son penchant naturel, souffle et respire à

peine. Les uns sont envers vous d'une condescendance blessante; les autres vous regardent à peine. L'ancien ami de votre père ne vous reconnaît pas : Pardon, Monsieur, votre nom, s'il vous plaît? Vous vous appelez Joseph : on vous nomme Alexandre. C'est ainsi que Voltaire ne voulait point appliquer son nom véritable au petit Poincinet, qui devenait tour à tour Pourcinet et Poissinet.

La plupart des hommes de lettres avides de succès, soumis à une renommée équivoque, élevés au hasard, se sont entendus pour jeter sur les mœurs de France et d'Angleterre un grand voile d'affectation; vous en trouvez, même parmi les subalternes et les domestiques, des échantillons curieux; rien ne se fait comme la nature voudrait qu'on le fît. Maintenant que toutes les aristocraties se détruisent, je ne sais ce que l'on n'inventera pas pour attirer l'attention. Ce magasin de vieilles cuirasses, cette collection d'estampes qui chasse le maître, cette manie guerroyante frappe tous les regards. Ce sont des folies voulues et commandées par le besoin d'être adoré; on croit imiter ainsi les grands hommes : erreur. Bonaparte ne pourra jamais être copié. Shelley faisait avec un peu plus de prétention le même métier que nous avons signalé plus haut. Le christianisme ne convient pas à leur époque; ils font de l'anti-christianisme; demain ils feront du néoplatonisme, si vous voulez. Le duc de Wellington et Bernadote ont su soutenir simplement, avec une douceur énergique et modeste, le poids de leur fortune. La même chose est arrivée à Valter Scott, qui a dû soutenir en outre les vicissitudes du sort le plus capricieux. Les classes bourgeoises qui règnent aujourd'hui se laissent envahir à tous les rangs de la société; les femmes même cèdent à l'influence générale : on ne trouve plus guère la duchesse d'autrefois, si haute et si fière, si spirituelle en même temps et si naturelle dans ses grands airs. Il faut être remarqué à tout prix. A ce désir on sacrifie et son repos et sa raison. Il faut qu'un rayon de la vogue tombe sur vous. Toute la cour de Bonaparte se ressentait de cette influence, que Bernadote seul a su repousser. On veut être plus

grand, plus spirituel, plus brillant, plus ingénieux que l'on n'est naturellement. On fait du monde entier un théâtre où personne ne joue son rôle : le ladre fait le généreux, le bavard affecte la discrétion, et les vices eux-mêmes sont falsifiés.

— Ne croyez pas un mot de ce qu'on vous dit sur mon compte et sur celui de madame Brisell, dit un fat qui fait retentir sa cravache sur sa botte à l'écuyère.

— J'aime à dépenser, je dépense trop ; mais je ne peux pas souffrir d'être volé, dit l'avare qui fait le prodigue.

J'ai connu des haillons vaniteux, des chapeaux brisés et malpropres qui ne voulaient qu'être remarqués. L'affectation fait arme de tout, même du ridicule qu'elle appelle comme une espèce de considération. Il y en a qui écrivent mal tout exprès, afin que l'on dise que leur écriture est celle des hommes de génie. Il y en a de malades, de vaporeux, de sympathiques, de misantropiques, d'acerbes, de grotesques : quels talens ce peuple possède ! Si un bon article anonyme prend sa place dans les pages d'une Revue, vous rencontrez à tous les coins de rue le signataire de l'article, celui qui s'est caché sous des initiales modestes, et qui veut bien trahir l'incognito en votre faveur. Malheureusement cet incognito est si souvent trahi, et l'article a tant d'auteurs, que vous êtes bien embarrassé de soupçonner le véritable. Il y a telles romances dont huit auteurs de ma connaissance ont réclamé la nue propriété, et je connais très bien le vénérable coupable, car c'était moi. Pauvre humanité ! Meilleur des mondes, combien peu de gens tu renfermes qui sachent accomplir parfaitement bien un seul des objets dont il se charge ! A cette impuissance presque universelle, à cette universelle naïveté, se joint une affectation sans bornes. Chez les hommes, je ne puis m'empêcher de la mépriser ; chez les femmes, c'est un caprice presque enfantin qui s'excuse et s'explique de lui-même. D'ailleurs la destination des femmes les rapproche beaucoup plus de la nature, et leurs habitudes, comme leurs affections, les maintiennent dans cette voie : elles se donnent des airs ; mais

quelle conséquence peuvent-ils avoir. Dans les rangs inférieurs de la société, les femmes prétentieuses sont bien rares; les hommes prétentieux sont si communs qu'on en ferait des armées. Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus l'affectation virile diminue, plus elle est corrigée par le savoir-vivre, l'habitude du monde et l'usage des affaires.

Comment s'armer d'une sévérité cruelle contre les mille afféteries innocentes et ingénues qui remplissent un salon de femmes? Celle-ci se laisse aller tout entière sur votre bras, comme si elle voulait vous indiquer sa parfaite indifférence et le peu de crainte que lui inspire une telle situation; celle-là vous touche à peine de son petit doigt, comme si elle craignait que vous ne fussiez d'une nature trop indigne de ce contact. Un quadrille est un excellent théâtre pour toutes les espèces d'affectations possibles : on peut causer avec une personne de la galerie, oublier son partner, affecter la mélancolie ou parler politique, selon la circonstance. Voyez un peu si une jeune femme, qui sait le monde, traitera de même un capitaine de dragons et un jeune duc et pair. J'ai commencé par l'état militaire, et je me souviens très bien du sourire mêlé de crainte avec lequel on me recevait alors; plus d'une aventure piquante a même résulté de la méprise à laquelle donnait lieu une situation équivoque qui me plaçait entre la pairie et les épaulettes de lieutenant. Me permettrez-vous d'en raconter une, une seule, qui expliquera un peu le manége permanent de ces délicieuses créatures. Hélas! le temps n'est plus où les tantes et les mères me prodiguaient leurs bénévoles attentions; je recevais trois invitations à dîner, tandis que mes camarades en recevaient une : ou j'étais quelque chose, ou mon avenir inspirait confiance, ou l'on comptait avec moi et sur moi. C'est que j'avais un oncle; cet oncle était riche, célibataire et titré; il m'aimait; nos relations étaient intimes et familières; et je ne sais cependant quel instinct de conviction me persuadait que l'excellent oncle ne me laisserait pas un denier de sa fortune. C'était un pressentiment non raisonné. A quoi cela tenait-il?

Je l'ignore. Je n'avais jamais eu de succès qu'auprès de mes égaux ou de mes égales; mon oncle adorait la grandeur, il se courbait devant la grandeur. Puissant ou opulent, il aimait l'étiquette; je la détestais. La présence d'un comte ou d'un vicomte le courbait jusqu'à terre; elle me faisait fuir. Nous nous entendions fort bien peut-être à cause de cette dissemblance et de ce contraste; mais je savais qu'il ne me donnerait rien pendant sa vie ou après sa mort, si ce n'est son amitié.

Voilà ce que les mères ignoraient : corsaires du mariage, portant le pavillon de leurs filles, elles s'empressèrent de courir sur moi. Elles avaient grand tort, comme on va le voir. Mais pourquoi m'amuserais-je à répéter une vieille et fort commune histoire; pourquoi dirais-je au lecteur comment madame Brassely a été déçue par une apparence de fortune que mon excellent oncle a eu soin de léguer à un homme trois fois plus riche que lui ? Je tournerai court comme Sterne, et je ne dirai pas un mot de ce que j'ai promis à mon malheureux lecteur, qui se vengera d'ailleurs par une complète indifférence.

L'affectation chez les femmes à la mode prend un caractère pour ainsi dire mécanique, dont l'observateur ne peut s'empêcher d'être blessé. Une femme doit-elle être une poupée à ressort ? Que faire de ces pâles visages, de ces figures de cire, de ces existences inanimées qui, couvertes de soie et de gaze, passent en revue devant nous. C'est à ce point d'existence presque mécanique que l'éducation anglaise d'une part et la flatterie de l'autre, amènent ces personnes si enviées que l'on appelle des héritières. La pire des affectations est, ce me semble, celle qui réduit au néant toutes les facultés : gaîté, vivacité, sentiment des arts, naïveté, expression, tout s'annulle ; il ne s'agit plus que d'exécuter régulièrement certaines fonctions et certains mouvemens que la société impose : on salue, on s'assied, on marche, on danse avec une exactitude parfaite; dans un corps plein de fraîcheur et souvent de beauté, le cœur se dessèche et se pulvérise. Rien

n'est amusant, ce me semble, comme de voir en face l'un de l'autre, dans un quadrille moderne, la poupée femelle et la poupée mâle, bien apprises, bien dressées et mortellement ennuyeuses. J'avoue que l'éducation de la poupée peut être parfaite : mais, plus cette perfection est complète, plus cette perfection est ennuyeuse, plus on s'aperçoit que c'est le fruit d'un siècle tout mécanique, d'une civilisation industrielle, d'un jeu de ressort auquel l'ame manque.

Je me souviendrai toujours de la fashionable affectation d'une de nos grandes dames de la cour de Georges IV, la reine des salons pendant son époque. « On m'a dit, Madame, dit-elle un jour à la spirituelle madame de C..., que vous me trouviez bien jolie et bien sotte.—Non, Milady, répondit la Française, je ne l'ai jamais dit, mais je l'ai souvent ouï dire. »

(*Fraser's-Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences médicales.

Etat des Sciences médicales en Perse. — Il est facile à celui qui a lu l'Hayji-Baba de Morier de se faire une idée exacte de l'état des connaissances médicales et chirurgicales des Persans. Rien ne fait mieux connaître le caractère du Mahométan que l'infériorité dans laquelle il est resté par rapport à l'Europe, malgré les nombreuses communications qui se sont établies entre l'Orient et l'Occident. La plupart des peuples de l'Asie se croient aujourd'hui la même supériorité qu'à l'époque de leur plus grande puissance, sous les califes.

Si la médecine et la chirurgie ont fait de rapides progrès en Turquie et en Egypte, c'est grâce aux efforts de quelques Européens actifs et éclairés; les Persans en sont encore réduits, dans toutes les maladies graves, aux prédictions des astrologues et aux incantations mystiques de leurs hakkims; souvent l'infortuné patient meurt faute de soins, lorsque l'emploi des moyens convenables lui aurait facilement conservé la vie. Avec les étranges doctrines des maladies chaudes et froides, des remèdes mâles et femelles qu'ils ont empruntées aux ouvrages des Arabes des XIIe et XIIIe siècles, tels que Rhosa, Abenzoar, Abosenna, Sibusenna, ignorant d'ailleurs les premiers élémens de l'anatomie, de la physiologie et de la chimie, ils ne pourront jamais faire de progrès dans l'étude des sciences médicales. Tant qu'un prince entrepre-

nant n'aura pas renversé, comme l'a fait le sultan Mahmoud en Turquie, la barrière qu'élèvent les croyances religieuses, et ne les aura pas forcés à surmonter les obstacles que la nature exclusive de la loi de Mahomet semble avoir jetés à dessein sur la voie des améliorations, la médecine en restera au point où elle en était il y a six ou sept siècles. Les médecins persans sont très satisfaits de leurs connaissances, ou plutôt de leur ignorance, et ils repoussent bien loin toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour les mettre sur la trace des vrais principes de l'art. L'homme qu'on verrait disséquer serait pris pour un impie, et on le fuirait comme un être dégradé. Celui qui ferait des expériences chimiques passerait pour être en correspondance avec le diable, et serait immédiatement regardé comme un magicien; tant il est vrai que les préjugés des Persans s'opposent à toute espèce de progrès.

La profession de la médecine en Perse est divisée en trois classes : les droguistes, les barbiers et les docteurs (*hakkims*). Les premiers ont presque tous de petites boutiques dans les bazars, où sont exposées leurs drogues pour le détail. La plus grande partie de leurs provisions consiste en herbes sèches et en plantes pour les fomentations, les décoctions et les infusions, qui sont les trois branches les plus lucratives de leur commerce, bien que, depuis quelques années, ils aient reçu par la voie de la Géorgie de petites quantités de produits chimiques fabriqués en Europe, et surtout à Moscou, tels que le sulfate de fer et de cuivre, le sulfate de quinine, le quinquina, l'alun, le borax, le bitartrate de potasse, les carbonates de soude et de potasse et l'acide tartrique. On trouve encore quelquefois dans leurs boutiques le calomel, qu'ils débitent sous le nom de poudre blanche, et aussi, mais bien plus rarement, et seulement chez ceux qui passent pour être le mieux approvisionnés, les préparations d'antimoine. Ils possèdent encore l'euphorbe, l'élatérium, le ricin, le séné, la rhubarbe, le sel de tartre, la gomme, et certaines herbes aromatiques qui croissent sur les montagnes.

Le seul formulaire que possèdent les droguistes persans, et qui, comme tous leurs autres ouvrages, est manuscrit, est celui de Noured-din-Mahomet-Abdalla-Kakkim-ain-el-Melek-Shiragi, dans lequel on trouve une masse de substances insignifiantes et inutiles, formulaire qui a été évidemment compilé des auteurs grecs, latins et arabes. Ils consultent aussi les traductions d'Hippocrate, de Galien, de Pline, de Paracelse, ainsi que les ouvrages de quelques médecins arabes, Rhasès, Aba-Senna, Iba-Senna, les canons d'Aba-Senna-Abinsoar, etc., et quelques autres d'une moindre importance.

La partie dans laquelle ils ont le plus de connaissances est celle des poisons, dont le plus grand nombre paraît appartenir au règne végétal, bien qu'ils sachent employer les poisons métalliques, tels que l'arsenic et le deutochlorure de mercure; ils se procurent ce dernier à Tiflis, en Géorgie. Ils sont renommés dans tout l'Orient pour leur habileté dans les combinaisons chimiques et la dextérité avec laquelle ils les emploient; car ils sont généralement les agens passifs de leurs princes, qui les paient bien pour cette espèce de service. Quelques-uns d'entre eux prétendent avoir le pouvoir d'ôter la vie dans un temps donné, parce que, pour mieux cacher leurs procédés, ils joignent les prédictions astrologiques. Dans ce cas, cependant, ils n'oublient pas le point important de leur mission, et ils ont soin de mêler de temps en temps, aux alimens de la victime qui leur est désignée, une quantité de poison assez considérable pour être assurés d'obtenir l'effet qu'ils désirent, et que le malheureux est porté à attribuer à l'action terrible et extraordinaire de certaines conjonctions défavorables des étoiles, qui exercent sur lui une influence funeste et graduellement destructive. Dans d'autres cas, ils emploient des poisons d'une action plus puissante et plus évidente, tels que l'opium, l'arsenic, etc. Les droguistes persans gardent le plus profond secret sur la nature de ces combinaisons vénéneuses. Les seules que nous ayons pu arriver à connaître sont les suivantes : le cinabre, l'acide arsénieux, la poudre de diamant

ou d'émeri. Cette dernière, qu'ils mêlent avec le pilau, produit, disent-ils, une dysenterie grave qui se termine ordinairement par la mort. Une de leurs préparations les plus funestes se compose de suc d'euphorbe, d'un insecte très venimeux, et du mucus d'intestins pris sur une personne morte depuis peu de temps de la dysenterie. On doit détacher ce mucus avec un couteau rouillé, et le mettre dans un petit pot avec de l'eau bouillante. Ils regardent cette combinaison comme douée d'une grande énergie; elle fait mourir, selon eux, de plusieurs manières bien différentes, et détermine soit une hydropisie, soit une inflammation intestinale, soit une fièvre nerveuse de mauvais caractère qui se termine par le typhus. Dans quelques cas, le malade semble languir pendant trois ou quatre jours, tandis que dans quelques autres il périt en moins de trois ou quatre. Des hommes dignes de confiance nous ont dit aussi que le mucus détaché des intestins d'une personne morte récemment de la dysenterie est considéré par les Druses et certaines tribus du Liban comme un poison puissant et énergique; on lui attribue aussi cette propriété dans différentes parties de la Syrie. Les droguistes persans jouissent, en général, de la plus mauvaise réputation : astucieux et serviles, ils ne se font aucun scrupule d'obéir aux volontés sanguinaires de leur maître, même contre les plus chers de leurs amis.

Les poids qu'ils emploient sont: le *shafgran* et le *demi-shafgran,* monnaie d'argent de Perse qui vaut environ 10 pence, et dont le poids se rapproche de notre demi-gros. Ils se servent aussi de grains d'orge. Leurs plus fortes mesures sont l'oka et le *manu,* qui varient suivant les localités. L'un des articles que l'on trouve le plus communément dans la boutique du droguiste persan, c'est le *choubchini,* ou racine de china, qu'ils emploient dans toute espèce de maladies; qu'elle soit inflammatoire, asthénique ou chronique. Aucune affection ne peut lui résister; car ils le regardent comme un spécifique souverain pour toutes les maladies auxquelles l'homme est exposé. Les vertus de cette plante sont célébrées dans

un ouvrage écrit en persan, et qui est désigné sous le titre euphonique de *Choub-Chini.* Quand on l'administre, le malade garde la chambre ; on ferme les portes et les fenêtres, et on empêche tout accès de l'air extérieur. On lui donne alors une forte décoction de choub-chini, et on le couvre de vêtemens jusqu'à ce qu'il éprouve une forte transpiration.

La partie la plus curieuse de la boutique du droguiste persan est celle où sont les prophylactiques ou moyens propres à prévenir les maladies. Ce sont généralement des bezoars ou des pierres saintes de La Mecque qui ont été consacrés par les mollahs ou les derviches. « Le padzecher, disent les Persans, est le roi des médicamens; c'est le plus puissant protecteur de la vie ; jamais un insecte vénéneux n'ose attaquer l'être fortuné qui possède un bezoar ; les scorpions l'évitent avec soin, et regardent, quand il est passé, s'ils conservent leur queue ; les mouches de Miairna fuient loin de lui ; les serpens ne traversent jamais le chemin qu'il a suivi. Il est inutile, disent les princes, de chercher à empoisonner un tel homme; car un charme préserve sa vie. » Les Persans font dériver le mot de *pader-i-zcher,* le père ou le maître du poison, tandis que les Arabes et les Syriens le font venir du mot chaldéen *el bezoard.* Les droguistes les tirent de Bockara, dans l'Inde, et de quelques autres endroits, et leur donnent souvent des prix considérables. J'en ai vu un sur le bras d'une dame persane que l'on estima de 20 à 30 tomans (de 10 à 15 liv. st.); dans les cas d'épidémie, le prix s'en élève encore beaucoup plus haut. Les calculs urinaires appartiennent à cette classe de médicamens ; mais on pense qu'ils sont souvent fraudés par les droguistes : aussi on leur préfère le vrai bezoar des Perses. J'eus un jour l'occasion de voir administrer ce puissant spécifique à un malade qui avait été mordu par un scorpion. Le droguiste, qui avait en sa possession ce trésor inestimable, tira le bezoar de sa poitrine, et, après l'avoir échauffé du souffle de sa respiration et l'avoir trempé dans du lait frais, il l'appliqua sur la piqûre. La solennité de cette action fut encore re-

levée par la pompe avec laquelle il répéta sa prière supplicatoire.

Bizinellah, el rahman, el rathecam, la illa, il hulla (au nom de Dieu tout puissant et tout miséricordieux, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu). Je ne vis cependant aucun changement dans l'état du malade après l'application et l'emploi de ce que les Persans considèrent comme la substance et le complément de leurs croyances médicales. Quelquefois aussi ces boutiques offrent de petites quantités de salsepareille que les Persans appellent *sarsa* et *cascarilla;* quelquefois encore ils font venir de Tiflis de petites quantités de nitrate d'argent que les Persans et les Arabes appellent *hagr* et *gehenna,* pierre de l'enfer : c'est la pierre infernale des Français, ainsi nommée à cause des douleurs que produit son application. Dans ces dernières années, les Anglais et quelques autres voyageurs ont laissé aux droguistes d'Ispahan et de Bagdad de petites quantités d'ipecacuhana et de tartre stibié, que ceux-ci ont revendues avec un énorme profit. Ayant un jour besoin de deux grains d'émétique, on me les fit payer sur le pied de 2 shillings 6 deniers. Les droguistes tiennent aussi, pour les femmes qui veulent se faire avorter, un grand nombre de préparations différentes. L'une d'elles que j'ai analysée, et qu'ils vantent comme un cosmétique précieux, est composée de l'un des poisons les plus énergiques dissous en petite quantité dans de l'eau de rose colorée avec du pavot rouge. Cette préparation, appliquée sur la peau produit une vive démangeaison et une sensation semblable à celle que détermineraient des aiguilles et des épingles enfoncées dans les chairs; les vaisseaux de la peau s'injectent, et 24 heures après l'application de cette solution, l'ancien épiderme tombe, laissant au-dessous une nouvelle couche d'un épiderme fin et délicat. Ils vendent aussi le *khenne* pour colorer les pieds et les mains et noircir les cheveux, et quelquefois aussi du sulfate d'antimoine actif pour colorer les sourcils. Cette préparation, dans toute son impureté primitive, est seulement réduite en poudre, et après avoir été mouillée avec de l'eau, elle est appliquée

sur les cils auxquels elle communique le brillant du noir de jais.

Cette substance est si irritante de sa nature, que vous rencontrez rarement une femme persane qui ne soit pas affectée de maladies cutanées; mais telle est la force de l'habitude et du désir de plaire, qu'aucun motif ne peut les empêcher de se servir de cette substance pour donner plus de vivacité à leurs regards et ajouter à leurs charmes, et cependant leurs figures, réellement jolies et pleines d'expression, n'ont pas besoin de ce secours.

Le droguiste persan se tient toujours assis dans sa boutique, les jambes croisées et fumant sa chibouque. Il reçoit les acheteurs avec une politesse exquise; en vous demandant si votre santé est bonne, il vous assure que votre personne a métamorphosé sa boutique en un jardin; que votre présence est plus précieuse à ses yeux que tous les trésors de l'Arabie, ou bien, si vous êtes docteur, il vous dira que votre science pénètre ses drogues, et votre condescendance son cœur.

Sciences physiques.

Poids, taille et force de l'homme. — M. Forbe a présenté naguère, à la société royale d'Édimbourg, un mémoire qui comprend les résultats des expériences qu'il a faites sur huit cents étudians de l'université d'Édimbourg, âgés de quatorze à vingt-cinq ans. Elles sont destinées à jeter quelques lumières sur les lois du développement physique avec l'âge, mais plus particulièrement à fournir des données pour établir des comparaisons entre différentes nations. Dans ce but, on a eu soin de distinguer les Écossais et les Irlandais des Anglais; et, quoique les individus appartenant aux deux dernières classes aient été comparativement peu nombreux, néanmoins la coïncidence des résultats, quant aux trois élémens du *poids*, de la *taille* et de la *force*, donne quelque valeur à cette partie de ces recherches.

Les poids sont exprimés en livres anglaises et comprennent les vêtemens, la taille en pouces anglais, y compris la chaus-

sure et la force en livres du dynamomètre de Regnier. Toutes ces données, pour les différens âges, sont exprimées par des projections sur du papier réglé, et en interposant les courbes pour en déduire des résultats moyens, dont l'auteur a dressé le tableau. On a établi ensuite une comparaison avec les résultats obtenus par M. Quetelet, en Belgique, sur des individus appartenant à la même condition; en voici les principaux termes :

1° Sous le rapport du poids, de la taille et de la force, il y a coïncidence, dans la forme des courbes, avec celle de M. Quetelet;

2° En Angleterre, les progrès vers la maturité semblent plus rapides dans les premières années de la vie (quatorze à dix-sept), qu'en Belgique, et plus lents ensuite. Cette circonstance est plus fortement marquée dans les courbes anglaises que dans les courbes écossaises;

3° Le développement physique des habitans de l'Angleterre est notablement supérieur à celui des Belges; c'est relativement à la force qu'il est le plus grand (un cinquième de la totalité); relativement à la taille, il est moindre.

4° Autant que les courbes anglaises et irlandaises peuvent être considérées comme correctes, elles indiquent que les Anglais sont, de tous les peuples de la Grande-Bretagne, ceux qui sont le moins développés à un âge donné; les Écossais sont ceux qui le sont le plus; les Irlandais occupent la place intermédiaire.

5° Le maximum de la taille arrive à l'âge de vingt-cinq ans.

6° Tous les développemens croissent pendant la période d'observations (quatorze à vingt-six ans), et tous croissent plus lentement à mesure que l'âge augmente.

Sciences naturelles.

Observations sur le glaucus hexapterygius. — Le mémoire d'où sont extraites ces observations a été lu à la Société zoologique de Londres, par M. Bennett, surintendant du Musée australien de Sydney, dans la Nouvelle-Galles.

Le 20 avril 1835, me trouvant, dit ce naturaliste, dans une traversée d'Angleterre à Sydney, à 4° 26' nord de latitude et 19° 30' ouest de longitude, je pris, dans un moment de calme, un grand nombre d'individus de l'espèce *glaucus hexapterygius*, dont les uns étaient dans un état de conservation parfaite et les autres plus ou moins endommagés; au moment où je les fis passer du filet dans un verre d'eau de mer, ils reprirent immédiatement leur activité, et flottèrent dans l'élément liquide offrant de vives couleurs et des formes qui excitèrent l'admiration des assistans.

Le dos de l'animal, aussi bien que la partie supérieure des nageoires et des appendices digitaux, de la tête et de la queue, était d'une couleur pourpre variant fréquemment dans son intensité, et l'abdomen ainsi que toute la surface inférieure d'un beau blanc de perle qu'on eût dit émaillé. La longueur de ces individus, mesurés de l'extrémité de la tête à la queue, lorsqu'ils étaient étendus à la surface de l'eau, était d'un pouce trois quarts, quelquefois il y avait une ligne ou deux de plus ou de moins. Le corps de l'animal était à peu près cylindrique et se terminait par une queue qui va en diminuant graduellement et finit par une pointe très-délicate. La tête est courte et garnie de très-petites lenticules coniques disposées par paires, deux supérieures et deux inférieures; il a trois nageoires bronchiales de chaque côté opposé, palmées et digitées à leur extrémité. Le nombre des digitales varie et les centrales sont les plus longues. Les premières nageoires bronchiales, celles qui sont situées le plus près de la tête, sont plus fortes que les autres. La bouche est ornée de mâchoires osseuses. Le corps est gélatineux et couvert d'une membrane mince et extrêmement sensible. Ces petits animaux étaient très-délicats et d'une organisation très-fragile ; bien que j'en eusse pris un grand nombre, il n'y en avait que peu qui fussent dans un état de conservation parfaite, les uns manquaient d'une ou de plusieurs nageoires, les autres étaient complétement désorganisés. Chez aucun des individus que nous prîmes pendant ce voyage, la ligne argentée qu'ils présentent

sur le dos ne parcourait toute la longueur de la tête à l'extrémité de la queue. On prit en même temps plusieurs *porpites* qui leur servent d'aliment.

Ce ne fut pas sans un vif chagrin qu'on vit avec quelle rapidité disparaissait la beauté de ces intéressans petits êtres au moment où ils mouraient sans qu'il y eût aucun moyen de la leur conserver. Lorsqu'on les plaçait dans l'alcool, les digitations qui terminent les nageoires se contractaient aussitôt, la belle couleur pourpre s'évanouissait, et le blanc de perle qui recouvre toute la face inférieure disparaissait, en sorte qu'en moins d'une heure ce beau mollusque était entièrement décomposé. Quelques mollusques perdent promptement leurs couleurs après leur mort, mais ils conservent leurs formes pendant long-temps; il n'en est pas de même du *glaucus,* qui perd à la fois et ses brillantes couleurs et ses formes élégantes. Lorsqu'on le tient dans la main, la surface abdominale perd bientôt ce beau blanc de perle, dont nous avons déjà parlé, et ressemble alors à une petite vessie transparente dans laquelle on observe les viscères et un grand nombre de bulles d'air. Lorsqu'on ouvre l'abdomen, on voit sortir beaucoup de ces bulles qui probablement contribuent à maintenir l'animal au-dessus de l'eau.

La figure du *glaucus hexapterygius,* dans l'ouvrage de Cuvier sur les mollusques, est assez exacte; mais il est impossible de retracer par la gravure l'excessive délicatesse et la beauté de ce mollusque. Il y a cependant, dans la représentation qu'en a donnée Cuvier, deux erreurs, au moinsr elativement aux individus que j'ai observés : les appendices des nageoires ne sont pas suffisamment unis à la base, et l'orifice anal est placé à droite tandis qu'il est à gauche.

Lorsque l'animal est en repos, il laisse tomber une ou plusieurs de ses nageoires, mais aussitôt qu'on le touche il les ramène à leur première position; en exécutant ce mouvement, on dirait qu'il cherche à repousser l'objet qui l'a offensé, et en même temps il éprouve un tressaillement général. Si on le touche sur le dos, il paraît être plus sensible sur ce

point que sur tout le reste du corps. Par exemple, si on touchait légèrement et rapidement le milieu du dos avec une plume, le petit animal s'affaissait comme par l'effet d'une forte pression, lançant en même temps en haut la tête, la queue et les nageoires supérieures, et éprouvant un mouvement général de tout le corps, comme si ce léger attouchement lui avait causé une très-vive douleur.

Le mouvement le plus singulier que présentent ces petits êtres est celui qu'ils font pour éloigner un corps qui les gênerait; ils rapprochent subitement la tête de la queue et la queue de la tête, prennent la forme d'un cercle. Si l'objet qui les irrite n'a pas été écarté, ils recommencent la même manœuvre, reprennent la forme circulaire et la conservent pendant quelque temps comme s'ils étaient épuisés par cet effort; puis, quand la cause d'irritation a disparu, l'animal reprend sa position première, et laisse tomber l'une après l'autre ses nageoires fatiguées.

Quand ce joli mollusque n'est pas irrité, il reste flottant tranquillement à la surface de l'eau et sans autre mouvement que quelques ondulations des dernières divisions de ses nageoires.

On distingue à l'aide d'un microscope un fluide qui circule au-dessus de la surface dorsale de ce petit animal et qui prend une direction différente, il monte d'un côté et descend de l'autre; mais on n'a pu distinguer si ces deux fluides coulaient dans des vaisseaux séparés.

Les mouvemens de ces mollusques sont très-lents bien que quelquefois ils semblent très-occupés à agiter leurs nageoires; mais ces mouvemens sont courts et rares, et on les voit bientôt laisser pendre leurs nageoires comme s'ils étaient fatigués par un excès d'activité, tandis qu'en réalité ils s'étaient à peine avancés d'un pouce dans l'eau du verre; et même, lorsqu'ils se donnaient la peine d'aller d'un côté du verre à l'autre, ils ne le faisaient que lentement et en n'agitant leurs nageoires que l'une après l'autre.

Je plaçai quelques porpites dans le verre d'eau où étaient

les glaucus, pour voir si ces derniers les attaqueraient. Pendant quelque temps l'un des glaucus se trouva tout près de l'un des porpites, cependant il le laissa tranquille pendant quelques instans. A la fin, cependant, il saisit le porpite entre ses mâchoires et il me fut facile de voir qu'il dévorait sa proie par un mouvement de succion pendant lequel tous les appendices des nageoires flottaient librement comme dans le repos le plus complet; mais, dans aucun cas, je n'ai vu l'animal s'en servir soit pour saisir sa proie, soit pour la maintenir pendant qu'il la dévorait. Sa bouche semble suffire seule pour ces divers actes. Le glaucus, après avoir mangé les tentacules et presque toutes les parties molles que présente le porpite, abandonna les parties dures, et après son repas resta tranquillement à la surface de l'eau, sans autre mouvement visible qu'une légère agitation dans les dernières divisions de ses appendices. La portion mutilée du porpite tomba au fond du verre.

Lorsque les glaucus se trouvaient en contact l'un avec l'autre, ils semblaient n'en ressentir aucun inconvénient ni aucun plaisir; lors même qu'on les poussait l'un contre l'autre, ils n'en manifestaient pas d'irritation et restaient dans l'état de repos le plus complet.

Ces animaux ne tardaient pas à périr; je ne pouvais pas les conserver long-temps dans le verre d'eau de mer, bien que je prisse le soin de changer cette dernière aussi fréquemment qu'il pouvait paraître nécessaire. Au moment de la mort de l'animal, les appendices des nageoires tombaient et la décomposition marchait avec une rapidité extraordinaire et dont on trouverait peu d'exemples parmi les autres animaux gélatineux. En un instant, ce petit mollusque, qui présentait avant sa mort les couleurs les plus riches et les plus brillantes, est changé en une masse d'un brun noirâtre; c'est ainsi que nous voyons trop souvent des êtres qui ont reçu de la nature l'organisation la plus parfaite, les qualités les plus remarquables, et qui, par leur beauté, semblent destinés à nous causer les jouissances intellectuelles les plus vives, des-

tinés à ne vivre que quelques instans. Si le temps qu'ils passent au milieu de l'activité des êtres organisés est d'une aussi courte durée, il est probable que la nature a donné à cette existence des jouissances que nous ne connaissons pas.

Ces animaux, qui sont si fragiles et qui périssent si promptement lorsqu'ils sont sortis de leur élément naturel, exécutent cependant de violens mouvemens dans l'eau sans perdre même la moindre partie de leurs longs appendices si délicats. Mais si on déplace le verre dans lequel ils sont, on voit immédiatement qu'ils souffrent beaucoup, et leurs nageoires tombent comme s'ils étaient épuisés. Si un léger mouvement imprimé à l'eau dans laquelle ils sont leur cause une telle frayeur, que doivent donc devenir ces délicats mollusques pendant les tempêtes qui agitent l'Océan. Doit-on les comparer à l'*éphémérie*, que le même jour voit naître et mourir par myriades.

D'après le nombre immense que nous en voyions du vaisseau et ceux bien autrement nombreux qui échappaient à notre vue, il nous était difficile de nous faire une idée de la profusion avec laquelle la nature a semé d'êtres vivans le vaste Océan, et des formes presque innombrables, sous lesquelles la vie se développe dans le monde organique.

Economie sociale.

De la vente et du vol des enfans dans l'Inde — Rien n'est plus commun dans l'Inde que de vendre et d'acheter les enfans. La misère, la faim, sont les causes principales de ce genre de trafic ; souvent même des familles entières n'ont dû de vivre qu'à cette triste ressource. Le prix dans quelques circonstances, et particulièrement dans les temps de disette, n'est pourtant rien moins qu'élevé ; en 1833, où la famine qui désolait l'Inde donna une grande extension à ce genre de trafic, le prix moyen d'un enfant était de six *seers* de grain (10 livres). L'enfant ainsi vendu, lorsqu'il entre dans une maison aisée, reçoit généralement

les soins les plus affectueux ; il apprend l'anglais, le calcul, l'équitation, et vit avec les enfans de la famille ; rien n'est épargné pour l'attacher par les liens de la reconnaissance à sa nouvelle famille ; et si, quand vient l'âge de raison, il se montre digne des soins qu'on a pris de lui, il devient le dépositaire des secrets de son maître, et gouverne souvent les affaires de la famille sans contrôle.

D'où proviennent ces soins et ces marques d'intérêt donnés à cet enfant? du désir d'avoir un serviteur fidèle et dévoué. Ce désir entre tellement dans les mœurs hindoues, qu'il n'est pas un exemple d'un enfant abandonné sans qu'aussitôt vingt personnes des plus riches ne se soient adressées aux magistrats, pour en obtenir la charge. En 1834, une troupe d'hommes venait de Raspoutana à Delhi ; elle fut arrêtée dans cette dernière ville avec 35 enfans qu'elle avait achetés sur la route pour les revendre ; mais, comme la transaction avait eu lieu sur une terre étrangère, et que les lois anglaises assimilent alors ce genre d'industrie à la traite, les vendeurs furent mis en prison et les enfans déclarés libres. Parmi ces derniers, quelques-uns avaient à peine 2 et 3 ans ; d'autres 12 et 15. Ceux-ci, interrogés par le magistrat, déclarèrent qu'ils n'avaient été vendus que par suite de la détresse dans laquelle étaient plongés leurs pères et mères, et que leur intention n'était point de rentrer au sein de leur famille où les attendaient les plus grandes privations ; en conséquence ils furent relâchés. Quant aux premiers, en raison de la faiblesse de leur âge, le magistrat fit publier un avis par lequel il invitait toutes les personnes qui voulaient s'en charger à se présenter à son bureau. Des listes furent ouvertes, et aussitôt les Mahométans et les Hindous les plus riches et les plus influens de la ville vinrent y apposer leurs signatures. L'empressement des Hindous était pourtant moins vif ; mais, lorsque les listes furent closes, l'un d'eux ayant fait remarquer que, les enfans étant Hindous, ils allaient changer de religion en entrant dans les familles musulmanes, leur zèle se raviva, et des pétitions dans lesquelles ils demandaient leur admission

sur les listes et la radiation des Musulmans, furent adressées au magistrat. Il y eut à ce sujet un débat long et animé, et ce ne fut qu'après de grandes difficultés que le magistrat parvint à y mettre un terme.

Cette industrie a souvent des résultats funestes, parce qu'elle excite l'avidité d'une foule de gens mal intentionnés, et les porte à dérober les enfans pour en tirer profit. Les voleurs d'enfans sont aussi nombreux et aussi redoutés dans l'Inde que les filous à la porte des spectacles de Londres. A Delhi, en 1833, un grand nombre d'enfans disparut sans que l'on sût pendant long-temps où ils étaient passés. En vain les autorités redoublaient de vigilance, les familles exerçaient la plus stricte surveillance, chaque jour était témoin d'une nouvelle disparition. Après de longues recherches, une petite fille fut trouvée par son père sur le territoire de Putteala-Raja; ramenée aussitôt à Delhi, ses déclarations procurèrent l'arrestation de quelques-uns des coupables. Elle apprit qu'étant sortie un soir avec une autre petite fille pour aller ramasser du bois, elles avaient été abordées par une femme âgée qui leur avait proposé d'acheter leur bois. L'offre fut acceptée; les deux petites filles suivirent la vieille à sa demeure pour être payées; mais, en rentrant dans la maison, la porte se referma subitement sur elles, et on les mit dans une cave où elles restèrent jusqu'au jour du départ de la ville; alors chacune d'elles fut placée dans une grande jarre en terre que l'on chargea sur le dos d'un bœuf. La caravane se mit aussitôt en route, et l'on franchit les portes de la ville sans difficultés. Une autre petite fille fut rendue à ses parens à peu près à la même époque; mais celle-ci ne dut sa liberté qu'à l'intelligence dont elle fit preuve dans cette circonstance; elle avait 8 ans, et se nommait Mussumant Goumany. Un soir, en jouant sur le bord de l'eau, elle s'était écartée de ses compagnes, lorsqu'elle fut surprise par un homme qui l'entraîna de force dans un bateau. Cet homme se nommait Sheik Buddan; le bateau mit à la voile, et, après deux jours de voyage, il s'arrêta à Manille-Gunge, où Sheik Budden entra aussitôt

en marché avec un riche habitant de la ville auquel il proposa la jeune fille, qu'il fit passer pour sa sœur. Le marché fut conclu, au prix de 14 roupies, moins 8 annas pour le timbre du papier sur lequel l'acte devait être passé. Mais l'acheteur ne voulut donner son argent qu'après que Sheik eut répété en présence du *darogha* que la jeune Goumany était sa sœur. Sheik y consentit, comptant sur la frayeur qu'il avait inspirée à l'enfant par ses menaces, et se présenta devant l'officier public; mais alors la jeune Goumany trouva assez de force pour dire la vérité et déclarer tout ce qui s'était passé. Sheik fut aussitôt arrêté, et traduit aux assises de Jélalpore, il y fut condamné à la prison et au fouet.

Chose remarquable : la prudence de l'acheteur de la jeune Goumany est un cas fort rare dans l'Inde ; ces sortes de transactions se font en général sans questions. L'acheteur paie, emmène l'enfant sans s'occuper d'où il est et à qui il appartient. Ce vol, qui est criminel aux yeux de l'Indien et digne du dernier supplice, ne l'émeut point. Il n'entre pas dans la douleur et le désespoir de la famille qui a fait cette perte ; non qu'il soit dur, égoïste, incapable de sentir; au contraire, son ame est grande et généreuse, sa vie et sa fortune sont au service de ses amis; mais ses affections ne se portent que sur un petit nombre d'individus : sa famille et quelques amis; hors de là rien ne l'intéresse et n'est digne de sa pensée. C'est à cette indifférence que les assassinats commis par les habitans des villages thugs ont dû une si longue impunité. Ces habitans, ou les Thugs, ainsi qu'on les appelle dans l'Inde, quittaient leurs demeures à époque fixe, revenaient chez eux avec des marchandises étrangères, et vivaient dans l'opulence et le luxe; nul doute que, malgré leur silence et leur discrétion, ces voyages, ce luxe n'eussent excité des soupçons parmi leurs concitoyens; mais, comme les Thugs n'exerçaient leur affreuse profession qu'à une grande distance de leur village, et que chez eux ils étaient bons voisins, bons pères, amis dévoués, personne ne songeait à les inquiéter.

Grâce à cette indifférence, lorsqu'un enfant a été enlevé à sa famille, son retour est extrêmement rare; et, quand il a été vendu dans un pays éloigné du lieu où le crime a été commis, il est perdu sans ressource. Il arrive quelquefois que les voleurs sont arrêtés après la consommation de la vente. Ils sont alors mis en prison, comme prévenus de meurtre, et on les y laisse jusqu'à ce que l'enfant soit retrouvé et rendu à sa famille, ce qui la plupart du temps équivaut à une prison perpétuelle. La manière dont procède la justice hindoue dans ces circonstances, ainsi que dans toutes les autres, offre les plus grandes garanties à l'accusé. L'affaire est d'abord portée devant un magistrat de simple police, auquel la loi accorde le droit de connaître des délits et de les punir de six mois à deux ans de prison, et d'une amende de 200 roupies, selon leur gravité. Si l'affaire comporte une peine plus forte, ce magistrat renvoie l'accusé devant les assises qui peuvent élever la peine jusqu'à 14 ans de prison. Un magistrat mahométan assiste toujours à ces débats, et lorsqu'ils sont terminés, il écrit sur le dossier des pièces du procès le *fetwa* ou l'article de la loi de Mahomet qui est applicable au cas ainsi exposé; après quoi il le signe, le revêt de son cachet, et le remet à la cour. Si le *fetwa* acquitte ou condamne le prisonnier, et que l'opinion de la cour soit conforme à la loi de Mahomet; l'accusé est renvoyé de la plainte ou condamné sans autre forme de procès; sinon, l'affaire est portée devant une autre cour, le *Nizamut Adawlut* ou cour suprême, qui juge de tous les crimes capitaux et décide en dernier ressort.

Les voleurs d'enfans n'ont pas besoin de recourir aux manœuvres savantes des adeptes de Paris et de Londres. Quelques friandises, un gâteau, le plus simple jouet suffisent pour faire tomber la victime dans les piéges qu'on lui tend. Dans d'autres circonstances, ils emploient une drogue appelée *Daluga,* qui procure un sommeil profond, et qui, prise à forte dose, occasione la mort. Il y a quelques années un voleur empoisonna ainsi tout une famille. C'est en général les

enfans des classes pauvres que prennent de préférence les voleurs, parce que leur disparition excite toujours moins de recherches que ceux des classes riches. Ces derniers n'en sont pourtant pas moins exposés, à cause des pierres précieuses, des colliers, des bracelets, des anneaux et autres bijoux qu'ils portent au cou, aux bras, aux jambes et aux orteils; car lorsqu'ils tombent dans les mains de leurs ennemis, ceux-ci, pour mieux cacher leur crime les étranglent et jettent leur corps dans les puits ou dans les rivières.

Un des grands dangers que courent encore les enfans dans l'Inde, c'est celui d'être immolés sur les autels de la déesse *Kalee* ou *Durga*, le génie du mal de la mythologie indienne. En 1821, un jeune berger qui gardait un troupeau auprès d'un village situé sur la frontière de la province Jyntea, à 12 milles de Sylbhet, vit accourir des personnes qui voulurent lui mettre un bâillon dans la bouche. Le jeune garçon poussa des cris, et les habitans du village étant venus à son secours, les malfaiteurs furent arrêtés et conduits devant le magistrat. Alors l'un d'eux déclara que Vochung Runyant Kouar, beau-frère de Ram Singh, rajah de Jyntea, leur avait donné l'ordre de s'emparer d'un enfant pour l'offrir en sacrifice à la déesse Kalee, afin que celle-ci accordât la fécondité à la sœur du rajah de Jyntea, à laquelle était marié le kouar. Cette déposition fut accompagnée de détails sur la cérémonie, et confirmée par les deux autres prisonniers. Le gouvernement anglais fit aussitôt savoir au rajah que, si une pareille circonstance se renouvelait, il demanderait l'extradition immédiate des instigateurs du crime, et que, quelque haut placées que fussent ces personnes, elles seraient punies du dernier supplice. Le rajah, effrayé, se défendit de toute participation au crime, et promit de veiller à ce que ces horribles sacrifices ne se renouvelassent point dans ses états. Malheureusement la déesse Kalee exalte toujours l'esprit superstitieux des Hindous. C'est toujours elle qu'ils implorent dans les calamités publiques; et, comme par le passé, dans les épidémies, si communes dans l'Inde, au lieu d'employer les remèdes

prescrits par les hommes de l'art, ils égorgent sur ses autels des animaux vivans. Les Mahométans eux-mêmes, malgré la différence de secte, attribuent à Kalee l'influence du mal; il est donc à craindre que, malgré les promesses du rajah et la surveillance du gouvernement anglais, le sang des victimes humaines ne coule encore sur les autels de l'odieuse déesse.

Beaux-Arts.

Influence des arts sur l'industrie. — Perfectionner le goût national, écarter les préjugés qui tendent à le corrompre, encourager l'industrie, non-seulement par de bonnes lois, mais encore en formant entre elle et les sciences une union intime, propager enfin le plus possible le goût des beaux-arts parmi les classes inférieures : tel est le but vers lequel doivent aspirer aujourd'hui les gouvernemens qui veulent donner à leur pays la suprématie du commerce et de l'industrie. En France et en Prusse, de nombreux établissemens publics, où toutes les classes indistinctement peuvent se familiariser avec les productions les plus belles de l'antiquité et des temps modernes; en Allemagne, le *Kunst-Verein*, pépinière féconde d'où ce pays tire ses meilleurs peintres et ses sculpteurs les plus renommés, n'ont pas d'autre objet. L'Angleterre lutte encore contre le mauvais vouloir de ses gouvernans et des préjugés absurdes. L'entrée des musées et des bibliothèques est encore interdite à la classe ouvrière; et c'est à grand'peine que, l'an passé, une école des arts et métiers a été fondée sous l'aile protectrice de l'académie royale. Mais pendant que le pouvoir lui fait défaut, ses grands, ses riches, ses peintres, ses sculpteurs, ses statuaires le plus en vogue, secondent le mouvement de son industrie, les uns en lui communiquant les connaissances qu'ils ont puisées sur le continent, les autres en lui prêtant l'appui plus efficace de leur talent. Ainsi Flaxman et Stothard ont fourni dans leur temps des dessins à la maison Rundell et Bridge, au prix de 500 £ par an; Bailey et Hovard ont été

employés par les mêmes et par d'autres manufacturiers; Martin, le célèbre peintre, n'a pas dédaigné de mettre son pinceau au service des fabricans de voitures, de verres et de porcelaines; Code et Seely, fabricans de pierres artificielles, ont occupé nos sculpteurs les plus célèbres, Sheede, Bacon et Rossi; et Foge, le peintre d'histoire, vient de déclarer devant un comité d'enquête qu'une partie de son temps est consacrée à faire des dessins pour les fabricans de bronze et les orfèvres.

Mais les avantages isolés que donnent cette assistance et l'influence des riches, ne sont point à comparer à ceux que procurent le libre accès dans les musées et la diffusion générale des connaissances qui en résulte; aussi l'Angleterre est-elle d'une infériorité remarquable par rapport aux autres pays dans un grand nombre de ses produits. Le plus mince objet, l'article le plus coûteux, sont du domaine du goût. Les soieries de Lyon, de Spitalfield et d'Italie; les cotons fabriqués de Manchester et de Rouen; les plaqués de Sheffield et de Paris; les poteries du Staffordshire; la porcelaine, les médailles, l'émaillure, les frises et les reliefs; le fer, le bronze, l'argent, l'or; les papiers peints, les meubles, les tapis, les pierres artificielles, l'ivoire; tous ces objets sont également de son ressort, et le pays qui, à l'avantage de les bien confectionner, unit celui du meilleur marché, ce pays a la préférence sur ses rivaux dans les marchés étrangers. Or, ces deux conditions ne s'obtiennent que par une diffusion bien entendue des arts dans toutes les classes. Telle fut la cause de la supériorité dont jouit l'Angleterre dans la fabrication des bronzes, sous le règne d'Elisabeth et les règnes suivans. Grâce à la protection que la grande reine accordait aux arts, de beaux modèles en bronze, de nombreuses monnaies sur lesquelles étaient frappés les événemens les plus remarquables de l'antiquité, furent importés de Rome et de la Grèce. L'ouvrier anglais, se formait alors le goût, donnait à ses œuvres un poli et une perfection que ses rivaux étrangers cherchaient vainement à imiter : cette supériorité

rendait toutes les nations tributaires de l'Angleterre pour ce genre d'industrie; mais, dans les règnes suivans, lorsque ces beaux types, ces médailles, retirés de la circulation, eurent été placés dans les musées anglais pour le bénéfice du petit nombre, la supériorité passa à la France qui, grâce à un système plus libéral et mieux entendu, l'a toujours conservée depuis. La situation comparée de quelques branches de l'industrie anglaise et française fera mieux ressortir encore l'importance des musées et le bien qui peut résulter, pour tout un pays, de leur libre accès à toutes les classes.

La France exporte tous les ans une quantité considérable de papiers peints; ces papiers sont de première qualité, et, sous le rapport de l'exécution du dessin, ne laissent rien à désirer; le feuillage, l'harmonie des couleurs, leur variété et leur brillant, la perspective, la forme des animaux, chaque objet indique un pinceau dirigé par une main habile. Ces papiers en France coûtent moins cher que les papiers anglais de même qualité; ceux-ci manquent de grâce, de fraîcheur et de vérité; le paysage en est dur, les couleurs sont mal combinées, et souvent on donne aux plantes des feuilles imaginaires ou du moins des feuilles qui n'appartiennent pas à leur espèce.

La peinture anglaise sur porcelaine et sur verre présente la même infériorité, ou du moins il faut que le fabricant se résigne à confier son travail à de bons artistes qui se font payer fort cher, ou bien à le donner à des ouvriers médiocres qui le lui rendent en mauvais état; dans le premier cas, il y a perte, et souvent la porcelaine reste trois et quatre ans dans l'atelier avant d'être livrée; dans le second, la mauvaise peinture en rend le débouché difficile. Il en est de même pour la peinture sur verre : il faut payer trop cher ou bien se résigner à recevoir un travail défectueux. L'opinion, que l'art de peindre sur verre a beaucoup perdu de ce qu'il était autrefois, s'accrédite même dans les classes inférieures : cette opinion est mal fondée, car non-seulement nos couleurs ont la fixité de celles des anciens, mais elles sont mieux combinées, et nous

l'emportons sur les effets de lumière et d'ombre ; la seule chose qui nous manque, c'est un plus grand nombre d'artistes habiles.

Les qualités moyennes de la bijouterie anglaise, comparées aux mêmes qualités de la bijouterie française, sont aussi peu favorables à l'Angleterre. En France, ces qualités sont mieux faites et à meilleur compte ; aussi trouvent-elles un grand nombre de consommateurs dans les classes inférieures, ce qui n'a pas lieu en Angleterre.

L'architecture ornamentale anglaise est dans le même cas ; aujourd'hui, grâce au défaut de savoir chez l'ouvrier anglais, l'entrepreneur se borne à des travaux qui ne réclament aucune intelligence, aucune connaissance de la théorie. Les candélabres, les figurines d'animaux, les ornemens de pendule, les vases étrusques, sont également en faveur de la France. Chose étrange ! les œuvres de Flaxman et de Hope, les détails intéressans que ces ouvrages renferment pour les vases étrusques, sont plus répandus en France qu'en Angleterre !

Mais le chiffre comparé des ventes faites en Angleterre, en soieries, rubans et gants français et anglais, est plus explicite encore. Le chiffre s'élève pour :

Rubans français.	3/4
Rubans anglais.	1/4

Les rubans anglais sont fabriqués en partie à Coventry et dans le village de Fabstill, qui en est éloigné de quelques milles ; ce village possède une population de 7,000 habitans, dont 6 à peine sauraient copier un patron, et pas un ne serait capable de faire un dessin original. Voici le chiffre de vente des soieries françaises :

Soieries communes.	1/3
Soieries ordinaires façonnées.	1/2
Soieries, 1re qualité, façonnées. . . .	5/6

Quant aux gants français, leur souplesse et la facilité avec

laquelle ils s'adaptent à la main, rendent leur usage presque universel. On voit, par là, quelle union intime existe entre l'industrie et les beaux-arts, et combien tout ce qui tend à améliorer le goût, intéresse vivement le bien-être d'une nation.

Aujourd'hui, c'est dans les antiquités de Rome et d'Athènes, et particulièrement dans celles de l'Egypte, qu'on doit chercher fortune. Les découvertes récentes de Rossellini dans les temples, les palais et les tombeaux de la Haute-Egypte, nous indiquent que la plupart des objets que nous supposions devoir à la Grèce, appartiennent à l'Egypte : tels sont les meubles gracieux et commodes qui ornent les palais, les villas des grands et la chaumière des petits; les draperies et les bordures que nous voyons sur les châles de Cachemire et sur la soie. Chose remarquable, et qui parle beaucoup en faveur du génie de ces peuples, c'est qu'après plus de 2000 ans, nos fabricans de meubles en sont encore réduits à copier servilement leurs modèles, ou du moins à les suivre sans jamais s'écarter de l'idée-mère de l'inventeur. Mais les formes de nos meubles sont bien loin d'avoir l'élégance des tables, des chaises, des couchettes, des trépieds, des buffets et des harpes dont Rossellini donne la copie dans son ouvrage. Rien de plus beau, de plus gracieux que les coupes de banquet, les coupes de chasse, les urnes et les vases de tout genre dont se servaient les grands de l'Égypte. Quelques-uns de ces vases sont en verre de diverses couleurs émaillé d'or; le métal et la couleur traversent le verre. Le ciseleur, le fabricant de bronze, le peintre sur verre trouveront donc de grandes ressources pour leur industrie dans ces matériaux. L'Egypte fournit aussi, mais en moins grand nombre, des sujets d'étude à l'architecte et au sculpteur, mais les récentes découvertes de Pompéï et de Portici suppléent à ce manque de matériaux. Quelques personnes semblent craindre que les modèles de l'antiquité ne soient bientôt épuisés; ces craintes sont mal fondées. Les ruines des palais maures, leurs magnifiques arabesques, les restes des palais de Persepolis, les pagodes de l'Inde et de

Java, les restes du grand empire Tuttecan dans l'Amérique centrale; et le sol vierge de la côte de Caramanie depuis la baie de Glaucus jusqu'à la baie d'Ayus, depuis Rhodes jusqu'à Scanvaroun, où l'on trouve une série magnifique de temples en ruines, sont encore à explorer.

Commerce. — Navigation.

Navigation de l'Indus. — A l'embouchure de l'Indus est une vaste contrée remarquable par la fertilité de son sol et sa situation naturelle. C'est l'état de Sindé, pays aujourd'hui redouté par le caractère perfide et cruel de ses habitans et l'avidité de ses chefs. Malheur au faible qui traite avec eux! l'oppression, l'injustice, la déloyauté, sont toujours la base des traités du Sindien; la défiance qu'il inspire est extrême; elle est telle, qu'en 1833, époque où la province voisine de Kutch fut désolée par une famine, les habitans de cette province, au lieu de traiter avec lui, préféraient envoyer leurs navires dans la mer Rouge, le golfe Persique, à Zanguebar et dans le canal de Mozambique.

Le commerce de Sindé est donc nul; une petite quantité de mousselines, du bois de construction pour les maisons et les bateaux, voilà à quoi se réduisent les importations; du riz, du bois à brûler, du blé et du tabac, forment les exportations. Kurachee, le port le plus important du pays, n'envoie par an à la côte de Zanguebar qu'un ou deux navires, tandis que Mandavie, qui appartient à la province de Kutch, province bien moins importante sous le rapport de la richesse du sol et de l'étendue de son territoire, en expédie généralement huit ou dix. A Hyderabad, Zattach, Schivan, Khyrpour, villes principales de l'état de Sindé, on ne trouve qu'une petite quantité de marchandises anglaises, et ces produits, généralement de mauvaise qualité, s'y vendent toujours le double plus cher que dans la province de Kutch.

Kurachee, Mughrubley, Shah-Bunder et d'Harajay-Bunder sont les quatre ports principaux de l'état de Sindé. C'est à Ku-

rachee que viennent de préférence les navires, parce que ce port étant à l'embouchure de la rivière, les marchandises ne sont point sujettes à des droits de rivière et de transbordement dans les autres ports. La douane de Kurachee et celle des autres ports, qui, autrefois, était affermée à des Hindous, est maintenant administrée par le gouvernement sindien. A Kurachee les droits, en 1831, s'élevèrent à 119,000 roupies (300,000 fr.), et les droits de transit sur l'opium à 89,000 roupies. Ces droits de transit étaient alors de 250 roupies par chaque charge de chameau; mais les marchands ayant menacé le gouvernement sindien de prendre une autre route, il y eut une réduction de 25 roupies. A Mughrubley, les droits de douane et de transit pour l'opium s'élevèrent, pendant la même année, à 41,000 roupies; outre ces droits, il existe un impôt sur la pêche, mais cet impôt appartient exclusivement au chef de la mosquée, qui jouit encore d'une petite part sur les autres droits. Les deux autres ports donnèrent, la même année : Shah-Bunder, 27,000 roupies, droits de douane et de transit sur l'opium; 1,300 roupies, droits de pêche; d'Harajay-Bunder, 12,000 roupies, droits de douane et de transit sur l'opium; 800 roupies, droits de pêche. Toutes ces sommes, y compris 59,000 roupies, droits de transit sur l'opium, perçus sur 593 chameaux qui furent dirigés sur d'autres parties de la province; plus 79,000 roupies, droits perçus sur 5,300 chevaux, au prix de 15 roupies par charge de chaque cheval; plus enfin un lac et demi pour taxes et autres droits sur les manufactures du pays, représentent un total de 6 lacs de roupies : tel est le revenu du gouvernement sindien.

La perception de ces droits se fait de la manière la plus odieuse : tantôt le marchand, arrêté dans sa route, est obligé de décharger sa marchandise, et d'ouvrir ses ballots; tantôt son navire, en entrant en rivière, est arrêté trois ou quatre fois dans la même heure; ou bien, quand il est au port, on s'oppose à ce qu'il charge ou décharge sa cargaison. Les droits sont, en outre, arbitraires : lors de la discussion du

dernier traité de commerce entre le gouvernement sindien et celui de la Compagnie des Indes, les délégués de la Compagnie demandèrent aux autorités sindiennes leur tarif pour fixer les bases du nouveau traité. Après de longues tergiversations, celles-ci répondirent qu'elles n'en avaient point, mais qu'elles allaient en établir un; mais bientôt, s'étant ravisées, elles produisirent un chiffon de papier tout froissé, qu'elles donnèrent pour le tarif en vigueur depuis les empereurs. Ce tarif contenait des clauses qui ne pouvaient avoir été connues à cette époque, et les droits sur les marchandises y étaient fixés à 60 pour 100. Comme on le pense bien, il fut repoussé.

Tel est l'état actuel de Sindé. Comme on le voit, ce pays, par lui-même, n'offre, pour le moment, aucun avantage à l'industrie européenne; mais, en raison des nations commerçantes du Nord et de l'Ouest auxquelles il communique, et de la nécessité où sont les navires de remonter 600 milles de l'Indus qui lui appartiennent pour verser leurs cargaisons parmi ces peuples, Sindé est de la plus haute importance. Ces vexations, ces droits abusifs ne pouvaient donc manquer d'exciter l'attention du gouvernement anglais. Plusieurs plans ont été proposés pour y porter remède: un entre autres qui a pour but d'établir une station à l'entrée de l'Indus, où les navires qui remonteront le fleuve paieront, une fois pour toutes, les droits revenant aux autorités sindiennes. Outre cet avantage, qui permettra aux navires de poursuivre leur voyage sans être arrêtés deux ou trois fois par jour, comme ils le sont aujourd'hui, la station, qui sera sous la protection anglaise, servira d'entrepôt aux marchandises anglaises, et fournira des agrès et des pilotes aux navires qui en auront besoin. Cet arrangement est bon; il offre des garanties à tous; aux commerçans étrangers: sûreté, protection, promptitude; aux Sindiens: économie, mode simplifié de perception. Il a pourtant rencontré une vive et opiniâtre résistance dans la nation sindienne; les chefs et les prêtres s'en sont tous émus; car les premiers perdaient par là l'occasion de torturer le

marchand et de lui extorquer son argent; tandis que les seconds étaient bien certains que le gouvernement ne se dessaisirait pas d'une seule roupie en leur faveur une fois que la perception serait entrée dans ses coffres. Se voyant donc au moment d'être frustrés de la part qui leur était allouée sur ces droits, ces derniers se sont présentés devant Meer-Moorad-Ali, et lui ont déclaré qu'ils ne renonceraient point à leurs priviléges; en conséquence le projet a été ajourné.

A toutes ces difficultés se joint le système de navigation sur l'Indus, aujourd'hui si lent et si coûteux. Cette navigation se fait avec de grands bateaux plats; les bâtimens emploient trente ou quarante jours, suivant la saison, pour franchir les 600 milles du territoire sindien. Le terme moyen du parcours d'un bâtiment est de 15 milles par jour. On peut sans doute donner aux navires une plus grande vitesse par l'adoption d'un système de touage mieux entendu; mais les dépenses que coûterait cette amélioration ne seraient pas en rapport avec les profits; le marchand a de plus contre lui le mauvais vouloir de l'équipage, lorsque cet équipage est pris parmi les habitans du pays. Les matelots sont généralement paresseux et fripons; à chaque instant, et sous le moindre prétexte, ils descendent à terre et désertent, même quand il leur est dû une grande partie de leurs gages. Il faut alors les remplacer par d'autres qui, profitant de la circonstance, exigent un salaire très élevé. Enfin le marchand doit donner chaque jour, et à chaque homme, une somme d'argent et des provisions; et de là naissent des querelles qui tournent rarement à son profit.

Ce système doit être abandonné; il faut lui substituer le système nouveau : des bateaux à vapeur tirant peu d'eau n'offriraient nulle part autant d'avantages que sur l'Indus. Ce fleuve est navigable à une immense distance dans l'intérieur. Dans tous les endroits, les dangers peuvent être, sans de grandes dépenses, écartés; le bois à brûler y est partout abondant; il est facile d'établir de courtes étapes, et les bateaux à vapeur, se chargeant ainsi d'une petite quantité de combustible, auraient

un plus grand espace à donner aux marchandises. Grâce à tant d'avantages, ce système de communication, qui depuis son introduction dans l'Inde, a toujours été plus coûteux que les communications par terre, réunirait à l'économie, la sécurité et la célérité du voyage. Resteraient les obstacles que ne manqueront pas de susciter à la nouvelle entreprise les autorités sindiennes; mais ces obstacles, et tous les abus que nous avons signalés, céderont devant la volonté ferme du gouvernement anglais. L'on peut donc ouvrir ainsi, sinon avec l'état de Sindé, du moins avec les nations de l'intérieur, des relations qui ne manqueraient pas de s'accroître par la suite, et de donner de l'activité à l'industrie européenne.

Compagnie de Rio-Doce. — Rio-Doce est une rivière belle, large et profonde du Brésil, qui reçoit de nombreux affluens, et qui donne à la navigation intérieure un parcours de plus de 1,200 milles. D'immenses forêts, des villes, des villages, couvrent ses rives, et ses eaux limoneuses baignent et fertilisent les plus riches contrées de l'empire. C'est par elle que Rio, Bahia, St-Matheos, Vittoria, Fernambouc, ces grands centres de l'industrie brésilienne, approvisionnent les provinces de l'intérieur, et que celles-ci, entre autres, la province de Minas-Geraes, pays riche où croissent sans peine toutes les productions des régions tropicales, mais hérissé de montagnes et sillonné de gorges profondes qui rendent les communications par terre presque impossibles, se dégagent à leur tour de leurs produits.

Le système de navigation du Rio-Doce, adopté jusqu'ici, a toujours été défectueux; le cabotage y est lent et mal fait: les courans, les vents contraires, et, pendant trois ou quatre mois de l'année, l'interruption totale de la navigation dans quelques parties du fleuve, par suite des sécheresses, augmentent le frêt et décuplent souvent la valeur primitive de la marchandise. Ainsi les 32 livres de coton, qui s'achètent à 200 lieues dans les terres 2 et 3 deniers la livre, se paient 18

et 21 deniers rendues à Rio; le café, qui coûte 2 shillings 6 deniers les 32 livres à 100 lieues dans les terres, se vend à Rio 10 shillings: il en est de même pour le maïs; prix moyen, il coûte dans l'intérieur 1 shilling 6 deniers le boisseau, et se vend à Rio 6 et 8 shillings; souvent même, et par suite des mêmes causes, ce prix s'est élevé à 2 livres 10 shillings à Bahia, et à 2 livres à Rio.

Cette différence énorme, les avantages qui peuvent résulter pour l'industrie et le commerce de l'adoption d'un système de navigation plus large et plus régulier, et la situation naturelle de Rio-Doce, ont donné lieu à la *Compagnie de Rio-Doce*, immense entreprise formée par des Anglais, et qui vient de traiter avec le gouvernement brésilien; elle s'engage à établir une ligne de communication régulière sur Rio-Doce, au moyen de bateaux à vapeur, et à suppléer à l'interruption qu'occasionent les chaleurs, par des routes, jusqu'à ce que l'état de ses affaires soit assez florissant pour lui permettre de creuser le lit de la rivière et de la rendre navigable dans toutes ses parties; en échange le gouvernement brésilien lui accorde le privilége de naviguer seule, à l'exclusion de tous, sur Rio-Doce, ou d'imposer tel droit qu'elle jugera convenable aux navires qui voudront commercer avec les provinces riveraines; le privilége d'établir sur la rivière des moulins pour le sciage du bois, et de faire le commerce du sel, des planches, et tel autre qu'elle trouvera profitable; et en dernier lieu la liberté de disposer, comme elle l'entendra, de 25 lieues carrées situées sur les bords de Rio-Doce.

Qui connaît le Brésil, pourra seul apprécier combien ces diverses concessions promettent de bénéfices à la compagnie. Le voisinage des grandes villes et de tous les établissemens considérables sont dépourvus de bois, par suite des abattages qui ont eu lieu lors de leur formation; les forêts se trouvent, dans l'intérieur, à de grandes distances, et particulièrement dans la partie que vont parcourir les bateaux de la compagnie. Il en est alors du bois comme du café et du sucre, c'est-à-

dire, que sa valeur primitive double et triple dans les villes, par suite du défaut de moyens de transport. La facilité de se le procurer à peu de frais, de le conduire aux moulins qui le façonneront, l'équarriront et en fabriqueront des planches, de le reprendre ainsi travaillé pour le conduire dans les villes, sont donc des avantages acquis à la compagnie. Il en est de même du transport des denrées du pays; en s'en rendant adjudicataire sur les lieux, elle peut, par la domination absolue sur la rivière que ses priviléges lui accordent, les tenir au prix élevé auquel ces articles sont vendus dans les villes, et profiter de la différence. L'importation du sel dans les provinces de l'intérieur denrée qui se vend, à 100 et à 200 lieues dans les terres, le double et le triple de ce qu'il coûte sur les côtes; l'huile, les cuirs, le coton, le vin, dont la consommation est évaluée à 2,000 pipes, ne voyageront que sur les bateaux de la compagnie dans cette partie du Brésil.

Quant aux 25 lieues carrées qu'elle possède, la compagnie accorde 50 acres de terre à quiconque aura payé son passage et justifiera d'un capital de 25 £; 50 acres également à celui qui, n'ayant point d'argent, voudra lui donner quinze mois de travail, et deux mois de travail pendant chacune des trois années suivantes; 75 acres à l'homme marié qui aura payé son passage et celui de sa femme et de ses enfans, et 25 acres en sus pour chaque homme qu'il amènera d'Europe : neuf dixièmes des terres de la compagnie seront répartis de cette manière, et le dernier dixième sera consacré aux routes, aux villes et aux villages.

Ces concessions de terre, critiquées par plusieurs économistes, et regardées par eux comme un appât trompeur offert à la crédulité des malheureux, ne sont point désavantageuses dans cette partie de l'Amérique. Au Brésil, l'homme libre le plus ordinaire, le laboureur le moins habile, gagne indépendamment de sa nourriture 25 à 30 £, il est donc probable que cet homme travaillant pour lui et trouvant en outre un débouché facile de ses produits, par suite des commu-

nications nouvelles qui vont s'ouvrir, gagnera une somme plus forte. On se tromperait encore si, jugeant des ressources du pays par le chiffre des exportations, on supposait que l'émigration doit être circonscrite dans des bornes étroites : ce chiffre, année commune, est de 6,000,000 £ et la population du Brésil est de 5,000,000 d'habitans ; le document suivant indique le nombre d'individus sur lequel repose la totalité des exportations :

Femmes et enfans, habitant les villes, ou ne contribuant point à l'exportation..	3,000,000
Population indienne s'occupant de travaux mécaniques....	220,000
Fonctionnaires publics, prêtres et soldats.................	80,000
Population ouvrière de l'intérieur et ne contribuant en rien à l'exportation..	300,000
Domestiques noirs..	150,000
Capitalistes..	150,000
TOTAL..........	3,900,000

Reste 1,100,000 habitans dont 1,000,000 esclaves pour la classe agricole, la seule qui, au Brésil produise pour l'exportation. Mais on sait que le travail d'un esclave est toujours inférieur de moitié à celui de l'homme libre. Toute l'exportation repose donc sur 600,000 hommes libres, et ceux-ci, après avoir nourri tous les autres et s'être nourris eux-mêmes, produisent chacun 10 £ pour l'exportation.

D'ailleurs l'agriculture brésilienne est loin d'avoir atteint son maximum ; le coton, le riz, le chanvre, le blé, le tabac, la canne à sucre laissent beaucoup à désirer ; il en est de même du mûrier, de la vigne, du camphrier, de l'olivier, dont la culture est susceptible, par la nature du sol, d'une grande extension ; le thé ne fait que de s'y acclimater, mais la vigueur de cette plante est telle qu'elle promet de reproduire le phénomène qu'a présenté la culture du café dans cette partie du monde, il y a quarante ans : alors le Brésil n'exportait pas une seule livre de café, tandis qu'aujourd'hui le chiffre des exportations est de 100,000,000 de liv. Enfin, indépendamment de l'agricul-

ture, la récolte du bois de senteur et des plantes médicinales, la fabrication de l'huile, le tan qui abonde partout, la fabrication du charbon de bois, du vinaigre dont il se fait une consommation considérable, celle de la potasse, la salaison des peaux pour l'exportation, le tannage de ces mêmes peaux pour les besoins du pays, la fabrication du sel et le cardage du coton, toutes ces diverses industries peuvent devenir une grande source de bien-être pour cette population surabondante qui gêne aujourd'hui l'Europe.

Agriculture.

Des routes et de l'agriculture en Espagne. — Si l'on tient compte des embarras financiers dans lesquels s'est trouvé plongé le gouvernement espagnol depuis 1814, on reconnaîtra sans peine qu'il n'y a pas un pays en Europe où il ait été fait d'aussi grands sacrifices pour l'amélioration des routes. La grande ligne qui lie la capitale à Bayonne a été entièrement refaite depuis la paix. Les deux branches qui s'en détachent et qui conduisent l'une à Santander et l'autre de Burgos à Valladolid, sont en si bon état, qu'on les dirait faites par Mac-Adam lui-même. La route de Vittoria à Bilbao, et la branche qui part de cette ville et va joindre la grande ligne de Madrid, sont également bonnes, quoique moins bien entretenues. Deux systèmes de communication, l'un par terre, l'autre par eau, lient Tolosa, Pampelune, Saragosse et Burgos, et complètent ainsi la ligne de l'Èbre. La nouvelle route de Pampelune à Vittoria, ouverte en 1833, a coûté des sommes énormes, et celle qui lie Barcelone à Madrid, vient d'être livrée tout récemment à la circulation. Ces routes, la dernière surtout, qui est très-fréquentée, quoiqu'elle ne soit pas terminée, sont parfaites; il en est de même de toutes les routes de la Catalogne; là seulement elles ne sont pas assez nombreuses, mais il entre dans le système du gouvernement de n'en pas faire davantage, afin de rendre l'accès du pays plus difficile à l'ennemi. Dans le royaume de Valence, l'état des

routes est moins satisfaisant. Celles qui avoisinent la capitale de cette province sont défoncées en partie, en raison de l'habitude où sont les habitans des campagnes d'en enlever la croûte pour fumer leurs champs. Une nouvelle ligne, qui doit lier Valence à Madrid, et une autre route qui partira de Yativa et passera par Alicante et Murcie, ont été suspendues par suite de quelques difficultés. Mais le gouvernement a offert depuis une récompense à l'auteur du meilleur plan d'une route nouvelle par la côte. La route de Murcie à Grenade est dure, raboteuse, impraticable pour les diligences et les voitures dans la saison des pluies. Grenade, autrefois si florissante sous les règnes de Charles III et de Charles IV, et si constamment négligée sous les règnes des successeurs de ces princes; Grenade, l'une des provinces les plus importantes du royaume, commence cependant à prendre part au mouvement, et dans quelques années ses routes seront aussi bonnes et aussi bien entretenues que dans toutes les autres parties du royaume. La ligne qui conduit à Madrid, en passant par Jaen, manque encore de *posadas*, et les escortes y seront encore long-temps nécessaires avant de pouvoir circuler sans danger. L'ingénieur à qui est due cette route, et à qui l'Espagne doit également la route de Valladolid à Burgos, l'une des plus belles de l'Europe, est aujourd'hui attaché aux travaux du canal de Castille. Malaga a deux routes : l'une, la plus belle, passe par Antiquera et communique directement avec Madrid; la seconde, qui passe par Colmenar, conduit à Grenade; il en manque une troisième à Malaga pour que cette ville puisse entretenir des relations régulières avec Cadix, Séville, la Basse-Andalousie et toute la Ronda, où elle ne communique actuellement que par des chemins de traverse. Gibraltar, ou *La Plaza*, suivant l'expression des Espagnols, n'a point aussi de route; mais ceci provient de la jalousie profonde que la possession de cette forteresse inspire aux Espagnols. Les routes de l'Andalousie ne sont pas en bon état, et celles de la Vieille-Castille ne s'achèvent point. Au contraire, les routes de la Galice et des Asturies sont aussi bonnes qu'on peut le désirer. Tous ces travaux

sont aujourd'hui adjugés à des soumissionnaires, après avoir été annoncés dans les journaux.

Aucun pays n'offre plus de variété que l'Espagne dans son aspect et ses produits : dans certaines provinces, c'est une exubérance de richesses, un terrain fertile où viennent sans culture toutes les productions de la terre; ailleurs, un sol aride et sec, où les productions ne croissent qu'à force de soins et de labeur. Quoi de plus beau que le pays qui est situé entre Villa-Viciosa, Bilbao et Gigon : vous voyagez à travers des arbustes toujours verts; des lauriers s'y élèvent comme de grands arbres; l'ormeau, l'ilex, le marronnier franc, et le marronnier sauvage avec ses belles fleurs, le chêne, l'oranger, le citronnier, des vergers remplis de pommiers et de poiriers s'offrent de tous côtés. Si, au contraire, vous allez dans l'est, tout y est grillé, flétri par les rayons brûlans du soleil; la nature semble attaquée auc œur; tout languit : les produits les plus nécessaires à la vie, arrosés par la sueur du laboureur, semblent croître à regret. Telle est la campagne aux environs de Séville, où, à l'exception des jardins qui sont aux portes de la ville, les champs présentent de tous côtés l'aspect de la désolation et de la solitude. Telles sont encore les campagnes situées à la droite du Guadalquivir; mais ici ce n'est pas la faute du terroir et de l'ardeur du soleil, ce sont les attaques des bandits qui forcent les habitans à quitter leurs demeures pour ne pas être égorgés; c'est aussi la malaria, qui, depuis long-temps, exerce sa fureur sur ces lieux; le riche et fertile pays qui est situé au cœur de la Sierra ne doit pas à d'autres causes le complet abandon dans lequel il se trouve.

Dans la plaine de Malaga, on cultive le tabac, et cette plante y croît en si bonne qualité, qu'elle est préférée par quelques personnes aux meilleurs produits de la Havane. Les plaines de la Manche et le district d'Alicante semblent maudites; cependant, dans les parties où l'on est parvenu à à obtenir de l'eau, les prairies artificielles sont fauchées dix et douze fois par an. Les vallées rocailleuses de la Sierra-

Gador sont couvertes de vignes; et les mûriers, les oliviers, les orangers, les limoniers y croissent partout où l'on peut arroser. A Motril, près de Grenade, l'agriculture s'est enrichie d'un nouveau produit. Ce produit est le riz de Puerto-Rico, connu sous le nom d'*Arroz-Serano*, parce qu'il croît sur la terre sèche comme le blé. On a essayé également plusieurs variétés de riz des îles Philippines, mais le résultat n'en est pas encore connu. Le café que l'on a aussi cherché à acclimater, n'a point réussi; mais cette production n'aurait jamais pu soutenir la concurrence du café des régions tropicales. Le coton de cette province est d'une excellente qualité; mais la récolte en est souvent mauvaise, en raison des vents d'automne qui lui sont funestes. Dans la *vega*, ou plaine de Motril, la culture de la canne à sucre a donné naissance à plusieurs fabriques de sucre et de rhum, où les machines anglaises ont succédé à l'appareil grossier et dispendieux dont on se servait depuis des siècles en Espagne, et grâce à cette innovation heureuse, la qualité du rhum ne le cède en rien à celle du rhum des Indes occidentales.

La *batata* ou pomme de terre douce (*convolvulus batatas*) est cultivée sur une grande échelle dans le voisinage de Malaga. Elle est supérieure à celle des Indes occidentales, et très estimée dans toutes les parties du royaume; on la fait griller et on la mange au dessert. La culture de la cochenille fait également partie du domaine de l'agriculture de la province de Malaga. L'insecte y vient très-bien, et sa qualité n'est point inférieure aux cochenilles de l'Amérique. Mais un des grands obstacles au développement de cette industrie, c'est la cherté des larves que l'on introduit dans le royaume; c'est aussi la taxe que prélève le clergé sur les produits. Voilà un mal sérieux auquel le gouvernement espagnol doit porter un prompt remède, s'il veut conserver au pays une source de richesse aussi précieuse.

Si l'on passe maintenant dans le royaume de Valence, on trouve une nouvelle preuve de ce que peut l'industrie de

l'homme jointe à sa persévérance. Cette province n'est pas naturellement fertile; le climat y est brûlant comme dans la *vega* de Grenade; cependant, grâce à des irrigations constantes, et à une patience active, Valence est l'une des provinces les plus productives du royaume : le riz, le blé, le mûrier, le ver-à-soie, l'olivier, la cochenille, la canne à sucre, tous les produits les plus variés des deux hémisphères y croissent en abondance; l'huile de Valence est la plus renommée de toute l'Espagne. A l'est, le pays est plat, et forme une plaine immense, bordée d'un côté par la mer, de l'autre par de hautes montagnes, et partout couverte d'un riche tapis de verdure. Valence possède une école centrale appelée *Escuela Pia*, où trois mille enfans des deux sexes reçoivent une éducation gratuite; les enfans qui peuvent payer leur pension sont logés séparément, et leur éducation ne laisse rien à désirer. La même ville possède une école de dessin, qui est suivie par un grand nombre d'élèves.

Telle est la situation physique de l'Espagne : mais où est la main assez puissante, la tête assez forte, pour tirer parti de toutes ces richesses, pour comprimer les haines politiques qui divisent la nation, pour faire converger vers un but d'utilité générale les forces et les ressources qui se dépensent aujourd'hui en pure perte dans la guerre civile.

Industrie.

Manufactures de coton en Égypte.— L'Égypte possède aujourd'hui plusieurs manufactures de coton; la plus importante située à Boulak, est dirigée par M. Galloway, gentilhomme anglais, auquel Mehemed-Ali a dernièrement accordé les honneurs du Beylick, et qu'il a nommé ingénieur civil en chef de l'Égypte. Cette factorerie de Boulack possède un grand nombre de métiers mécaniques; cependant on y travaille encore aux métiers à la main. Une machine à vapeur destinée à mettre en jeu 300 métiers, de la force de 20 chevaux, vient aussi d'être introduite dans un établissement situé sur les

bords du Nil, entre Boulack et Shoubach. Le résultat du travail qu'elle a donné jusqu'à ce jour n'a point répondu à l'espoir qu'on s'en était formé; car en fonctionnant 12 heures par jour, la machine coûte 6 £, tandis que le même travail peut être exécuté par 300 Arabes, au prix d'une piastre par jour, environ 2 d. 1/2, ou 4 £ pour le tout. Non loin de cette fabrique, est un établissement dirigé par deux Maltais, pour l'impression des calicots; un autre établissement pour l'impression des mouchoirs se trouve à Boulack; le premier occupe 5 à 600 ouvriers, et teint chaque année 1000 à 1500 pièces de toile; mais cette opération est mal faite, et l'on suit encore l'ancien système; cet établissement a pourtant l'avantage du meilleur marché; il confectionne à 15 0/0 de moins qu'en France et en Angleterre; aussi les articles inférieurs des manufactures de ces pays ne trouvent-ils pas d'acheteurs sur les marchés égyptiens. Il n'est pas inutile de faire remarquer que cette prétention de l'Égypte à se faire manufacturière, provient du discrédit dans lequel sont tombées la plupart des marchandises expédiées d'Europe. Ces marchandises sont en général mal teintes et d'une qualité détestable; l'expéditeur se fie ordinairement sur l'état à demi sauvage de l'Égypte; c'est un tort, car tout barbares qu'on croit les Égytiens, ils ne le sont pas assez pour ne pas voir qu'on les trompe.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,
rue Coq-Héron, 3.

REVUE

BRITANNIQUE.

Portraits Historiques.

N° II.

LE CHANCELIER FRANÇOIS BACON (1).

Tout le monde sait que François Bacon eut pour père sir Nicolas Bacon, garde-des-sceaux d'Angleterre pendant les vingt premières années du règne d'Elisabeth. La juste renommée du père a été rejetée dans l'ombre par la gloire du

(1) Note du traducteur. Cet article que nous empruntons à la *Revue d'Edimbourg*, est dû à M. Macaulay, l'un des membres les plus distingués de la Chambre des Communes, l'un des écrivains les plus brillans et les plus énergiques qui consacrent aujourd'hui leur talent à la presse périodique anglaise. On trouvera ici l'analyse remarquable d'un génie puissant, d'un caractère énigmatique et d'une époque importante; si elle dépasse de beaucoup l'étendue ordinaire de nos articles, ce défaut de proportion trouvera, nous l'espérons du moins, son excuse dans l'excellence rare du fragment que nous soumettons à nos lecteurs. Ils reconnaîtront avec nous comment M. Macaulay s'est montré plus équitable dans la sévérité, habile

fils; mais Nicolas Bacon n'était pas un personnage ordinaire; il appartenait à un groupe d'hommes qu'il est plus facile de peindre en masse qu'individuellement : intelligences modelées par une seule et même discipline, appartenant à la même classification sociale, à la même université, au même parti, à la même secte, à la même administration, et dont les talens, les opinions, les habitudes, les fortunes, se rapprochaient par une analogie si frappante, qu'on pourrait les réunir dans un seul portrait, je dirai presque dans une seule biographie.

C'est la première génération d'hommes d'état de profession que l'Angleterre ait produite. Avant eux, les affaires publiques avaient été dirigées, à peu d'exceptions près, par des guerriers et des prêtres; guerriers au rude courage, dont l'humanité n'attendrissait pas le cœur, dont la science ne guidait pas les actions; prêtres, qui consacraient au despotisme et à la force brutale leur savoir et leur capacité. Les Hotspurs, les Neville, les Cliffords apportaient aux délibérations du conseil une violence superbe, une dureté de mœurs irréfléchies et sanguinaires; tout ce que le tumulte des combats et des pillages, ou la sombre oisiveté d'un château-fort armé de cré-

dans l'analyse, versé dans la connaissance des faits et des hommes, sensible aux droits de génie, inexorable quant aux éternelles exigences de la moralité publique et privée. Bacon a laissé une trace profonde dans la vie sociale des nations modernes. Le fanal qu'il a soulevé d'une main puissante est celui qui nous éclaire. L'expérimentalisme, et par conséquent le progrès des sciences expérimentales, date de lui. Tous les regards des philosophes modernes se sont reportés vers cette grande figure. L'existence publique et privée de Bacon offre donc un objet d'étude intéressant. C'est aussi la plus neuve de toutes les études; personne, avant M. Macaulay, n'avait osé porter la lumière dans les replis de cette âme faible, avide, commune et lâche, alliée à un si grand génie. Dans la première partie du beau travail de M. Macaulay, on verra par quel phénomène étrange, le même homme, Bacon, cette haute intelligence, a pu être à la fois corrupteur, corrompu, bourreau de ses bienfaiteurs, fléau du peuple, magistrat vénal, ami perfide, lâche courtisan, et ingrat protégé; et l'un des plus grands philosophes qui aient versé la lumière sur l'espèce humaine.

neaux, peut imprimer au caractère de fureur et d'âpreté. En face de ces hommes d'armes, se montrait le prélat calme et subtil, versé dans la prétendue science de l'époque, se jouant des mots avec toute l'habileté des théologiens, et gouvernant les passions humaines avec cette habileté pratique, dont le confessionnal est la grande école ; rarement superstitieux pour son propre compte, mais exploitant sans scrupule la superstition d'autrui ; nécessairement faux, puisque sa profession lui imposait le dilemme d'être saint ou hypocrite ; égoïste, puisqu'il ne pouvait former de lien domestique et nourrir l'espoir d'une postérité légitime ; moins attaché à sa patrie qu'à son ordre, et, tout en guidant les destinées politiques de l'Angleterre, fixant sur la cour de Rome un regard oblique.

L'accroissement des richesses, le progrès des connaissances et la réforme religieuse amenèrent un grand changement. Les nobles ne furent plus les chefs militaires ; le monopole de la science échappa aux prêtres ; une nouvelle race d'hommes politiques apparut : race remarquable. C'étaient des laïques, gens de savoir et de paix ; ils n'étaient pas membres de l'aristocratie : sans forteresses, sans vassaux nombreux, sans vastes domaines, sans parchemins antiques ; nés gentilshommes cependant ; ils n'avaient rien de commun avec les favoris obscurs que le caprice des princes et le désir d'abaisser la noblesse avaient été chercher, pour les élever aux honneurs, dans les échoppes de l'artisan et dans l'atelier du forgeron. Tous, fils de l'Université de Cambridge (fait assez singulier pour être noté), ils avaient reçu une éducation libérale, et leur jeunesse s'était passée au milieu des tumultes et des clameurs de la controverse théologique. Dans l'anarchie du temps, il voyaient les opinions se mêler, se confondre, se séparer, se réunir en corps, avancer, reculer tour à tour. Tantôt les amis du passé semblaient prévaloir, et tout semblait céder à l'effort de leur résistance entêtée ; tantôt reprenant leur élan pour l'attaque, les partisans de la réforme et de l'avenir emportaient l'avantage ; puis la masse ennemie se re-

formait en bataillon solide, suspendait le mouvement et forçait les flots mutinés à reculer avec lenteur. L'oscillation de la jurisprudence et de l'administration anglaises, attribuée mal à propos à la fantaisie des gouvernans, n'était que l'oscillation même des esprits. L'intelligence d'Henri VIII n'était pas la seule qui se laissât tour à tour dominer par la nouvelle théologie et par l'influence renaissante des vieilles doctrines. Ce n'était pas seulement dans la famille des Tudor que les opinions de la femme soulevaient la colère de l'époux, que le fils se détachait de la foi du père, que les sœurs étaient ennemies, et que le frère persécutait la sœur. La guerre acharnée du passé et de l'avenir se continuait partout ; dans les écoles, dans les colléges, sous l'abri de tous les toits domestiques, dans les replis de toutes les ames.

L'intelligence des hommes d'état que nous avons signalés se développa au milieu de cette grande fermentation. Nés réformateurs ; tous protestans ; faits pour occuper le premier rang dans l'armée du mouvement intellectuel, ils étaient sincères, on ne peut en douter, mais non zélés. Pendant le règne de Marie, pas un d'entre eux ne voulut courir le moindre risque personnel ; pas un ne favorisa le malheureux essai tenté par Northumberland pour donner le trône à sa belle-fille ; pas un ne prit part aux violences de Wyatt. Ceux qui purent obtenir une mission sur le continent profitèrent de l'occasion ; si quelques-uns restèrent en Angleterre, ils écoutèrent la messe avec décence et firent maigre pendant le carême. Puis, lorsqu'ils échappèrent aux sinistres orages de ces périlleuses années, lorsqu'un nouveau monarque s'empara du sceptre, ce furent eux qui guidèrent le mouvement de la réforme, non avec la violence de théologiens ardens, mais avec la calme résolution d'hommes d'état. Il était clair qu'ils attachaient peu d'importance aux points en litige ; que nul scrupule de conscience ne les empêchait de professer tour à tour le catholicisme de Marie, le protestantisme d'Edouard ou toutes les combinaisons et les nuances intermédiaires imaginées par le caprice d'Henri et la tempori-

sation du subtil Cranmer. Fixant un regard calme sur l'état de leur pays et la situation de leur continent, ils se rattachèrent par prudence aux opinions populaires, et saisissant le gouvernail du parti protestant de l'Europe, aventurèrent dans cette voie tout ce qui était à eux : gloire, crédit et fortune.

Personne n'ignore avec quelle dextérité opiniâtre et glorieuse ils dirigèrent les affaires publiques pendant les années si importantes et si dramatiques qui suivirent la mort de Henri VIII. Grouper leurs amis et diviser leurs ennemis, humilier Philippe, appuyer Coligny, l'homme indomptable; délivrer la Hollande, fonder notre grandeur maritime, assouplir la férocité des chefs écossais, décevoir les politiques rusés de l'Italie ; telle fut leur œuvre. Beaucoup de leurs actes mériteraient sans doute le blâme d'une époque éclairée; mais telle était l'équivoque moralité de leur temps, tel était le caractère des ennemis sans scrupule qu'ils avaient à combattre, qu'une juste vénération entoure encore ces fortes têtes, et que nul ne peut trouver à redire à leurs actes. Malgré les dissemblances que l'on pourrait trouver entre eux, un air de famille groupe et réunit ces intelligences vigoureuses dont aucune faculté n'était exclusivement développée; mais saines, mais mâles, mais d'accord avec elles-mêmes. Gens de cabinet, faits pour se livrer aux exercices intellectuels que l'usage leur avait rendus plus faciles encore; précipités dans la vie active plutôt par les circonstances que par une inclination décidée; jamais la pratique des affaires n'eut pour moteurs des hommes moins entachés des vices communs aux théoriciens et aux pédans. Soigneux observateurs des symptômes qui révélaient les opinions et les temps, maîtres des secrets de la nature humaine, le vrai caractère de leur politique était plutôt la vigilance, la modération et la fermeté que l'audace d'invention ou l'esprit d'aventure.

Ces hommes écrivaient et parlaient comme il convenait à leur bon sens exquis. Moins abondante et moins ingénieuse, mais plus pure et plus virile que celle de la génération suivante, leur éloquence lumineuse, digne, solide, portait à

peine l'empreinte de cette affectation qui vint flétrir et corrompre le style de leurs successeurs. Fallait-il prendre part à ces controverses épineuses sur lesquelles la destinée des empires était alors suspendue, ils s'acquittaient de la tâche comme s'ils n'étaient pas sortis des bancs des écoles et de l'enceinte des séminaires. Fixes à leurs postes, à l'abri de toutes les inconstances de la faveur populaire et du souffle des cours; leur puissance ne finissait qu'avec leur vie. Rivalités, conspirations, intrigues; rien ne pouvait les priver de la confiance du monarque. Point de parlement qui les attaquât, point d'émeute qui fît retentir leurs noms accouplés à des accusations infâmes. Sous ce rapport, ils offraient un parfait contraste avec cette génération entreprenante et brillante des politiques qui les précédèrent et les suivirent. Burleigh fut quarante ans ministre ; Nicolas Bacon eut le grand sceau pendant vingt ans ; Smith et Walsingham furent secrétaires-d'état dix-huit ans ; tous moururent sans perdre leurs places, comblés des faveurs du pouvoir et entourés de l'estime publique. Comparez leur destinée à celle de Wolsey, de Cromwell, de Norfolk, de Sommerset, de Northumberland ; comparez-la surtout à la destinée terrible d'Essex, de Raleigh et de l'homme plus illustre encore qui eut Nicolas Bacon pour père, et dont nous allons bientôt nous occuper.

A Gorhambury, résidence de sir Nicolas Bacon, on lisait ces mots inscrits au-dessus de la porte principale :

MEDIOCRIA FIRMA.

C'était la maxime constante et favorite de Bacon et de ses collègues ; devise et symptôme de leur puissance. Ils avaient bien plus à cœur d'en assurer profondément les bases que d'en élever le sommet jusqu'à des hauteurs téméraires. Nul d'entre eux n'aspirait à devenir seul ministre ; nul d'entre eux n'irritait l'envie par l'orgueilleux déploiement du crédit et du pouvoir ; nul d'entre eux n'affectait d'éclipser la vieille aristocratie du royaume. Libres de ce puéril amour des titres qui caractérise les courtisans, quelques-uns d'entr'eux, même

parmi nous, passeraient pour désintéressés. D'une fidélité incorruptible envers l'état, sans tache dans la vie privée, leur foyer domestique était pur, économe et chaste.

On voyait briller dans leurs rangs, immédiatement après le fameux Burleigh, sir Nicolas Bacon, que Camden et Buchanan appelaient la *seconde colonne* de l'état. Il avait épousé en secondes noces une des filles de sir Anthoiny Cooke, précepteur d'Edouard VI, et qui avait donné assez de soins à l'éducation de ses filles pour que, même à cette époque, la variété de leurs talens les fît remarquer parmi les femmes à la mode; l'une d'elles, Catherine, qui devint plus tard lady Kiligrew, faisait des hexamètres et des pentamètres latins que les professeurs les plus difficiles eussent avoués. Mildred, que lord Burleigh prit pour femme, remportait (s'il faut en croire Roger Ascham), la palme des études grecques, sur tous ses compatriotes, lady Jane Gray exceptée. La mère de Bacon, qui se nommait Anne, philologue et théologienne, soutenait avec l'évêque Jewell une correspondance grecque, et traduisait l'apologie de ce dernier du latin en anglais, sans que l'archevêque Parker pût trouver une seule correction à y introduire. Elle traduisit aussi plusieurs sermons de Bernard Ochin, sur la prédestination et le libre arbitre; fait d'autant plus curieux, que Bernard Ochin appartenait à cette petite armée de réformateurs italiens, audacieuse mère de la secte socinienne, et sur laquelle tombaient à la fois les anathèmes de Rome et de Genève, de Wittenberg et de Zurich.

Lady Bacon, l'une des femmes les plus savantes de son siècle, habile à commenter les styles d'Isocrate et de Lysias, était presque aussi bonne helléniste que Jane Gray. Pendant que leurs maris et leurs frères chassaient le renard; pendant que la meute bruyante remplissait les forêts de ses cris; ces femmes singulières et distinguées, assises dans leurs tourelles solitaires, les yeux fixés sur la plage immortelle de Platon, s'attendrissaient sur le martyr athénien de la liberté de la pensée, et l'admiraient, saisissant la coupe empoisonnée des mains de son geôlier, qui fondait en larmes. Il fallait

bien que toute femme intelligente apprît le latin et le grec; les seuls langages (l'italien excepté) qui offrissent alors les ressources d'une littérature brillante et complète. A peine aurait-on rempli une seule tablette de tous les ouvrages utiles que les idiômes de l'Europe moderne avaient produits jusqu'à cette époque. L'Angleterre n'avait ni Shakspeare, ni Spencer; la France n'avait ni Montaigne, ni Descartes; l'Espagne ne connaissait pas Don Quichotte. Quand Jane Gray vivait, quand Élisabeth d'Angleterre régnait, les livres anglais ou français, dignes d'être lus, se réduisaient à un bien petit nombre; c'étaient Chaucer, Froissard, Comines, Rabelais. L'éducation d'une femme noble ne pouvait être que classique; dans les idiômes anciens seulement, on cherchait l'énigme des mouvemens politiques et religieux; ces langages étaient ceux des cours, des écoles, de la diplomatie, de la théologie, de la politique. Le latin, au XVIe siècle, tenait la place du français au XVIIIe. Son universalité et sa permanence le maintenaient au milieu des fluctuations subies par les langues vivantes. C'était le latin qu'il fallait savoir si l'on ne voulait être banni de la science et du grand monde. Pour comprendre, je ne dis pas les lourds traités de l'époque sur la loi canonique et la théologie, mais les Mémoires et pamphlets du temps, il fallait avoir recours aux langues mortes. Poésies contemporaines, épigrammes à la mode, écrits de circonstance, tout était latin; Buchanan se servait de l'idiôme de Virgile, pour faire ses complimens aux princes et aux femmes; Ulrich de Hutten, pour écrire ses excellentes caricatures; Erasme, ses délicieux dialogues.

Cet empire est détruit; les langues modernes suffisent à tous les usages de la controverse politique et religieuse, et les idiômes antiques ne servent plus qu'à commenter les écrivains classiques, dont la valeur intrinsèque n'a pas changé, mais dont la valeur relative diminue toujours, en face de cette vaste accumulation de richesses dont le genre humain a fait la conquête. Trésor unique de nos ancêtres, la bibliothèque latine et grecque n'est plus qu'une fraction de no-

tre opulence; avec *Othello* et *Hamlet*, un lecteur moderne peut se passer d'*OEdipe* et de *Médée*. *Bobadil* (1) et *Bessus* (2), *Pistol* et *Parolles* (3) peuvent remplacer pour lui *Pirgopolynices* (4) et *Thrason* (5). Mais quelle tragédie eût fait couler les larmes de Jane Gray; quelle comédie l'eût fait sourire, si elle n'eût possédé les anciens dramaturges? Nous, modernes, si nous ne pouvons goûter la délicieuse ironie de Platon, nous avons celle de Pascal; qu'on nous bannisse des *Nuées* d'Aristophane, nous cherchons asile à Lilliput. Sans irrévérence pour ces grandes nations antiques, auxquelles la race humaine doit les arts, les sciences, le goût, la liberté civile et intellectuelle, on peut affirmer que l'héritage légué par elles s'est accru démesurément entre nos mains; l'intérêt accumulé dépasse le capital primitif. Depuis deux cent cinquante ans, les idiômes de l'Europe occidentale ont produit, nous le croyons du moins, des ouvrages dont la valeur, je ne dis pas le nombre, l'emporte sur celle des livres que le monde possédait avant cette époque.

Revenons à François Bacon, le plus jeune fils de sir Nicolas Bacon, né dans l'hôtel de son père (York-House, Strand), le 22 janvier 1551. Sa santé était très délicate, circonstance à laquelle on doit attribuer en grande partie les habitudes sédentaires, graves et studieuses qui le distinguèrent de bonne heure. Elisabeth, comme on sait, s'amusait beaucoup de son air grave et composé et de la précocité de ses saillies; elle le nommait son *petit garde-des-sceaux*. Tout enfant, il quitta un jour ses compagnons de jeu, pour aller observer la cause d'un écho singulier qui partait d'une cave voisine.

A douze ans, il s'occupa de théories fort ingénieuses sur la prestidigitation et sur l'escamotage, art qui mérite d'attirer l'attention spéciale des philosophes, ainsi que l'observe Du-

(1) Personnage de Ben Johnson.
(2) Personnage de Beaumont et Fletcher.
(3) Personnage de Shakspeare.
(4) Personnage de Plaute.
(5) Personnage de Térence.

gald Stewart. Ce sont des bagatelles auxquelles l'élévation atteinte plus tard par Bacon a donné de l'intérêt.

A treize ans, il fut inscrit sur les registres de Cambridge, qui avait alors pour gouverneur Whitgift, depuis archevêque de Cantorbery. Prêtre aux vues étroites, à l'ame basse et tyrannique, Whitgift avait gagné son pouvoir par la servilité et l'adulation. Il persécutait avec une impartialité cruelle ceux qui partageaient la doctrine de Calvin « sur l'Eglise, » et ceux qui repoussaient ses théories « sur la Réprobation. » A l'époque dont nous parlons, il se trouvait dans un état de chrysalide, état intermédiaire entre le sycophante et le bourreau; prêt à rejeter sa peau d'esclave et à revêtir celle d'oppresseur, il s'indemnisait des hommages serviles qu'il croyait devoir rendre aux ministres par le despotisme secondaire qu'il faisait subir aux membres de son collége. Avouons qu'en protégeant l'indépendance de Cambridge, en défendant le plus beau sanctuaire de l'éducation publique en Angleterre, en résistant bravement à ceux qui voulaient faire du collége de la Trinité une succursale de l'école de Westminster, il a rendu aux lettres un service éminent. C'est le seul acte honorable de sa longue vie publique.

On a prétendu que Bacon méditait dès-lors la grande révolution intellectuelle à laquelle son nom est à jamais attaché; assertion parfaitement invraisemblable, et qui manque de preuves. Comment croire que l'intelligence la plus puissante ait conçu de tels desseins dans un âge si tendre? Il est seulement vrai que Bacon, après trois ans de séjour, quitta les murs paisibles de Cambridge, plein de mépris pour les études universitaires, convaincu de leur inutilité et de leur vice radical, dédaigneux des sérieuses bagatelles auxquelles les sectateurs d'Aristote avaient consacré tant de soins, et assez peu respectueux envers Aristote lui-même. A seize ans, il visita Paris, qu'il habita quelque temps, confié à la surveillance de sir Amias Paulet, envoyé d'Elisabeth à la cour de France, un des ministres les plus intègres et les plus capables qu'elle ait jamais employés. C'était pour la France une époque d'agitation déplorable. Hu-

guenots et catholiques, ramassant leurs forces éparses, se préparaient à soutenir la crise la plus longue et la plus acharnée de cette guerre aux mille combats; pendant que le prince, qui aurait dû protéger et contenir les deux partis, perdait l'autorité de sa couronne par la dégradation profonde où le plongeaient ses extravagances et ses vices. Bacon, cependant, parcourut plusieurs provinces de France; il passa quelques mois à Poitiers, et nous avons la preuve que, pendant son séjour sur le continent, il ne négligea pas la littérature et la science; mais la diplomatie et la statistique furent les principaux objets de son attention, et ce fut alors qu'il rédigea ces notes sur l'état de l'Europe qui ont été imprimées dans ses œuvres. L'art d'écrire en chiffres et celui de déchiffrer l'occupèrent particulièrement : un chiffre dont il est l'inventeur, et qui en effet est d'un emploi fort ingénieux, se trouve rapporté dans son *De Augmentis.* En février 1580, la mort presque subite de son père le rappela en Angleterre.

A son retour, il demanda au gouvernement une position qui lui permît de se livrer tout entier à la littérature et à la politique ; elle lui fut refusée, et ce refus doit surprendre. Ses prétentions étaient modestes; ses droits héréditaires incontestables; la reine l'avait honorablement distingué; son oncle était premier ministre; et tout ministre eût voulu enrôler sous les drapeaux du gouvernement une capacité déjà si éminente. Mais, les Cecils, qui le dédaignaient, ne négligeaient rien pour le maintenir dans l'obscurité. On ne lui attribue aucun tort envers eux : naturellement doux, d'un caractère facile, François Bacon qui, pendant sa vie, prépara ses succès avec une vigilance sans égale, et poussa jusqu'à un scrupule qui n'est pas à l'abri du reproche, la crainte de blesser les puissans, ne donna sans doute aucun prétexte de mécontentement à un parent qui pouvait, ou le servir d'une manière essentielle, ou lui nuire de la façon la plus grave. Mais le grand trésorier Cecil avait un fils, plus jeune de quelques mois que Bacon, élevé avec un soin extrême, initié dès le premier âge aux intrigues des cours et aux mystères de la

diplomatie. Le temps était venu où Robert Cecil allait paraître sur la scène de la vie publique, et le cœur de Burleigh n'avait pas de plus vif désir que de transmettre à ce fils ses dignités et ses honneurs. Sa tendresse et sa partialité de père ne lui cachait pas la distance qui séparait les deux cousins et la supériorité de François sur Robert, tout instruit et capable que fût ce dernier. Aussi Burleigh ne fit-il absolument rien pour son neveu, qui ne reçut de lui ni un état qui le fît vivre ni les moyens de vivre sans état : conduite que Bacon lui-même attribuait à la jalousie inspirée par sa supériorité. « Ayez soin, écrit-il plus tard à Villiers, de protéger, de » soutenir, d'encourager les hommes distingués, à quelque » classe qu'ils puissent appartenir : sous les Cecils père et fils, » il suffisait de sortir de ligne pour être étouffé. »

Burleigh opposa donc aux prières de son neveu François une résistance inébranlable. Bacon, fils du beau-frère de Burleigh, de son ami intime, de son collègue le plus actif, s'épuisa en vaines supplications, adressées tour à tour à son oncle et à sa tante, et dont l'insistance devint humble jusqu'à la servilité. De tous les jeunes gens de son époque, celui qui promettait le plus ne put obtenir un petit emploi ; forcé de se réfugier dans l'étude de la jurisprudence, il se fit admettre à Gray's Inn, où pendant quelques années il travailla dans l'obscurité. Son érudition de légiste a été discutée et même niée : l'opinion générale, à cet égard, paraît avoir été celle que la reine Elisabeth exprima. « Bacon, disait-elle, est très savant et a beaucoup d'esprit ; ses connaissances légales sont peu profondes, mais il en tire le meilleur parti possible. » Nous sommes tentés de croire que les Cecils propagèrent cette opinion, et n'oublièrent ni insinuations, ni mensonges pour la répandre. Edouard Coke la proclama ouvertement, avec cette insolence de haine qui lui était habituelle. Tout ce qui, en rabaissant le génie, console la médiocrité souffrante et envieuse, est ordinairement bien accueilli d'elle. Ce devait être, pour quelque avoué stupide, un plaisir inexprimable de savoir que le premier orateur de son siècle, le plus profond penseur de

l'Angleterre, ne connaissait pas aussi bien que lui les barbares et minutieuses coutumes de nos vieux codes, et ne distinguait pas aisément le *Statut du Bastard Eigné* (1) de celui de la *Mulier puisnée* (2), ni le *Common of Piscary* (3) de celui du *Freefishery* (4).

Certes, personne alors, personne, pendant les deux siècles suivans, ne sut mieux approfondir la philosophie de la loi. Une éloquence insinuante, une intelligence merveilleuse, des études spéciales très suffisantes, l'élevèrent bientôt dans sa profession et lui firent concevoir l'espérance d'une promotion plus haute : il s'adressa à lord Burleigh, qui le repoussa vertement; vieillard goutteux dont l'humeur s'était encore aigrie avec l'âge, et qui ne perdait pas une occasion de témoigner son antipathie pour la jeunesse ardente et hardie qui allait lui succéder. C'était bien le cas de faire subir au jeune homme un sermon en trois points : l'oncle de François le tança durement, lui disant qu'il était vain et manquait de respect pour ses supérieurs. Bacon plia devant le vieillard, le remercia de ses avis, et lui promit d'en profiter.

Le jeune avocat trouvait plus de justice au dehors que dans sa famille; à vingt-six ans, il fut nommé Assesseur dans son collége d'avocats, et, deux ans plus tard, Lecteur pour le temps du carême; enfin, en 1590 il reçut le titre de Conseiller extraordinaire de la reine ; première faveur qui n'était accompagnée d'aucun profit. Toujours en instances auprès de sa puissante famille pour obtenir une position assurée, et qui ne le forcât pas à un labeur d'esclave, il subit, avec une sérénité et une patience qui touchaient à la bassesse, la mauvaise humeur de son oncle et les ironies de ses cousins, qui se moquaient sans cesse de sa rêverie contemplative, perdue, disaient-ils, dans les nuages d'une philosophie trop

(1) Loi relative aux *bâtards aînés.*

(2) Loi relative aux *filles cadettes.*

(3) Droit de *pêche commune.*

(4) Droit de *libre pêche.*

sublime pour s'abaisser aux affaires de la vie commune. Bien du temps se passa avant que les Cecils, dans un accès de générosité ou de caprice, lui procurassent la reversion de l'Enregistrement de la chambre étoilée; place lucrative, mais qui ne fut vacante que beaucoup d'années après, et qui laissa Bacon dans la nécessité de travailler encore pour le pain de chaque jour.

Nommé membre du parlement pour le comté de Middlesex, il y siégea en 1593 et ne tarda pas à se faire une réputation de *debater*. On reconnaît, dans les fragmens des discours que nous possédons de lui, cette richesse d'imagination et cette force d'expression compacte qui caractérisent ses écrits. L'étendue si variée de ses connaissances lui permettait d'amuser l'auditoire et de soutenir son attention par une foule d'allusions heureuses qui pourraient bien nous sembler pédantesques ou puériles, mais qui n'en paraissaient pas moins agréables au goût de cette époque. « J'ai connu de nos jours (ainsi s'exprime Ben Johnson, juge irréfragable), un orateur » puissant, plein de gravité dans son langage; noblement sa- » tyrique, toutes les fois qu'il pouvait se permettre une épi- » gramme et la lancer. Personne ne parlait plus nettement, » avec plus de poids, et ne souffrait moins de vide et moins » de paroles oiseuses dans ce qu'il avait à dire. Chaque par- » tie de son discours avait une valeur propre: on ne pouvait » ni tousser, ni se permettre une distraction sans s'exposer » à perdre quelque chose d'excellent; il était roi, là où il » parlait, réjouissant ou irritant ses *juges*, suivant son bon » plaisir. Nul ne disposait avec une force plus souveraine des » affections de ses auditeurs; on ne craignait qu'une chose, » de cesser de l'entendre. » Sans doute Johnson, à une époque où la Chambre des Communes était à peu près inaccessible au public, n'avait entendu Bacon parler que devant ses *juges*. Ce philosophe, observateur délicat de toutes les convenances, n'employait sans doute pas, en face du parlement la même éloquence dont il se servait à la cour du banc du roi; mais

l'élégance d'élocution et de diction qui le distinguait se faisait remarquer à la fois chez le représentant du comté et chez l'avocat de la reine.

Le jeu politique que Bacon essaya de jouer alors, était difficile : conserver la faveur de la cour et conquérir celle du peuple. De lui seul peut-être on pouvait espérer le succès d'une telle entreprise ; capacité rare, maturité précoce de jugement, sang-froid inébranlable, grâce parfaite de manières ; il fallait tout cela pour ne pas échouer complétement. Une fois seulement, un élan de patriotisme l'emporta loin des bornes de la prudence, élan qui lui coûta de longs et amers remords, et qu'il se garda bien de répéter. La cour demandait des secours considérables, et les demandait à l'instant même. « Il » faut donc », s'écria Bacon avec toute l'énergie qui caractérisa plus tard le long parlement, « que, pour satisfaire à ces » demandes, les gentilshommes vendent leur vaisselle, et les » fermiers leurs pots d'étain ? Nous sommes ici pour interro- » ger la santé du royaume et sonder ses plaies, non pour l'é- » corcher vif. Voici les dangers que nous courons : mécon- » tenter le peuple et compromettre la sûreté de Sa Majesté, » qui a besoin de l'amour de ses sujets bien plus que de leur » argent ; faire espérer aux princes qui lui succéderont une » complaisance pareille à la nôtre, et jeter dans l'avenir un » antécédent, malheureux pour nous comme pour nos descen- » dans. Lisez l'histoire : elle dit que, parmi les nations, la na- » tion anglaise ne se distingua jamais par la bassesse, la sou- » mission, et la facilité d'accorder les impôts. » Cette explosion de patriotisme irrita, de la manière la plus vive, la reine et les ministres.

Pour moins que cela, l'orgueilleuse violence des Tudor envoyait à la Tour plus d'un honnête représentant des communes. Le jeune patriote descendit aux rétractations les plus abjectes ; il adjura le Grand-Trésorier de tendre une main secourable à son parent malheureux, à son pauvre serviteur. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet au Grand-Chancelier, peuvent marcher de pair avec les plus lâches des épîtres tombées de la

plume de Cicéron pendant son exil. La leçon ne fut pas perdue : jamais Bacon ne retomba dans cette noble faute.

Tout devait le convaincre qu'il ne pouvait rien attendre de cette puissante famille à laquelle il avait adressé, pendant douze années, des sollicitations si persévérantes et si humbles; il se tourna d'un autre côté. Parmi les courtisans d'Élisabeth, on venait de voir paraître un favori nouveau; jeune, riche, noble, brillant, plein de talens et d'éloquence, brave, généreux, ambitieux. A peine, au milieu de l'orage des passions, Leicester avait-il reçu d'Élisabeth des marques d'estime aussi éclatantes que celles dont une reine aux cheveux gris comblait ce jeune homme, ornement de la cour, idole des bourgeois, patron des gens de lettres et des hommes d'armes, asile des catholiques et des puritains persécutés. Contre ce rival redoutable et nouveau, à peine la calme prudence, l'expérience consommée de Burleigh suffisaient-elles à se défendre. Le vieux politique qui avait triomphé de tant d'obstacles et lutté contre deux générations de rivaux et de collègues, pâlissait en face de la renommée croissante et de l'influence nouvelle d'Essex.

Vers la fin du règne d'Élisabeth, sa cour et son conseil se divisaient en factions dont l'histoire, tout instructive qu'elle soit, offre peu d'intérêt. Pour atteindre un but, dont l'un et l'autre parti ne dissimulaient pas la puérilité, tous avaient recours aux moyens qu'emploient les hommes d'état sans scrupule. Après un grand mouvement, l'esprit public faisait halte; il ramassait ses forces pour fournir un second élan. La fougue d'impulsion qui, depuis la séparation de Luther et de Rome, avait précipité, pendant cinquante années, l'intelligence dans la carrière de la liberté, venait de s'éteindre; déjà était posée la limite qui sépare aujourd'hui le protestantisme du catholicisme : d'une part, l'Angleterre, l'Ecosse, les royaumes du nord; d'une autre, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, l'Italie. Dès cette époque, la ligne de démarcation qui traversait les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, séparait comme aujourd'hui : provinces, cantons, électorats; catholiques d'un côté,

protestans d'un autre. Quant à la France, terre disputée par les deux factions, la lutte y était encore ardente et non terminée. Depuis lors, les armées belligérantes n'ont guère fait que garder leurs conquêtes; et, malgré quelques invasions partielles, la ligne des frontières respectives est en général demeurée la même. Pourquoi un repos si complet a-t-il succédé à ce mouvement redoutable? Pourquoi le protestantisme qui, à une époque peu éclairée et privée de liberté, emportait tout sur son passage, a-t-il suspendu son essor et ne compte-t-il plus, en un temps de tolérance et de raison, aucun progrès sensible, aucune conquête appréciable? Pourquoi les Luther, les Calvin, les Knox, les Zwingle, n'ont-ils pas de successeurs? Pourquoi l'espace de deux siècles et demi a-t-il donné moins de nouveaux convertis à la communion protestante, qu'une seule des années qui suivirent immédiatement la réforme? J'ai toujours regardé cette question comme l'un des problèmes les plus intéressans de l'histoire moderne. Quoi qu'il en soit, vers les derniers temps d'Élisabeth, le protestantisme, pour me servir des paroles de l'Apocalypse, avait renoncé « à ses premières amours et achevé ses œuvres. »

La grande lutte du XVIe siècle avait cessé, la grande lutte du XVIIe siècle n'était pas ouverte. Les membres du long parlement étaient encore au berceau; les confesseurs du règne de Marie avaient rendu le dernier soupir; tout pouvoir politique était arraché aux papistes; les puritains ne s'étaient pas encore rendus formidables. Ces germes de révolution que le philosophe et l'observateur découvrent aujourd'hui dans les débats des derniers parlemens de Jacques ne se trahissaient par aucun symptôme. L'armée des ambitieux se divisait en deux bataillons; leur combat ne tendait qu'à l'obtention du pouvoir; leurs opinions sur tous les points importans étaient les mêmes : tous deux appartenant à l'église établie, professant une loyauté sans bornes envers la reine, voulant la guerre contre l'Espagne, étaient d'accord, tout semble du moins le prouver, quant à la question de succession au trône. Également étrangers aux projets de réforme, ne prétendant pas al-

léger les fardeaux du peuple, ils défendaient avec un zèle rival les abus les plus crians devenus des sources de profit pour tous deux. Le monopole des cartes à jouer appartenait à Raleigh, celui des vins de liqueur à Essex; s'ils eussent pu s'accorder sur les limites respectives de leur crédit et de leur pouvoir, pas un nuage ne se fût élevé entre eux.

Il n'y a, dans la conduite politique d'Essex, rien qui lui donne droit à l'estime. La pitié même que nous inspire sa fin terrible et prématurée est affaiblie par le crime qu'il a commis en compromettant, dans des vues toutes personnelles, la vie et la fortune de ses amis les plus dévoués, le salut et le repos de la patrie entière. Et cependant comment ne pas s'intéresser à cet homme si brave, d'un si haut, d'un si généreux caractère, téméraire et hardi en face d'une souveraine qui faisait tout trembler; délicat et bienveillant envers ceux qui dépendaient de son patronage? Bienfaiteur peu vulgaire qui voulait inspirer non la gratitude, mais l'amour, et qui se faisait l'égal de ceux qu'il servait. Son esprit ardent, sensible, enthousiaste pour tout ce qui est grand, se laissa ravir et séduire par le génie et les facultés brillantes de Bacon : bientôt se forma entr'eux une intimité étroite; elle devait avoir un dénoûment tragique, plein de douleur et de honte.

En 1594, la place de procureur-général vint à vaquer, Bacon espéra l'obtenir; Essex fit de la cause de son ami sa propre cause : il sollicita, promit, menaça, mais en vain. Probablement l'antipathie des Cecils pour Bacon s'était récemment envenimée de la nouvelle liaison qui l'attachait au comte. Un jour, Robert Cecil, sur le point de devenir secrétaire d'état, se trouvait dans le même carrosse qu'Essex.

« Mylord, dit Cecil, la reine veut que la place d'avocat général soit remplie, sans aucun délai. Je supplie votre seigneurie de vouloir bien m'apprendre quel sera son protégé.

— Votre question me surprend, répondit le comte; je tiens pour François Bacon votre cousin; je le défends contre tous et le porte à la face de tous : le monde entier le sait, et vous ne pouvez l'ignorer.

— Bon Dieu! Je m'étonne que votre seigneurie se donne tant de peine pour une œuvre qui vraisemblablement ne réussira pas! Est-il un seul exemple d'une telle place, livrée à l'inexpérience d'un aussi jeune homme?

— Je n'ai pas besoin d'aller loin (reprit le comte, qui savait que Cecil, moins âgé que Bacon, devait au premier jour être nommé secrétaire d'état) pour vous citer l'exemple d'un homme plus jeune que François, moins expérimenté, moins instruit, sir Robert; et qui fait les plus grands efforts pour obtenir des fonctions d'une importance bien plus haute.

— J'ose dire, mylord, que je crois ma capacité de niveau avec la place que je sollicite, et que les longs services de mon père justifient la faveur de la reine. Quant à mon cousin, François Bacon, s'il se contentait de la place de procureur-général, cette demande serait de plus facile digestion.

— Digestion! s'écria l'ardent jeune homme, qui sentait bien que l'on ne pouvait comparer ni la capacité de Robert à celle de François, ni même les services de leurs pères. N'employez pas de tels mots! Il faut que François devienne avocat-général. J'y emploierai tout ce que j'ai de crédit, de pouvoir, d'autorité, de relations. Je disputerai pour lui cette place à quiconque voudrait l'occuper. Quiconque l'empêcherait de l'obtenir me le paierait cher. Pensez à ce que je vous dis, sir Robert! Je me déclare ouvertement; et je ne puis trop m'étonner que le Grand-Chancelier et vous, vous vous obstiniez à repousser votre cousin pour avancer un étranger. Mettez dans la balance ses droits et ceux de son compétiteur; vous reconnaîtrez qu'il est impossible d'établir la moindre comparaison entre l'un et l'autre. »

Les efforts d'Essex furent inutiles, un autre fut nommé. Le comte sollicita ensuite pour son protégé la place de procureur-général, et cette fois le Grand-Chancelier ne se montra pas défavorable à son neveu. Après une sollicitation qui dura une année et demie et qui épuisa tout le crédit, toute l'influence, toutes les ressources d'Essex, cette seconde place fut encore donnée à un autre : désappointement vivement

ressenti par Essex, mais qui fut pour lui l'occasion de la générosité la plus délicate, et de la compensation la plus noble. Il fit présent à Bacon d'un domaine situé à Twickenham et qui valait près de deux mille livres sterling ; cadeau fait avec une grâce infinie qui (Bacon l'avouait plus tard), en doublait encore le prix.

Ce fut peu de temps après que Bacon publia son premier ouvrage; le petit volume des *Essais*, dont plusieurs éditions successives grossirent considérablement l'étendue, obtint tout d'abord le succès populaire qu'il méritait. Bientôt réimprimé, traduit en latin, en français, en italien, il fit du premier coup la réputation de son auteur; mais sa réputation en s'élevant ne relevait pas sa fortune. Fort embarrassé dans ses affaires, un joaillier le fit arrêter pour une dette de 300 £. Cependant, la générosité d'Essex se montrait infatigable. En s'embarquant pour l'Espagne, en 1596, il adressa plusieurs lettres à ses amis pour leur recommander les intérêts de Bacon pendant son absence. Il lui était réservé de jeter sur les armes anglaises le plus vif éclat qui les ait fait briller depuis la journée d'Azincourt jusqu'à celle de Blenheim. Sa valeur, ses talens, la générosité et l'humanité de son caractère, avaient fait de lui l'idole de ses concitoyens, et arraché des éloges aux ennemis vaincus par lui. Orgueilleux, impétueux, l'éclat de ses succès mit ses défauts en saillie. Mais, pour Bacon, il restait le même. Bacon, qui n'aurait pas été fâché de faire sa fortune par un mariage, avait jeté les yeux sur une veuve nommée Hatton, dont le caractère bizarre et violent était la honte et le supplice de sa famille, mais dont la richesse considérable engageait l'ambitieux à fermer les yeux sur ses vices. Essex plaida chaudement la cause de son ami; et ses lettres à cette occasion, lettres qui nous ont été conservées, respirent l'amitié la plus ardente. « Je supplierais, dit-il, ma sœur ou ma fille de l'épouser. Je le préférerais, je le proteste, aux titres les plus brillans et à la plus belle fortune. » Heureusement pour Bacon, il ne put obtenir la main de cette femme qui lui rendit un double service; celui de le refuser d'abord;

puis celui d'épouser son ennemi mortel, sir Edouard Coke, pédant à l'ame mauvaise, à l'esprit étroit, qu'elle rendit aussi malheureux qu'il le méritait.

La fortune d'Essex avait atteint son zénith; elle ne fit plus que décheoir. Doué de toutes les qualités qui procurent une élévation rapide, il n'avait aucune des vertus, même aucun des vices qui assurent la permanence du pouvoir. Sa franchise, sa susceptibilité, son ardeur, ne pouvaient plaire à une souveraine que toute opposition irritait, et qui pendant quarante ans s'était accoutumée à la flatterie la plus extravagante, à la soumission la plus abjecte. Sa méprisante audace envers ses ennemis qu'il bravait, excitait leur colère mortelle; son administration en Irlande, souvent blâmable, avait été malheureuse dans ses résultats. Né pour les coups de main, tel que l'assaut de Cadix; d'un courage brillant, d'une irrésistible activité; il manquait de cette patience, de cette prudence, de cette fermeté, qualités nécessaires pour conduire une guerre longue, difficile, qui offrait peu d'occasions de brillans exploits, beaucoup d'obstacles à vaincre, et mille incommodités, mille ennuis à dévorer. Les devoirs civils que ses hautes fonctions lui imposaient lui pesaient étrangement; éloquent, habile, mais n'ayant rien de l'homme d'état; la cour lui refusait son mérite réel; la multitude voyait d'un œil indulgent ses défauts et ses vices. Dans la décadence de son pouvoir, c'était sur Bacon, son ami, qu'il s'appuyait; c'était lui qu'il consultait, à lui qu'il s'adressait dans ses nécessités et ses angoisses; les avis de Bacon lui servaient de guides; il avait recours à son intercession. Disons-le sans détour et sans périphrase; chose lamentable! cet ami si aimé, objet de tant de confiance, prit une part active à la ruine du comte, versa son sang et noircit sa mémoire.

Cependant soyons justes envers Bacon. Tant qu'il crut pouvoir servir Essex sans se nuire à lui-même, il le fit avec activité, avec franchise. Il donna des conseils judicieux à son noble bienfaiteur, et n'oublia rien pour l'engager à ne pas accepter le gouvernement d'Irlande. « Je voyais, dit-il, sa

» chute attachée par le destin à ce voyage d'Irlande, aussi » clairement qu'il est possible à l'homme de fonder son opi- » nion sur les futurs contingens. » La prédiction s'accomplit : le retour d'Essex fut le signal de sa disgrâce. Bacon se porta médiateur honnête et zélé, entre la reine et son ami ; tâche difficile, délicate, périlleuse : il fallait agir sur deux âmes également hautaines, vindicatives et indomptables. En quittant l'hôtel d'Essex où il venait d'apaiser l'irritation d'un guerrier jeune, enflammé de colère et navré par mille humiliations, Bacon se rendait à Whitehall, et essayait de calmer l'âpre humeur d'une souveraine dont le caractère toujours difficile devait aux progrès de l'âge et des maladies, à l'habitude de la flatterie et à la servilité de ce qui l'entourait, une exigence et une susceptibilité maladives. Il est difficile de servir deux maîtres. Bacon, dans cette situation équivoque, qui l'exposait à déplaire à Essex et à la reine, manœuvra de son mieux pendant long-temps, et finit par reconnaître que ses efforts pour relever une fortune en ruine, faisaient chanceler la sienne. Des deux ennemis qu'il avait tenté de rapprocher, l'un accusait son amitié de tiédeur, l'autre inculpait sa loyauté de sujet; Essex voyait en lui l'espion de la reine; elle le regardait comme la créature d'un rebelle. La réconciliation qu'il avait tentée n'offrait plus de chances; à mille symptômes, qui n'eussent point trompé des regards moins pénétrans que les siens, on pouvait deviner la prochaine ruine du comte. Bacon prit son parti.

Bientôt Essex eut à répondre devant le conseil de sa conduite en Irlande; Bacon repoussa légèrement et comme par manière d'acquit, la triste obligation d'attaquer un ami intime; puis se livrant tout entier à la reine, il fut l'accusateur public d'Essex. Une scène plus tragique allait avoir lieu. Précipité par le désespoir et la fureur dans une folle et criminelle entreprise, le malheureux jeune homme encourut la dernière rigueur des lois. Que devait faire Bacon? Voilà une de ces grandes circonstances, où les hommes apparaissent ce qu'ils sont. Une âme noble, haute, grande, n'eût pas un ins-

tant mis dans la balance, crédit, richesse, pouvoir, à côté de l'amitié, de la reconnaissance, de l'honneur. Si Bacon avait eu l'ame noble, on eût vu Bacon assister Essex pendant les débats; solliciter pour lui une mitigation de peine; descendre chaque jour dans son cachot; recevoir ses dernières volontés et ses derniers embrassemens sur l'échafaud; consacrer toutes les forces de sa pensée et de sa volonté à protéger contre l'outrage posthume, la renommée de cet ami généreux et coupable. Une âme commune se fût réfugiée dans le silence; elle eût échappé au danger de secourir Essex, comme à la honte de l'attaquer.

Bacon ne garda pas même cette neutralité lâche; il fut l'avocat de l'accusation. Il ne se contenta pas de développer les faits qui condamnaient l'accusé; esprit, éloquence, ressources, savoir, il prodigua tout, non pour prouver un délit évident en lui-même, mais pour arracher au malheureux le bienfait des circonstances atténuantes, qui, nulles sous le point de vue légal, pouvaient diminuer sa culpabilité morale, et, sans obtenir son acquittement, amener une demande en grâce, et le pardon de la reine. Essex disait, pour pallier la frénésie extravagante de sa conduite, que des ennemis acharnés et invétérés le pressaient de toutes parts; que, ruiné par eux dans son crédit, il avait vu sa vie menacée, et que son désespoir était né de leurs persécutions. Cela était vrai; Bacon ne l'ignorait pas: il affecta de traiter ces allégations de vains prétextes. Il osa comparer Essex à Pisistrate qui se disait exposé au glaive de ses ennemis, et qui devint le tyran d'Athènes : à ces mots, Essex éclata. Interrompant l'ingrat Bacon, il le somma de quitter son rôle d'accusateur, d'aller s'asseoir au banc des témoins et de dire, si lui, Bacon, l'ancien ami d'Essex, n'avait pas vingt fois avoué, même par écrit, la réalité des faits qu'il niait aujourd'hui. Bacon (nous avons peine à continuer ce récit honteux) éluda la question par une réponse équivoque; et, par une allusion plus odieuse encore, compara Essex au duc de Guise, et sa folle tentative aux barricades parisiennes. En effet, la gloire militaire, la

noblesse, la popularité du chef de la ligue n'étaient pas sans analogie avec celles d'Essex; mais cette comparaison était inutile à la cause; et rappeler à la jalouse et altière Elisabeth la tutelle honteuse, subie par les derniers Valois, c'en était assez pour endurcir ce cœur haineux et le fermer à toute pitié pour Essex. Il fut condamné; Bacon ne fit pas une démarche pour le sauver. Cependant la douleur et l'angoisse d'Elisabeth lui offraient une occasion favorable de plaider la cause de son bienfaiteur, sinon avec succès, du moins sans danger personnel. Le bourreau trancha la tête du gentilhomme : on eut pitié de son sort; on s'en indigna plus peut-être qu'il ne méritait. Accueillie avec une froideur presque menaçante par les bourgeois de Londres, la reine crut devoir publier une apologie de sa conduite. Elle avait lu avec plaisir quelques écrits de Bacon; l'ami ingrat qui avait aiguisé la hache meurtrière et fait tomber la tête de son ami, fut choisi pour assassiner sa mémoire. Ce fut lui que l'on chargea de rédiger l'*Exposé des manœuvres et conspirations, tramées et mises à exécution par Robert, comte d'Essex.* »

Jamais ennemi généreux n'eût jeté sur un infortuné qui venait d'expier si cruellement ses fautes, les amers outrages dont cette œuvre est remplie. Après la mort d'Elisabeth, lorsque l'indignation générale s'éleva contre Bacon, il allégua pour seule excuse ses fonctions auprès de la reine et les instructions particulières qu'il avait reçues d'elle : il n'avait fait, disait-il, que rédiger et coordonner l'apologie.

Prétendra-t-on que Bacon, en préférant les intérêts d'Elisabeth à ceux d'Essex, se montra fidèle à un devoir de gratitude plus haute que celle qu'il devait à son premier bienfaiteur? Mais Elisabeth l'avait tenu long-temps, lui, fils de son premier ministre, lui le plus instruit et le plus habile des jeunes gens de l'époque, dans un état de labeur servile, d'obscurité, d'indigence; elle avait dénigré son mérite, effrayé d'une menace despotique son essai d'indépendance parlementaire, et refusé de lui donner le juste avancement qu'il réclamait. Au moment même où de plus jeunes gens, ses in-

férieurs en capacité, qui le valaient à peine en fait de noblesse, remplissaient les premières charges de l'état, élevaient palais sur palais, acquéraient domaines sur domaines; Bacon, délaissé par la reine, languissait en prison faute de pouvoir payer trois cents livres sterling. Si nous admettons qu'Elisabeth ait été sa bienfaitrice, il faut donc regarder comme son ennemi, Essex, qui voulut l'arracher à ce dur servage, qui prétendit lui procurer une fonction éminente, et qui, ne pouvant lui faire subir le titre d'avocat-général, eut la cruauté de lui donner une terre magnifique. Hélas! il faut le dire : Bacon, en se montrant ingrat, servait son intérêt; il voulait s'asseoir sur le fauteuil des juges; avocat servile, on le verra plus tard devenir magistrat vénal.

Affirme-t-on que la couronne seule accusait Essex, et que Bacon, organe de la couronne, n'est responsable d'aucune des accusations qu'il intente. Sans examiner s'il est moral, s'il est rationnel, qu'un homme, le chef couvert d'une perruque, et le col entouré d'un morceau d'étoffe, se charge pour une guinée de faire innocemment ce qui serait infâme sans le morceau d'étoffe et la perruque; de déclarer faux ce qu'il sait être vrai, et cela avec gestes, sermens, vociférations, déclamations, argumentations, fureur, terreur, violence, accent pathétique, sophisme, poésie, philosophie et dialectique; voyons un peu si Bacon a dépassé ou non les devoirs reconnus de l'avocat à cette époque? Oui, dans toutes les causes criminelles, et surtout dans les causes capitales, l'avocat pour la partie civile a toujours joui du droit de consulter sa conscience. Ce droit est une obligation; sans cette liberté de jugement laissée à l'accusateur, ce serait le bourreau, de la parole, plus odieux que le bourreau qui tient la corde; et les bandits qui, en Italie, vous prêtent leurs services pour de l'argent, inspireraient moins d'horreur.

Bacon fut l'accusateur d'un homme coupable, sans doute, mais son bienfaiteur et son ami. Son talent d'avocat, il l'employa tout entier à montrer Essex inexcusable; conduite infâme. Le devoir de sa profession l'autorisait tout au plus à

prouver les charges, ce qui n'était pas difficile : le crime du comte était clair comme le jour, récemment commis à la face du soleil, devant des milliers de concitoyens. Recourir à l'invective, enflammer les passions, obscurcir le jugement du tribunal, devenait plus inutile que jamais. Pourquoi donc aggraver, sans avantage pour la cause, la culpabilité morale d'Essex et de sa fatale entreprise; pourquoi lui fermer tout recours en grâce, en effrayant le cœur altier de la reine; pourquoi nier cette vérité reconnue de tous, qu'une faction puissante cherchait depuis long-temps la perte du prisonnier; pourquoi rappeler à son sujet le plus heureux et le plus redouté des rebelles? L'avocat ne pouvait-il s'acquitter de ses obligations, sans rappeler à une reine jalouse la ligue, les barricades et toutes les humiliations qu'un sujet puissant avait accumulées sur Henri III?

Et qui justifiera le pamphlet écrit contre Essex décapité? Ceux qui pensent que la profession de l'avocat l'oblige à pendre et écarteler ses bienfaiteurs, moyennant un prix convenu, soutiendront-ils que le même devoir l'oblige encore à imprimer des libelles contre la victime quand elle dort dans le tombeau. Bacon prétendait n'avoir à répondre que du style; mais pourquoi se chargeait-il de trouver des mots pour une telle œuvre? N'y avait-il donc pas alors quelque part un misérable comme tous les siècles en produisent; quelque anneau intermédiaire entre le singe et l'homme, assez méprisable, assez méprisé, pour qu'on ne s'étonnât pas de le voir aggraver les fautes de ce noble et malheureux Essex? Était-ce à lui d'arrondir la forme et d'aiguiser le trait des périodes qui déshonoraient son ami; ne voyait-il pas que, dans sa propre dégradation, les lettres et la philosophie, se dégradaient à la fois?

L'explication est simple. Le sens moral était médiocre chez Bacon; non qu'on pût lui imputer une ame mauvaise, tyrannique, inhumaine. Il portait avec modestie le poids de ses honneurs et le fardeau plus éclatant de sa gloire intellectuelle. Il était rare qu'une provocation quelconque éveillât en lui la malignité ou l'insolence. Nul ne fut plus prompt à ten-

dre la joue gauche, quand on avait frappé sa joue droite, ni plus habile à trouver la douce parole qui dissipe le courroux et calme la vengeance. Modéré dans ses plaisirs, calme, d'humeur égale, poli, affable, homme de tenue régulière; quand on ne le voyait pas dans une de ces situations qui met un homme à l'épreuve, il laissait une impression favorable. Mais ses fautes, il est triste de le dire, avaient leur source dans la froideur du cœur, dans la bassesse de l'ame. Incapable de ressentir une affection vive, de faire face à de grands dangers, d'imposer de grands sacrifices; l'œil et les désirs fixés sur les biens terrestres; il aimait l'argent, l'éclat, les titres, le crédit; il lui fallait l'huissier à chaîne d'or, les valets à livrée, le grand-sceau porté devant lui, de vastes maisons, de beaux jardins, de riches manoirs, de la vaisselle plate, d'éclatantes draperies, des meubles précieux. Pour obtenir tout cela, il fit, comme ces courtisans misérables qui tombaient à genoux dans la boue devant Elisabeth, et qui écrivaient ensuite en Écosse « qu'elle ne pourrait aller loin, grâce à Dieu. » Bacon aurait tout accepté et tout souffert; il se serait ployé en deux, aurait rampé jusqu'aux sollicitations les plus humbles; et, repoussé avec injustice, avec grossièreté, il eût remercié pour solliciter encore. Pour obtenir tous ces biens, Bacon, après avoir essayé de parler librement à la Chambre des Communes, se voyant en butte à l'animosité de la reine, se prosterna le front dans la poussière, et lui demanda pardon dans les termes que devait employer non un représentant du royaume, mais un escroc, pris la main dans le sac. Pour obtenir ces biens, Bacon adopta, puis abandonna la cause d'Essex. Tant qu'il crut que cette cause lui serait favorable, il la défendit; il fit plus. Ses affections, bien que tièdes, ne manquaient pas de droiture : il soutint cette cause tant qu'elle ne lui porta pas préjudice; mais, dès qu'il fut prouvé qu'Essex se précipitait vers sa perte, Bacon eut peur. Alors un caractère élevé ne se fût point alarmé de l'avenir; il n'y avait à craindre ni la mort, ni la prison, mais seulement un abaissement de faveur, une diminution de crédit, une halte dans la route de l'ambition, le

chagrin de voir les autres arriver plus vite, et le loisir de mettre la dernière main à ses ouvrages. En effet, la reine était froide pour lui ; les gens de cour le regardaient comme perdu. Il résolut de changer de route, et d'étonner ses adversaires par la brusquerie de sa conversion et l'énergie de sa volonté. Une fois prêt à frapper son vieil ami ; soupçonné lui-même du crime dont il allait l'accuser, il déploya un zèle et une vigueur dans la poursuite, qui eussent été inutiles et déplacés chez tout autre.

Quand on le vit mettre en œuvre son talent d'avocat, pour verser le sang du comte, et son talent littéraire pour souiller la mémoire du comte, un cri général d'improbation s'éleva ; sourde révolte qui dura tant que vécut Élisabeth. Depuis longtemps la santé de la reine baissait ; aux influences de l'âge et de la maladie, se joignaient les angoisses d'un esprit blessé. On attribue, en général, le marasme de ses derniers jours, aux regrets profonds et tendres qu'Essex lui avait inspirés. Selon nous, des causes toutes physiques y entraient pour beaucoup, et sa pénétration lui apprenait que ses courtisans et ses ministres, non seulement tournaient les yeux vers la cour d'Écosse, mais y rattachaient déjà les fils de leurs intrigues. Elle ne savait pas tout ; mais elle devinait qu'autour d'elle chacun était impatient de voir éclore le monde nouveau, dont sa mort allait donner le signal ; elle savait que ces gens de cour ne lui avaient jamais été liés par l'affection, et que maintenant les liens de l'intérêt allaient se détacher. Bassesses, adulations ne pouvaient voiler à ses yeux cette vérité cruelle ; que les objets de sa confiance et les créatures de son pouvoir, ne l'avaient jamais aimée, et cessaient de la craindre. La vengeance était impossible ; l'orgueil lui défendait de se plaindre ; elle se tut ; le chagrin et le ressentiment lui rongeaient le cœur. Après une longue carrière de pouvoir, de gloire, de prospérité, elle mourut pleine de colère et de dégoût.

Jacques Ier monte sur le trône. Bacon met toute son adresse à obtenir une part dans la faveur de son nouveau maître : conquête assez facile. Comme prince et comme homme, Jacques

avait plus d'un vice; jamais on ne l'accusa de mépriser le talent et la science. Il y avait deux hommes dans cet homme : l'érudit, le bel esprit, l'auteur, qui discutait, pérorait, écrivait; et le radoteur imbécile qui jouait sur le trône son rôle de niais. Faites-en un chanoine d'Oxford; sa vie canonicale va s'écouler avec honneur; la postérité le respectera; rival de Casaubon et de Vossius, il siégera parmi les traducteurs de la Bible et les membres du synode de Dort. Mais, dans le rang où la fortune l'avait mis, ses faiblesses le couvrirent de honte, et ses talens n'eurent aucun prix. On eût pardonné mille bizarreries puériles au professeur, en faveur de son savoir; ce savoir, porté sur le trône, en fit un pédant et un sot.

Bien vu à la cour, Bacon ne tarda pas à s'apercevoir que les chances de son avenir n'étaient nullement compromises par la mort d'Elisabeth. Il voulait être fait Chevalier, pour deux raisons assez plaisantes : d'abord, parce que la moitié des citoyens de Londres ayant reçu du roi l'ordre de chevalerie, il se trouvait le seul des membres de Gray's-Inn qui eût échappé à cet honneur, distinction qui lui déplaisait fort; ensuite, parce que, dit-il, « il avait rencontré une fille d'al- « derman, jolie, fort de son goût, et qu'il voulait épouser. » Robert Cecil, son cousin, qu'il pria de s'intéresser à lui, demanda pour Bacon cette faveur et l'obtint. Il fut l'un des trois cents baronets qui, le jour du couronnement, furent honorés de ce titre, si cet honneur prodigué pouvait passer pour honneur. Bientôt après, la fille de l'alderman Barnham s'unit à lui en légitime mariage.

Mais le roi s'était toujours intéressé à Essex, qui, dans les affaires relatives à la succession écossaise, avait soutenu le parti de Jacques. Sa famille et tous ceux qui l'avaient aimé, furent comblés de faveurs; et l'on put sans crainte manifester son opinion relativement au malheureux procès où nous avons vu Bacon jouer un si triste rôle. Le cadavre d'Elisabeth était à peine refroidi, que l'opinion publique, à cet égard, se prononça hautement. Lord Southampton, que la dernière postérité respectera comme le protecteur et l'ami

du grand Shakspeare, n'avait pas abandonné son ami Essex. Jugé et condamné en même temps que lui, la reine lui avait laissé la vie et l'avait enfermé à la Tour. Il s'y trouvait encore lorsqu'elle mourut; le lendemain même, une foule empressée vint le féliciter sur sa prochaine délivrance. Bacon, accusé par la voix publique, condamné par sa conscience, qui lui disait que la voix publique était juste, n'osa pas se mêler à cette foule; mais il écrivit à Southampton une lettre servile, pleine de déshonorantes excuses. « Il ne s'est pas joint aux visiteurs, dit-il, parce qu'il savait bien que sa présence paraîtrait une injure et que ses protestations ne seraient point acceptées. Il ajoute, avec une bassesse inexprimable : « Je puis être au-» jourd'hui envers votre seigneurie, *sans danger* (*safely*), ce » que j'ai toujours été en réalité. »

L'opinion générale lui était si contraire, que, peu de temps après son mariage, il crut devoir donner l'explication de sa conduite, dans une lettre adressée au duc de Devon. Bientôt, cependant, cette impression défavorable s'effaça. Comment la haine se serait-elle long-temps attachée à un homme d'un mérite que l'on ne pouvait mépriser, d'une facilité de commerce qui pallie ses torts? Il n'y a pas de tache si noire que l'on ne parvienne à blanchir, quand, à un talent supérieur, on joint la prudence, l'affabilité, la gaîté, la souplesse; quand on sacrifie tous les jours à Némésis; lorsque, sans amitiés ardentes, on sait rendre service à propos; quand on peut nuire à ses ennemis et que l'on sait pardonner. Dans la génération suivante, le poète Waller, fort éloigné du génie de Bacon, ce génie qui marqua une époque mémorable dans l'histoire de la science, semble avoir reproduit dans sa vie les principaux caractères qui distinguaient la vie privée de Bacon; et l'on serait tenté de regarder l'ame du poète comme un fragment détaché de l'ame du philosophe. Gens du monde, courtisans, hommes politiques; dans leurs amitiés et dans leurs haines, l'analogie entre eux est frappante. Ce n'étaient point des hommes méchans, violens, tyranniques; il leur manquait l'élévation du sentiment et l'ardeur de l'ame. Ils aimaient mille

choses plus que la vertu; ils en craignaient mille autres plus que le vice. Après s'être abaissés jusqu'à des actes dont on ne peut lire sans mépris le récit le plus habilement coloré; ils continuaient à obtenir de leurs contemporains je ne sais quelle considération facile à confondre avec l'estime. Chacun se montrait aussi empressé à voiler leurs fautes que ses fautes propres. « Admirez, dit Clarendon en esquissant le portrait de Waller, l'étendue et la vivacité d'un esprit qui suffisait à couvrir une infinité de vices; cet agrément qui le suivait partout, les dissimulait si bien, que, s'ils étaient aperçus, ils n'étaient jamais blâmés. C'était une abjection étroite et profonde, une bassesse incroyable de nature : point de courage pour le bien, une adulation insinuante et servile, dont se fût contentée la vanité la plus exigeante et la plus féroce. Ceux qu'il avait blessés et outragés, il savait les ramener à lui; et il parvint ainsi jusqu'à la dernière vieillesse, sachant se faire bienvenir, là même où son caractère était odieux, et plaindre de ceux même qui l'abhorraient. »

En adoucissant quelques teintes, ce portrait ne conviendrait pas mal à Bacon. Les agrémens personnels de Waller sont morts avec lui : pour séduire la postérité, ce n'est pas assez d'une centaine de vers bien faits; elle le juge sévèrement, mais sans iniquité. L'influence de Bacon s'est étendue à la civilisation tout entière; la postérité s'est montrée envers lui plus indulgente encore que ses indulgens contemporains. De quelque côté que nos regards se portent, nous apercevons les trophées de cette victorieuse intelligence. Nous jugeons Manlius, et le Capitole est devant nous!

Sous le règne de Jacques, la fortune de Bacon suivit une progression rapide. Avocat au conseil du roi, en 1604, avec un salaire de 40 £ par an; doté d'une pension de 60 £; procureur-général en 1607; avocat-général en 1612; il se distingua, dans le parlement, par l'appui utile et actif qu'il donna à l'une des mesures qui tenaient le plus au cœur du roi, mesure excellente : la réunion des deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Son habileté décida plusieurs grands et utiles

changemens dans la jurisprudence; et, au milieu de tant de travaux, il trouva encore du loisir à consacrer à la philosophie et aux lettres. Le *Progrès de la Science*, dont le développement produisit plus tard le *De Augmentis*, parut en 1605. En 1609, il publia la *Sagesse des Anciens*, qui ajoute peu de chose à sa renommée, mais qui, sorti d'une autre plume, passerait pour un chef-d'œuvre d'esprit et de savoir. Cependant le *Novum Organum* avançait lentement, et quelques fragmens de ce livre extraordinaire, soumis à l'examen des hommes le moins disposés à reconnaître la solidité des vues de l'auteur, avaient excité en eux une admiration profonde pour son génie. « Bacon est un maître ouvrier (disait sir Thomas Bodley, fondateur de la Bibliothèque Bodleïenne, après avoir parcouru les *Cogitata et Visa*, matériaux précieux qui servirent ensuite à former le volume oraculaire dont nous parlons); et l'on ne peut nier que l'ouvrage entier n'abonde en traits merveilleux sur l'état actuel de la science, et en contemplations admirables sur les moyens d'accroître ses ressources. » En 1812, parut une nouvelle édition des *Essais*, augmentés d'essais nouveaux et supérieurs aux premiers. Tant de travaux n'empêchaient point Bacon de préparer l'œuvre la plus difficile, la plus glorieuse, la plus utile, que sa vaste capacité pût accomplir : « le Digeste et la Compilation Analytique des lois de l'Angleterre. »

Mais, dans ce moment même, il s'occupait à pervertir ces lois et à les plier aux volontés les plus honteuses du despotisme. Olivier Saint-Jean, pour avoir soutenu que le droit de prélever des impôts sous le titre de *secours volontaires* (*benevolences*) n'appartenait pas au roi, comparaissait devant la chambre étoilée. Bacon fut chargé de poursuivre ce généreux citoyen, dont la conduite virile et constitutionnelle lui valut 5,000 £ d'amende et la prison, sous le bon plaisir du roi. Vers la même époque, nous le trouvons impliqué dans une affaire plus triste encore. Un vieil ecclésiastique, nommé Peacham, était accusé de trahison, pour avoir conservé parmi ses papiers un sermon, peut-être son ouvrage, peut-être celui d'un

autre, mais qui n'avait jamais été prononcé et qu'il paraissait n'avoir jamais eu l'intention de prononcer. Dans ce temps de servilité universelle, les plus serviles avocats trouvaient l'affaire embarrassante et les preuves peu concluantes. Bacon se chargea de lever les difficultés, d'imposer silence aux scrupules des juges et de forcer les aveux de Peacham en le soumettant à la torture. Il trouva trois juges du banc du roi de facile accommodement; Coke seul lui résista. C'était un homme étrange. Ce pédant cruel et bigot joignait à ses vices certaines qualités dures et farouches, qui ressemblaient assez grossièrement, il est vrai, aux plus nobles vertus de l'homme public. D'une arrogance insultante pour les jeunes avocats, barbare et inexorable pour les accusés, il faisait mentir l'axiome qui prétend que la bassesse envers les supérieurs s'allie toujours à la tyrannie envers les inférieurs. Cet homme féroce résistait au roi et bravait ses favoris. Détestable et odieux quand il avait affaire aux faibles et qu'il avait tort; en face des grands, et lorsqu'il avait raison, son attitude était fière et magnifique : on ne pouvait s'empêcher de comparer avec la servilité générale son arrogante et sourde opposition, son obstination invincible. Dans cette occasion, il opposa d'abord une résistance déterminée et hargneuse, et déclara qu'un juge qui s'entendait avec l'avocat de la couronne et conférait avec lui relativement à une cause sur laquelle il devait prononcer plus tard, se rendait coupable d'un délit. Pendant quelque temps, il se tint à l'écart; mais Bacon était aussi persévérant qu'habile. » Je ne désespère pas tout-à-fait, écrivait-il au roi, de ramener lord Coke en lui faisant comprendre que son obstination le laissera seul de son avis.» En effet, Coke finit par suivre à regret l'exemple de ses confrères. Mais, pour convaincre Peacham, il ne suffisait pas de trouver des juges, il fallait trouver des faits. Le malheureux vieillard fut mis à la torture et interrogé par Bacon pendant le supplice. Vaine barbarie, aucun aveu ne lui échappa, et Bacon écrivit au roi que Peacham était « possédé d'un démon muet. » Le jour du procès arriva; Peacham

fut condamné ; mais la futilité de l'accusation était si scandaleuse, que le gouvernement eut honte de mettre la sentence à exécution : on laissa le vieillard languir dans un cachot, pendant le peu de vie qui lui restait.

C'est une affreuse histoire. Bacon, en cherchant à corrompre les juges, ne se conformait pas même à un usage inique. Coke, qui avait été avocat-général pendant treize ans, et qui en cette qualité avait dirigé les débats de plus de causes importantes que tout autre membre du parquet cité dans notre histoire, déclara que c'était chose nouvelle, pernicieuse et contraire aux coutumes. Bacon n'était donc pas le dernier adhérent d'un ancien abus, rôle peu honorable pour un homme de son espèce; bien plus coupable, il essayait d'introduire dans nos tribunaux un abus fatal et nouveau. Celui qui avait reçu de la nature l'intelligence la plus propre à perfectionner nos institutions, consacrait son magnifique talent à flétrir et dépraver ces mêmes institutions en y introduisant des corruptions infâmes.

Même observation quant à l'emploi de la torture; déjà les jurisconsultes la condamnaient comme illégale et le public l'exécrait comme barbare. Plus de trente ans auparavant, la voix de la nation s'était élevée avec tant de force contre cet affreux usage, que Burleigh fut obligé de s'excuser d'y avoir eu recours une seule fois. Apologie qui ne satisfit pas la nation, bien que la vie de la reine et l'intérêt de l'état fussent en danger; bien qu'il s'agît, non du misérable sermon d'un vieux prêtre, mais de la sûreté publique, loi devant laquelle se taisent les lois. La reine crut devoir défendre, par un décret positif, l'application de la torture aux prisonniers d'état, dans quelque circonstance que ce fût.

A dater de ce temps, on n'employa plus les supplices qui, toujours illégaux, étaient devenus odieux. Quatorze années seulement s'écoulent depuis le jour où l'on a vu Bacon, dans les cachots de la tour de Londres, prêter l'oreille aux gémissemens du malheureux Peacham; et Felton, assassin qui ne mérite et n'obtient aucune indulgence, n'est pas mis à la question : les juges déclarent qu'elle est illégale.

Ainsi Bacon, autorisant la torture, était moins avancé que son siècle. L'un des derniers instrumens d'un pouvoir funeste, il s'obstine à conserver l'abus le plus atroce qui ait souillé toutes les législations; abus dont Élisabeth et ses ministres avaient été honteux plusieurs années auparavant; abus que nul avocat, une ou deux années plus tard, quelque vil et quelque dégradé qu'il pût être, n'aurait eu le cœur d'approuver et le front de défendre! Bacon, en arrière de son siècle, se cramponnant à la barbarie antique; arrêtant les progrès de l'humanité, luttant contre la marche de la civilisation! Ces mots semblent étranges : la contradiction est flagrante; mais le fait est vrai. Hélas! l'histoire fourmille de mauvaises actions commises par des hommes extraordinaires; de cette union adultère, bassesse d'ame accouplée à la puissance de l'esprit, ont jailli les neuf-dixièmes des calamités dont les nations ont été victimes. Bacon, n'a-t-il pas dit que certains hommes, « anges par la science, reptiles » par les vices, ont des ailes pour voler au ciel et de » longs replis pour se traîner sur le sol? (*Scientiâ tanquam angeli alati, cupiditatibus vero tanquam serpentes qui humi reptant.*) Il n'avait qu'à plonger son regard dans sa propre existence pour y découvrir ce phénomène; l'ange et le serpent confondus; le philosophe allié à l'avocat-général; le sage cherchant la vérité, et l'ambitieux convoitant les sceaux : Bacon méditant sur le monde, et Bacon agissant dans le monde. Il faut le voir sous ces deux aspects, si l'on prétend le juger : on comprend seulement alors comment le même homme peut à la fois se trouver en avant et en arrière de son siècle : le plus audacieux et le plus utile des innovateurs, et le défenseur le plus acharné des anciens abus. Enfermez Bacon dans sa bibliothèque, entre Duns Scot, qui n'a pas de cadeaux à lui faire, et Thomas-d'Aquin, qui n'a pas de places à lui donner; vous aurez le philosophe tout entier, développant ses facultés immenses sous l'inspiration d'une philantropie éclairée, d'une ambition honorable, et d'un sincère amour de la vérité; jetez-le hors de son cabinet, de son la-

15.

boratoire, dans les galeries de Whitehall, parmi cette foule qui lui est si inférieure : de tous ces cœurs courtisans, pas un seul qui soit plus ardent à la curée des honneurs et des richesses, plus âpre à obtenir ces biens qui exigent souvent le sacrifice de la vertu. Guider l'espèce humaine dans la voie du progrès; fonder sur les ruines des anciennes dynasties de l'intelligence un empire plus durable; être compté parmi les plus illustres bienfaiteurs du genre humain : voilà ce qu'il pouvait. Voir un procureur rompu à la chicane, le dépasser dans la carrière; quelque épais gentilhomme de province prendre le pas sur lui; quelque misérable, heureux des grâces de sa femme, serrer familièrement la main de Buckingham; un mauvais plaisant, rapporteur des derniers scandales de la cour, occuper l'attention du roi : voilà ce qu'il craignait.

Long-temps cette ignoble ambition fut heureuse. Habile à discerner le courtisan auquel la faveur royale allait s'attacher; pénétrant avant le roi lui-même le secret des passions et des préférences du roi; Bacon attacha sa fortune à celle de Villiers, au moment où l'armée moins clairvoyante des solliciteurs vulgaire pliait devant la toute-puissance de Sommerset. Un crime mystérieux et terrible renversa ce dernier. Villiers, qui n'a plus de rival, s'élève, d'un élan rapide, au sommet du pouvoir. Comme Essex, premier protecteur de Bacon, Villiers brillait par cette élégance et cet éclat de manières que les cours apprécient au-dessus de leur valeur. Tous deux d'un courage ardent, d'une nature généreuse et ouverte, pleins de cette franchise qui distingue les hommes d'un vrai courage; d'une étourderie imprévoyante; sans capacité et sans connaissances politiques; tous deux, après avoir brillé dans les carrousels et dans les bals, se crurent faits pour gouverner l'état : tous deux devaient leur élévation à l'attachement personnel du monarque; attachement bizarre, énigme pour les observateurs, énigme pour l'histoire, sujet de scandale et peut-être de calomnie. Ils abusèrent tous deux de la faveur qui les entourait pour traiter le souverain avec une arrogance presque brutale, qui perdit Essex. Essex avait af-

faire à une ame non moins hautaine que la sienne et gâtée par un demi-siècle d'adulation. Mais Jacques Ier, timide dès le berceau, faible de tempérament et de caractère, habitué aux mortifications et aux humiliations de tout genre, avait beau soutenir des théories despotiques et rattacher sa couronne au droit divin; il ne fut pas son maître un seul jour. Roi né pour être esclave, Villiers le traita en esclave, et cette insolence qui lui était naturelle eut tout le succès de la politique la plus raffinée.

Très inférieur à Essex pour la générosité, la sensibilité, le dévoûment, n'ayant d'amis que les deux princes sur lesquels il exerça tour à tour une influence si extraordinaire; détesté du peuple, voué à la malédiction publique par la voix solennelle des communes, Buckingham tomba sous le poignard d'un simple citoyen, et ne fut pleuré que de son maître. Essex, victime des rigueurs du gouvernement, périt au milieu des regrets de tous. Leur conduite envers Bacon fut diverse, et confirme cette ancienne vérité; que le bienfaiteur ressent ordinairement plus de sympathie pour l'obligé que l'obligé pour le bienfaiteur. Essex combla Bacon de bienfaits, et crut n'avoir jamais fait assez. Le jeune et opulent gentilhomme ne soupçonnait point la moindre inégalité entre lui et le pauvre avocat, couvert de ses faveurs. Cet homme, si fier, si vain, si convaincu de son propre mérite, ne semblait pas se douter qu'il eût si bien mérité de Bacon. Pendant cette dernière et cruelle journée, où les deux amis se mesurèrent du regard à la chambre des lords, Essex taxa cet ami perfide de malveillance, mais ne lui reprocha pas son ingratitude. Dans ce moment dont l'amertume était plus cruelle que l'amertume de la mort, ce noble cœur fut trop grand pour se permettre un tel reproche.

C'était Villiers, au contraire, qui avait de grandes obligations à Bacon; cadet d'une famille assez obscure, tout jeune encore, Villiers entrait à peine dans la carrière de la faveur et l'œil le plus perçant ne pouvait guère entrevoir à quelle distance il devait laisser ses rivaux. Bacon parvenu à la viri-

lité jouissait de toute sa renommée, comme écrivain, comme membre du barreau, comme homme politique; son appui était précieux et son conseil utile au jeune et brillant aventurier qui briguait l'amitié du monarque. En 1616, nommé membre du conseil privé; en 1617, garde-des-sceaux, sir François Bacon, trop haut placé pour rien devoir à Villiers, lui témoigna une sympathie beaucoup plus vive, un attachement beaucoup plus tendre qu'à Essex; et Villiers de son côté resta fort loin de la générosité, de la délicatesse, du dévoûment qui avaient signalé la conduite d'Essex envers Bacon. Le 7 mai de la même année, au commencement de la session judiciaire, Bacon, à cheval, ayant à sa droite le grand-trésorier, à sa gauche, le garde-du-sceau privé, précédé d'un bataillon de jeunes avocats et d'huissiers, suivi d'une longue armée de pairs du royaume, de conseillers d'état et de juges; se rendit en grande pompe à Westminster, et dans une harangue pleine de gravité et de dignité, prouva qu'il n'ignorait pas l'étendue de ces devoirs qu'il savait si mal pratiquer. Dans ce jour de triomphe, de gloire, d'orgueil, qui le rehaussait aux yeux du vulgaire, peut-être à ses propres yeux; il ne pouvait s'empêcher de reporter un long regard de tristesse et de regret sur le bonheur des études philosophiques, *son inclination naturelle,* comme il l'avouait lui-même et qui lui étaient devenues presque étrangères.

Les annales de notre histoire n'ont pas d'époque plus sombre et plus honteuse que le laps de temps pendant lequel Bacon fut grand-chancelier. Tout était désordre à l'intérieur et à l'extérieur; à l'exécution de Raleigh, lâche assassinat, succédèrent la guerre de la Bohême, les succès de Tilly et de Spinola, la conquête du Palatinat, l'exil du gendre du roi, la tyrannie de l'Autriche, l'abaissement complet du protestantisme. On riait partout de notre lâche et incertaine politique; cet amour de la paix qui eût mérité l'estime, si Jacques avait aimé le peuple, ne procédait évidemment que de lâcheté. Au même instant où le roi refusait les subsides aux alliés naturels de l'Angleterre, il avait recours sans scrupule aux illéga-

lités les plus flagrantes pour enrichir les Buckingham et écraser de leur splendeur l'ancienne aristocratie. Impôts sous le titre de dons, patentes de monopole multipliées, tous les expédiens financiers que l'on aurait pu inventer à la fin d'une guerre ruineuse furent mis en jeu pendant cette honteuse paix.

S'il faut attribuer les vices de l'administration à la faiblesse du roi, à la légèreté et à la violence du favori ; Bacon, grand-chancelier fût aussi coupable qu'eux : il doit répondre à la postérité des odieuses patentes sur lesquelles il apposa le sceau de l'état. N'avait-il pas promis, dans le discours que nous avons cité, d'administrer la justice d'une manière égale pour tous et parfaitement équitable ? Regardait-il donc comme chose équitable les monopoles de sir Giles Monpeson et sir François Michell, misérables qui ont été livrés par la scène anglaise à l'indignation publique (1) et qui avaient alors le privilége de fabriquer les galons d'or et d'argent ? Non seulement ils altéraient la valeur des produits par la mauvaise qualité des matières employées, mais armés de pouvoirs formidables, ces monopoleurs fouillaient les maisons, arrêtaient ceux qu'il leur plaisait d'arrêter, et faisaient servir ces droits exorbitans à leurs vengeances personnelles et à souiller l'honneur des familles. Cet abus ne réclamait-il pas l'intervention du Grand-Chancelier d'Angleterre ? Que fit-il ? il intervint ; il demanda instamment une réorganisation du monopole ; il pria le roi de réglementer sur ces matières, non pour faire cesser le privilége et l'abus, mais pour donner aux insatiables parens du favori, une part dans ces détestables bénéfices. Le favori demandait pour lui et les siens une part du pillage public : l'homme préposé à la garde des lois s'empresse de le seconder ; il ne se contente pas de prendre parti pour l'iniquité ; il la soutient par la barbarie : plusieurs malheureux accusés d'avoir enfreint cet édit honteux sont jetés en prison par ses ordres.

(1) Dans la belle comédie de *Massinger* (*a New Way to pay Old Debts*) ; sous les noms de *sir Giles Over, Reach*, et de *Justice Greedy*

Non moins coupable, comme juge, il se laissa dicter la plupart de ses décisions par Buckingham. Il savait toute l'ignominie de cette conduite : « Jamais, » avait-il dit à Villiers, dans une lettre adressée à ce favori, vers les premiers temps de sa fortune, « il ne faut que les hommes puissans s'interposent dans les causes civiles ou criminelles; ou la justice est pervertie, ou le juge conserve, en dépit de tous ses efforts, une tache et une souillure. » Buckingham ne se rappela guère l'avis qu'il avait reçu, ni Bacon celui qu'il avait donné. Mais Buckingham, jeune, ignorant, étourdi de la rapidité de sa fortune et de la haute cîme qu'il avait atteinte, voulait servir à tout prix, amis, parens, maîtresses. Qu'il ne comprît pas l'importance d'une administration pure et d'une équité sévère; qu'il sacrifiât aisément l'intérêt public à ses engagemens particuliers : rien de plus naturel et peut-être de plus excusable. Les vrais coupables étaient ceux qui avaient abandonné ce pouvoir à un étourdi brillant, pétulant et fat. Demanderez-vous à ce page spirituel, grandi par une boutade de la fortune, le sentiment vrai des sévères et éternels principes de la justice? Bacon, au contraire, tenait la première place entre les hommes publics de l'Europe : il avait près de soixante ans; l'esprit des législations avait été l'objet de ses profondes et fécondes études; chacune de ses journées était consacrée à l'administration de la justice; il savait, il exprimait admirablement la nécessité, pour le juge, d'une intégrité sans tache et l'infamie de la corruption. Il le savait; et s'il s'éloignait, dans la pratique, de la théorie qu'il professait, on ne doit pas en accuser son esprit, mais son cœur.

Avec si peu de scrupules, il n'est pas étonnant que Bacon se soit enrichi par toutes les voies; il recevait de toutes mains, par l'entremise de ses agens. Quiconque avait procès à la chancellerie lui payait tribut : on ne peut calculer la somme totale de ce pillage, sans doute exagéré par le public, évalué à 100,000 £ par ses ennemis, mais qui dépassait assurément la somme de gains illicites mentionnée au procès.

Le jour de la justice fut lent à venir. C'était la couronne seule qui gouvernait alors. Le Grand-Chancelier, dont le mérite éclatant recevait un nouveau lustre de la situation élevée qu'il occupait, et dont le caractère doux, les manières affables, la parole facile et éloquente rehaussaient la popularité, voyait s'ouvrir devant lui une perspective radieuse et assurée. Le plaideur rançonné pouvait bien se plaindre tout bas; le patriote austère et puritain pouvait bien demander compte à Dieu de tant de qualités profanées par l'abus le plus odieux; murmures et plaintes sourdes qui n'arrivaient pas jusqu'au roi et à ses ministres. Le souverain et le favori qui était son maître souriaient à leur illustre adulateur. Nobles et courtisans briguaient à l'envi la faveur de Bacon. Les gens de talent contemplaient avec joie l'éclat d'une fortune qui prouvait que l'art de réussir dans le monde peut appartenir au plus grand des philosophes comme au plus vulgaire des esprits. Une fois seulement, le cours de cette grande prospérité fut interrompu; une fois seulement, cette prudente sagacité qui avait porté Bacon à la cîme des honneurs parut l'abandonner; comme si l'ivresse d'une haute position eût étourdi même la tête puissante qui créa le *Novum Organum*. Tiède dans sa haine comme dans son amour, dans sa gratitude comme dans son ressentiment, Bacon nourrissait cependant contre Coke une antipathie profonde, sourde, d'autant plus intense qu'il avait fallu l'étouffer long-temps. Dans cette triste lutte qu'un jeune homme ambitieux soutient contre le sort et les hommes, sir Edouard Coke avait prodigué à Bacon ces outrages et ces humiliations que l'ame la moins fière ne pardonne jamais. Disgracié pour avoir résisté, comme nous l'avons dit, à la volonté royale, mais incapable de rester sous le coup d'une défaveur provoquée non par la fermeté d'une conscience vertueuse, mais par un esprit de contrariété haineuse; Coke sollicita sa grâce auprès de Villiers, qui cherchait alors une riche héritière. Coke offrit sa fille, acceptée avec empressement par le favori, et le marché fut conclu. Mais lady Coke, celle qui avait repoussé la main de Bacon, ne voulut pas entendre

parler du mariage et enleva sa fille, que le père poursuivit et arracha des bras de sa femme.

De là discussion violente et grand scandale. La prudence habituelle de Bacon s'était assoupie dans la prospérité ; toute sa haine contre Coke se réveilla : il ne calcula plus sa position, celle de Coke, l'extension nouvelle du crédit de Buckingham ; il prit parti pour la femme, institua une enquête contre le mari, et écrivit au roi et au favori des lettres conçues dans les termes les moins mesurés.

Villiers, en apprenant l'intervention du garde-des-sceaux, entra dans la plus violente colère, et communiqua au roi un ressentiment plus vif encore. Le vertige de Bacon se dissipe à l'instant : il revient à lui ; tous les faits, toutes les suites de sa conduite s'offrent à ses yeux ; il s'excuse, arrête les poursuites, écrit à lady Coke qu'il ne peut rien pour elle, se déclare le partisan du mariage, et après tous ces actes de contrition se présente chez Buckingham. Deux jours de suite ce vieillard, l'ami et le bienfaiteur du jeune et insolent parvenu, cet homme qui portait les sceaux de l'Angleterre pendus à une chaîne d'or; attendit vainement dans l'antichambre, au milieu des laquais, assis sur un vieux coffre, le moment d'être admis : ce ne fut qu'à la troisième visite que Buckingham jugea l'humiliation suffisante. Alors Bacon, se précipitant aux pieds du favori, ne voulut se relever, comme l'atteste un contemporain, dans un récit trop circonstancié pour être faux, qu'après avoir obtenu son pardon. Rien dans le caractère et la vie de Bacon ne dément ces malheureux faits. Dès lors, imposant silence à ses haines les plus vives, ne se hasardant plus à contrarier quiconque tenait aux Villiers; il revint à sa prudence habituelle; il subit même le cérémonial d'une réconciliation ostensible avec Coke : et lui faisant de temps à autre des civilités, évitant tout ce qui pouvait amener une collision nouvelle, il n'oublia rien pour dompter l'indomptable férocité de son ancien ennemi.

Sa vie était en apparence brillante et digne d'envie. Le vieil hôtel d'York qu'il habitait, vénérable édifice que lui avait lé-

gué son père, se remplissait d'amis et de flatteurs. En 1620, il avait échangé son titre de garde-des-sceaux contre celui de grand-chancelier. En janvier de la même année, dans une grande fête à laquelle assistait, entre autres illustres de l'époque, le poète Ben-Johnson, on célébra le soixantième anniversaire de la naissance du philosophe. « Tout riait dans la vieille maison, dit le poète;

La flamme du foyer, la gaîté des visages,
Et le vin pétillant.....

Ben-Johnson n'a pas créé de vers plus heureux et plus énergiques, que ceux que lui inspirèrent la présence et le triomphe du sexagenaire et cette verte vieillesse comblée d'honneurs, d'opulence, de gloire et riche d'activité intellectuelle.

England high chancellor the destined heir
In his soft cradle, to his father's chair,
Whose even thread the fates spin round and full
Out of their choicest and their whiter wool.

Bacon se retirait à Gorhambury pendant les intervalles de repos que lui laissaient ses fonctions judiciaires et administratives. » Là, il s'occupait de littérature et d'horticulture « de tous les plaisirs humains le plus pur, » comme il le dit dans ses *Essais*. La construction de la maison qui lui servait de retraite, et où il emmenait quelquefois avec lui les jeunes gens qu'il distinguait, lui avait coûté 10,000 £; de ce nombre était Thomas Hobbes, dont son regard perçant avait découvert de bonne heure la supériorité, sans prévoir peut-être l'immense influence, utile et funeste à la fois, que cette vigoureuse et active intelligence devait exercer sur deux générations successives. En janvier 1621, Bacon, qui venait de publier le *Novum Organum*, recueillait les applaudissemens et l'enthousiasme de toute l'Europe éclairée; il atteignait le zénith de sa fortune. Une gloire moins réelle, et qui peut-être ne lui était pas moins chère, couronnait ses efforts : nommé d'abord baron de Verulam, puis vicomte de Saint-Albans; sa patente de

vicomte, conçue dans les termes les plus flatteurs, fut signée du prince de Galles; et, dans la cérémonie brillante de l'investiture, Buckingham daigna jouer un des premiers rôles. En dépit de Jacques Ier, la postérité n'a pas dépouillé le vrai titre de plus grand des philosophes anglais, ni dégradé François Bacon, pour en faire le vicomte de Saint-Albans.

Un revers terrible devait succéder à tant de splendeur. Peu de semaines après, Bacon apprit l'instabilité de ces biens terrestres, pour lesquels il avait flétri son intégrité, renoncé à son indépendance, violé les obligations les plus saintes de la gratitude et de l'amitié, flatté des misérables, persécuté des innocens, corrompu des juges, torturé des captifs, rançonné des solliciteurs, et prostitué à de honteuses intrigues la puissance de l'esprit le plus subtil et le plus fort. Trois jours après la cérémonie dont nous avons parlé, le parlement s'assembla, et la voix de la nation se fit entendre après six années de silence. On n'avait, selon l'usage, convoqué les députés que pour obtenir de l'argent; mais si la cour eût connu le véritable état des esprits, sans doute elle eût préféré tous les expédiens et peut-être tous les périls au danger de voir en face ces représentans d'un peuple justement indigné.

Elle ne savait pas ce qui se passait. De cette ignorance découlèrent presque toutes les fautes politiques de Jacques et de son fils, plus malheureux que lui. Pendant les cinquante années qui précédèrent le Long Parlement, une grande révolution s'opéra par degrés dans l'opinion publique; révolution dont les deux premiers Stuarts et leurs ministres ne comprirent ni la nature ni l'étendue. Le mécontentement croissant de la nation, la résistance de plus en plus obstinée de chaque nouvelle Chambre des Communes, étaient des faits incontestables et évidens, mais dont la cour ne pouvait deviner la source. La nation avait débordé le cadre de ses vieilles institutions; l'antique alliance du gouvernement et du peuple était devenue impossible; il fallait qu'elle se brisât et que le progrès national se fît jour violemment à travers les entraves que le passé lui imposait. Jacques Ier s'était plaint de

ses deux premiers parlemens, sans comprendre les phénomènes qu'ils avaient développés; le troisième devait l'embarrasser encore davantage.

A peine convoqué, il discuta modérément, respectueusement, mais avec énergie, les griefs dont la nation avait à se plaindre. Ses premières attaques furent dirigées contre ces odieuses patentes, à l'abri desquelles Buckingham et ses créatures avaient rançonné et opprimé leurs concitoyens; la vigueur de ces débats jeta la terreur parmi les courtisans. Buckingham, qui se crut en péril, courut, tout alarmé, demander conseil à Williams, doyen de Westminster, qui venait de conclure le mariage de Buckingham et de lady Catherine Manners, fille du duc de Rutland. Buckingham avait ardemment désiré ce mariage. Williams flatta l'orgueil du père, aplanit les scrupules de conscience soulevés par le catholicisme de la fille, fut payé de ses services par un rapide avancement ecclésiastique, et se vit porté vers le sommet de la plus haute fortune. Consulté par Villiers dans cette circonstance difficile, il fit preuve, lui si imprudent pour son propre compte, d'une prudence et d'un tact politique assez rare. Il conseilla au favori de renoncer à toute défense du monopole; de trouver quelque mission diplomatique à l'étranger, pour son frère sir Williams, très compromis dans les exactions de Monpeson, et d'abandonner les autres coupables à la justice du parlement. « Vous me soulagez le cœur d'un énorme fardeau », s'écria Buckingham, qui se rendit aussitôt chez le roi, et qui, le trouvant enfermé avec le prince Rupert, lui fit approuver le plan du doyen dans toutes ses parties.

Les premières victimes livrées par la cour à la vengeance des Communes furent sir Giles Monpeson et sir François Michell. Bacon ne craignait rien encore. A la chambre des pairs, dont il était devenu membre, il avait déjà conquis cette influence que son talent et sa souplesse lui auraient assurée partout. Il comptait à la Chambre des Communes beaucoup d'amis personnels et d'admirateurs enthousiastes. Ce-

pendant l'orage grondait sourdement, six semaines après que les chambres se furent assemblées, il éclata.

Les Communes avaient nommé un comité chargé de s'enquérir sur l'état des cours de judicature. Le 15 mars, sir Robert Phillips, lut un rapport dans lequel il déclara que de graves abus avaient été découverts. « La personne accusée » n'est autre, disait le rapporteur, que le Grand-Chancelier, » homme que la nature et la science ont doté si merveilleu» sement que je me tairai sur son compte, incapable de par» ler de son mérite comme il convient. » Puis venait le détail des griefs, exposés en termes modérés. Un nommé Aubrey, dont le procès à la chancellerie, à force de traîner en longueur, avait épuisé la patience et les dernières ressources du plaideur, pensa, sur la foi des émissaires et des parasites du chancelier qu'un présent de 100 £ arrangerait les affaires et le tirerait d'embarras. Le pauvre homme n'avait pas la somme nécessaire; un usurier la lui prête à gros intérêts; il s'empresse de la porter à l'hôtel d'York. Bacon reçoit la somme; ses agens disent au plaideur d'être tranquille, que tout ira bien. Fausse espérance; après de longs délais, Aubrey est condamné et ruiné. Un autre plaideur nommé Egerton intentait la même accusation contre le Chancelier, dont les chacals avides lui avaient extorqué 400 £, sans lui faire gagner son procès. Ces faits étaient accablans : les amis de Bacon supplièrent seulement la cour de suspendre l'enquête et de renvoyer la cause à la chambre des lords, sous une forme moins odieuse que celle d'une accusation criminelle.

Le 19 mars, le roi, dans un message adressé aux communes, exprima son profond regret de voir une personne aussi éminente que le Chancelier soupçonnée d'infidélité dans la gestion de son office : « sans vouloir, disait sa majesté, protéger l'accusé contre l'action de la justice, « il proposait d'instituer un tribunal nouveau, composé de dix-huit commissaires choisis dans les deux chambres, et auxquels l'enquête serait confiée. Les communes ne voulurent pas s'écarter du mode ordinaire de procéder. Il y eut, le même jour, con-

férence entre les deux chambres : la chambre basse donna communication à la chambre haute de ses chefs d'accusation contre le Chancelier. Bacon n'y était pas. Accablé de remords et de honte, abandonné de ses ignobles confidens, il avait fermé sa porte à ses amis , et s'était enseveli dans la solitude de son cabinet. L'abattement de son esprit influa bientôt sur sa santé. Buckingham alla le voir par ordre du roi, pénétra jusqu'à lui, et le trouva fort malade. Une lettre touchante que l'infortuné adressa, le jour même de la conférence, à la chambre des pairs, prouve qu'il ne croyait et ne désirait pas survivre à sa honte. Il resta plusieurs jours dans son lit, dont il ne permettait à personne d'approcher : « Laissez-moi ! criait-il avec violence à ses serviteurs, laissez-moi ! oubliez-moi ! ne prononcez jamais mon nom; oubliez que j'ai vécu ! » Chaque jour, cependant, multipliait les preuves de culpabilité; le rôle d'accusation, après n'avoir contenu que deux faits isolés, se chargea de vingt-trois articles. Les pairs firent leur devoir avec une activité louable, et quelques témoins ayant été examinés à la barre des communes, d'autres furent interrogés par un comité choisi; l'enquête marchait rapidement, lorsque, le 26 mars, le roi ajourna le parlement à trois semaines.

Alors les espérances de Bacon se réveillent; il met à profit le court délai qui lui est offert, essaie d'influencer le faible esprit du roi, en appelle à ses plus intimes sentimens ; timidité, vanité, orgueil de la prérogative royale. « Le Salomon du siècle encouragera-t-il l'usurpation des communes? L'oint du Seigneur, qui relève de Dieu seul, s'humiliera-t-il devant la foule insolente? Bientôt, s'écriait Bacon, ceux qui frappent le Chancelier frapperont la couronne. Je suis la première holocauste, Dieu veuille que je sois la dernière! » Mais son éloquence et son adresse furent stériles ; le roi n'aurait pas sauvé Bacon sans recourir à des mesures qui eussent bouleversé l'état. Le crime était évident, et l'influence de la couronne ne pouvait un acquittement. Dissoudre un des meilleurs parlemens que l'Angleterre eût possédés ; parlement aimé du

peuple, respectueux et libéral envers le monarque; et cela pour soustraire le premier juge du royaume à une enquête grave, modérée, constitutionnelle; c'eût été une mesure plus ridiculement illégale, et plus dangereuse dans ses résultats que toutes celles que l'histoire a reprochées à la malheureuse famille des Stuarts. Une telle mesure, qui aurait passé pour une preuve de culpabilité évidente, eût mis en danger l'existence même de la monarchie. Le roi, suivant l'excellent conseil de Williams, ne voulut donc pas arracher à une condamnation légale le magistrat qu'il ne pouvait arracher à l'infamie. Il fit donner à Bacon le conseil d'avouer sa faute; lui promettant de ne rien oublier pour adoucir le châtiment.

Le 17 avril, les chambres s'assemblèrent de nouveau, et les pairs continuèrent leur enquête. Le 22, Bacon adressa aux pairs une lettre que le prince Charles voulut bien déposer sur le bureau, composition pathétique et adroite, dans laquelle Bacon, sans entrer dans les moindres faits, avouant le délit en termes généraux et vagues, le palliait en ayant l'air de le confesser; mais les juges ne trouvant pas cet aveu suffisant, lui envoyèrent la liste des chefs d'accusation dont ils demandèrent l'aveu complet et sans équivoque. Il fit cet aveu, qu'il accompagna de réserves très légères, et s'abandonna tout entier à la merci de ses pairs. « Quand je descends dans ma conscience, dit-il, après avoir considéré attentivement les charges de l'accusation, et en rappelant mes souvenirs avec toute l'exactitude dont je suis capable; je m'avoue naïvement et sincèrement coupable de corruption, et je renonce à toute défense. » Dès que ce document eut été remis à la chambre des pairs, une commission fut chargée de s'enquérir si la signature était bien celle de Bacon; les députés, parmi lesquels se trouvaient Southampton, long-temps ami commun de Bacon, et d'Essex, s'acquittèrent de leur commission avec ménagement et délicatesse. C'était chose terrible, en effet, et qui eût attendri l'âme la plus dure, que l'agonie d'une intelligence aussi haute et la dégradation d'un tel homme. « Milords, dit

Bacon, c'est bien ma signature, c'est ma main, c'est mon cœur. Prenez pitié, je vous en supplie, d'un roseau brisé.» Ils se retirèrent; et Bacon, profondément abattu, se retira dans son cabinet. Le lendemain l'huissier de la chambre des pairs vint le chercher pour le conduire à Westminster-Hall; mais il le trouva si malade, au lit, qu'il ne put l'amener à la barre; et cette excuse fut admise sans peine. La sentence fut sévère; les juges savaient qu'elle ne serait pas exécutée, et l'occasion était excellente de se montrer inexorables à peu de frais. Bacon fut condamné à une amende de 40,000 £ et à la prison pendant le bon plaisir du roi. Banni de la cour et des lieux qu'elle habitait, il fut déclaré incapable de remplir aucun emploi ou de siéger au parlement. Telles furent la misère et la honte qui couronnèrent cette vie de prospérité mondaine et de mondaine sagesse.

A propos de cette malheureuse affaire, quelques admirateurs de Bacon ont cru devoir accuser Jacques Ier et Buckingham. Mais pourquoi le roi et le favori auraient-ils sacrifié Bacon? Coupable, leur intérêt était de le sacrifier; innocent, de le sauver. Jacques ne voulait pas, à ses risques et périls, défendre son chancelier contre le parlement: et il avait raison; mais il eût été charmé de le voir obtenir un acquittement légal et justifié par des preuves, non-seulement à cause de son intimité avec Bacon et de l'intérêt qu'il lui portait, (intérêt mêlé sans aucun doute d'intérêt personnel); mais parce qu'une telle victoire eût été précisément ce que le gouvernement pouvait souhaiter de plus heureux. Dans l'impossibilité d'arracher le coupable à la vengeance de la loi, et très résolus à ne pas se laisser envelopper dans son malheur, le roi et le favori abandonnèrent cet homme qui ne pouvait pas se disculper, et que tout condamnait.

Prétendra-t-on qu'il renonça de plein gré à sa propre défense, du moment où il vit que la cour ne le protégeait pas? Ce serait lui imputer une bassesse plus odieuse que sa faute même: le juge qui se laisse corrompre peut avoir des qualités excellentes; mais quel monstre de servilité et d'impudence

s'avouerait coupable d'un crime qu'il n'aurait pas commis, et s'avilirait pour plaire aux puissans. Bacon, sans parler de ses autres titres, était noble de race, pair du royaume, homme d'état, homme d'études, considéré dans le monde, d'un âge très avancé. Croira-t-on que, pour flatter qui que ce soit, un homme placé dans une telle situation ira se flétrir d'une irréparable souillure? Magistrat à cheveux blancs, « plein d'années », et chargé d'honneurs; voyez-le confessant avec larmes, avec repentir, avec angoisse, qu'il a commis des actes d'improbité honteuse; répétant plusieurs fois cette confession, signant de sa main, s'y soumettant, reconnaissant la justice d'une sentence qui l'humilie profondément; et tout cela, au moment où il peut prouver l'innocence parfaite de sa conduite! La chose est incroyable; mais, si on admettait une telle hypothèse, quel homme, si c'est un homme, que celui qui met son honneur au dessous des faveurs et des grâces royales, et préfère, à la défaveur de la cour, l'infamie immortelle?

Quand même il serait vrai que les plaideurs qui voulaient corrompre leurs juges eussent alors l'habitude de leur offrir des cadeaux, et le bonheur de les leur faire accepter; je ne pense pas que cet exemple ait jamais pu avoir force de loi, et que les noms de Barrabas et de Cacus soient devenus des modèles historiques. Quand la société tout entière adopte comme morale, et permise, une action immorale; on ne peut, en bonne justice, imputer cette action à crime à l'individu. Saint Louis persécutait les hérétiques, parce qu'il vivait dans une époque où la tolérance était considérée comme un péché: nous ne pouvons que le plaindre. Cooper avait un ami, négrier et dévot, qui chargeait son navire de livres d'église, et de fers pour les esclaves, et partait, en priant Dieu, pour la côte de Guinée. Tout le monde autour de lui regardait la traite des noirs comme légitime, et ce n'était ni un hypocrite, ni un monstre. Personne n'est forcé de faire de découvertes en morale; mais il faut s'astreindre à la moralité publique; et, quand tout le monde avoue qu'il y a délit dans un acte, on n'a point d'excuse si on le commet. Nous sommes

presque honteux d'employer tant de paroles pour renverser la faible base sur laquelle s'appuient les défenseurs de Bacon : nous les mettons au défi de prouver que la corruption des juges fut admise à cette époque. Sans doute, elle était assez commune, je ne dis pas générale ; mais commune à peu près comme tous les délits qui offrent à l'homme de puissantes tentations ; comme l'adultère, le vol, le parjure l'ont toujours été. Prohibés par la loi, condamnés par l'opinion publique, ces délits, que l'opinion et la loi ne peuvent bannir de la société, fils honteux des passions humaines et des vices humains, conservaient et conservent encore leur empire, fondé sur notre imperfection. L'avidité de magistrats sans principes ; une chance de gain considérable, à côté d'une chance très improbable de châtiment ; un état social qui n'opposait pas de barrières assez fortes aux méfaits des grands : tout cela pouvait rendre la corruption assez fréquente ; mais elle n'en était pas moins odieuse au peuple.

Soixante-dix années avant l'époque qui nous occupe, l'évêque Hugues Latimer remplissait les honnêtes et naïfs sermons qui nous restent de lui, des plus amères invectives contre la corruption des juges. On couvrirait vingt pages des anathèmes dont il poursuit les mêmes pratiques signalées par l'enquête contre Bacon. « La corruption, dit l'évêque, est l'escroquerie des grands ; c'est une noble façon de pillage ; c'est une arme entre la main du puissant pour étouffer la voix du pauvre, et faire taire ses justes plaintes. On peut appeler cela, si l'on veut, cadeaux et récompenses : le vrai nom qui leur convient, c'est corruption infâme ; nom qu'il faut leur laisser. Cambyse fit écorcher vif un juge qui s'était laissé corrompre ; je voudrais voir cette peau du juge écorché, qui servit de siége à ses successeurs, excellent avertissement, utile symbole ; je voudrais voir cette peau en Angleterre... — Oui, j'en suis sûr, s'écrie-t-il dans un autre sermon, ce sont les chaînes de l'enfer, c'est la voie de la damnation : être avide, recevoir des présens et corrompre la justice. Si le juge s'adressait à moi et me demandait son chemin vers Satan ; je lui donnerais l'in-

dication suivante : « Ayez la cupidité dans votre cœur, recevez des cadeaux, et portez une sentence inique. » Pour moi, je ne désire à ce juge qu'un bout de lacet pour le suspendre à Tyburn. Oui, siégeât-il au banc du roi, fût-il avocat du roi, procureur-général, grand-chancelier, qu'on le prenne et qu'on le pende! Il reçoit une aiguière et un bassin d'argent, et il croit qu'on ne le saura pas! Jamais honnête juge ne reçut de cadeaux. Pour moi, je ne me réjouirai que le jour où l'on aura écorché publiquement un de ces messieurs. Qu'est-il besoin de cadeaux, quand le juge fait honnêtement son devoir? »

Ce n'était pas là le langage d'un grand philosophe, d'un moraliste de haute portée; mais celui d'un bourgeois naïf, exprimant sans crainte les opinions populaires, disant tout haut ce que chacun disait tout bas, sympathisant avec les besoins et les désirs de la masse. Les citoyens de Londres récompensaient cette noble audace. Celui qui ne craignait pas de stigmatiser les vices en hermine et en fourrure, ne pouvait aller de Saint-Paul à Whitehall, pour y prêcher, sans être environné de bourgeois qui essayaient de toucher un pli de sa robe, qui la baisaient en criant : *Bravo, père Latimer, tombez sur ces gens-là!* Les paroles de ce courageux bonhomme ne prouvent-elles pas que les excuses dont on veut voiler les procédés iniques de Bacon, passaient, un demi-siècle auparavant, pour de vains prétextes; que le peuple ne s'y laissait plus tromper; qu'un juge qui recevait des cadeaux était déshonoré. L'exagération du prédicateur, lorsqu'il souhaite aux magistrats prévaricateurs la destinée du magistrat écorché par ordre de Cambyse, ne dit-elle pas assez quelle était l'opinion populaire sur ces juges qui acceptaient des aiguières d'argent de la main des plaideurs? Et pour qu'un vénérable prélat demandât publiquement au ciel le châtiment des coupables, ne fallait-il pas qu'ils fussent regardés comme des pestes publiques?

Souvenons-nous que Bacon fut examiné, poursuivi, jugé, condamné par des hommes de son époque, qui savaient très

bien que le délit qu'ils punissaient était un délit. Certes, la Chambre des Communes et la Chambre des Lords ne voulaient pas ruiner Bacon, ni le condamner sur des charges frivoles, et qu'ils savaient être frivoles. Personne n'a voulu le traiter durement; pas une trace d'animosité, de violence, de désir de vengeance personnelle. L'histoire de nos débats judiciaires ne fournit pas un exemple plus honorable de décence, de gravité, d'équité modérée, mais non désarmée; notre époque même serait fière d'une telle conduite. Les accusateurs, forcés de remplir leur devoir en livrant au grand jour les fautes du chancelier Bacon, parlèrent avec admiration de ses facultés éminentes. Les pairs, en le condamnant, louèrent la franchise de ses aveux, et lui épargnèrent l'humiliante cérémonie de venir faire amende honorable devant eux. Générosité contagieuse qui força même sir Edouard Coke à se conduire avec noblesse, une fois dans sa vie. Jamais délinquant n'avait trouvé d'adversaires plus clémens, ni de juges plus favorables: s'il fut condamné, c'est qu'il était impossible de l'absoudre sans fouler aux pieds les lois de la justice et du bon sens.

Doit-on assimiler, comme on l'a prétendu, les anciennes épices des juges français aux cadeaux reçus par Bacon? Non certes; le membre du Parlement de Paris avait un droit légal à cette rémunération dont la loi fixait le taux; et, sans examiner le degré de convenance ou d'utilité d'un tel système, disons qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les épices fixées par la loi, et le traité secret, illégal, criminel, que peuvent conclure ensemble un solliciteur, qui veut corrompre, et un juge qui se laisse corrompre. — « Mais Bacon employait à ce bel office, nous dit-on, des membres du Parlement, des conseillers privés, même des évêques! » Cela prouve seulement la corruption publique. C'étaient aussi des hommes d'un rang élevé et d'une ame ignoble, qui empoisonnaient Overbury, qui servaient d'entremetteurs à Sommerset.

La vénalité de Bacon était secrète et non publique, quoi qu'aient pu dire ses défenseurs. Dans une seule circonstance, un cadeau lui fut remis sans aucun mystère; aussi a-t-il grand

soin d'appuyer sur ce fait unique; et, si tous ses autres actes avaient pu être justifiés de la même manière, il n'y eût pas manqué. Une querelle s'était élevée entre la corporation des épiciers et celle des apothicaires; il fut question d'un arbitrage, dont Bacon fut chargé, et dont il s'acquitta à la satisfaction des parties adverses. Elles s'entendirent pour lui offrir un présent, qu'il eût été plus délicat peut-être de refuser, vu le rang qu'il occupait et la considération dont il jouissait, mais qui ne pouvait l'exposer à aucun reproche : c'était après tout le prix de ses services, et il avait droit de l'accepter.

Cette rémunération, il l'accepta donc ouvertement, parce qu'elle était due. Les autres, il les accepta mystérieusement, parce qu'elles étaient illégales. Ceux qui veulent prendre parti pour la moralité de Bacon nous opposent un dernier argument : on ne peut, disent-ils, l'accuser de vénalité, puisqu'il lui arrivait souvent de condamner les plaideurs même dont il avait reçu l'argent et les bijoux. Argument que l'on réfutera sans peine. C'est précisément le corrupteur désappointé qui trahit les secrets de la corruption. Le plaideur qui gagne son procès, après avoir corrompu le juge, n'a point de motif pour révéler le secret de la transaction; il a son affaire, il est content; quel intérêt pourrait le porter à des révélations qui ne le compromettraient pas moins que le magistrat vénal? Mais quand la vénalité d'un juge est systématique, vaste et organisée sur une grande échelle, comme l'était, selon toute apparence, celle de Bacon; lorsque ses agens cherchent de tous côtés des proies nouvelles, il leur arrive nécessairement de recevoir un double tribut des parties adverses, ou même d'accepter des présens pour servir une cause décidément mauvaise; dans l'un de ces deux cas, le juge porte sentence contre celui dont il est l'obligé, et se fait un ennemi mortel. Une centaine de plaideurs se taisent, après avoir corrompu le juge qui leur a fait gagner leur procès; deux ou trois qui l'ont perdu parlent, et parlent trop haut. C'est ce qui est arrivé dans le scandaleux procès de Beaumarchais contre Goëzman. Quelques rouleaux de louis d'or acceptés par la femme du juge,

devaient rendre la solution d'une affaire qui intéressait Beaumarchais, beaucoup plus facile et plus prompte. Malheureusement, la sentence est contraire aux vœux de Beaumarchais; on lui rembourse presque toute la somme qu'il a donnée, et l'on croit qu'il n'ira pas, pour la seule satisfaction de sa malignité personnelle, ébruiter une transaction aussi honteuse pour lui que pour les Goëzman. C'était mal le connaître. Bientôt les Goëzman durent maudire le jour qui les avait rapprochés de ce turbulent génie, de ce vindicatif et terrible ennemi, dont l'effronterie n'était égalée que par sa puissance satirique et son talent pour la controverse. Beaumarchais força le Parlement de marquer Goëzman d'un stigmate d'infamie. Beaumarchais relégua madame Goëzman dans un couvent. Il ne s'arrêta qu'au moment où ses passions irritées se calmèrent, et lui permirent de réfléchir que la ruine de ses ennemis était sa propre infamie.

Reprenons notre récit. La sentence prononcée contre Bacon fut mitigée dès l'abord. Envoyé à la Tour, mais seulement pour la forme, il n'y passa que deux jours, après lesquels il se retira dans son domaine de Gorhambury. La couronne lui fit remise de l'amende; on lui permit de se présenter à la cour; et, en 1624, il obtint sa grâce entière. Libre de venir s'asseoir au milieu des pairs du royaume, l'âge, les infirmités, la honte peut-être, l'empêchèrent de se rendre à la sommation qui lui fut faite. Le gouvernement lui assigna une pension de 1,200 £; et son dernier panégyriste, M. Montagu, évalue son revenu à 2,500 £; revenu suffisant pour tenir un grand état de maison, et, selon toute probabilité, égal à celui des seigneurs de l'époque. Mais Bacon aimait le luxe, et accordait peu d'attention aux détails de la vie domestique. On ne put obtenir de lui, qu'à grand'peine, une diminution de son ancienne splendeur. Jamais, dans quelque embarras qu'il se trouvât, il ne consentit à vendre ses bois de Gorhambury. « Je serais, dit-il à ce propos, un oiseau plumé. » Son équipage était si brillant quand il voyageait, que le prince Charles, qui le rencontra un jour sur la grande route, s'écria : « Quoi

qu'il arrive, cet homme ne s'éteindra pas sans éclat. » Son ostentation et sa négligence le mettaient souvent dans l'embarras. Forcé de vendre l'hôtel d'York, il reprit son ancienne résidence de Gray's-Inn, qu'il occupait pendant ses séjours à Londres. D'autres chagrins l'assaillirent : il est difficile d'en préciser la source et la nature. Son testament semble prouver que la conduite de sa femme lui donnait quelques sujets graves de plaintes et d'irritation. A travers ses ennuis domestiques et ses difficultés pécuniaires, la puissance de son esprit restait la même; les nobles études pour lesquelles il avait su trouver des loisirs dans le tracas des procédures et parmi les intrigues des cours, répandirent sur la dernière période de sa vie une dignité supérieure à celle que les honneurs et les titres avaient conférée à son âge mûr. Accusé, convaincu, condamné, ignominieusement banni de la présence du monarque, chassé des délibérations de la pairie, écrasé de dettes, souillé de honte, vieux et cassé, Bacon était toujours Bacon. « Jamais, dit Ben Johnson avec beaucoup d'éloquence, l'opinion que j'eus de sa personne ne fut augmentée par ses places et ses honneurs; je le vénère, et je l'ai vénéré, à cause de la grandeur propre qui est en lui; à mes yeux, il a été toujours ce que prouvent ses ouvrages, un des êtres les plus grands et les plus dignes d'admiration qui aient paru depuis beaucoup de siècles; dans son adversité, j'ai prié Dieu que la force ne lui manquât pas : la grandeur ne pouvait lui manquer. »

Pendant les cinq dernières années de sa vie, au milieu d'inquiétudes et de tourmens sans nombre, il commença le *Digeste des lois anglaises,* l'*Histoire d'Angleterre sous les Tudor*, une histoire naturelle et un roman philosophique; il fit à ses *Essais* d'importantes et nombreuses additions; il publia le chef-d'œuvre intitulé *le Progrès des sciences*. Comment ne pas regretter, avec sir Thomas Beodez les nombreuses années perdues par lui à la cour. Les bagatelles même qui servaient à son délassement, pendant les heures d'allanguissement et de maladie, portent l'empreinte de cette subtile et

forte intelligence. Le meilleur recueil de plaisanteries que l'on possède est composé des bons mots qu'il avait conservés dans son souvenir, et qu'il dicta de mémoire, un jour que la maladie et la faiblesse le rendaient incapable de toute étude sérieuse.

Le grand apôtre de la philosophie expérimentale devait en être le martyr. Bacon avait pensé que l'on pourrait employer la neige pour garantir les substances animales de la putréfaction. A la fin de l'hiver de 1562, il faisait très froid, lorsque Bacon, descendant de voiture près de Highgate, entra chez un paysan, acheta un poulet, le fit vider, et le farcit de neige. Au milieu de cette opération, un froid glacial le saisit, et Bacon se sentit tellement indisposé, qu'il lui fut impossible de retourner à Gray's-Inn. Le duc d'Arundel, avec lequel il était lié, avait une maison à Highgate; on y transporta Bacon. Le comte était absent; mais les domestiques, gardiens de cette résidence, prodiguèrent à l'illustre malade les attentions et les soins les plus assidus. Ce fut là, qu'une semaine après, il expira, dans la matinée de Pâques de l'année 1526. Son intelligence semble avoir gardé jusqu'au dernier moment son élasticité et sa vigueur. Il n'oublia pas le poulet, cause de sa mort; et, dans la dernière lettre écrite par lui, d'une main qui, comme il le dit lui-même, tenait à peine la plume, il eut soin de consigner le fait curieux, « que l'expérience du poulet farci de neige avait complètement réussi. »

Ainsi vécut, ainsi mourut l'homme éminent qui, s'il eût consacré sa vie à la retraite et au travail de l'intelligence, eût probablement mérité le titre, non-seulement de grand philosophe, mais de citoyen utile et honnête. Faible contre les tentations, lâche dans les circonstances périlleuses, armé d'une volonté impuissante et de principes incertains, nous l'avons vu succomber dans tous les combats.

Son testament exprime de la manière la plus énergique, la plus brève, la plus touchante, le triste et profond sentiment de ses torts et l'orgueilleuse assurance du haut et noble rang que ses écrits lui assignent parmi les bienfaiteurs du genre

humain. Tel est le sens probable de ces paroles fréquemment citées : « Quant à mon nom et à ma mémoire, je les lègue aux discours charitables des hommes, aux nations étrangères et au siècle. » Depuis le jour de sa mort, sa gloire a suivi un progrès constant et soutenu. On a oublié les fautes de sa vie, et son nom sera prononcé avec vénération par les siècles les plus reculés, aux dernières limites du monde qu'il a concouru à civiliser.

(*Edinburgh Review.*)

Histoire. — Politique.

ANNALES DE LA MARINE ANGLAISE.

QUINZIÈME SIÈCLE (1).

Dans ce règne de la force que l'on appelle le moyen-âge ; aucun droit n'était limité; la prépondérance du sabre et le triomphe de l'audace décidaient de tout, et le monde eût été une arène sanglante, si la croix, symbole de paix et de charité, n'était venue contrebalancer les influences de la violence sanguinaire et de la puissance brutale. Les nations les plus éloignées devenaient ennemies : piraterie sur mer, pillage sur terre, tel était le droit des gens; on ne peut trop louer la chevalerie qui, éclose du sein du christianisme, rendait à la charité ses priviléges et donnait à des mœurs fondées sur le brigandage, non-seulement une teinte romanesque; mais souvent l'éclat des plus sublimes et des plus douces vertus.

Une collision eut lieu, de 1390 à 1405, entre des pirates livoniens appartenant à l'ordre teutonique et quelques vaisseaux de la marine anglaise. Après d'assez longs débats et quelques rencontres, Henri IV d'Angleterre consulta son Parlement assemblé à Coventry. Puis il envoya comme ambassadeurs en Prusse un chevalier, un clerc et un citoyen de Londres qui, légèrement instruits de l'affaire, ainsi que cela se pratique toujours, partirent avec l'ordre de consentir à tout ce qui paraîtrait juste et convenable. Les ports et les vil-

(1) V. dans les n^os^ précédens de la *Revue Britannique*, l'histoire complète de la Marine anglaise jusqu'au xve siècle.

les anséatiques que l'on nous avait fermés furent immédiatement ouverts après l'arrivée de ces ambassadeurs en Prusse; mais une circonstance fâcheuse pensa rompre la négociation. Trois vaisseaux livoniens venaient d'être pillés, et environ 250 personnes, tant nobles que marchands et marins, qui se trouvaient à bord, avaient été jetées à la mer. Le gouvernement anglais s'engagea (engagement illusoire) à restituer les marchandises qui pourraient être retrouvées; en outre, le roi promit de faire dire des messes expiatoires; vaines promesses que la diplomatie arrachait aux Anglais. Les chefs et les soldats qui avaient pris part au brigandage voulurent tout garder, et restèrent impunis.

C'était cependant un premier triomphe du commerce, qui a quelque chose de très singulier à cette époque, et que l'on ne doit point passer sous silence. Le commerce commençait à avoir de l'influence, et l'Angleterre, pour avoir commis un acte contraire à toutes les lois de commerce, se trouvait forcée à payer à la Prusse une balance de comptes dont la proportion était comme six est à un. Ainsi, la chevalerie elle-même, avec ses actions héroïques, ses armures de fer, sa splendeur, sa grandeur, sa tyrannie; la chevalerie d'Angleterre, si souvent victorieuse, courbait la tête devant le progrès de cette puissance nouvelle, le Commerce, qui devait un jour faire toute la force de l'Angleterre. Il fallut beaucoup de négociations et de sacrifices pour apaiser tour à tour la Prusse, qui fut la première à céder, les villes anséatiques, dont les exigences furent grandes, et même les pêcheurs de la Zélande et de la Frise. Tous ces ennemis menaçaient de fermer leurs ports, et l'Angleterre commençait à redouter cette terrible vengeance du blocus continental, qui est pour elle la plus grande calamité. Le destin faisait la leçon à l'Angleterre, et lui apprenait à subordonner un jour les exploits guerriers à l'habileté des spéculations commerciales.

En voulant dominer le continent par les armes, nous avions oublié notre destination de peuple. La France, à laquelle nous avions fait tant de mal, s'insurgeait contre notre pouvoir et nous

faisait payer cher nos triomphes. La mort de Richard put seule nous soustraire aux dangers d'une invasion, et même après le renouvellement, pour trente-six années, de la trève signée pour trente ans par Richard, nous eûmes beaucoup à souffrir de la part des corsaires français.

Le comte de Saint-Pol était animé contre Henri IV de ce sentiment qu'un auteur de chroniques anglaises a appelé une *haine invétérée et une rancune malicieuse,* mais que semblaient justifier les liens qui unissaient le comte à l'infortuné monarque qui venait d'être mis à mort. Cette haine aurait mérité une qualification plus honorable, s'il ne se fût pas conduit en véritable pirate dans son expédition d'Harfleur à l'île de Wight. Les habitans de cette île eurent bientôt rassemblé une force suffisante pour l'obliger à fuir sans butin; mais une descente qui eut un succès plus heureux, eut lieu la même année, près de Plymouth; elle avait pour chef du Chastel de Bretagne.

Sa compagnie de Normands et de Bretons, après être entrée dans Plymouth, pilla la ville et y mit le feu en emportant leur butin et leurs prisonniers. Cette action ne tarda pas à provoquer une vengeance éclatante. Les habitans firent partir une flotte sous les ordres de William Wilford; le roi l'avait chargé de cette entreprise dont il espérait tirer quelques ressources dans le besoin d'argent où il se trouvait alors. En effet, William captura une grande quantité de fer, d'huile, de tonneaux de vin de la Rochelle; sur la côte de Bretagne, il brûla plus de quarante vaisseaux; ayant abordé à Penmark, il dévasta la contrée, fit une seconde descente à Saint-Mathieu, et l'incendia par représailles de l'incendie de Plymouth. La vengeance fut prompte et terrible. Cette même flotte de William Wilford, attaquée par l'amiral de Bretagne du Chastel, et Dubois, à la tête de trente vaisseaux et douze cents hommes, fut chassée des côtes de Saint-Mathieu après trois heures de combat qui nous coûtèrent quarante navires et deux mille prisonniers. La plupart de ces derniers furent jetés à la mer; on n'épargna que ceux qui promettaient une rançon et paraissaient en état de tenir leurs

engagemens. Les Français n'étaient pas moins disposés que nous à ces sortes d'entreprises. Un détachement de mille hommes tenta une nouvelle descente dans l'île de Wight; ils comptaient y faire une riche capture en bétail; repoussés par les habitans jusques à leurs vaisseaux, ils se virent contraints de laisser derrière eux non seulement leur butin, mais beaucoup de blessés. Une troisième expédition attaqua encore l'île de Wight et n'eut pas plus de succès. Cette fois les Français employèrent la ruse. Un de leurs navires parut sur la côte et demanda une somme d'argent au nom du roi Richard et d'Isabelle sa femme. Les habitans répondirent que le roi Richard était mort, que la reine Isabelle venait d'être ramenée dans son pays; qu'en conséquence on ne pouvait rien demander en leur nom et qu'ils n'avaient rien à payer; que si cependant les Français étaient disposés à combattre, ils pouvaient aborder sans opposition; qu'on leur laisserait même le temps de se rafraîchir et de se préparer au combat. Réponse hardie qui déconcerta l'ennemi.

Pendant l'hiver de l'année 1405, de grands désastres désolèrent le comté de Kent. Une inondation telle qu'on n'en avait pas encore d'exemple, vint couvrir sur le rivage un espace de plus de 24 milles, détruisit les récoltes, les bestiaux, et fit périr un grand nombre d'habitans. Murs et digues ne pouvaient résister à la force des vagues, poussées par un vent de nord impétueux : tout le terrain qui avoisine l'Écluse et Damme, terrain que l'industrie avait conquis sur la mer, fut entièrement perdu. L'auteur espagnol des Chroniques de Flandre dit, à ce sujet, que la Flandre et la Hollande, si elles n'eussent été appauvries par leurs fréquentes inondations et leurs troubles civils, eussent fait la loi à l'Europe; en elles se personnifiait le génie du commerce, qui allait faire la loi au monde. Les Flamands étaient les plus industrieux et les plus turbulens de tous les peuples. Le désir même qu'ils avaient de conserver avec l'Angleterre une paix utile à leur commerce, désir qui les avait mis souvent en opposition avec leur propre gouvernement, ne suffisait pas pour les pré-

server de ce penchant à la piraterie, moyen sûr et prompt d'acquérir des richesses sans s'embarrasser du nom qui pouvait flétrir leurs entreprises. Il se présenta une occasion de pillage; ils la saisirent avec empressement. Le duc d'Orléans, qui gouvernait le royaume pendant la maladie du roi, défend à la Flandre, vassale de la France, de garder la neutralité : les Flamands équipent aussitôt dans tous leurs ports des vaisseaux corsaires, et prennent aux Anglais, beaucoup de navires chargés de bois et destinés pour la Zélande. Leur cruauté alla jusqu'à pendre ou passer au fil de l'épée un grand nombre de matelots. Les Anglais après avoir joint à leur flotte quelques vaisseaux hollandais et zélandais, se vengèrent par une descente dans l'île de Cadsand. Le gouvernement flamand ne tarda pas à punir la Zélande, par la saisie de toutes les propriétés des Zélandais en Flandre.

Pour les Anglais, il ne s'agissait pas d'intérêts individuels. Le roi, irrité des insultes de Saint-Pol et des Bretons sur les côtes d'Angleterre, et des cruautés que les Flamands avaient exercées sur les marins, donna le commandement d'une grande flotte à son fils, lord Thomas, duc de Lancastre, qui fut depuis duc de Clarence, et qui se chargea de venger ces injures. Le prince longea les côtes de Flandre, et débarquant à plusieurs reprises, brûla des navires, incendia des villes, égorgea sans pitié tout ce qu'il rencontrait; puis il entra dans le Zwoll, mit le feu à plusieurs vaisseaux appartenant aux Lasterlings et autres marchands du fort de l'Écluse, et assiégea le château; mais ce dernier était bien défendu, et le comte de Pembroke fut tué dans cet assaut, qui n'eut aucun succès. Les Anglais déposèrent son corps dans l'église de Termuyden, qui, par cette raison, fut épargnée lorsqu'ils brûlèrent Heysvliet et Coudekerke, et ravagèrent l'île de Cadsand. Le duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, s'avança contre eux avec des troupes aguerries et nombreuses (la ville de Gand seule lui avait fourni 7,000 hommes); ils enlevèrent le corps de Pembroke et l'embarquèrent pour l'Angleterre. Calais, attaqué, allait demander le secours de leurs

bras. Walter Jansen, marin très renommé parmi les Flamands, suivit leur flotte dans sa galère, et, saisissant un moment favorable, s'empara d'un vaisseau chargé de butin, et qui, entre autres trésors, portait le devant d'autel de l'église de Termuyden. Cet ornement fut replacé en grande pompe. Les Anglais, suivant leur route, firent la rencontre de trois vaisseaux gênois, dont l'un, ayant le vent favorable, courut sur celui de lord Thomas. « Par une sage prévoyance » de celui qui gouvernait la poupe, dit le chroniqueur, le » choc de cet immense bâtiment ne détruisit pas le vaisseau » anglais, qui ne fut atteint que de côté. Alors, dit le » même auteur, commença un combat cruel qui se termina » par la prise des trois vaisseaux gênois. » Le comte de Kent étant venu au secours des Anglais, lord Thomas continua à désoler les côtes de Normandie, brûla des villes, laissa les traces dévastatrices de son passage sur une étendue de plus de 30 milles, et finit par conduire toutes ses captures à Rye, où l'un des vaisseaux capturés fut dévoré par l'incendie.

Le duc de Bourgogne voulait attaquer au cœur la puissance anglaise en France. Le gouvernement français, qui craignait l'agrandissement de ce redoutable vassal, le laissa faire tous ses préparatifs pour assiéger Calais : ils étaient considérables. Ensuite on refusa de concourir à cette entreprise, et le ressentiment qu'il éprouva de se voir frustré de ses espérances fut la cause première de cette effroyable haine entre le duc d'Orléans et lui, haine qui coûta tant de malheurs à la France. Les Flamands ne paraissaient pas disposés à seconder ses projets contre l'Angleterre : le commerce qu'ils faisaient avec nous, et leurs intérêts mercantiles, qui acquéraient chaque jour une nouvelle importance, les attachaient à la Grande-Bretagne ; l'accroissement de la puissance commerciale, accroissement que nous avons déjà signalé, vint entraver de nouveau le cours des triomphes chevaleresques. Quelques griefs intentés par l'Angleterre contre l'amiral Van Blanckard, suffirent pour provoquer son exil. Les deux fils bâtards du comte Louis de Male, et plusieurs autres personnes de distinction qui avaient

pris une part active à cette guerre de pillage et de destruction, furent bannis par le même motif.

Le seul renfort que la France put donner aux révoltés d'Angleterre, à ceux qui repoussaient l'usurpation de Henri, fut envoyé par elle au célèbre Owen Glendower, chef des insurgés du Pays de Galles. Le maréchal de Montmorency partit avec 12,000 hommes pour Milford-Haven ; ils y abordèrent, non sans avoir perdu un grand nombre de chevaux pendant le trajet.

Ils arrivent avec 120 voiles ; mais aussitôt lord Berkeley, et Henri Paye, qui commandaient la flotte des Cinq-Ports, leur brûlent quinze navires et capturent sur la route une escadre de quatorze vaisseaux qui allaient rejoindre la flotte, chargés de munitions et de vivres. La descente fut plus heureuse ; les assaillans pénétrèrent dans Haverford-est, brûlèrent le faubourg et la ville, et furent repoussés par le comte Arundel, qui les empêcha de surprendre le château. Ils mirent néanmoins le pays à feu et à sang, prirent Caermarthen, rejoignirent Glendower à Dembrigh, incendièrent le faubourg de Worcester, et forcèrent le roi lui-même de reculer avec les forces considérables qu'il commandait. Pendant huit jours, les deux armées se trouvèrent en présence, sur deux hauteurs qui n'étaient séparées l'une de l'autre que par un vallon. Les chefs semblaient décidés à garder cette position plutôt qu'à livrer bataille ; mais dans ces fréquentes escarmouches on perdit quelques guerriers de distinction, entre autres le frère du maréchal et le bâtard de Bourbon. Le manque de provisions força les Français à se retirer : le roi voulait les poursuivre ; « mais arrêté dans sa marche, dit le chroniqueur, » par un terrain boisé, difficile, marécageux, hérissé d'obsta- » cles ; contraint tantôt de gravir des pics escarpés, tantôt de » descendre dans des fondrières ; ne quittant un mauvais » chemin que pour en prendre un plus mauvais, il fut enfin » obligé de se retirer à Worcester, après avoir perdu ses » approvisionnemens et avoir été inquiété dans sa retraite » par l'ennemi. »

N'ayant trouvé dans le Pays de Galles que des secours insuffisans, n'espérant plus d'occasions de succès, emportés d'ailleurs par la légèreté naturelle à leur nation, les Français revinrent sur leurs pas, satisfaits de ces prouesses qui rehaussaient la gloire de leurs armes, mais qui n'avaient pas atteint le but de leur dangereuse expédition. Huit autres vaisseaux qui leur portaient des secours avaient été capturés sur la route; Henri Paye saisit en outre sur les côtes de Bretagne 120 navires français chargés de fer, de sel, d'huile et de vin de La Rochelle.

L'Angleterre et l'Écosse, ennemies depuis l'époque romaine, n'avaient pas encore effacé cette animosité primitive qui disparaît à peine de nos jours; exilés et mécontens des deux nations étaient toujours sûrs d'être bien accueillis chez la nation rivale : de là guerre acharnée. Une escadre écossaise, sous la conduite de Robert Legon, attaqua plusieurs navires anglais montés par des pêcheurs, à quelque distance d'Aberdeen. Quelques vaisseaux étant venus de Lynn au secours des Anglais, Legon lui-même fut fait prisonnier avec les siens. Ensuite les Anglais abordèrent dans les îles Orcades, qu'ils mirent à feu et à sang. Robert III, roi d'Écosse, accablé de vieillesse et désespéré de la perte d'une femme qu'il aimait tendrement; entouré de chevaliers barbares, ambitieux et féroces qui tramaient sa ruine, suivit le conseil de l'évêque de Saint-André : il envoya son fils unique en France, sous prétexte de terminer ainsi l'éducation de ce fils, mais, en effet, pour sa sûreté personnelle. Des négociations existaient entre les agens du roi Henri d'Angleterre et ces mêmes nobles qui désolaient l'Écosse; ils s'étaient engagés à livrer quelques bannis, et les livrer c'était les envoyer au bourreau. Un parent du roi Robert, sir David Fleming, découvrit ces infâmes manœuvres, et, par un avis salutaire, favorisa leur évasion; ils se réfugièrent dans le Pays de Galles. Le même sir David fut chargé de conduire le jeune prince Jacques au lieu de son embarquement; entreprise difficile, tant il y avait peu de sûreté pour le prince sur la terre d'Écosse. Il logea donc ce jeune homme

dans le château de Bass-Rock, pour y attendre l'arrivée du vaisseau qui devait le transporter en France. A peine s'était-il acquitté de ce devoir, sir David Fleming rencontra des assassins qui le punirent de son héroïsme et de son dévoûment : ceux dont il avait trompé les espérances en sauvant les fugitifs, l'égorgèrent. Le jeune prince, ainsi délaissé, attendit l'occasion de partir de Bass-Rock. Elle se présenta ; il fit voile pour la France : mais, en longeant la côte, son bâtiment fut arrêté par des croiseurs de Cley, dans le comté de Norfolk. Amené dans un port anglais, le jeune prince, qui avait alors onze ans, exhiba les lettres de marque de son père, qui réclamait, en cas de besoin, l'appui du roi d'Angleterre en faveur de son fils. Une barbare et perfide politique l'emporta sur les lois de l'honneur et de l'humanité : le jeune prince fut retenu prisonnier.

Le nom de cet intéressant captif rappelle une des destinées les plus dramatiques des annales modernes. Les événemens qui résultèrent de la barbarie politique dont il fut victime, non seulement ont consacré son souvenir à la vénération et à l'attendrissement de la postérité, mais ont contribué à la civilisation d'une partie des îles britanniques. Lorsque le conseil de Henri eut décidé que le prince écossais, retenu comme ôtage, servirait de garantie à la paix ; la douceur naturelle de son caractère, la studieuse mélancolie de ses goûts lui rendirent moins pénible la solitude de sa prison ; ses ennemis même prirent pitié de lui ; des maîtres de toute espèce lui furent donnés ; on lui permit de cultiver les talens qu'il avait reçus de la nature. Comme Charles d'Orléans, il fit d'excellens vers ; et ses inspirations, que l'on ne peut lire aujourd'hui même sans admiration et sans plaisir, portent l'empreinte des qualités les plus aimables. « Béni soit Dieu, dit-il dans une de ses pièces ; Dieu, dont l'éclat et la puissance reluisent au firmament, et qui m'a permis d'aborder ici sain et sauf, de préserver ma vie de tous les dangers et de voir mon infortune se tourner en bienfait ! bénie soit la roue de la fortune qui, dans son évolution et son caprice, me

jetant sur ces rivages, m'a fait obtenir des biens que je n'espérais pas! » Sous les verroux, il avait Chaucer pour modèle et Boèce pour consolateur. Un attachement profond et sincère, quoique romanesque par les incidens, l'ayant rapproché d'une princesse digne de le comprendre et de l'aimer, se termina par un mariage convenable qui délivra le jeune captif. Enfin, après douze années d'un bonheur aussi complet et aussi pur que pouvait le comporter le pays barbare où Dieu l'avait fait naître, il périt assassiné par quelques misérables, laissant un nom honorable et honoré, celui de civilisateur de son pays et de premier poète de son époque.

A peine les Anglais l'eurent fait captif, les hostilités commencèrent entre les deux pays. L'histoire a conservé le nom, je ne puis dire la gloire du vice-amiral d'Angleterre, sir Robert Umferville, dont les déprédations répandirent la terreur sur toutes les côtes d'Ecosse. C'était lui que les habitans des villes frontières avaient surnommé *Robert bon marché* (*Robin mend-market*), parce que ses soldats, après le pillage, s'établissaient dans les marchés et revendaient à bas prix leur butin, se servant de leurs épées et de leurs lances en guise d'aunes pour mesurer la toile et le drap. Le même homme, véritable guerrier du moyen-âge, a des droits moins équivoques à la reconnaissance des peuples et au souvenir de l'histoire. Ce fut lui qui, envoyé par le roi d'Angleterre, avec Gilbert et Jean Gray, pour secourir le duc Bourgogne contre les Armagnacs, reçut l'ordre de passer au fil de l'épée tous les prisonniers qu'on avait faits. Il répondit qu'on l'avait envoyé comme homme d'armes et non comme bourreau, et qu'au lieu de vendre et de tuer les captifs, il les recevrait à rançon, selon les lois de la guerre et selon la coutume de la chevalerie. Ses paroles furent mal reçues; les Anglais se rangèrent en bataille avec leurs prisonniers, pour les défendre ou pour mourir avec eux, si besoin était. Cette noble résolution eut tout son effet; et le duc de Bourgogne fut sinon assez généreux, du moins assez politique pour applaudir à la magnanimité de ses alliés anglais.

Depuis l'année 1405 jusqu'à l'année 1407, presque toute l'histoire maritime de l'Europe est dominée par un nom espagnol, celui de Pero Nino, dont les exploits ont fourni aux chroniqueurs contemporains de si intéressans récits (1).

Les aventures de Pero Nino ressemblent à un roman plutôt qu'à une histoire. Ce chevalier errant de la mer méritait d'être chanté par les poètes de sa patrie, et plus d'une bourgade maritime de l'Angleterre, dévastée par ses armes, conserva les preuves de la hardiesse de ses entreprises, de la rapidité, de la sûreté des coups qu'il portait. Il était difficile de défendre à la fois la marine anglaise sur l'Océan, et les côtes de l'Angleterre menacée. Aussi, en 1406, le roi, fatigué des plaintes des commerçans, que de fréquentes captures privaient de tous leurs bénéfices, leur abandonna-t-il le privilége et l'office de garder les mers, depuis le 1er mai 1406 jusqu'à Noël 1407. On leur concédait certains droits qui devaient compenser les dépenses nouvelles qui leur étaient imposées.

Ainsi le commerce ose déjà empiéter sur les droits de la chevalerie; il veut se défendre lui-même : c'est la première fois, et il s'en acquitte assez mal. On est obligé de lui retirer, avec ce privilége, les avantages concédés. La nécessité des garanties internationales ne tarde pas à se faire sentir, et le premier acte de cette nouvelle conquête du commerce et de la paix est signalé par une permission de libre passage accordée par l'Angleterre aux pêcheurs français, bretons et flamands. Dans le cours de la même année 1407, l'amiral français Le Clugnet perdit un de ses vaisseaux dans un combat naval dont le résultat fut incertain, et qui coûta beaucoup de marins et de soldats à la France. Pendant l'été, le roi, fuyant

(1) Cette partie de l'histoire navale d'Angleterre et d'Europe a déjà été traitée avec beaucoup d'étendue et de soin dans la *Revue Britannique*. (Voyez le numéro 33, publié en septembre 1835, 3e série, 3e année, page 33.) *Récit d'une expédition maritime faite par les Espagnols sur les côtes de France et d'Angleterre au 15e siècle.* Nous avons dû éviter un double emploi, et passer rapidement sur cette partie importante et déjà explorée par nous des annales maritimes modernes.

la peste qui ravageait les contrées centrales de l'Angleterre, alla chercher refuge à Plashey, dans le comté d'Essex. Thomas, lord Camois, chargé d'escorter le roi, s'acquitta si négligemment de son office qu'au moment où le roi traversait la Tamise, près de son embouchure, quelques corsaires français pénétrèrent dans la ligne du convoi, s'emparèrent de quatre vaisseaux, firent prisonnier sir Thomas Bumpe, et serrèrent de si près le navire qui portait le monarque, qu'il y avait « cent à parier contre un, dit le chroniqueur, que le débarquement du roi aurait lieu en France. » Accusé de haute trahison et jugé par le duc de Kent, surintendant-général, il fut renvoyé de la plainte, et l'Angleterre ne vit dans l'accusation du roi qu'une preuve de cette inquiétude d'esprit et de terreur soupçonneuse, compagnes ordinaires d'une ambition ardente et d'une volonté despotique.

Rarement les trèves signées entre l'Angleterre et la France étaient observées sur mer. Là se réfugiait la liberté de la piraterie, augmentée encore par la férocité des mœurs du temps. Le duc de Kent, chargé de venger les nouvelles injures infligées par la marine de France à la marine anglaise, alla attaquer la ville de Saint-Brieux, dont les braves habitans se défendirent avec un acharnement incroyable. « Ils lançaient du haut de leurs murailles, dit la chronique, des pierres, des dards, des flèches, qui tuèrent beaucoup de monde et qui blessèrent mortellement le chef de l'expédition. » Les Anglais, furieux d'avoir perdu leur général, renouvelèrent leurs attaques avec plus de violence, brûlèrent la ville, égorgèrent tous ceux qui résistaient, et revinrent en Angleterre avec leur butin et leurs prisonniers. Dès que la mort de l'amiral fut connue, sa veuve, la fille du duc de Milan, moins sensible que l'armée à cette perte, se remaria *par amours,* dit la chronique, au jeune et beau Mortimer. En vain l'ordre royal avait essayé de l'enchaîner à la destinée du duc de Dorset, frère bâtard de son mari, vieux et mal tourné (dit encore la chronique fort curieuse de ces événemens un peu romanesques). L'impérieuse volonté du roi se trouva blessée, et, par un acte dont

l'odieuse iniquité devenait encore plus flagrante en s'adressant à une étrangère, il condamna la veuve, remariée contre son gré, à lui payer une amende considérable, dont son fils Henri V, après son accession, lui fit remise totale.

Ce fut vers la même époque que deux hardis marins dont le nom est resté populaire, Jean Prendergest et William Long, jouèrent à peu près le même rôle dans les mers du Nord que les corsaires malais jouent dans l'Archipel indien, et que les Grecs des Cyclades ont offert récemment à l'imagination poétique de lord Byron. Des plaintes nombreuses s'élevèrent contre ces deux usurpateurs de l'Océan, et Prendergest, qui avait fait un voyage à Londres, fut obligé de chercher asile dans l'abbaye de Westminster. La sévérité des ordres du roi épouvanta les moines; Prendergest, dressant sa tente sous le porche de l'abbaye, fit veiller autour de lui ses marins, qui entretinrent des feux pendant la nuit et firent le guet pour défendre leur maître. Long, son camarade, qui tenait encore la mer, et à la poursuite duquel le grand-amiral avait été envoyé, ne se rendit que sur la promesse qui lui fut faite d'un pardon définitif: promesse trompeuse, car il fut enfermé à la Tour, et ne put en sortir qu'à l'époque où Prendergest fit sa paix avec le roi. Depuis cette époque, on place Prendergest et Long au nombre des serviteurs loyaux de Henri; mais, selon toute apparence, leur loyauté n'allait pas au-delà de quelques concessions peu importantes, telles que le pavillon d'Angleterre arboré sur leur navire, et certaines marques extérieures de dépendance.

Henri Bolingbroke avait régné trente années; il avait recueilli ce qu'il avait semé, les fruits ordinaires de l'ambition et de la tyrannie : révoltes sourdes, conspirations toujours renaissantes, haine du peuple, ressentiment des seigneurs; et il atteignait sa quarante-sixième année, plein d'ennuis et d'angoisses, sinon de remords. Une croisade était, à cette époque, le remède moral des rois; Henri s'avisa d'y avoir recours, et déjà tous les préparatifs du saint voyage étaient terminés, lorsqu'en faisant sa prière devant le tombeau

d'Edouard-le-Confesseur, il fut saisi d'un violent accès de fièvre qui l'emporta dès qu'on l'eut transféré dans la chambre de l'abbé, chambre qui se nommait Jérusalem.

Le règne de Henri V fut signalé par un intervalle de paix dont l'influence ne se fit pas sentir sur mer. Il n'y avait pas alors un seul peuple possesseur de quelques navires qui n'exerçât la piraterie. Tous les efforts de la législation ayant été inutiles, on déclara que rompre la trève de la mer était un crime de haute trahison. Des conservateurs de la trève furent choisis parmi les propriétaires ayant au moins 40 £ de biens territoriaux, et des avocats leur furent adjoints pour décider les cas litigieux et difficiles. Ce furent de vaines précautions; les Écossais n'usèrent du bénéfice de cette loi que pour exercer plus librement leur brigandage; et le roi, s'apercevant du tort que souffrirait l'Angleterre si les choses continuaient ainsi, déclara, par un statut subséquent, que dorénavant tout sujet anglais qui aurait souffert un tel dommage de la part d'un sujet écossais, recevrait des lettres de reprise et de marque qu'il lui serait loisible de mettre à exécution.

L'époque de la bataille d'Azincourt approchait. Les Anglais ne pouvaient s'empêcher de croire que la France serait à eux quelque jour; nous poursuivions la fortune non dans le champ de l'industrie, où elle nous attendait, mais dans celui des prouesses guerrières. Le roi Henri V, déterminé à l'accomplissement de cette vaste conquête, et ne se trouvant pas possesseur d'un nombre de vaisseaux assez considérable pour l'effectuer, en emprunta aux Génois, aux Vénitiens, aux Flamands; on voit figurer dans cette liste des barques recouvertes de cuir, pour le passage des rivières, disent les documens contemporains. Sa flotte, composée de mille vaisseaux partis de Southampton, et débarquant à l'embouchure de la Seine, y déposa les hommes d'armes qui allaient tenter de nouveau la conquête de la France. Bientôt suivirent la prise de Harfleur et la bataille d'Azincourt, si étonnante pour le guerrier lui-même qui l'avait gagnée, qu'à son retour, lorsque les habitans de Londres, dans une procession solennelle, allè-

rent au-devant de lui, il ne voulut pas permettre que le hérault portât en triomphe son casque, sur lequel étaient gravés en marques profondes les coups d'épée et de lance de ses ennemis. « Je veux me souvenir toujours, dit-il dans son édit, de celui qui envoie d'en haut les victoires. Je veux que Dieu seul reçoive les hommages et les prières; que les *ménestrels* et les *harpeurs* ne composent aucun hymne, aucune ballade sur cette victoire glorieuse.

Peu de temps après, en 1416, l'empereur Sigismond, allié de Henri par mariage, se porta médiateur entre les deux royaumes et descendit à Calais, accompagné de l'archevêque de Reims. On lui envoya trente grands navires qui lui servirent de convoi, et il se dirigea sur Douvres. Lorsqu'il pénétra dans le port de cette ville, Humphrey, duc de Glocester, frère du roi, et plusieurs autres seigneurs qui se trouvaient sur la grève, entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-corps et l'épée à la main. « Si vous entendez mettre le pied sur cette terre, s'écria le duc, en qualité d'ami du roi et de médiateur pour la paix, nous vous permettons de continuer votre route. Si c'est comme empereur et comme suzerain, nous voici prêts à vous repousser! » Cérémonie chevaleresque qui semblait nécessaire alors pour attester l'inviolable prérogative du roi et sa prééminence absolue, sans vassalité quelconque. Sigismond espérait que sa présence et ses discours amèneraient un résultat vainement tenté par la négociation. Il avait formé le projet d'une ligue générale de tous les princes chrétiens contre les Turcs. En effet, les royaumes chrétiens étaient menacés, comme à l'époque de la première croisade. Peut-être Sigismond eût-il réussi dans son entreprise, s'il n'eût reçu la nouvelle que les troupes du duc d'Exeter venaient de recevoir un échec près de Rouen. Armagnac, qui avait remporté cet avantage sur les Anglais, alla mettre le siége devant Harfleur, dont ces derniers étaient maîtres. Le vicomte de Narbonne, vice-amiral de France, l'attaqua par mer sans succès, et l'on se décida à bloquer la ville dans laquelle Exeter se trouvait renfermé. Il trouva moyen de faire parvenir à

la cour d'Henri un message par lequel il demandait de prompts secours au roi d'Angleterre. Prêt à partir lui-même pour secourir les siens, Henri céda aux représentations de Sigismond, qui lui fit observer que toute la sûreté du royaume reposait sur sa tête; que sa résolution était celle d'un capitaine, non celle d'un roi. On envoya donc au secours d'Exeter son frère Jean, duc de Bedford, qui partit sur une flotte de quatre cents voiles, avec les comtes de March, d'Oxford, de Huntingdon, de Warwick, d'Arundel, de Salisbury et de Devonshire.

On partit du port de Rye; le vent était bon et frais. Le jour de l'Assomption, la flotte anglaise jeta l'ancre à l'embouchure de la Seine : Narbonne l'aperçut et s'avança bravement, mais étourdiment, à sa rencontre : deux navires français qui s'aventurèrent seuls furent capturés avant le combat. « Il fut long, dit le chroniqueur; mais plus dangereux que long, et plus cruel que dangereux; car les batailles navales sont les plus terribles de toutes; vainqueurs ou vaincus, n'ayant point de refuge et ne pouvant se fier qu'à leur courage. » Les Anglais prirent ou coulèrent bas cinq cents vaisseaux français, c'est-à-dire, presque toute la flotte, et, entre autres, trois grosses caraques génoises qui furent envoyées en Angleterre. Harfleur se trouva délivrée, et Armagnac leva le siége. La flotte victorieuse allait regagner le port, lorsque, le 15 août, un calme subit l'arrêta et la força de rester stationnaire pendant plus de trois semaines. Les cadavres jetés pardessus bord pendant l'action flottaient autour des navires anglais, pendant que quelques galères ennemies essayaient d'en approcher pour les détruire par le feu grégeois. Le retour du duc de Bedford à Londres fut un véritable triomphe : « Heureux, s'écria l'empereur Sigismond, les sujets qui ont un tel roi! plus heureux encore le roi qui a de tels sujets! » Il faut lire tous les événemens que je viens de raconter, il faut les lire dans la poétique description du rimeur Hardyng :

They fought full sore afore the water of Sayn,
With carrikes many, well stuffed and arrayed;

And many other shipes great of Hispayne,
Barges, balyngers, and galleys unafrayed
Which proudly came upon our ships unprayed:
The enemies slain in battle, and sore bet.

And many nayent were that day in the sea,
That as our fleet rode there then still alway
Unto the feast next of her nativity
The bodies flote among our ships each day,
Full piteous was and foul to see them aye,
That thousand were twenty, as they then told.
That taken were in that same battle bold.

In which meanhile, while as our ships there lay,
It was so calm, withouten any wind
We might no not sail, ne fro thence pass away.
Wherefore their galleys each day there gan us find,
With oars many about us did they wind,
With wild fire oft assayled us day and night,
To brenne our ships in that they could or migth.

« On se battit long-temps et durement en face de l'île de Sayne, avec des caraques bien équipées et bien armées. Beaucoup d'autres grands vaisseaux d'Espagne, bateaux, balingers et galères, vinrent, sans qu'on les en priât, se jeter sur notre flotte. Le soir, leurs voiles étaient vaincues, les ennemis meurtris et accablés.

»Dans la mer périrent beaucoup d'hommes noyés, si bien que le jour de la fête de la Nativité, notre flotte, en s'avançant, était environnée de cadavres : triste spectacle, horrible et pitoyable chose que ces milliers de corps morts. Aucuns disent vingt mille que cette hardie bataille enleva.

« Cependant, la mer était si calme et sans aucun vent, que nos voiles ne bougeaient pas et que nous ne pouvions quitter ces parages. Quand l'ennemi s'en aperçut, il fit force de rames pour nous entourer, et lancer sur nous des feux qui devaient incendier nos vaisseaux. »

Pendant que Henri, cherchant à profiter des discordes françaises, se préparait à une seconde expédition, l'ennemi

louait un grand nombre de vaisseaux italiens, et surtout de vaisseaux génois; une partie de la flotte française gardait l'embouchure de la Seine; le reste tenait la mer. Le duc de Huntingdon, rencontrant quelques-unes des caraques génoises dont nous avons parlé, leur livra un combat qui dura plus de vingt-quatre heures, en coula trois, en prit trois autres, s'empara du bâtard de Bourbon et de l'amiral, fit entrer ses captures dans le port de Southampton, et se trouva maître d'une somme qui aurait suffi à la paie de la flotte entière pendant six mois. Ce fut de ce même port que le roi lui-même sortit bientôt après, avec une flotte de quinze cents navires, monté sur son vaisseau de conquête aux voiles de pourpre et aux broderies d'or.

Le peu d'années qu'il régna encore furent semées des victoires les plus brillantes. Aussi grand guerrier, politique plus habile qu'Édouard III et le prince Noir, Henri de Monmouth fut loin de s'entourer de l'amour enthousiaste et de la gloire, douce à la fois et chevaleresque, qui couronne les deux noms cités par nous. C'était la crainte que Henri aimait à inspirer et qu'il inspirait. Magnanimes dans la prospérité, Edouard et le prince Noir forçaient l'admiration de leurs ennemis; leur courtoisie et leur humanité font ressortir encore l'altière et inexorable dureté du conquérant qui leur succéda. Après sa dernière confession, lorsque le prêtre lui lut les psaumes pénitentiaux, il s'arrêta aux mots : *rebâtissez les murailles de Jérusalem*, et s'écria : « J'adjure Dieu, avec la sincérité d'un homme mourant, que telle était mon intention si les guerres de France s'étaient heureusement terminées de mon vivant! » — « Tant les hommes, dit l'historien Hume, sont ingénieux à trouver des excuses et des consolations; et comme si cette faible et tardive résolution eût suffi pour laver tout le sang que son ambition avait versé. » Nous sommes loin de croire, avec Hume, qu'il n'eût pas mis ce projet à exécution, parce que ce n'était plus la mode, comme l'a dit l'historien sceptique. Il est prouvé aujourd'hui qu'immédiatement après le traité de Troyes, le duc de Bour-

gogne et le roi d'Angleterre chargèrent un chevalier flamand, nommé Gillibert de Launoy, de visiter la Terre Sainte, mission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. On possède encore les deux exemplaires de son travail destiné à indiquer les points d'attaque et de défense de l'Égypte et de la Syrie, depuis Alexandrie jusqu'à Gallipoli. L'un de ces exemplaires était destiné à Henri V et l'autre au duc de Bourgogne. Homme habile, chevalier distingué, mais Flamand et marchand dans l'ame, Launoy avait eu recours à une singulière fraude pour s'approprier l'argent de Henri V et du duc de Bourgogne. L'un et l'autre lui avaient fourni, pour son voyage en Asie, des équipages magnifiques. Launoy prétend que toutes ces richesses lui avaient été volées sur le grand-chemin de Picardie, et écrivit au roi un récit très détaillé de sa mésaventure. Ce dernier, non seulement lui donna un second équipage complet, mais lui envoya par-dessus le marché un habit de drap d'or. L'escroquerie avait fort bien réussi, comme on le voit; lorsque tout à coup un remords religieux s'empara du chevalier, qui s'en confessa au cardinal de Beaufort. Ce dernier lui conseilla d'avouer sa faute au roi, aveu qui fut bien reçu et suivi d'un pardon complet. Mais ce pardon ne satisfit pas la conscience de Launoy, qui demanda comme grâce la permission de restituer tout ce qu'il avait pris, y compris l'habit de drap d'or : mœurs dont la naïveté est intéressante, et qui, si elles sont mêlées de vices, doivent cependant une espèce de grandeur à leur ingénuité.

Voici la couronne d'Angleterre sur le front d'un enfant de neuf ans. Malgré la capacité des hommes qui gouvernaient, à peine le royaume eut-il perdu le maître si redouté des uns, si admiré des autres, que des actes, que personne n'eût osé commettre de son vivant, bravèrent la rigueur des statuts; et l'Europe entière put reconnaître que cette main si forte devant laquelle les peuples tremblaient s'était enfin glacée. Les puissans ne craignirent pas de se faire pirates; les prêtres eux-mêmes se mêlèrent de ce métier, entre autres Marcellus, abbé de Saint-Augustin de Cantorbery, étranger

sans doute à l'Angleterre, comme son nom semble le prouver. Convaincu d'avoir pris part à la capture d'un vaisseau chargé de vins qui appartenaient à des citoyens de Boulogne et de Bruges et à un nommé Lorsame, d'Abbottwell, les membres du conseil le condamnèrent à payer sept nobles par tonneau de vin qu'il s'était illégalement approprié et six shellings pour sa part de trente-sept autres qui avaient été détruits par sa faute.

En France, les intérêts et la puissance de l'Angleterre avaient été fortement ébranlés par les victoires de Jeanne d'Arc. Mais la dévotion de l'époque donnait aux exploits de cette merveilleuse enthousiaste une explication qui en détruisait la valeur. Les Français y voyaient des miracles et les Anglais une sorcellerie infâme. Pour rétablir l'honneur de leurs armes, les Anglais commirent un crime nécessaire, mais odieux. Ce qui nuisit le plus à leurs affaires, ce furent deux liaisons imprudentes : l'intrigue du duc Humphrey avec Jacqueline de Hainault, de toutes les femmes de l'époque la plus corrompue; et le mariage du duc de Bedfort, régent de France, avec une femme de soixante-dix ans, la fille du comte de Saint-Pol. Une vieille haine subsistait entre cette maison et celle de Bourgogne. Charles VII aperçut et ne manqua pas de mettre à profit l'occasion qui s'offrait de détacher de l'Angleterre l'allié le plus puissant et le plus redoutable de cette dernière; et il réussit pleinement dans ce dessein. Quant au duc de Bedford, en notifiant sa nouvelle alliance à Henri, il lui laissa entrevoir la défection probable du duc de Bourgogne et la nécessité de renoncer à la conquête de France. Cette nouvelle frappa de surprise le roi, son conseil et le peuple : le jeune monarque ne put lire la missive du régent sans que ses yeux se remplissent de larmes. Les membres du conseil se livrèrent à une discussion violente, et couvrirent d'injures leurs ennemis, les étrangers et eux-mêmes. Une émeute, dans laquelle beaucoup de Flamands, Hollandais et Brabançons furent massacrés, prouva la colère populaire; elle s'éleva jusqu'à un degré de violence incroyable lorsque l'on

sut que le duc de Bourgogne, après tant de promesses faites à l'Angleterre, se laissait séduire par Charles VII, payait de sa trahison envers ses anciens alliés la cession des villes et même des provinces qu'on lui abandonnait, et se faisait absoudre et dégager de ses sermens par deux cardinaux. La Hollande, la Flandre, la Zélande prirent parti pour le duc de Bourgogne contre l'Angleterre, qui les avait si souvent soutenus : l'intérêt et la crainte les guidaient.

En face de l'alliance nouvelle de la France et de la Bourgogne, comment ces villes marchandes auraient-elles osé lever la tête et s'exposer à l'attaque simultanée de si puissans ennemis. Les Flamands ne doutaient pas que le poids nouveau qu'ils allaient jeter dans la balance ne dût la faire pencher du côté de leurs alliés nouveaux : leur opulence les avait enorgueillis; leur habitude de guerre civile les avait enhardis; ils marchèrent donc au combat, sûrs de remporter la victoire. Cependant, la première affaire à laquelle ils prirent part, auprès de Gravelines, fut une défaite qui abattit leur arrogance; celle des Anglais n'était pas moindre : ils allèrent attaquer Boulogne, mais sans succès. Poussé avec opiniâtreté, soutenu avec courage, le siége de cette ville importante, vainement bloquée par terre et par mer, n'aboutit à rien qu'à la retraite honteuse des Flamands et à la désolation du pays, ravagé par le duc Humphrey. La flotte anglaise vint, à son tour, porter le fer et le feu sur les côtes de Flandre, et jamais punition d'une perfidie ne fut plus complète. C'est quelque chose de curieux dans l'histoire du moyen-âge que le mélange de force, de lâcheté, d'arrogance, de trahison, d'énergie républicaine et de faiblesse incroyable qui signalent la conduite des Flamands.

On essaya de se venger d'un insuccès presque honteux, en rompant une digue pour inonder Calais : tentative folle, qui servit de risée à ceux à qui l'on voulait nuire. Le siége du Crotoi, attaqué par le duc de Bourgogne, autre tentative menaçante, mais également vaine, fut abandonné, lorsque l'armée anglaise, entrant dans les eaux de la Somme jusqu'au

« menton, tant elle était joyeuse, dit Monstrelet, d'aller secourir ses frères, » se montra en face du château. Rien ne pouvait égaler le mécontentement et la colère du prince. C'était, dit encore le chroniqueur, un joueur furieux prêt à jouer quitte ou double et à braver la fortune qui le trahit. »

D'ailleurs, les Flamands, qui lui avaient été si peu utiles, commençaient à murmurer. Comme il n'arrivait plus de laine d'Angleterre, toutes les manufactures étaient suspendues ; Ypres souffrait beaucoup : ses ouvriers étaient sur le pavé ; l'état de l'Europe, dévastée par la guerre, avait encouragé la contrebande. C'est de cette époque que datent les premières restrictions commerciales, les premiers réglemens prohibitifs dont l'histoire fasse mention. Comme l'on exigeait des papiers et des lettres de marque, il se trouva bientôt des faussaires ; un nouveau réglement fut lancé contre ces derniers. L'extension du commerce soulevait chaque jour des difficultés nouvelles. On reconnut qu'il était injuste de saisir les objets pris sur un vaisseau de guerre et appartenant à un pays neutre ; bientôt, la permission de réclamer ces objets étant une fois donnée ; on en abusa, comme on devait s'y attendre ; et il fallut, sinon la révoquer, du moins l'entraver considérablement. On sentait, dès-lors, toute la difficulté de concilier l'état de guerre chevaleresque, qui était encore en pleine activité, avec l'état de prospérité manufacturière et industrielle qui se propageait sourdement : la lutte commerciale commençait, et la lutte guerrière n'était pas terminée.

Le duc de Bourgogne commença par prohiber les draps sortis des manufactures d'Angleterre ; et les Anglais, pour se venger, frappèrent de la même prohibition toutes les marchandises flamandes. Le résultat de ce combat dangereux, immoral et impolitique, fut la misère du commerce et la renaissance de la piraterie, qui se montra plus audacieuse et plus violente que jamais.

Un Flamand, banni de Gand pour ses méfaits, Hennequin Leew, réunit une escadre de dix vaisseaux, recueillit et disciplina tous les brigands maritimes qui pullulaient en Europe,

infesta toutes les côtes de Flandres, de Hollande, d'Angleterre, d'Espagne, et balaya les mers jusqu'au détroit de Gibraltar. Il s'appelait lui-même l'ami de Dieu et le fléau des hommes ; Attila de l'Océan, que personne ne put soumettre, et qui périt dans une tempête. D'autres pirates, partis des bords de la Baltique, succédèrent à Hennequin ; ils désolèrent surtout les côtes de la Hollande et de la Zélande, habitées par des populations jusqu'alors timides et obscures, qui faisaient un petit commerce, et qui se croyaient obligées d'écrire leur testament lorsqu'elles partaient pour l'Espagne. Les déprédations des pirates animèrent ces pauvres peuplades, qui se réunirent, irritées, pour livrer la guerre aux pirates; elles les battirent complètement et sentirent enfin leur force. Une impulsion nouvelle leur fut ainsi donnée ; elles s'engagèrent dans des entreprises beaucoup plus périlleuses et plus lointaines, et ce point, imperceptible encore, qui scintillait à peine à l'horizon, annonça la prospérité future de la Hollande.

(*Naval Sketchbook.*)

Psychologie.

SUPERSTITIONS POPULAIRES

DU MOYEN AGE ET DES TEMPS MODERNES.

SATAN ET LE DIABLE. — LES PUCKS DE SUÈDE. — LES NECKARS ET DUERGARS SAXONS. — LE DUENDE ESPAGNOL. — LES GOBELINS DES MINES.—WALKINES DE NORVÉGE.—L'ANNABERGE.—ODIN. — HELA. ROIS REVENANS. — FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. — OGIER LE DANOIS. L'HERBE MAUDITE DE NORMANDIE. — LES BAGUETTES MAGIQUES.

Il en est de la fable comme du langage ; la mythologie ne s'est pas propagée de nation à nation, mais toutes les nations ont tiré leurs croyances d'un système primitif. Les dialectes des tribus hindoues, des tribus gothiques et pélasgiques, trahissent une continuelle affinité ; mais ces tribus n'échangèrent pas leurs nomenclatures, et aucune d'elles n'emprunta à une autre ses fictions religieuses. Chacune conserva une modification de la croyance paternelle. Les Dewtas de Meru, les fantômes belliqueux d'Asgard, et les habitans de l'Olympe, émanèrent tous des Dominations et des Trônes qui avaient été adorés par une race puissante et énergique. C'était le sabaïsme qui se perpétuait sous un autre mode. Mais toutes les mythologies ont été dominées par un principe uniforme, supérieur à leurs créations, et donnant une inaltérable apparence de raison aux développemens successifs de l'erreur. Dépouillé de son enveloppe mystique ou poétique, ce principe créateur n'est plus que la doctrine du fatalisme. Accablé par la misère de sa nature et privé d'un guide infaillible, l'es-

prit humain se réfugia lâchement dans le dogme de la prédestination; le nœud gordien se trouva ainsi tranché par cette reconnaissance d'un pouvoir supérieur qui condamnait toutes les intelligences à une vaine lutte contre leur destinée. N'importe où les fausses religions ont été célébrées, dans les cavernes sculptées d'Ellora, ou dans le temple doré d'Olympie, dans la forêt des druides ou sur la montagne des mages, nous voyons toujours les hommes et les dieux tenter inutilement d'échapper au fatal réseau qui les enveloppe. L'oracle ou l'augure qui prédit l'approche du malheur, n'offre aucune issue pour le fuir. Toute prévision de l'avenir est un don fatal pour le prophète, et l'éclair de lumière qui traverse l'abîme ne fait qu'en augmenter l'horreur.

Aucun des bienfaits dont la divinité propice veut gratifier un mortel, ne peut être reçu sans un mélange de mal; mais, par compensation, la malice de la divinité ennemie ne triomphe jamais complétement; elle brûle et ne consume pas. C'est sur la fatalité et sur l'antagonisme du bien et du mal, que se fonde la mythologie populaire : cette base se retrouve dans le conte le plus trivial où l'on introduit un pouvoir surnaturel; et la nourrice, qui fait son récit au coin de la cheminée rustique, a la même science que les hiérophantes de la Grèce et les mages de la Perse. Le principe destructeur étant le plus actif dans ce bas monde, il reparaît dans toutes les croyances superstitieuses sous une variété infinie de formes, les unes sombres, les autres brillantes; on retrouve partout les mêmes personnifications d'Oromane et d'Arismane, et l'hérésie des Manichéens.

La vague crédulité du villageois ignorant s'accorde avec la science mythologique des anciens sages. Des peuples que l'Océan sépare, sont rapprochés par leurs fables : la vieille femme du hameau adore, sans s'en douter, les divinités de l'antiquité classique; les hamadryades de la Grèce et les lutins de la Scandinavie dansent une ronde fraternelle avec les fantômes évoqués par le sorcier moderne; celui-ci compose ses philtres, comme Canidie, avec la mandragore, la ciguë, les

langues de vipère et les autres ingrédiens décrits par Virgile et Horace. A la voix des sorciers modernes, comme à celle des magiciens de Thessalie, on entend encore le hibou crier, le corbeau croasser, le serpent siffler, et les ailes noires des scarabées s'agiter.

Toutefois, le Satan des légendes est distinct du Lucifer de la théologie : il n'est jamais revêtu de la sombre dignité de l'ange déchu ; on n'aperçoit sur son front aucune trace de sa céleste origine, aucun dernier reflet de l'auréole qui le couronnait aux jours de sa gloire, avant sa rébellion : c'est le *diable, l'ennemi*, méchant par essence, de temps immémorial. Sa rage est le plus souvent impuissante, à moins qu'il n'ait recours à la ruse : il inspire la peur encore plus que la crainte. De là vient cette continuelle succession de caprices bizarres et de malices grotesques qui le caractérise ; de là cette familiarité qui diminue la terreur causée par son nom : les mêmes élémens comiques entrent dans la composition de toutes les combinaisons variées du mauvais principe qui engendra la race nombreuse des lutins sortis de l'enfer. Quoi qu'en disent quelques graves platoniciens, cette bouffonnerie, d'accord avec la psychologie et ce portrait mythologique du diable, n'a rien qui soit logique. Le rire n'est-il pas étranger à la noble et sereine figure de la bonté! Les anges peuvent pleurer, mais ils seraient infidèles à leur essence s'ils se permettaient de rire. Si le rire n'est pas toujours méchant et perfide, il exprime assez bien du moins la malice et la perfidie. Le rire le plus innocent est une grimace qui dégrade la face humaine, quoique les meilleurs cœurs ne puissent pas toujours résister à la tentation de se divertir de la faiblesse maladroite. C'est de l'alliance du rire et de la malice que sont nés tous ces moqueurs placés par les mythologues au rang des divinités. Tel est le Momus des Grecs et le Loki des Scandinaves, l'un bouffon de l'Olympe, l'autre bouffon des banquets de Valhalla. La même idée a créé le vice personnifié des anciens mystères et des pièces allégoriques.

Le rôle assigné à Satan était aussi dramatique que poétique

dans les anciens romans religieux et les vies des saints. C'est lui qui fait le nœud de l'intrigue : c'est la personne qui fait marcher l'action. Mais là encore la croyance au pouvoir de Satan, se fond dans l'idéal de son caractère. Au milieu de nuages d'une infernale vapeur, on le voit développer sa forme consacrée. Ses cornes, sa queue, ses griffes, ses yeux de feu, ses ruses, sa malice, ne contredisent qu'en apparence la tradition biblique. C'est ainsi que Satan nous est dépeint, non-seulement par les hagiographes du moyen-âge, mais encore par le pape St-Grégoire lui-même, dans sa vie de St-Benoît. Un jour que le saint allait dire ses prières à l'oratoire de Saint-Jean, sur le Mont-Cassin, il rencontra le diable sous la forme d'un vétérinaire, avec une fiole d'une main et un licou de l'autre. Satan parla très-civilement à St-Benoît, et lui avoua qu'il allait administrer une purgation aux animaux bipèdes, les pères du monastère. Le texte de St-Grégoire disait : *in mulomedici specie;* par l'introduction d'une virgule qui décompose le mot : *in mulo, medici specie,* un copiste fit du diable ainsi déguisé, un véritable docteur monté sur sa mule, comme cheminaient les docteurs en médecine avant l'invention des carrosses; et un tableau de cet épisode ayant été exécuté d'après ce texte corrompu, Satan a été souvent représenté avec la robe doctorale et les instrumens de la profession en croupe sur sa monture. Il est inutile d'ajouter que le saint ne permit pas au docteur infernal de purger trop fortement les pauvres moines.

Une autre fois, on dénonça à St-Benoît la conduite légère d'un jeune frère appartenant à l'un des douze monastères affiliés à la règle du réformateur. Ce moine ne voulait ou ne pouvait prier avec assiduité; à peine s'était-il mis à genoux, qu'il se levait et allait se promener. St-Benoît ordonna qu'on le lui amenât au Mont-Cassin ; et là, lorsque le moine, selon son habitude, interrompit ses devoirs et sortit de la chapelle, le saint vit un petit diable noir qui le tirait de toutes ses forces par le pan de sa robe. « Ne voyez-vous pas qu'il emmène notre frère? » dit-il au père Maurus et au prieur Pomperanus. Nous

ne voyons rien, répondirent-ils. Après deux jours de prières, Maurus qui était déjà très-avancé dans les voies de la sainteté, put voir aussi clairement que Benoît lui-même, le petit diable noir; mais ce démoncule resta invisible à Pomperanus. Le troisième jour, St-Benoît suivit le jeune frère hors de la chapelle et le frappa avec son bâton. Cet exorcisme un peu brutal réussit; car, selon St-Grégoire, celui à qui il fut administré devint d'une dévotion exemplaire

Parmi les innombrables épisodes de l'histoire du diable dans les Vies des Saints, quelques-uns sont plus trivialement comiques, quelques-autres plus pittoresques. Saint-Antoine vit Satan dresser sa tête de géant au-dessus des nuages, et étendre ses larges mains pour intercepter les ames des morts qui prenaient leur vol vers le ciel. Nous prendrions aujourd'hui de pareilles images pour des apologues; mais autrefois la dévotion, avec une honnête confiance, croyait bénévolement le merveilleux des hagiologues. Ceux-ci d'ailleurs faisaient leurs récits de bonne foi; ils cherchaient à édifier les fidèles, et nous devons être assez charitables pour penser qu'ils étaient convaincus eux-mêmes de la vérité de leurs légendes.

Quelquefois le diable est un véritable singe, et sa malice ne s'exerce qu'en espiègleries plaisantes. C'est ainsi que, pendant des années, le diable se tint aux aguets pour troubler la piété de sainte Gudule. Toutes ses ruses avaient été vaines, lorsqu'enfin il se résolut à un dernier effort. C'était la coutume de cette noble et chaste vierge, de se lever au chant du coq et d'aller prier à l'église, précédée de sa servante portant une lanterne. Que fit le père de toute malice? il éteignit la lanterne en soufflant dessus. La sainte eut recours à Dieu; et, à sa prière, la mèche se ralluma toute seule. Tel est le grand miracle de la légende de Gudule, qui suffit pour renvoyer le malin, honteux et confus, la queue entre les jambes. Il n'est pas sans exemple que le diable se laisse ainsi tromper par les plus simples artifices, et une équivoque suffit souvent pour le rendre dupe dans ses marchés avec les sorciers, comme lors-

que Nostradamus obtint son secours à condition qu'il lui appartiendrait tout entier après sa mort, soit qu'il fût enterré dans une église, soit qu'il fût enterré dehors... Mais Nostradamus ayant ordonné par testament que son cercueil fût déposé dans la muraille de la sacristie, son corps y repose encore.

De la bêtise du diable à sa bonté, il n'y a qu'un pas. Quelquefois le diable, fatigué de ses méchancetés, est, dans la légende, une espèce de *bon diable;* aussi le proverbe populaire se permet de dire qu'il se fait ermite en devenant vieux.

Le vieil Heywood a rédigé en vers une nomenclature curieuse de tous les petits démons de la superstition populaire: il y comprend les farfadets, les follets, les alfs, les Robin Goodfellows, et ces lutins que Shakspeare a donnés pour sujets à Oberon et à Titania. Cette classification des *lucifugi* a pour elle l'autorité des théologiens orthodoxes du dernier siècle, catholiques et protestans, qui, armés des textes de l'Écriture et des Saints-Pères, ont sérieusement cherché à prouver que le roi ou la reine de féerie n'est autre que Satan lui-même, n'importe son déguisement. C'était donc un vrai démon qu'il eût fallu combattre avec le cierge et l'aspersoir, que ce joyeux Puck qui eut long-temps son domicile chez les dominicains de Schwerin, dans le Mecklembourg. Malgré les tours qu'il jouait aux étrangers qui venaient visiter le monastère, Puck était utile aux moines comme un bon serviteur. Sous la forme d'un singe, il tournait la broche, tirait le vin, et balayait la cuisine pendant le sommeil des frères lais paresseux. Cependant, malgré tous ces services, le moine à qui nous devons la *Veridica relatio de demonio Puck,* nous assure que c'était un *esprit impur.* Le Puck de Schwerin recevait pour ses gages deux pots d'étain et une veste bariolée de grelots pour boutons.

Le *moine Rush* de la légende suédoise, et *Bronzet,* ou le moine-diable de l'abbaye de Montmajor, près d'Arles (1), sont

(1) On trouve la légende du frère Rush dans le recueil des vieux romans

encore Puck sous d'autres noms. On le retrouve en Angleterre sous la forme de Robin Goodfellow ou de Robin Hood, le fameux bandit de la forêt de Sherwood ayant reçu ce surnom à cause de sa ressemblance avec ce diable populaire. Enfin Robin Rood est aussi le *Red Cap* d'Ecosse, et le diable saxon Hodeken, ainsi appelé de l'hoodiwen, ou petit chaperon rouge qu'il porte aussi en Suède lorsqu'il y apparaît sous la forme du *Nisse* ou *Nissegodring.*

Hodeken fut toujours tout prêt à aider ses amis et ses connaissances, clercs ou laïques. Un habitant d'Hildesheim, qui se défiait de la fidélité de sa femme, dit à Hodeken : « Je vais faire un voyage : je te confie mon honneur pendant mon absence : me promets-tu de ne laisser approcher aucun galant de ma maison? » Volontiers, répondit Hodeken, ne prévoyant pas à quoi il s'engageait. Les galans n'attendirent pas que le mari fût hors de la ville. Hodeken assomma le premier, noya le second dans une mare, enterra le troisième sous un tas de fumier, et fit sauter le quatrième par la fenêtre. Cependant la dame était sur le point de tromper sa vigilance, lorsque le mari arriva. « Ami, lui dit le diable fatigué, reprends la garde de ta maison, je te rends ta femme telle que tu me l'as laissée; mais, une autre fois, charge un autre du soin de la défendre. J'aimerais mieux garder tous les pourceaux de la forêt de Westphalie, que de forcer une femme d'être fidèle malgré sa volonté. »

Puck, en Suède, se nomme, avons-nous dit, *Nissegodreng* (ou Nisse le bon enfant), et vit en bonne intelligence avec *Tomtegobbe*, ou le Vieux du Grenier, qui est un diable de la même classe. On trouve Nissegodreng et Tomtegobbe dans presque toutes les fermes, complaisans et dociles si on les traite avec douceur, mais irascibles et capricieux : malheur à qui les offense! Dans le royaume voisin, en Dane-

anglais, édité par M. Thoms. Quant à la chronique du moine diable de Montmajor, un extrait en a été publié par notre collaborateur, M. Amédée Pichot, qui prétend que la statue de bronze, placée sur la tour de l'Horloge à Arles, représente le diable moine de l'abbaye arlésienne.

marck, les Pucks ont un rare talent comme musiciens. Il existe une certaine danse appelée la gigue du roi des Elfs, bien connue des ménétriers de campagne, et qu'aucun d'eux n'oserait exécuter. L'air seul produit le même effet que le cor d'Oberon : à peine la première note se fait-elle entendre, vieux et jeunes sont forcés de sauter en mesure; les tables, les chaises et les tabourets de la maison commencent à se briser, et le musicien imprudent ne peut rompre le charme qu'en jouant la même danse à rebours sans déplacer une seule note, ou bien en laissant approcher un des danseurs involontaires assez adroit pour passer derrière lui et couper toutes les cordes du violon par-dessus son épaule (1).

Les noms des esprits de cette classe sont très significatifs : de *Gob* le vieillard, devenu un nom du diable, les Normands semblent avoir fait *Gobelin*. On appelait Gobelin ce diable d'Évreux que saint Taurin expulsa du temple de Diane, mais qui, ayant montré un respect particulier au saint exorciste, obtint la permission de ne pas retourner en enfer, et continua de hanter la ville sous diverses formes, à condition qu'il se contenterait de jouer des tours innocens aux bons chrétiens de l'Eure. Le Gobelin d'Évreux semble s'être ennuyé de ses espiègleries depuis quelques années, et il a rompu son ban pour aller tourmenter les habitans de Caen. L'hiver dernier encore les bourgeois de la bonne ville de Guillaume-le-Bâtard furent souvent effrayés de ses apparitions. Il s'était affublé d'une armure blanche, et se grandissait jusqu'à pouvoir regarder à travers les fenêtres des étages les plus élevés. Un vieux général rencontra ce diable importun dans un impasse et le défia, mais Gobelin lui répondit : « Ce n'est pas de toi que j'ai reçu ma mission, ce n'est pas à toi que je dois en rendre compte. » Le général ayant insisté, six diables blancs de la même taille sortirent tout à coup de terre, et le général jugea prudent de

(1) Note du traducteur. On trouve d'excellentes indications sur les superstitions populaires du Nord, dans le dernier ouvrage de M. X. Marmier (*Lettres sur l'Islande*). Ce jeune savant explore en ce moment le Danemark et la Suède, pour y compléter ses précieux travaux.

battre en retraite devant le nombre. Le journal du département rendit justice à son courage : mais le général n'eut pas moins besoin de se faire saigner par le savant docteur Vastel.

Le *Duende* espagnol correspond au Gobelin normand et au Tomtegobbe suédois. Duende, selon Cobaruvias, est une contraction de *dueno de casa*, maître de la maison. Ce diable espagnol fut de tout temps cité pour la facilité de ses métamorphoses, et, dans l'amusante comédie de Calderon de la Barca, *La Dama Duende*, le gracioso de la pièce soutient l'avoir vu sous la forme d'un petit moine (1).

Le diable a souvent fait parler de lui en Espagne comme partout; mais, grâces aux sévérités de la très sainte inquisition, il ne reste que peu de traces de la mythologie populaire des Espagnols : il est donc important de les recueillir. Telle est la légende relative à l'origine démoniaque de la noble famille de Haro. Don Diégo Lopez, seigneur de Biscaye, était à l'affût du sanglier, lorsqu'il entendit les accords d'une voix délicieuse. C'était la voix d'une femme. Il regarde, et aperçoit la chanteuse debout sur le faîte d'un rocher. Rien n'était plus beau que sa personne, rien de plus riche que ses atours. Don Diégo en devint amoureux et lui proposa de l'épouser. « J'accepte votre main, répondit-elle, beau chevalier, car ma naissance est noble; mais à une condition : jurez-moi que vous ne prononcerez jamais un nom sacré. » Le chevalier le jura, et, quand le mariage fut consommé, il s'aperçut que sa fiancée avait un pied semblable à un pied de chèvre. Heureusement c'était son seul défaut. Personne n'est parfait; et, par une convention tacite, le pied de chèvre ne fut bientôt qu'un pied de biche, ce qui était plus poétique. Don Diego n'en eut pas moins d'amour pour sa femme, et la rendit mère de deux enfans, une fille et un fils nommé Iniguez Guerra. Or, un jour qu'ils étaient à table, le seigneur de Biscaye jeta un os

(1) C'était un frère si petit, et il avait un capuchon si petit, qu'à ces signes, je crois que c'était le diable capucin.

à ses chiens : un mâtin et un épagneul se prirent de querelle; l'épagneul saisit le mâtin à la gorge et l'étrangla : « *Sainte » vierge Marie!* s'écria don Diégo ; qui a jamais vu chose » pareille? » La dame au pied de biche saisit aussitôt les mains de ses enfans. Diégo retint le garçon, mais la mère s'échappa à travers les airs avec la fille... Par la suite, don Diégo Lopez envahit les terres des Maures : il fut malheureux dans un combat et fait prisonnier; les vainqueurs lui lièrent les mains et l'emmenèrent à Tolède. Iniguez Guerra était triste de la captivité de son père. Quelqu'un lui dit alors : Pourquoi n'iriez-vous pas invoquer la fée qui vous a donné le jour : elle seule peut vous indiquer un moyen de délivrer don Diégo. Iniguez monta à cheval; se rendit à la montagne : la fée était sur le rocher ; elle reconnut son fils : Viens à moi, lui dit-elle; je sais ce qui t'amène et je te promets aide et protection : laisse là ton cheval, il ne te serait d'aucun service. Je veux le remplacer par un autre qui en quelques heures te portera à Tolède ; mais tu ne lui mettras pas de bride; tu ne le feras pas ferrer ; tu ne lui donneras ni nourriture ni eau. La fée Pied-de-Biche appela Pardalo; c'était le nom de ce coursier extraordinaire : Iniguez s'élança sur sa croupe, et ramena bientôt son père. La fée Pied-de-Biche était si bien un démon, que la conclusion de la légende, en mentionnant ses autres apparitions en Biscaye, nous dit qu'elle se montre sous les traits d'un incube.

Le philosophe trouve un sens caché à toutes ces paraboles. Une épouse immortelle est accordée à un homme mortel, à condition qu'il soumette sa volonté à une puissance inconnue. La destinée ne permet pas qu'il s'élève au-dessus de sa race en perpétuant cette alliance mystérieuse. La pensée de la défense qu'il subit trouble son esprit : le mot fatal est prononcé, et l'intelligence supérieure disparaît ; mais un reflet de son amour pour l'homme console encore quelquefois celui-ci. Aphrodite veille sur la fortune du fils d'Anchise; la fée de Biscaye délivre don Diégo captif; Melusine vient pleurer sur les berceaux de ses petits-fils endormis, et ses lamentations

sont redites par les échos solitaires du vieux manoir des Lusignan.

D'après la mythologie scandinave, source principale de toutes les croyances populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre, Odin prend le nom de Nickar ou Hnickar, lorsqu'il agit comme principe destructeur ou mauvais génie. Sous ce nom et sous la forme du *kelpie*, cheval-diable d'Écosse, il habite les lacs et les rivières de la Scandinavie, où il soulève des tempêtes et des ouragans. Il y a, dans l'île de Rugen, un lac sombre dont les eaux sont troubles et les rives couvertes de bois épais. C'est là qu'il aime à tourmenter les pêcheurs en faisant chavirer leurs bateaux et en les lançant quelquefois jusqu'au sommet des plus hauts sapins.

Du Nickar scandinave sont provenus les *hommes d'eau* et les *femmes d'eau*, les nixes des Teutons. Il n'en est pas de plus célèbre que les nymphes de l'Elbe et de la Gaal. Avant l'établissement du christianisme, les Saxons qui habitaient le voisinage de ces deux fleuves adoraient une divinité du sexe féminin, dont le temple était dans la ville de Magdebourg ou Megdeburch (ville de la jeune fille), et qui inspira toujours depuis une crainte respectueuse comme la naïade de l'Elbe. Elle apparaissait à Magdebourg, où elle avait coutume d'aller au marché avec un panier sous le bras : elle était pleine de grâce, propre, et au premier abord on l'aurait prise pour la fille d'un bon bourgeois; mais les malins la reconnaissaient à un petit coin de son tablier toujours humide en souvenir de son origine aquatique. Prétorius, auteur crédule, mais estimable du XVIe siècle, nous raconte que la nymphe de l'Elbe s'asseoit quelquefois sur les bords du fleuve, peignant ses cheveux à la manière des syrènes. Une tradition semblable à celle que Walter Scott a mise en scène dans la *Fiancée de Lammermoor* avait cours au sujet de la syrène de l'Elbe; elle est rapportée tout au long par les frères Grimm, dans leur recueil de légendes germaniques. Quelque belles et tendres que paraissent les ondines ou nixes, le principe diabolique fait toujours partie de leur essence ; l'esprit du mal n'est couvert

que d'un voile plus ou moins transparent, et tôt ou tard la parenté de ces beautés mystérieuses avec Satan devient manifeste. Une mort inévitable est le partage de quiconque se laisse séduire par leurs charmes ; elles s'emparent du nageur imprudent; elles trompent le présomptueux qui les courtise, et les plus innocentes d'entr'elles n'ignorent pas que leur amour est un poison (1).

Des auteurs dignes de foi prétendent que les dernières inondations du Valais furent causées par des démons, qui, s'ils ne sont pas des nickars ou des nixes, sont du moins de nature amphibie. Il y a, près de la vallée de Bagnes, une montagne fatale où les démons font le sabbat. En l'année 1818, deux frères mendians de Sion, prévenus de cette assemblée illégale, gravirent la montagne pour vérifier le nombre et les intentions des délinquans. Un diable, l'orateur de la troupe, s'avança. « Révérends frères, dit-il, nous sommes ici une ar- » mée telle que, si on divisait entre nous à parts égales tous » les glaciers et tous les rochers des Alpes, nous n'en au- » rions pas chacun une livre pesant. » De temps immémorial, quand les glaciers se fondent, on voit le diable descendre le Rhône à la nage, une épée nue d'une main, un globe d'or de l'autre. Il s'arrêta un jour devant la ville de Martigny, et cria en patois : *Aïgou haoüssou!* (Fleuve soulève-toi!) Aussitôt le Rhône obéit en franchissant ses rives, et détruisit une partie de la ville qui est encore en ruines.

Ce fut en philosophant sur la mythologie populaire, que Paracelse créa ses fameuses nymphes ou ondines. Ce grand architecte, cet érudit des érudits, qui joignait à sa folie une imagination poétique et romanesque, a jugé convenable et utile de donner ses avis à ceux qui deviennent les époux des ondines. La morale de son apologue peut profiter à plus d'un mari de femme mortelle. Discrétion et constance, sont sur-

(1) On trouve dans le premier volume du *Perroquet de Walter Scott*, par M. Amédée Pichot, l'histoire à peu près complète des sirènes du moyen âge.

tout recommandées par la nymphe, et ses ordres doivent être exécutés à la lettre, sous peine de perdre à jamais son amour. A la moindre infraction, l'amante mystérieuse se replonge dans l'abîme des eaux et ne reparaît plus. Paracelse cite à l'appui de ses apophtegmes problématiques le sort de ce vaillant chevalier sir Peter de Stauffenbourg, qu'une ballade a rendu immortel.

La tradition des bons et des mauvais anges est encore sensible dans les fictions de l'Edda. Snorro Sterlason nous apprend que les *elfs* de la lumière, dont Ben Johnson a fait les esprits blancs de ses Masques, séjournent dans Alf-Heim, le palais du ciel, tandis que les *swart-elfs,* elfs de la nuit, habitant les entrailles de la terre. Les premiers ne seront pas sujets à la mort; car les flammes de Surtur ne les consumeront pas, et leur dernière demeure sera Vid-Blain, le plus haut ciel des bienheureux; mais les *swart-elfs* sont mortels et sujets à toutes les maladies, quels que soient d'ailleurs leurs attributs. Les Islandais modernes considèrent le peuple elf comme formant une monarchie, ou du moins ils le font gouverner par un vice-roi absolu qui, tous les ans, se rend en Norwége avec une députation de pucks, pour y renouveler son serment d'hommage-lige au souverain seigneur, qui réside dans la mère-patrie. Il est évident que les Islandais croient que les elfs sont, comme eux, une colonie transplantée dans l'île.

Les *diables-nains* ou duergars de la Scandinavie sont de la même famille que les elfs de la nuit. Les Norwégiens attribuent la forme régulière et le poli des pierres cristallisées aux travaux des petits habitans de la montagne, dont l'écho n'est autre chose que leur voix. Cette personnification poétique a donné naissance à un mètre particulier en Islande, appelé le *galdralag,* ou le lai diabolique dans lequel le dernier vers de la première stance termine toutes les autres, et lorsque, dans une saga d'Islande, le poète introduit un esprit ou un fantôme qui chante, c'est toujours avec le *galdralag.* Dans une autre variété du *galdralag*, c'est le premier vers qui est répété de stance en stance. On retrouve ce système métrique

dans quelques-unes des incantations superstitieuses des Anglo-Saxons. Ce rhythme a un son monotone, mais solennel, qui, sans le secours de la tradition mythologique, l'a fait employer par les poètes, depuis Virgile jusqu'à Pope. Le Dante se sert du *galdralag* pour l'inscription placée sur les portes de l'enfer.

On a dit que les véritables prototypes des *duergars* sont les habitans de la vieille Finlande. Nous commençons à douter de cette origine. Il est certain que les Finlandais se vantèrent long-temps de leur commerce intime avec le diable, jusqu'à ce que ce commerce fût traité de contrebande. On n'a pas cessé de les redouter comme sorciers; mais, malgré leur talent en magie et en métallurgie, on doit les distinguer des habiles ouvriers qui fabriquèrent le marteau de Thor, les tresses d'or de Siva et la bague d'Odin, toutes choses fameuses dans la bizarre cosmogonie des Asi. Si nous voulions interprêter ces mystères selon la vraie sagesse hiéroglyphique des rosecroix, nous dirions que les duergars étaient des personnifications de l'élément métallique ou des gaz qui en sont les véhicules dans les entrailles de la terre, fécondant les veines de la mine et se mêlant à la circulation de la vie électrique et magnétique du macrocosme. Du reste, ce sont des êtres trop allégoriques pour qu'on les confonde avec les magiciens finlandais dispersés sur la surface des régions septentrionales. Leur cachet d'antiquité primitive paraît d'autant plus marqué, selon nous, qu'on les retrouve dans les vieilles traditions des Teutons, consacrées par les *Niebelangs* et le *Livre des Héros*. Or, les *Niebelangs* et le *Livre des Héros* nous viennent de pays où jamais le Finlandais errant ne dressa sa tente. Il y a quelques années que l'orthodoxie de *l'Edda* fut vivement contestée : le professeur Rask, de Berlin, a attaqué son authenticité avec des argumens pleins de force. Il est donc curieux pour l'antiquaire de comparer le *Livre des Héros* avec *l'Edda*. Quoique les Teutons aient été long-temps séparés des peuples scandinaves, leurs fables ont toujours conservé une exacte conformité, coïncidence qui prouve que ni

les unes ni les autres n'ont été corrompues ou interpolées.

Les pays de mines ont défendu très long-temps leur mythologie populaire contre les lumières de la saine philosophie et de la religion. On peut citer, par exemple, le comté de Cornouailles ; et le Harzwald de Hanovre, reste de l'ancienne forêt d'Hercynie, est encore une terre enchantée. Les gobelins des mines ont toujours eu une très mauvaise réputation. Le sage démonologue cité par Réginald Scott nous apprend « qu'ils sont très jaloux de leurs trésors cachés; qu'ils » en veulent beaucoup à ceux qui les découvrent, et cher- » chent à tuer ou à blesser ceux qui viennent les leur enlever, » hantant d'ailleurs avec persévérance les caves où l'argent » est déposé. Un nommé Peters, du comté de Devonshire, » ayant trouvé le secret de deviner les lieux où les gobelins » couvaient des trésors, fut brûlé et réduit en cendres par les » démons irrités... Quant aux mineurs, ils ne peuvent trop se » défier de ces esprits malveillans qui leur tendent toutes sor- » tes de piéges pour les détruire: tantôt ils inondent leurs tra- » vaux, tantôt ils les étouffent par des vapeurs pestilentielles, » parfois ils leur apparaissent sous des formes effrayantes. Tel » était l'*annaberge*, animal terrible qui fut si funeste aux ou- » vriers employés dans la plus riche mine d'argent de l'Alle- » magne, appelée *Corona Rosacea.* L'annaberge se montrait » souvent sous la forme d'un bouc avec des cornes d'or, et se » précipitait sur les mineurs avec impétuosité; tantôt sous la » forme d'un cheval, qui jetait la flamme et la peste par ses » naseaux. D'autres fois, l'annaberge arrivait tout à coup, » semblable à un moine revêtu d'habits pontificaux, proférant » des paroles de mépris jusqu'à ce que, par ses persécutions » continuelles, il lassât la persévérance des plus intrépides. » Peut-être quelques lecteurs soupçonneront, comme nous, que ce terrible annaberge pouvait bien n'être qu'un esprit très connu aujourd'hui des chimistes sous le nom de gaz hydrogène ou *feu grisou.* La lampe de sûreté d'Humphrey-Davy aurait été un talisman précieux aux mineurs de la Couronne de Roses, et sir James Watt, en leur prêtant une de ses ma-

chines à vapeur, les aurait certainement bien défendus contre les inondations suscitées par les kobolds.

Comme tous les anciens peuples, les Scandinaves croyaient volontiers à l'existence des démons tutélaires, et les Islandais leur avaient voué une reconnaissance particulière pour avoir fait avorter les noirs desseins du roi Harold-Germson. Ce roi de Norwége, dit la *Saga*, désirant connaître la situation intérieure de l'île, qu'il avait l'intention de punir, chargea un habile troldman ou magicien de s'y rendre sous la forme qu'il voudrait prendre. Pour mieux se déguiser, le troldman se changea en baleine et nagea jusqu'à l'île; mais les rochers et les montagnes étaient couverts de *landwaiturs* ou génies propices qui faisaient bonne garde. Sans en avoir peur, l'espion d'Harold nagea vers le golfe de Vapna, et essaya de débarquer; mais un énorme dragon déroula les longs anneaux de sa queue sur les rochers, et, suivi d'une armée innombrable de serpens, descendit dans le détroit, arrosant la baleine d'une trombe de venin. La baleine ne put leur résister, et nagea à l'ouest vers la baie d'Ove; mais là elle trouva un immense oiseau qui étendit ses ailes comme un rideau sur le rivage, et l'armée des esprits s'abattit à ses côtés sous la même forme. Le troldman voulut alors pénétrer par Bridaford, au sud. Un taureau vint alors à sa rencontre et se précipita dans les flots, escorté d'un troupeau qui mugit autour de son chef d'une manière épouvantable. Cette nouvelle rencontre ne découragea pas l'ennemi, qui se dirigea vers Urekarskinda; mais là, un géant se présente, un géant dont la tête dépassait le sommet de la plus haute montagne, un géant armé d'une massue de fer, et accompagné d'une troupe de géans de la même taille.

Cette tradition est remarquable parce qu'elle nous fait voir que les Scandinaves classaient leurs esprits élémentaires d'après la doctrine cabalistique de Paracelse. La terre envoie ses génies sous la forme de géants : les sylphes apparaissent en oiseaux; le taureau est e type de l'eau; le dragon procède de la sphère du feu.

Le mont Hécla fait partie, en quelque sorte, de la mythologie des Skuldes. Les hommes du nord furent convertis peu de temps après qu'ils eurent fait connaissance avec ses terreurs, et, lorsqu'ils devinrent chrétiens, ils en firent la bouche de l'enfer, comme les Italiens l'avaient faite du Vésuve et de l'Etna... *facilis descensus Averni;* car on y a vu successivemant descendre Néron, Théodore de Vérone, Julien l'apostat, Dagobert, la reine Elisabeth et Anne de Boulen, sa mère. Mais l'Hécla ne pouvait manquer surtout d'être le refuge des esprits de feu que la tradition avait probablement connus en Scandinavie et à Asgard. Leur grand ennemi était Luridan. On lit dans le livre de Vanagastus, le Norwégien, que Luridan, l'esprit de l'air « voyage par ordre du magicien en La-» ponie, en Finlande, en Skrikfinlande et jusqu'à la mer Gla-» ciale. — C'est sa nature d'être toujours en opposition avec » le feu et de faire une guerre continuelle aux esprits du » mont Hécla. Dans cette guerre à mort, les deux partis se » déchirent l'un l'autre, heurtant leurs bataillons à travers les » airs. Luridan cherche à livrer le combat au-dessus de » l'Océan où les blessés de l'armée contraire tombent sans » ressource; mais si l'action a lieu sur la montagne, l'avan-» tage est souvent aux esprits du feu, et l'on entend de » grandes lamentations en Islande, en Russie, en Nor-» wége, etc., etc. »

Parmi les démons inférieurs de la sphère du feu, nous ne saurions oublier le follet appelé vulgairement en Angleterre *Jack with the lantern*, Jean à la lanterne, et que Milton nomme aussi le moine des marais. Selon la chronique de l'abbaye de Corweg, ce *moine* en séduisit un autre, frère Sébastien, qui, revenant de prêcher la fête de saint Jean, se laissa conduire à travers champs par la fatale lanterne jusqu'au bord d'un précipice où il périt. Hélas! la chansonnette française a bien raison :

Où sont fillettes et bon vin,
C'est là que hante le lutin.

et l'on soupçonna le pauvre frère Sébastien de s'être laissé conduire d'abord dans un cabaret dont l'Hébé était d'accord avec le diable à la lanterne. C'était en l'année 1034, et nous ne saurions vérifier le fait.

Les paysans allemands regardent ce diable de feu comme très irritable, et tout bonnes gens qu'ils sont, ils ont quelquefois la malice de lui chanter un couplet qui le met en fureur :

Heerwisch ! ho ! ho ! ho !
Brensist wie haberstroh
Schag mich Blitzeblo.

Il n'y a pas trente ans qu'une fille du village de Lorsch eut l'imprudence de chanter ce refrain au moment où le follet dansait sur une prairie marécageuse : aussitôt il poursuivit la chanteuse ; celle-ci se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes, et se croyait déjà sauvée en apercevant sa maison, mais à peine franchissait-elle le seuil, que Jean à la lanterne le franchit aussi, et frappa si violemment de ses ailes tous ceux qui étaient présens, qu'ils en furent éblouis. Quant à la pauvre fille, elle en perdit la vue, et elle ne chanta plus que sur le banc de sa porte, lorsqu'on lui assurait que le ciel était pur. — Il ne faut pas être un très fort chimiste pour deviner la nature de ce démon électrique ; mais on peut le classer avec les démons du feu qui dénoncent les trésors cachés par les flammes livides qu'ils font exhaler de la terre et avec ceux qui parcourent les cimetières par un temps d'orage. Maintes fois, autour des sources sulfureuses où les petites maîtresses de Paris vont chaque année réconforter leurs poitrines délicates, le montagnard des Pyrénées voit voltiger des gobelins de la même famille : ils agitent leurs aigrettes bleuâtres pendant la nuit, et font même entendre de légères détonnations(1). Enfin, le plus terrible de ces démons est celui

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. D'après le docteur Léon Marchant (*Recherches thérapeutiques sur les Eaux minérales*), Paris, 1832. Ce phénomène serait particulier aux sources d'eaux chaudes dans la vallée d'Ossan. Bor-

qui fond son essence vivante dans les liqueurs fermentées, qui s'introduit sous cette forme liquide dans les veines d'un buveur, et y allume, à la longue, un incendie qui le dévore en fournissant aux médecins un exemple de plus de ce qu'ils appellent scientifiquement *une combustion spontanée.*

Lorsque l'aurore boréale rayonna pour la première fois dans le ciel scandinave, les hommes du nord saluèrent *la lumière sainte,* comme on l'appelle encore en Norwége : ils croyaient qu'elle annonçait l'approche des Valkyries, ces filles du carnage, venant du Valhalla pour inviter le guerrier au banquet d'Odin. A son tour, le chroniqueur chrétien vit des armées de feu, des lances et des épées flamboyantes dans cette illumination prestigieuse qui lui rappelait sous le climat du nord les prodiges bibliques dont fait mention le livre des Machabées. Une nouvelle interprétation fut donnée à tous les mystères de l'ancienne croyance populaire ; mais les terreurs qui avaient entouré le trône du *roi des dieux et des hommes* conservèrent leur influence long-temps après que son empire se fut écroulé sous les glaives convertisseurs de Charlemagne et du roi Haco. On eut beau arracher au Saxon vaincu une renonciation forcée au Dieu de la guerre, ce fut pour lui un jour de deuil le jour qu'il se vit traîné aux autels de la nouvelle foi pour y abjurer « Satan, ses pompes et ses œuvres, le dieu tonnant du Valhalla, Woden, l'Odin saxon et tous les démons de ce ciel payen. » Le genou du catéchumène fléchit en vain : son âme se révoltait et maudissait son parjure. Les générations suivantes apprirent à détester plus sincèrement les erreurs du paganisme, sans oublier entièrement la tradition des erreurs de leurs ancêtres : les chrétiens sincères ad-

deu en avait parlé dans sa lettre du 16. « Ce sont, dit-il, de petits feux » follets qui voltigent vers les fontaines ; des éclairs que l'on voit la nuit, » et qui ne sont autre chose que le bitume et le soufre des eaux qui pren- » nent feu. » Le docteur L. Marchand affirme que ce phénomène n'a guère lieu que dans un état donné de l'atmosphère ; un courant d'électricité atmosphérique serait bien susceptible d'enflammer l'huile de pétrole, si ces sources en contenaient, ce qui n'est pas impossible.

mettaient bien le Dieu des apôtres du Christ; mais ils croyaient aussi à la puissance d'Odin relégué dans l'enfer de la vraie foi. Les paysans du nord tremblent aujourd'hui encore quand l'air résonne des aboiemens de sa meute infernale, et quand ses coursiers galoppent sur les nuages entre le ciel et la terre. C'est le même phénomène qui annonce dans quelques cantons du cercle germanique le passage du *féroce chasseur*.

L'origine du nom de *Woden* ou Odin, se révèle par la racine étymologique de l'ango-saxon Woodin, qui signifie le *féroce* ou le *furieux*. L'analogue entre le *chasseur féroce* et Odin est évidente; car on l'appelle aussi en Allemagne, *Wütend heer'* ou *l'armée furieuse ;* et même *Groden's heer* ou *Woden's heer*, dans certaines provinces. Woden est connu dans le duché de Brunswick sous le nom du *chasseur Hakelberg*, chevalier pervers qui renonça à sa part des joies du paradis, pourvu qu'il lui fût permis de chasser toute sa vie en ce monde : le diable lui promit qu'il chasserait jusqu'au jour du jugement dernier. On montre son tombeau dans la forêt d'Usslar : c'est une énorme pierre brute, un de ces vieux monumens appelés vulgairement pierres druidiques, nouvelle circonstance qui servirait encore à confirmer l'alliance de la mythologie populaire avec l'ancienne religion du pays. Selon les paysans, cette pierre est gardée par les chiens de l'enfer, qui y restent sans cesse accroupis. En l'an 1558, Hans Kirchof eut le malheur de la rencontrer par hasard ; car il faut dire que personne ne la trouve en se rendant exprès dans la forêt avec l'intention de la chercher. Hans raconte qu'à son extrême surprise, il ne vit pas les chiens, quoiqu'il avoue que ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsqu'il apperçut le mystérieux mausolée de ce chasseur félon.

Le silence régne autour de la pierre de la forêt d'Usslar; mais l'esprit agité du chevalier Hakelberg, ou du démon qui a pris ce nom, est aujourd'hui tout puissant dans le voisinage d'Oden-Wald, ou forêt d'Odin, au milieu des ruines du manoir de Rodenstein. Son apparition est un pronostic de guerre. C'est à minuit qu'il sort de la tour gardée par son armée : les trom-

pettes sonnent, les tambours battent; on distingue les paroles de commandement adressées par le chef à ses soldats fantastiques; et, si le vent souffle, on entend le frôlement des bannières; mais, dès que la paix doit se conclure, Rodenstein retourne aux ruines de son château, sans bruit, ou à pas mesurés, et aux sons d'une musique harmonieuse; Rodenstein peut être évoqué si on veut lui parler. Il y a quelques années, un *jœger,* garde forestier, passait près de la tour à minuit : il venait d'une orgie et avait une dose plus qu'ordinaire d'intrépidité : ***Rodenstein ziche heraus!*** s'écria-t-il; Rodenstein parut avec son armée : hélas! telle fut la violence du choc dans l'air, que le jœger tomba par terre comme si un coup de vent l'avait frappé : il se releva plein d'effroi et n'osa plus répéter : ***Rodenstein ziche heraus.***

La mythologie scandinave donne le pouvoir de la mort à ***Hela,*** qui gouverne les neuf mondes de Nifleheim. Ce nom signifie mystère, secret, abîme. Selon la croyance populaire des paysans de l'antique Cimbrie, Hela répand au loin la peste et laisse tomber tous les fléaux de ses terribles mains en voyageant, la nuit, sur le cheval à trois pieds de l'enfer (Helhest). Hela et les loups de la guerre ont long-temps exercé leur empire en Normandie. Cependant, lorsque les *hommes du nord*, de Hastings, devinrent les *Normands* de Rollon, ils semblent avoir perdu le souvenir de leurs vieilles superstitions aussi rapidement que celui de leur langue maternelle. D'Hela naquit Hellequin, nom dans lequel il est facile de reconnaître Hela-Kïon, la race d'Hela déguisée sous l'orthographe romaine. Ce fut le fils d'Hela que Richard-sans-Peur, fils de Robert-le-Diable, duc de Normandie, rencontra chassant dans la forêt. Le roman raconte qu'Hellequin était un cavalier qui avait dépensé toute sa fortune dans les guerres de Charles Martel contre les Sarrasins payens. La guerre finie, Hellequin et ses fils, n'ayant plus de quoi soutenir leur rang, se jetèrent dans de mauvaises voies. Devenus de vrais bandits, ils n'épargnaient ni vierges, ni veuves, ni orphelins : leurs victimes demandèrent vengeance au ciel, et leurs cris

furent entendus. Sur ces entrefaites, Hellequin tomba malade et mourut ; ses péchés l'avaient mis en danger de damnation éternelle : heureusement ses mérites, comme champion de la foi contre les payens, lui servirent. Son bon ange plaida pour lui, et obtint qu'en punition de ses derniers crimes, la famille d'Hellequin errerait après sa mort, gémissante et malheureuse, tantôt dans une forêt, tantôt dans une autre, n'ayant d'autres distractions que la chasse au sanglier, mais souvent poursuivie elle-même par une meute d'enfer.

Ce n'était pas seulement en Normandie qu'apparaissait autrefois le mystérieux chasseur. En l'année 1598, Henri IV chassait dans la forêt de Fontainebleau : tout-à-coup il entendit les jappemens d'une meute et le son du cor à une distance de demi-lieue : presqu'au même instant le même bruit retentit à quelques pas de lui. Henri ordonna au comte de Soissons d'aller à la découverte ; le comte de Soissons obéit en tremblant, ne pouvant s'empêcher de reconnaître qu'il se passait dans l'air quelque chose de surnaturel : quand il revint auprès de son maître : « Sire, lui dit-il, je n'ai rien pu voir, mais j'entends comme vous, la voix des chiens et le son du cor. » — « Ce n'est donc qu'une illusion ! dit le roi. » Mais alors une sombre figure se montra à travers les arbres et cria au Béarnais : « Vous voulez me voir, me voici ! » Cette histoire est remarquable pour plusieurs raisons : le Père Mathieu, historien jésuite, la rapporte dans son *Histoire de France et des chasses mémorables advenues pendant sept années de paix du règne d'Henri IV*, ouvrage publié du temps de ce monarque à qui il est dédié. Le Père Mathieu était connu personnellement d'Henri IV, qui, s'il en faut croire le Père Daniel, lui donna lui-même plusieurs renseignemens sur sa vie. On a supposé que ce spectre était un assassin déguisé, et que le poignard de Ravaillac aurait été devancé par l'inconnu de Fontainebleau, si le roi avait fait un pas de plus du côté de l'apparition. Quel que soit le secret de cette histoire, il est clair qu'Henri IV ne la fit nullement démentir. « Il ne manque » pas de gens, dit Mathieu, qui auraient volontiers relégué

» cette aventure avec les fables de Merlin et d'Urgand, si la
» vérité n'avait été certifiée par tant de témoins oculaires et
» auriculaires. Les bergers du voisinage prétendent que c'est
» un démon qu'ils appellent le *grand veneur*, et qui chasse
» dans cette forêt; mais on croit aussi que ce pouvait bien
» être la chasse de Saint-Hubert, prodige qui a lieu dans d'au-
» tres provinces. » Démon, esprit, ou tout ce qu'on voudra, il fut réellement aperçu par Henri IV, non loin de la ville et dans un carrefour qui a conservé la désignation de « la croix du Grand Veneur! » A côté de cette anecdote, nous rappellerons seulement l'apparition semblable qui avait frappé de terreur le roi Charles VI, et qui le priva même de sa raison.

Dans les siècles de la chevalerie, une immortalité romanesque fut souvent décernée aux hommes supérieurs, par la reconnaissance ou l'admiration populaire. Ceux qui avaient vu leur chef ou leur roi dans sa gloire, après une bataille où sa bravoure le distinguait encore plus que sa couronne, ne pouvaient se faire à l'idée de le voir mourir comme le dernier de ses soldats. Le rêve d'un serviteur fidèle et la fiction d'un poète, d'accord avec la pompe des funérailles, avec l'intérêt d'une famille, avec la crédulité du peuple, tout concourait à prolonger au-delà de la tombe l'influence du héros.

Peu à peu les honneurs rendus à sa cendre devenaient le culte d'un demi-dieu qui ne pouvait être sujet à la mort. Achille reçut des Grecs cette apothéose ; de même les Bretons attendèrent long-temps le réveil d'Arthur assoupi à Avalon; et, presque de nos jours, les Portugais se flattaient de l'espoir que le roi Sébastien reviendrait réclamer son royaume usurpé. C'est ainsi que les trois fondateurs de la confédération helvétique dorment dans une caverne près du lac de Lucerne. Les bergers les appellent les trois TELLS, et disent qu'ils reposent là, revêtus de leur costume antique ; si l'heure du danger de la Suisse sonnait, on les verrait debout, toujours prêts à combattre encore pour reconquérir sa liberté. Frédéric Barberousse a obtenu la même preuve de l'amour respectueux de ses sujets; mais ses ennemis auraient voulu lui décerner, au

contraire, l'immortalité d'un démon. Frédéric a heureusement bravé après sa mort, comme pendant sa vie, les anathèmes prononcés contre son puissant génie. Excommunié comme l'ennemi du Saint-Siége, accusé par les uns de favoriser la foi de Mahomet, soupçonné par les autres de ne reconnaître d'autre Dieu que son étoile, il fut toujours aussi habile que vaillant, et mérita le dévoûment de ses serviteurs. Lorsqu'il mourut dans la Pouille, dernier souverain de la dynastie de Souabe, l'Allemagne se montra si incrédule à sa mort, que cinq imposteurs qui prirent successivement son nom, virent accourir autour de leur bannière tous ceux qui avaient applaudi au règne de Rodolphe de Hapsbourg. Les faux Frédéric furent successivement démasqués et punis; cependant le peuple s'obstinait à croire que Frédéric vivait, et répétait qu'il avait prudemment abdiqué la couronne impériale : c'est un sage, disait-on; il sait lire dans les astres : il voyage dans les pays lointains avec ses astrologues et ses fidèles compagnons, pour éviter les malheurs qui l'auraient accablé s'il fût resté sur le trône; quand les temps seront favorables, nous le verrons reparaître plus fort et plus redoutable que jamais. On citait à l'appui de cette supposition des prophéties obscures, qui annonçaient que Frédéric était destiné à réunir l'Orient à l'Occident; ces prophéties prétendent que les Turcs et les payens seront défaits par lui dans une bataille sanglante, près de Colognes, et qu'il ira reconquérir la Terre-Sainte. Jusqu'au jour fixé par le destin, le grand empereur s'est retiré dans le château de Kiffhausen, au milieu de la forêt d'Hercynie; c'est là qu'il vit à peu près de la vie des habitans de la caverne de Montésinos, telle que Cervantes nous l'a décrite. Il dort sur son trône; sa barbe rousse a poussé à travers la table de marbre sur laquelle s'appuie son bras droit, ou, selon une autre version, ses poils touffus ont enveloppé la pierre comme l'acanthe enveloppe un chapiteau de colonne.

On trouve en Danemarck une variante de la même fiction, arrangée d'après la localité, où il est dit que Holger Dansvre,

dont les romans français ont fait Ogier le Danois, est endormi sous les voûtes sépulcrales du château de Cronenbourg. Quelqu'un avait promis à un paysan une forte somme s'il osait descendre dans le caveau et y rendre visite au héros assoupi. Le paysan se laissa tenter; au bruit de ses pas, Ogier, à demi renversé, lui dit de lui tendre la main; le paysan présenta à Ogier une barre de fer. Ogier la saisit et y laissa l'empreinte de ses doigts. « C'est bien! » ajouta-t-il, croyant avoir pressé le poignet de l'étranger et éprouvé sa force: » C'est bien, il y a » encore des hommes en Danemarck. » Cela dit, Ogier retomba dans son sommeil.

Frédéric Barberousse aime beaucoup la musique et il l'écoute volontiers. Il y a quelques années qu'une troupe de musiciens ambulans crut faire une bonne œuvre en donnant une sérénade au vieil empereur : se plaçant donc sur son rocher tumulaire, ils se mirent à exécuter un air de chasse au moment où l'horloge de l'église de Tilleda sonnait minuit. A la seconde aubade, on vit des lumières autour du rocher, étincelant à travers les feuilles du taillis et illuminant les troncs gigantesques des chênes. Bientôt après, la fille de l'empereur s'avança gracieusement vers les musiciens; elle leur fit signe de la suivre, la roche s'ouvrit et les artistes entrèrent dans la caverne en continuant leur concert. On les reçut à merveille dans la chambre impériale, où ils jouèrent jusqu'au matin. Frédéric leur adressa un sourire plein de douceur, et sa fille leur offrit à chacun une branche verte. Le cadeau était un peu trop champêtre pour des artistes modernes, qui n'avaient peut-être pas entendu dire que les vainqueurs des jeux olympiques ne recevaient d'autre récompense qu'une couronne de laurier. Mais, tout en trouvant qu'on payait mal la bonne musique chez le défunt monarque, leur respect pour sa sépulcrale majesté les empêcha de refuser. Ils s'en allèrent sans murmurer, et quand ils se virent de nouveau en plein air, tous, à l'exception d'un seul, jetèrent dédaigneusement les rameaux qui leur avaient été si gracieusement donnés par la fille de l'empereur. Le musi-

cien qui conserva son rameau ne l'emportait chez lui que comme un souvenir de cette aventure; mais, lorsqu'il fut près de sa maison, il lui sembla que la branche devenait plus lourde dans sa main : il regarde, et voit chaque feuille briller d'un éclat métallique.... Chaque feuille était changée en un ducat d'or. Ses compagnons ayant appris sa bonne fortune, coururent aux rochers où ils avaient jeté leurs rameaux.... Hélas! il était trop tard; ils ne les trouvèrent plus, et s'en revinrent honteux de leur dédain pour la munificence impériale.

Les paysans normands croient qu'il existe une fleur qu'on appelle l'*herbe maudite* : celui qui marche dessus ne cesse de tourner dans un même cercle et il s'imagine qu'il continue son chemin sans avancer d'un pas au-delà du lieu où l'herbe magique l'a enchaîné. Nous avons sans doute marché nous-même sur cette herbe en commençant cet article ; car nous pensions avoir dit adieu aux gobelins, et nous voilà encore avec eux. L'empereur Frédéric, avec ses branches aux feuilles d'or, n'est, selon quelques-uns, que le démon gardien d'un de ces trésors du moyen âge dont la recherche devenait un métier pour certains charlatans de cette époque, prototypes du Donsterswivel de l'illustre romancier d'Écosse. Ces adeptes faisaient surtout des merveilles dans les pays de mines, où ils ont encore des successeurs. Chacun d'eux avait sa manière d'opérer : c'était d'abord le théurgiste qui priait et jeûnait jusqu'à ce que l'inspiration lui vînt. Pieux personnage, le théurgiste exerçait une profession sainte, et, si son avide client pêchait contre la foi ou la charité, l'inspiration s'évanouissait, le trésor était introuvable : Ben Johnson a mis en scène un de ces hommes singuliers, mais il en a fait un fripon qui parodie l'art et fait des dupes :

Oui, vous avez péché... repentez-vous mon frère !
Je ne m'étonne plus si notre sainte affaire
A trompé mes efforts! c'est un crime odieux.

A côté du théurgiste venait le magicien de la nature, qui

se moquait de l'enthousiaste mystique ou le dénonçait comme un imposteur, tandis que lui, disciple de la nature initié dans ses secrets par l'étude de ses opérations, le seul talisman dont il armait sa main était une baguette de coudrier, qui lui révélait, par une sorte d'attraction magnétique, tantôt les sources d'eau-vive (1), tantôt les métaux ensevelis sous les

(1) La baguette divinatoire n'est plus employée à la découverte des trésors; mais il est hors de doute que, dans les mains de certaines personnes, elle peut indiquer les sources d'eau vive. Il y a cinquante ans environ que lady Newark se trouvait en Provence dans un château dont le propriétaire, ayant besoin d'une source pour l'usage de sa maison, envoya chercher un paysan qui promettait d'en faire jaillir une avec une branche de coudrier ; lady Newark rit beaucoup de l'idée de son hôte et de l'assurance du paysan ; mais, moins curieuse qu'incrédule, elle voulut du moins assister à l'expérience, ainsi que d'autres voyageurs anglais tout aussi philosophes qu'elle. Le paysan ne se déconcerta pas des sourires moqueurs de ces étrangers; il se mit en marche suivi de toute la société, puis tout à coup s'arrêtant, il déclara qu'on pouvait creuser la terre. On le fit; la source promise sortit, et elle coule encore. Cet homme était un vrai paysan, sans éducation : il ne pouvait expliquer quelle était la vertu dont il était doué, ni celle du talisman ; mais il assurait modestement n'être pas le seul à qui la nature avait donné le pouvoir de s'en servir. Les Anglais présens essayèrent sans succès. Quand vint le tour de lady Newark, elle fut bien surprise de se trouver tout aussi sorcière que le paysan provençal. A son retour en Angleterre, elle n'osa faire usage de la baguette divinatoire qu'en secret, de peur d'être tournée en ridicule. Mais en 1803, lorsque le docteur Hulton publia les *Recherches d'Ozanam*, où ce prodige est traité d'absurdité (tom. IV, p. 260), lady Newark lui écrivit une lettre signée X. Y. Z., pour lui raconter les faits qui étaient à sa connaissance. Le docteur répondit, demandant de nouveaux renseignemens à son correspondant anonyme. Lady Newark le satisfit, et alors le docteur désira être mis en rapport direct avec elle. Lady Newark alla le voir à Woolwich, et, sous ses yeux, elle découvrit une source d'eau dans un terrain où il faisait construire sa résidence d'été. C'est ce même terrain que le docteur Hulton a vendu depuis au collége de Woolwich, avec un bénéfice considérable à cause de la source. Le docteur ne put résister à l'évidence lorsqu'il vit, à l'approche de l'eau, la baguette s'animer tout à coup pour ainsi dire, s'agiter, se ployer, et même se briser dans les doigts de lady Newark. On cite encore en Angleterre sir Charles H. et miss Fenwich comme étant doués de la même faculté que lady Newark, et à un degré plus élevé encore. Cette faculté inexplicable est tout à fait indépendante de la volition; elle a une

couches épaisses de la terre. « Illusions! illusions! s'écriait le sage élève de Cornelius Agripa, le mystique et le magicien de la nature sont des fous et des ignorans; toute la science est dans ce livre du grand philosophe : heureux qui sait y lire pour apprendre à charmer le miroir dont la glace miraculeuse vous montre, sous les climats les plus lointains, les personnes que la mer et les déserts séparent de vous. Venez, vous qui osez y fixer les yeux : ce miroir magique a été enterré trois jours sous un gibet où pendait un voleur; et j'ai ouvert les tombeaux pour présenter son cristal à la face d'un mort, qui s'est agité convulsivement! »

Si vous alliez consulter le cabaliste espagnol ou italien, il vous recevait paré de son costume, qui n'existe plus que dans les mascarades de notre carnaval : une ceinture particulière lui ceignait les reins; vous ne compreniez rien à ses telesmes et à ses pentacles. Il s'aidait aussi des idoles constellées, dont l'anecdote suivante vous révèlera la merveilleuse action.

Un cabaliste savait que, s'il pouvait se procurer un certain métal, qui était peut-être le platine, et profiter de l'aspect favorable des planètes pour en faire la figure d'un homme avec des ailes, cette figure lui découvrirait tous les trésors cachés. Après bien des recherches, il est assez heureux pour trouver le talisman, et il le confie à un ouvrier qui, peu à peu, le convertit en la forme astrale, ne travaillant avec ses outils que les jours que lui indique le maître qui consultait avec soin pour cela les tables alfonsines. Or, il arriva que l'ouvrier, étant laissé seul avec la statue presque achevée, eut la bonne inspiration de lui donner la dernière main dans un moment où toutes les constellations étaient d'accord pour la douer de ses propriétés magiques. En effet, à peine avait-elle reçu le dernier coup de marteau, que l'image s'échappe de l'enclume et saute sur le plancher de l'atelier. Aucun effort

grande analogie avec celle qui distingue les Zahories espagnols; mais ceux-ci ne se servent pas de la baguette de coudrier.

ne put l'en arracher; mais l'orfèvre, devinant la nature de l'influence attractive, creusa sous la statue, et découvrit un vase rempli d'or qui avait été caché là par quelqu'ancien propriétaire de la maison. Il est facile de deviner le bonheur de l'artiste : Me voici donc maître de tous les trésors de la terre, s'écria-t-il; mais hâtons-nous avant que le cabaliste ne vienne réclamer sa statue. » Résolu de s'approprier le talisman, l'orfèvre l'emporte et s'embarque sur un navire qui mettait justement à la voile. Le vent était favorable, et en peu de temps on fut en pleine mer. Tout à coup, le navire ayant passé sur un abîme où quelque riche trésor avait été perdu par l'effet d'un naufrage, le talisman obéit à son irrésistible influence, et se précipita de lui-même dans les vagues au grand désappointement de l'orfèvre.

Ce n'est pas la seule légende qui porte avec elle sa moralité. L'avarice humaine nous y est représentée courant après l'or et le demandant à l'enfer comme au ciel : son vœu est-il exaucé, c'est au prix d'une malédiction qui en corrompt la jouissance; mais plus souvent la destinée la tourmente, comme Tantale, par une continuelle déception.

Notre sujet n'est pas épuisé, il s'en faut; mais nos lecteurs, peut-être, commencent à se dire que nous avons un peu trop de goût pour les superstitions des autres siècles, et que nous semblons regretter que le bon sens du siècle actuel ait fait justice de la plupart. Nous conviendrons franchement que la lecture des traités de Piccatrix, de Cornelius Agrippa, de Delrio, de Remigius, de Glanvil et de Sainclair nous a maintes fois distrait agréablement pendant des jours de loisir et d'ennui. Pour nous justifier de nos sympathies, nous ajouterons que les superstitions du moyen âge méritent aussi d'être étudiées avec impartialité par l'historien et le philosophe.

Ce serait, en effet, mal apprécier la mythologie populaire que d'abandonner exclusivement aux poètes les fées dansant sur les prairies au clair de la lune, et les démons s'échappant de leurs sombres cachots par une nuit d'orage. Là où le

conte le plus ridicule est un article de foi, c'est un fait, et il faut l'étudier comme fait. La muse peut revêtir d'une forme gracieuse l'esprit dont le conteur rustique fait un être grotesque; mais l'essence de l'être immatériel demeure inaltérable, et les superstitions populaires se lient à l'histoire ésotérique du genre humain, histoire peut-être plus instructive que celle de la grandeur et de la décadence des empires. Il en est de même des sciences occultes, comme on les appelle communément. Il n'y a pas deux siècles que l'étude des mystères, de la cabale et de la théosophie était une affaire sérieuse pour les érudits. Le prêtre exorcisait encore les démons, paré de son étole ou de son surplis; l'astrologue était honoré dans les cours; dénoncé par les prédicateurs catholiques et protestans, condamné aux flammes par la cour ecclésiastique, le sorcier recevait secrètement de l'argent des princes pour acheter ses conjurations contre une flotte ennemie. Les juges frémissaient d'horreur à la révélation de ces complots où les conspirateurs avaient tenté d'abréger les jours du monarque en transperçant d'épingles son image en cire et en l'ensevelissant la tête en bas. Aucune classe de la société ne parlait alors légèrement de ces hallucinations. Un sombre nuage de crédulité enveloppait la cathédrale et le tribunal, la chaumière et le palais; aucun œil mortel n'était assez clairvoyant pour distinguer de la sorcellerie les visions auxquelles chacun croyait comme à l'Evangile. Toutes ces rêveries, vides de sens, acquièrent cependant une valeur réelle si nous nous plaçons au point de vue de l'époque où l'erreur était générale. Pour bien apprécier la force de l'intelligence humaine, il faut étudier aussi ses faiblesses.

Ce n'est pas l'humilité, mais l'orgueil, qui caractérise notre siècle : aussi se vante-t-il continuellement d'être le siècle des lumières, le siècle philosophique par excellence, et, quand on lui demande de le prouver, son grand argument est de comparer complaisamment nos progrès dans les arts, les sciences et la vraie philosophie avec la barbarie et la grossièreté du moyen âge. Au premier abord, il est difficile de ne

pas partager ce sentiment. Il est sûr que nous avons répudié l'héritage d'impostures que nos aïeux se transmettaient de génération en génération. Ils recevaient comme des vérités des opinions qu'aujourd'hui le moins instruit des hommes sait être erronées. Ils s'opiniâtraient dans leur ignorance, et nous triomphons de notre savoir universel en montrant la machine à vapeur, l'imprimerie, le télescope et le baromètre. Cependant si nous changions les termes de la comparaison, nous pourrions bien hésiter dans la confiance de notre supériorité relative.

Nous avons refusé d'adopter toutes les doctrines fausses et absurdes auxquelles l'esprit humain était jadis enchaîné : c'est fort bien, sans doute; mais c'est plutôt par suite de la révolution opérée dans nos idées et nos mœurs que par aucune amélioration réelle dans l'intelligence de cet animal à mille têtes qu'on appelle le peuple. Il ne serait pas difficile, d'ailleùrs, de trouver une contre-partie aux erreurs de nos pères si un pareil travail n'était contraire à notre but. Il existe malheureusement assez d'ennemis de la science moderne, même parmi ses prôneurs, et nous ne voudrions pas être compris dans leurs rangs ; mais il est juste de dire que le grand tort de la génération présente est son impatience de tout enseignement, de toute autorité, de toute expérience et de tout précédent. Avec notre confiance dans notre supériorité, nous nous laissons trop prendre aux belles phrases, à ces grands mots qui expriment non seulement des idées fausses, mais souvent encore des opinions contradictoires.

Telle est la conclusion à laquelle nous arrivons : ceux-là sont les plus ardens à exalter les perfectionnemens du siècle, qui sont aussi lespremiersà déplorer l'opiniâtreté avec laquelle leurs contemporains refusent d'adopter les opinions qu'ils prêchent, opinions qui, selon eux, sont ou la cause ou la conséquence de la prééminence intellectuelle des temps modernes. On accorde au monde intellectuel collectivement les éloges qu'on refuse à tous les individus qui le composent, excepté un. Sous prétexte de louer le siècle actuel, nous

nous gratifions nous-mêmes complaisamment d'un tribut de flatterie, et c'est de notre égoïsme que procèdent tous les mérites que nous lui attribuons si volontiers.

Mais là même où le progrès de la science est incontestable, nous devons nous défendre d'en éprouver une satisfaction vaniteuse, de peur de nous laisser aller aussi à quelque sentiment d'amertume contre ceux que leur infériorité intellectuelle ou leur ignorance empêche de contribuer aux causes de notre enthousiasme. Si une réflexion calme nous fait voir avec moins de complaisance les trophées de l'intelligence de l'homme, elle nous inspire en même temps plus de tolérance pour les épreuves où son génie a échoué. La science triomphe de la matière : le feu pousse le vaisseau contre vent et marée; l'aéronaute s'élance plus haut que l'aigle dans les régions de l'air, et les durs métaux, arrachés aux entrailles de la terre, se convertissent en gaz et fournissent des ailes au chimiste ; le triple rayon du soleil a été décomposé ; nous avons calculé les moindres mouvemens des astres et pesé la masse de l'univers. Cependant des bornes ont été imposées à notre ambition scientifique, et nous ne devons pas nous plaindre si, placés un peu au-dessous des anges dans l'échelle des êtres, nous ne pouvons nous rendre supérieurs à eux. Consolons-nous de nos mécomptes dans le sein de cette philosophie religieuse qui nous apprend que notre existence mortelle n'est pas celle où nous pouvons croire à la perfectibilité. Des facultés énergiques ont été données à l'intelligence humaine ; mais combien d'imperfections inhérentes à l'argile dont il fut pétri nous rappellent qu'elles ne nous appartiennent pas en propre, et qu'elles émanent de l'intelligence divine. Combien d'échecs éprouve l'orgueil qui oublie les conditions de notre nature ! La sagesse de la génération actuelle devient folie pour la génération suivante. Nous avons beau changer de hochets, nous sommes toujours de grands enfans. S'il est des spectateurs immortels pour le drame si court de la vie humaine, ils voient reparaître sans cesse les mêmes acteurs sous d'autres costumes, et la même pièce se reproduire, variée par ses inter-

mèdes. Oui, une grande puissance a été le partage de l'homme, mais une puissance limitée : lorsqu'il se confie présomptueusement à sa force d'emprunt, lorsque la science qu'il obtient par l'étude des causes secondes lui fait oublier le commencement de toute sagesse, il tombe dans une faiblesse plus déplorable que l'ignorance, et la vérité elle-même ne sert plus qu'à l'induire en erreur.

(*Quarterly Magazine.*)

Voyages.

MALTE, LA GRÈCE ET LA TURQUIE,

PAR ADOLPHUS SLADE,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE ANGLAISE.

Depuis que l'Angleterre et la Russie ont agrandi leur puissance en Orient, les regards de l'Europe se portent avec sollicitude sur cette partie du monde. Il n'y a pas de semaine que la presse anglaise ne publie un ou plusieurs ouvrages sur les différentes questions qu'a soulevées la rivalité des deux nations. Une Revue trimestrielle a été même spécialement fondée pour examiner et éclaircir toutes les parties de ce grand procès. Aussi, la *Revue Britannique*, marchant toujours avec son époque, a-t-elle consacré plusieurs articles à l'étude de ces débats, qu'elle a tour à tour considérés sous le point de vue philosophique, commercial et politique. Voici un nouveau livre écrit avec quelque maturité sur l'Orient; nous nous empressons de donner cours aux opinions de l'auteur, moins peut-être par sympathie, que parce qu'elles présentent un caractère tranché avec plusieurs de nos précédens articles. La *Revue Britannique* a toujours procédé ainsi : c'est en accueillant toutes les opinions et en les examinant attentivement que l'on parvient à se former des idées justes et exactes sur l'état des choses. L'auteur de l'article que l'on va lire n'en est pas à son coup d'essai; il a déjà publié un travail sur la Grèce fort estimé. Attaché en 1834, 1835 et 1836 à l'escadre commandée par sir Josias Rowley, dans la Méditerranée, il donne aujourd'hui sur l'île de Malte, la Grèce et la Turquie des détails qui nous ont paru d'un plus haut intérêt que ceux que l'on trouve ordinairement consignés dans les livres de voyages.

L'acquisition de Malte, dit M. Slade, était d'une valeur inappréciable pour l'Angleterre. La position de l'île, la ville, le port, l'industrie; tout y était parfait. En prenant possession de Malte, ajoute-t-il, l'Angleterre a fait comme un homme qui épouse une veuve, maîtresse d'une maison toute meublée. Le port est une miniature, mais unique en son genre : on le dirait destiné à une flotte de nautiles, tandis que des vaisseaux du premier rang peuvent s'y amarrer le long des quais. Le promontoire du mont Sceberras, site de La Valette, forme deux ports, chacun desquels est encore subdivisé en d'autres ports plus petits; celui du sud-est, le plus grand, entouré par les faubourgs de Vittoriosa et de Sanglea, peut recevoir des vaisseaux de guerre et des navires marchands, tandis que celui du nord-ouest, le Marsamuscetto, interrompu par des pointes de rochers et par l'île de Constance, sert aux quarantaines qui, soit dit en passant, sont beaucoup moins pénibles à La Valette que dans aucun autre port de la Méditerranée. Quand un marin revient à Malte, après une croisière, il croit rentrer dans ses foyers. Il y trouve, quel que soit son grade, tout ce qui peut satisfaire ses désirs, ses besoins, ses extravagances. Les bals y sont animés, les dîners nombreux, les chevaux rapides; le vin y est à bon marché, le grog abondant, les fruits y foisonnent, les agens de police y sont honnêtes, les soldats complaisans. A peine a-t-on jeté l'ancre, que des musiciens viennent, montés sur d'élégantes nacelles, se placer aux côtés du vaisseau; aimable et délicieuse coutume particulière à l'île de Malte. Les marchands se présentent ensuite, puis les blanchisseuses, puis les nageurs, tritons modernes qui jouent autour du vaisseau et plongent pour ramasser au fond de la mer les petites pièces de monnaie qu'on leur jette. Hommes, femmes, enfans, tous nagent comme des poissons : ce talent est héréditaire chez les Maltais. Lors du fameux siége de 1565, un corps de nageurs organisé contribua pour beaucoup à la délivrance de la place.

Vue de la mer, Malte ne paraît être qu'un vaste rocher

aride. Le voyageur qui passerait devant l'île sans y débarquer, aurait peine à croire que 100,000 habitans trouvent leur subsistance sur ce rocher. Mais, dès que l'on a mis pied à terre, on est agréablement surpris de voir l'île tout entière disposée en terrasses cultivées; des murs, élevés de distance à distance, retiennent les terres et empêchent que la pluie ne les entraîne. La patiente industrie du Maltais est admirable; partout où il a été possible de placer une poignée de terre, le roc est cultivé avec autant de soin qu'un jardin. En quelques endroits, tels que les maisons de Citta-Vecchia et de Nasicar, les terrasses forment un véritable escalier qui s'élève de la plaine jusqu'au pied des murs. Les savans français de l'expédition d'Egypte calculèrent que les matériaux des pyramides auraient suffi pour entourer l'Egypte d'une muraille; on pourrait dire de même que les murs des terrasses de Malte suffiraient pour construire douze pyramides. Lorsque, dans l'année 1529, les chevaliers commissaires de l'ordre prirent possession de l'île, ils se plaignirent avec amertume de ce qu'on ne leur avait donné qu'un triste rocher qui abondait à la vérité en fruits, mais qui ne pouvait pas produire de blé : les habitans tiraient celui dont ils avaient besoin de la Sicile, en échange d'une maigre récolte de coton. En conséquence, l'empereur Charles-Quint inséra, dans l'acte de cession, la clause que les chevaliers pourraient tirer de la Sicile tout le blé qui leur serait nécessaire, sans payer de droits. Les habitans de Malte, à cette époque, ne dépassaient pas quinze mille; ils n'avaient pour demeure que de misérables hameaux; ils manquaient de presque toutes les nécessités de la vie, et n'avaient pour tout combustible que du fumier sec; enfin, dans leur rapport, les chevaliers, attristés sans doute par le souvenir de leur fertile Rhodes, disaient que tout ce qu'ils voyaient ne leur causait que dégoût. Or, la création de Malte n'est pas le moins admirable de leurs exploits, car ce sont eux qui ont fait de Malte ce qu'il est aujourd'hui. Des villes superbes, de riches villages communiquant entre eux par des routes commodes, se sont élevés sur le roc vif;

des fruits et des végétaux de toutes sortes, le mandarin parfumé, la délicieuse orange, l'étincelante japonica y croissent en abondance; les fleurs y présentent des variétés innombrables; enfin, l'île produit du trèfle, du coton, et à peu près le tiers du blé nécessaire à sa consommation. Malte n'est pas non plus sans manufactures. Les tableaux statistiques suivans feront connaître l'état actuel de la population, des produits et des fabriques de l'île :

POPULATION DES ILES DE MALTE ET DE GOZZO.

	Hommes.	Femmes.	Naissances.	Mariages.	Décès.
Natifs.............	55,618	60,147	3,945	883	2,769
Anglais, non compris les troupes...........	447	489	21	8	29
Étrangers.........	2,499	594	2	6	37
TOTAUX....	58,564	61,230	3,968	897	2,835

PRODUITS DE L'ILE DE MALTE EN 1835.

Froment.............	8,532	arpens	ont produit	104,799	boisseaux.
Meschiate............	8,668	—	—	175,375	—
Orge................	5,935	—	—	113,164	—
Fèves et autres légumes.	3,137	—	—	25,557	—
Coton...............	14,066	—	—	63,985	quintaux.
Vergers..............	4,179	—	—	342,544	qx. de fruits
Fourrage............	6,126	—	—	172,106	*some.*
Sésame..............	404	—	—	867	boisseaux.
Cumin...............	1,083	—	—	43,647	quintaux.
Pâturages...........	7,316				
Arpens cultivés. Total.	59,446	—	Arpens non cultivés..	48,138	

Animaux existans dans l'île.

Chevaux, mulets et ânes...	5,022	Bêtes à cornes............	6,501
Moutons................	12,535	Chèvres..................	6,981

PRODUITS DES FABRIQUES DES QUATRE VILLES ET DES DIVERS CASALS DE MALTE ET DE GOZZO EN 1835.

Toiles fabriquées avec le coton récolté dans l'île; valeur...... 24,000 £

Nankins, linge de table, couvertures, toiles bleues et rayées pour pantalons.. 58,500

Coton filé à la main	35,000
Soieries noires et autres	00,000

(Cette fabrication a été essayée, mais n'a point réussi ; on importe ces produits de la Sicile.)

Vases, pots à fleurs et autres ustensiles en pierre	970

(Des pierres pour paver et pour bâtir s'exportent en quantité considérable pour Constantinople, la Mer Noire et l'Égypte, etc.)

Or et argent travaillé, y compris la valeur du métal	12,000

N. B. Il y a une saison de l'année, c'est-à-dire depuis le mois d'août jusqu'au mois d'octobre, où l'on pêche, sur les côtes de l'île, des quantités considérables d'une espèce de poisson qui ressemble au dauphin, et que l'on appelle *lampon keay*.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS EN 1835.

Importations de la Grande-Bretagne		128,373 £
—	des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale	4,716
—	de Gibraltar	23,432
—	des États-Unis	13,358
—	des autres pays	400,503
	Total	570,382 £

Les exportations se sont élevées à la somme totale de 336,612 £.

La prospérité de l'île de Malte, qui a déjà considérablement augmenté depuis qu'elle appartient à l'Angleterre, ne pourra manquer de s'accroître davantage de jour en jour. Elle tend à devenir le centre de la navigation par la vapeur, qui, d'ici à peu d'années, sillonnera la Méditerranée dans toutes les directions, rattachant la France et l'Italie aux côtes de l'Egypte, de la Turquie et de la Grèce, et qui étendra ses ramifications jusqu'au Danube et à Trébizonde. Déjà l'augmentation des voyageurs donne de l'occupation à cinq ou six bons hôtels garnis. Quiconque veut parcourir l'Orient doit prendre Malte pour première étape : là, on trouve des facilités sans nombre pour se transporter partout où l'on désire, soit au moyen des

paquebots, soit par des bâtimens marchands, soit même, gratis, sur les vaisseaux de la marine royale.

Un ambassadeur allant à Constantinople ou en Perse, ou qui en revient, s'arrête à Malte; un gouverneur revenant des Indes s'y repose aussi. Vous y rencontrez des voyageurs de toute espèce; des antiquaires, des missionnaires, des propriétaires de yachts, des patriotes italiens, des exilés de Barbarie, des curieux venus de Naples par le *Royal-Ferdinand*. Les girafes se rendant d'Egypte au jardin zoologique, et les lions de Barbarie destinés pour la Tour de Londres, séjournent quelque temps à Malte. Sans faire un pas, vous voyez passer sous vos yeux l'élite du monde entier. Des bateaux à vapeur vont et viennent tous les mois entre Malte et l'Angleterre, la Grèce, Corfou, Alexandrie; des communications ont lieu toutes les semaines avec la France et l'Italie. Ces communications sont aujourd'hui si faciles que l'on peut partir de Londres, visiter les pyramides d'Egypte, et revenir chez soi en moins de deux mois sans s'être privé un seul jour d'un bon dîner et d'un bon lit.

La Valette est une ville des plus agréables que je connaisse. La vie y est douce et moins chère qu'en Italie; les amusemens y sont variés et de bon ton; on y trouve un club pour les étrangers; l'opéra s'ouvre trois fois la semaine; d'excellens dîners, des parties de campagne à cheval, et des promenades sur l'eau sont sans cesse offerts à l'étranger. Si le climat n'est pas toujours agréable, il est salubre : la société est hospitalière, mais ceci ne regarde guère que les Anglais. Différentes raisons empêchent que les familles respectables du pays se lient beaucoup avec les étrangers, et, sous ce rapport, il y a des reproches à faire aux uns comme aux autres. En qualité de supérieurs, les Anglais devraient faire les avances et s'efforcer de s'accommoder à quelques usages du pays, tandis qu'ils restent, au contraire, opiniâtrement attachés aux leurs; ainsi les Maltais dînent à deux heures, et les Anglais à six; les Anglais aiment les réunions de table, les Maltais se contentent de simples *conversazioni*. D'un autre côté, les Maltais

ont tort de se *refuser* à apprendre l'Anglais, et ce tort serait beaucoup moins grave si du moins ils parlaient italien; mais leur langage habituel est le patois maltais, effroyable mélange d'italien, de provençal, de turc, de grec et d'arabe. Les Maltais sont en outre pauvres. Des familles nombreuses, la division des propriétés, le manque d'occupation pour les jeunes gens, un esprit peu entreprenant, toutes ces causes réunies ont produit chez eux un état de misère distinguée, d'où il leur sera difficile de sortir. On voit des personnes fort bien nées vivre d'aumônes et d'autres qui acceptent avec joie des travaux qui leur rapportent un shilling par jour. Le caractère maltais est néanmoins fort honorable; jamais on ne repousse un parent tombé dans l'infortune. Parmi les nobles maltais qui ont conservé leur éclat primitif, on peut citer le marquis de Piro, qui descend d'une famille rhodienne; le baron de Sceberras, le plus riche propriétaire de l'île, dont les ancêtres ont été anoblis avant l'arrivée de l'ordre, et le chevalier Vincent Casolani.

L'édifice le plus remarquable de La Valette est, sans contredit, l'église de Saint-Jean. Même lorsqu'on a vu Saint-Pierre de Rome, on ne peut s'empêcher d'admirer St-Jean. Le pavé de cette église a quelque chose de solennel; il se compose tout entier des tombes des chevaliers; les tablettes sont en marbres précieux de toutes les couleurs et du poli le plus brillant; chacune d'elles offre une espèce de tableau représentant les armes et les titres de celui qu'elles recouvrent; cet ensemble fait l'effet d'une riche mosaïque. On n'y voit pas un seul nom anglais, l'église ayant été construite depuis la réforme Le dôme qui protége ce merveilleux pavé est bien digne de lui : c'est un tableau peint à fresque et représentant les actes du saint patron de l'église. Ainsi, soit que vous abaissiez humblement vos regards vers la terre, soit que vous les éleviez avec joie vers le ciel, vos yeux reposent également sur des chefs-d'œuvre. Le peintre, qui était un prêtre calabrois nommé Mattia, semble avoir épuisé tout son talent dans cette vaste composition; ses autres

tableaux offrent peu de mérite. Les tombeaux des grands maîtres et des chevaliers grand'croix, exécutés en Italie, ornent les colonnes de la nef et les diverses chapelles latérales. En général, ils sont trop chargés d'ornemens et offrent une preuve plutôt de la richesse que du bon goût de l'ordre. Ce sont partout de petits anges dansant, des chérubins volant, des espérances, des tritons, des renommées, des douleurs; ensuite des épées, des piques, des canons, des rames, etc.; coquetterie féodale, caprices d'artiste, vanité puérile, qui s'associent mal avec les idées de la mort et du tombeau. Les deux monumens les plus remarquables de cette église sont ceux de Manuel Pinto et de Raoul Cotoner. Sous le tombeau du grand-maître de Rohan, est enterrée *une femme!* S'il est difficile de sympathiser avec Byron quand il rend grâce au ciel que son château de Newstead n'ait jamais appartenu ni à un prêtre, ni à un avocat, ni à une femme, on ne peut s'empêcher pourtant de trouver que les restes d'une femme sont déplacés dans l'église de St-Jean de Malte : on n'aurait même pas dû y admettre un homme ordinaire. Jeanne d'Arc, Marguerite d'Anjou, Flore Mac Ivor, Emilie Plater, pouvaient y mériter une place; mais à quel droit la nièce de Rohan obtint-elle un pareil honneur? Voici le fait : Le grand-maître de Rohan mourut en 1797. Quelques années après, la comtesse de Rohan, sa sœur, exilée de la France, vint chercher un asile à Malte, lorsque les Anglais en eurent pris possession. Sa fille, jeune et belle, ne put résister au climat et mourut bientôt à La Valette, et sir Thomas Maitland crut devoir la faire enterrer aux pieds de son oncle.

Il y a si long-temps que les galères de Malte n'existent plus, qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description d'un de ces navires. Les mesures sont anglaises.

Longueur de la poupe à la proue..............	169 p.	1 p.
Largeur..................................	37	6
Hauteur du mât de misaine au dessus du pont.	68	4
Hauteur du grand mât......................	80	6
Hauteur du mât d'artimon..................	42	8
Le nombre de rames à tribord, 56; et à babord,	24	»

Il y avait un banc de moins à babord pour faire place au poulailler, et la distance entre les bancs était de 4 pieds 3 p. 1/4. Chaque rame était de 44 pieds 5 pouces de long. L'armement se composait de 15 pièces d'artillerie, dont 7 à la proue, savoir : 1 de 36 liv., 2 de 24 liv., et 4 de 6 liv. Les autres pièces étaient toutes de six livres et disposées de chaque côté de la galère.

Voici maintenant le rôle de l'équipage : 1 capitaine, 1 capitaine en second, 1 aide-major (commandant des troupes), 100 matelots, 25 soldats, 8 pilotes (dont deux devaient toujours être sur le pont), 1 pilote en chef, 343 galériens, 7 pour chaque rame ; 1 trésorier, 1 prieur et 1 missionnaire (ecclésiastiques), 61 caravanli ou chevaliers de service sur mer ; total : 544 hommes. L'horrible situation du galérien surpasse tout ce qu'il est possible de s'imaginer. Une fois amené à bord, il était placé sur un banc, auquel il était enchaîné. Sur ce banc, il demeurait exposé aux rayons brûlans du soleil et aux torrens de pluie ; là il mangeait, dormait, mourait. Le travail n'était pas extrêmement rude dans les croisières ordinaires. Aidée de trois voiles latines, d'une voile de hune et d'une voile de perroquet sur le mât de misaine, la galère voguait légèrement quand le temps était beau et quand il n'y avait pas d'ennemis à combattre ; mais, lorsqu'il fallait donner la chasse, les souffrances des rameurs étaient horribles. Ces chasses se prolongeaient souvent pendant dix, douze, quatorze heures, et l'on n'y renonçait que quand les rameurs succombaient de fatigue. Que de cris, que d'imprécations retentissaient sur le pont d'une galère fendant rapidement les flots ! Il était rare que les rameurs reçussent la mort des mains de l'ennemi, et pourtant la mortalité était fort grande parmi eux. Tous les souverains de l'Europe faisaient des présens de criminels à l'Ordre, pour entretenir les équipages de leurs galères ; les prisonniers turcs et africains y étaient aussi consacrés, et, malgré ces recrues, les bancs des rameurs étaient toujours incomplets.

La dernière caravane (voyage) mémorable des chevaliers eut lieu au mois de février 1783, à l'occasion du grand tremblement de terre de Sicile. Quand la nouvelle de ce désastre arriva à Malte, les galères furent sur-le-champ tirées de l'arsenal et chargées de provisions, de vêtemens, etc.; des chirurgiens s'y embarquèrent, et, dès le lendemain matin, elles se dirigèrent vers Reggio et Messine pour aller offrir leur secours aux habitans. En reconnaissance de ce service, si bien d'accord avec les principes qui devaient animer des chevaliers hospitaliers, le ministre du roi de Naples écrivit au grand-maître pour lui faire observer que le gouvernement paternel de Sa Majesté, toujours prévoyant, n'avait pas besoin que des étrangers vinssent à l'aide de ses sujets, comme pour priver un monarque sensible de la gratitude de son peuple. L'année suivante, les galères prirent part à l'expédition espagnole contre Alger, et leur noble conduite, pendant cette désastreuse campagne, leur valut les éloges du commandant en chef. Aujourd'hui les vaisseaux anglais mouillent à la place qu'occupaient les galères des chevaliers de Malte, et l'amiral anglais arbore son pavillon sur la maison du général des galères.

Les institutions charitables de Malte sont sur un pied excellent; elles assistent les infirmités sans encourager la paresse; elles adoucissent les maux de l'âge avancé sans avilir la jeunesse. Dans l'*Ospizio*, on reçoit les personnes vieilles et infirmes; elles y sont accueillies avec bonté et généreusement traitées; leur nourriture, y compris le vin et les fruits, est abondante; leurs vêtemens sont commodes, et elles ont des salles de récréation. L'organisation de cet établissement fait honneur à l'inspecteur, M Montanaro. Chaque pauvre ne coûte qu'un shilling et deux pence (2 f. 10 c.) par semaine. La *Casa d'industria* est aussi un établissement de charité de La Valette, dont l'idée première était belle, mais dont les résultats sont moins satisfaisans que ceux de l'*Ospizio;* elle est placée sous le patronage d'ecclésiastiques respectables et de jeunes dames. Le but de cette institution est d'élever un certain nombre de

jeunes personnes à qui l'on enseigne des travaux de divers genres. Les unes apprennent à broder, d'autres à faire des souliers, d'autres encore font des cigares; celles-ci filent le lin; celles-là travaillent en modes. Elles sont bien tenues; elles ont de bonnes manières, et elles sont entourées de soins. Leurs parens peuvent venir les voir une fois par semaine; mais il ne leur est pas permis d'en approcher de trop près: ils doivent rester à six pieds d'elles. Malheureusement ces jeunes personnes contractent à *la Casa* des habitudes peu conformes à leur condition; leur éducation terminée, un petit nombre d'entre elles obtiennent des places, les autres retournent dans la maison paternelle. C'est là le moment des plus terribles épreuves. Après avoir passé leur jeunesse dans l'abondance, elles ne peuvent plus s'accoutumer à la misère qui les attend. Il faut qu'elles renoncent à leur élégante propreté; plus de repas réglés, une vie sans ordre; au lieu d'occupations agréables, ce sont des travaux pénibles; au lieu des paroles de douceur qu'elles entendaient autrefois, elles sont accueillies par des discours amers dans lesquels on traite avec mépris *la belle dame*. Des hommes de leur rang seraient assez disposés à les épouser; mais ils reculent à la pensée de prendre une femme qui n'est pas accoutumée aux privations qu'entraîne la pauvreté. La conséquence d'un pareil état de choses, dans un pays où le sexe est un objet de commerce, où les mœurs sont relâchées et où se trouve une riche garnison, cette conséquence, dis-je, est fatale. Les manières et les talens que les jeunes filles ont acquis dans la *Casa d'industria* attirent l'attention; elles sont recherchées par des libertins, et elles cèdent parce qu'elles ne peuvent pas supporter leur condition actuelle.

La misère est le trait caractéristique de l'île de Malte; il faut avoir vécu en Irlande pour ne pas être choqué du spectacle qui s'offre à vos regards. Toutefois, le climat en diminue l'horreur; on supporte plus facilement la misère là où le ciel est pur, la température douce, le soleil vivifiant. Les mendians ont l'air de sortir des pavés. Vous ne pouvez deviner d'où ils vien-

nent. Si vous donnez à l'un d'eux, vous êtes à l'instant même entouré d'un essaim de malheureux. Si vous tendez la main à un enfant, avant que vous ayez eu le temps de l'ouvrir, vingt paires de griffes s'avancent pour s'emparer de la petite pièce de monnaie qu'elle renferme. Mais l'habitude fait que l'on s'endurcit à l'aspect de ces maux, et l'on entend, sans s'émouvoir, crier autour de soi : « *Carità!... nix mangiare... nix padre... nix madre... nix pane per i piccioli in casa.* »

Les Maltais sont fort disposés à émigrer; ils foisonnent dans les villes des états barbaresques, dans les Echelles du Levant; mais ces émigrations ne leur procurent pas des avantages durables, parce qu'ils ne colonisent point; ils s'établissent comme menuisiers, tailleurs, bateliers, etc., et quand ils ont réalisé un petit capital, ils retournent à leur rocher chéri pour s'y marier et y multiplier. Très adroit dans toutes les professions manuelles, le Maltais parvient toujours à se tirer d'affaire dans une ville étrangère; mais, sans argent, il ne peut s'établir. L'amour qu'il conserve pour sa patrie est dû en grande partie à sa piété. Nulle part il ne voit les offices de son église célébrés avec autant de ferveur et de zèle; nulle part la foi n'est plus ferme et plus générale. Il y a vingt-quatre *casals*, ou villages, dont chacun possède une église qui ferait honneur à une grande ville du continent; là, se chôment des fêtes innombrables; et sans cesse des processions parcourent l'île en l'honneur des saints patrons. Il s'ensuit que le retour est regardé par le Maltais expatrié comme une espèce de devoir religieux. Peut-être y renoncerait-il s'il parvenait à s'établir avantageusement comme colon. On a essayé d'en conduire quelques centaines à Céphalonie; mais l'épreuve ne réussit point. D'un côté, le schisme de l'église grecque s'opposait au succès, et de l'autre, on ne fournit pas d'argent aux colons.

La même facilité que les Maltais montrent pour les travaux manuels se retrouve aussi chez eux pour les arts; mais, peut-être par suite de cette facilité même, ils n'y parviennent point

à une supériorité marquée. Ils élèvent de vastes édifices, bien adaptés au climat ; mais on ne saurait dire que Malte ait produit un seul architecte qui ait su donner en même temps à ses constructions de l'élégance et de nobles proportions. Prise dans son ensemble, La Valette est une ville admirable; elle est solidement, commodément construite ; elle surpasse en régularité toute autre ville de la même étendue; mais aucune de ses parties ne pourrait supporter l'analyse. Les églises manquent de grâce et sont souvent grotesques; leur masse et leur poids inspirent seuls le respect. Deux ou trois des hôtels, construits par des Italiens, l'hôpital de la marine, élevé sur les dessins du colonel sir George Whitmore, sont les seuls édifices de l'île qui se fassent remarquer par les étrangers. Les Maltais sont habiles à manier le ciseau ; ils font des bustes assez ressemblans, travaillent la pierre et font d'assez belle mosaïque ; toutefois on ne saurait dire que l'île ait produit un seul sculpteur remarquable, quoique les tombeaux des chevaliers leur offrissent des occasions assez fréquentes de développer le génie qu'ils pouvaient avoir. Ils dessinent, ils peignent; de beaux ornemens à fresque décorent les murs et les plafonds de leurs maisons; le luxe que déployait l'Ordre aurait dû animer leurs efforts, et depuis la prise de possession par les Anglais, le gouvernement a envoyé, à ses frais, de jeunes artistes à Rome; malgré cela, Malte n'a pas produit un seul peintre. Les Maltais aiment beaucoup la musique; on en entend le matin et le soir; les convives sont reçus et renvoyés au son de la musique; elle est inséparable de toutes leurs fêtes, et pourtant Malte n'a pas produit un seul artiste distingué. Ils ont l'avantage d'avoir, pendant neuf mois de l'année un opéra italien, qui ne le cède point à la plupart des théâtres de l'Italie ; et cependant Malte ne peut citer qu'un seul compositeur, encore n'a-t-il fait que des *vaudevilles* (1), et pas un seul chanteur,

(1) Note du traducteur. C'est apparemment *Nicolo*, dont l'auteur a voulu parler, et quoique ce compositeur ne soit pas du premier rang, il n'est pas juste de dire qu'il n'a fait que des vaudevilles.

quoique le climat soit favorable au développement de la voix.

Les Maltais ne se distinguent pas davantage dans les sciences et les belles-lettres. De temps en temps on voit paraître une élégie, un sonnet, une brochure sur la peste, une ode à l'amitié, un traité sur les vers à soie; aucun ouvrage important n'est encore sorti des plumes maltaises. Malgré leur beau ciel, ils ne sont point astronomes, et, malgré les exploits de leurs chevaliers, ils ne sont point historiens.

Quelle peut être la cause de ce phénomène? Pour ce qui regarde la littérature, il y a des personnes qui l'attribuent à ce que la langue maltaise n'est point une langue écrite. Mais ce motif est futile; les hautes classes parlent un italien très pur, et, d'ailleurs, d'autres pays subissent le même désavantage. Alfieri le reprochait au sien, et n'en a pas moins écrit; Silvio Pellico, lui aussi, a vu le jour en Piémont. D'autres personnes sont d'avis que la cause remonte plus haut, et vont jusqu'à en accuser l'origine africaine ou mauresque des habitans. La différence que l'on remarque entre les Italiens et les Siciliens n'en offre-t-elle pas un exemple frappant? Le Maltais a la physionomie tout-à-fait égyptienne et presque le teint; il est, comme l'Egyptien, sobre, patient; son œil est inquiet, son front bas, son corps élancé. Il n'est pourtant pas dépourvu de grâce; il a la peau douce et unie, les membres délicats, le regard éloquent, le maintien gracieux. On voit des femmes à La Valette que l'on ne peut contempler sans ravissement; et plus d'un jeune officier anglais a eu besoin de ce sévère Mentor appelé discipline pour l'arracher des bras d'une moderne Calypso.

Peut-être niera-t-on l'influence du sang africain. L'esprit de Dieu brille, dit-on, également à travers toutes les couleurs. Toutefois, quand depuis les temps les plus reculés on voit toujours le nègre obéir au blanc, on ne peut s'empêcher de trouver quelque différence entre ces deux races. Sans parler de leur nature physique, n'avons-nous pas vu les états barbaresques civilisés, instruits, apprivoisés successivement par

les patriciens romains, par les évêques chrétiens, par les fanatiques Musulmans? Toutes les ruines que présente le pays ne sont-elles pas ou romaines ou arabes? On ne doit pas citer en leur faveur l'exemple de Carthage : la gloire de cette ville est toute phénicienne. L'Egypte, à la vérité, a occupé une place importante dans les annales du monde; mais que nous offre-t-elle qui indique chez ses anciens habitans une haute intelligence? Ses pyramides ne sont autre chose que le produit de la force animale, élevées dans le seul but d'exciter la surprise et de porter un défi au temps. Ses statues ne sont que de gigantesques caricatures des formes humaines. Ses tableaux n'égalent pas même les grotesques peintures de nos lanternes magiques.

On mettra peut-être en avant les canaux du Nil : ceux-ci sont en effet admirables; mais, du moment où il s'agit des premières nécessités de la vie, on retrouve la même industrie chez l'abeille, la fourmi, le castor.

Mais il est temps de quitter Malte pour nous occuper de la Grèce.

Si en débarquant à Napoli, l'étranger étonné exprime sa surprise de la malpropreté et de l'état de délabrement qu'offre la ville, il reçoit pour toute réponse : « Les infortunés! songez à ce qu'ils ont souffert par la révolution! » S'il fait observer que douze ans se sont écoulés depuis le départ des Turcs, sept depuis que l'indépendance de la Grèce a été proclamée, et deux ans depuis l'arrivée du roi Othon, il entendra toujours le même refrain : « Les infortunés! il faut leur donner du temps! » Mais ce délabrement est-il donc l'ouvrage des Turcs seuls? Les fontaines de la ville, ces fontaines, la propriété du pauvre, ont été détruites ou défigurées, parce qu'elles avaient été dans l'origine élevées par des Musulmans. Quant aux mosquées, la principale servit, au commencement de la révolution, de salle de réunion pour l'assemblée nationale, et quand les Français occupèrent la ville, ils en firent une salle de bal. A l'arrivée du roi, elle subit une troisième métamorphose, et devint cour de justice. Quand les Turcs

renversent les colonnes et changent les églises en mosquées, nous les traitons de barbares.

On se demande pourquoi Napoli a été abandonnée pour Athènes, car elle était bien mieux située pour être la capitale de la Grèce. Elle possédait surtout trois avantages sur Athènes : un port spacieux, une forteresse imprenable et une ville toute bâtie, en assez mauvais état, il est vrai, mais susceptible d'améliorations. On lui reprochait un air malsain et une circonférence trop resserrée. Le premier inconvénient aurait été facilement écarté par le desséchement et la culture de la plaine, et le second par la destruction des remparts, élevés pour la résistance, mais inutiles aujourd'hui, puisque la ville est dominée par la citadelle de la Palamithe.

De nombreux cafés, billards, tavernes au raki, et autres lieux de réunion de ce genre, indiquent clairement un nouvel ordre de choses pour la Grèce, que relèvent par ci par là quelques marques d'une plus haute civilisation. Une seule route part de la ville et s'étend jusqu'à environ deux lieues; elle était animée, quand la cour s'y trouvait, par quelques voitures et quelques cavaliers. Le roi Othon conduisait son propre phaëton *à l'anglaise ;* les diplomates dînaient de temps en temps les uns chez les autres, et les soirées de la comtesse d'Armansperg, qui avaient lieu une fois par semaine, rassemblaient tous les fashionables des deux sexes. Les filles de cette dame furent un vrai cadeau qu'elle fit à la Grèce. Sans rivales pour les manières et pour les talens, surpassant même les Grecques par la beauté, ces aimables personnes, je parle des deux aînées, ont épousé les deux frères Cantacuzène, fils du prince de ce nom. Les scrupules qu'aurait pu faire naître cette double union, furent levés par le soin que l'on prit de célébrer les deux mariages, au même instant, dans deux églises différentes. Malheureusement, une des jeunes mariées mourut après quelques mois de mariage.

On trouve dans la ville de Napoli quelques magasins de marchandises françaises et anglaises étalées à l'européenne; mais les Grecs semblent préférer la manière turque d'arranger les

boutiques et de vendre. La flatterie a présidé aux dénominations de plusieurs des rues. Ainsi l'on voit la rue Heidecker, la rue Maurer, etc. N'aurait-il pas été plus juste d'appeler une d'elles rue Byron ? Le roi habitait une maison assez belle située sur la grande place. En face de ce palais était la grande garde ; une lionne enchaînée était couchée devant la porte ; l'étiquette européenne est adoptée à cette nouvelle cour : elle y paraît déplacée. Othon aurait mieux fait, ce semble, de prendre Périclès pour modèle : simple particulier pour lui-même, prince pour son pays; économe dans son intérieur, prodigue pour l'état. Peut-être aurait-il agi ainsi s'il fût venu seul en Grèce; mais il y arriva gêné par une machine nommée régence, à laquelle on ajouta plus tard une guillotine ambulante. C'était une grande faute, car de toutes les vieilles modes, celle à laquelle les peuples tiennent le plus, est leur manière accoutumée de sortir de ce monde. Les Grecs habitués au sabre et au cordon, se seraient volontiers dispensés de cette révoltante innovation. Il est aussi question d'introduire le jury en Grèce : ce serait un grand malheur pour le pays ; car les jurés n'offriront qu'une bien faible protection contre des témoins habilement subornés. Des juges bien payés, indépendans, et la publicité des débats, sont les meilleurs appuis de l'innocence dans les pays où l'institution du jury n'est pas née avec le pays même.

Les plus ardens admirateurs des Grecs, quand ils cherchent à excuser leurs défauts, disent : « Que pouvait-on attendre d'eux, après avoir été soumis pendant quatre siècles à l'empire des Turcs ? » Ce qui signifie, en d'autres termes, que les Grecs ont dû nécessairement adopter les vices de leurs maîtres. Si cela est ainsi, la justice doit être singulièrement corrompue chez eux ; car on sait que, dans les *Mekhemis* turcs, elle est vendue au plus offrant, et que les témoins trafiquent de leur conscience, à la vue, pour ainsi dire, du Mollah.

On s'étonne souvent que les Grecs ne se soient pas encore plus dégradés sous le gouvernement ottoman; mais, en ce cas,

pourquoi les Turcs eux-mêmes sont-ils moins dégradés encore que les Grecs? Ceux-ci étaient soutenus par leur religion, leur langue, leurs souvenirs, par la sympathie de l'Europe, par des écoles et par un vaste commerce. Les Turcs ne jouissaient pas des mêmes avantages ; leur croyance leur apprenait à baiser la main qui les opprimait; leur langue, par sa difficulté, mettait un obstacle à leurs progrès, ils dédaignaient le commerce, et pourtant les Turcs sont hospitaliers, sobres, charitables, citoyens paisibles et maîtres indulgens. On a souvent loué les Grecs d'être restés fidèles à leur religion, malgré les avantages que l'apostasie leur offrait. Sans rien ôter à cet égard au mérite des Grecs, n'allons pas imaginer qu'ils aient seuls donné un si bel exemple. Portons les yeux sur les catholiques d'Irlande, qui ont eu une épreuve plus cruelle à subir, et à laquelle ils auraient pu se soustraire avec un bien moins grand sacrifice de principes, pour recueillir des avantages plus considérables. Combien peu cependant ont cédé à la tentation!

Au fond, les Grecs n'ont rien perdu moralement sous le gouvernement des Turcs. Visitez un district chrétien en Turquie; vous y trouverez plus d'hospitalité, plus de bienveillance, plus d'industrie que dans la Grèce indépendante. Un des motifs que la Porte alléguait pour ne pas affranchir la Grèce, était la crainte que les rayas n'émigrassent pour se rendre dans le nouvel état. On devait naturellement s'y attendre : eh bien? le résultat a été tout le contraire; l'émigration s'est faite de Grèce en Turquie. Dans les trois années de 1834 à 1836, plus de 60,000 personnes ont quitté la Grèce indépendante. Pouqueville, Thiersch, Dodd, Kirnnaird, Douglas, tous zélés partisans de la cause des Hellènes, avouent cependant que les Grecs jouissent d'un véritable bien-être en Turquie. Des écrivains plus anciens, et qui par conséquent n'étaient point aveuglés par la manie du libéralisme, sont plus équitables encore dans leurs observations. Il n'y a pas jusqu'à lord Byron qui ne nous montre les Grecs, dans ses journaux et dans ses lettres, bien différens de ce

qu'ils sont dans ses vers. Quand on arrive pour la première fois en Turquie, on est étonné de voir un Grec oisif et un Turc travaillant. Hâtons-nous de dire cependant qu'au Fanar et dans les riches villages grecs du Bosphore, la position des deux peuples paraît renversée.

De tous les malheurs, de toutes les fautes des Grecs, le plus grand a été, sans contredit, leur révolution. Les progrès qu'ils ont faits pendant le dernier quart du XIX[e] siècle ont été si marqués, ils avançaient si rapidement en richesse et en importance, que, s'ils fussent restés tranquilles, ils n'auraient pas manqué, par la seule force d'inertie de leurs maîtres, de se trouver en peu de temps sur un pied d'égalité avec les Musulmans.

Certains philhellènes parlent avec ravissement des écoles établies depuis la révolution, et des progrès des connaissances chez les Grecs, comme si auparavant ils eussent marché à tâtons dans une obscurité profonde. Ils ont donc oublié les nombreux colléges fondés sous le règne de Sélim III? Etait-ce leur *ignorance* qui rendait les Grecs si habiles commerçans, qui faisait de Hydra une nation d'hommes comme il faut, qui causait l'étonnante prospérité d'Aïvali, qui faisait de Scio le séjour du luxe et des muses? Rendons hommage à l'*ignorance* qui couvrait les mers de bâtimens construits et équipés par des Grecs, qui établissait des comptoirs dans les principaux ports de la Méditerranée, qui rendait les places de commerce intérieures de la Turquie tributaires de l'esprit entreprenant des Grecs. Malgré tout ce que l'on pourra dire, il est certain que la prospérité de la Grèce, avant 1821, était due uniquement à ses relations avec la Turquie. Ce furent ces relations qui mirent dans ses mains le commerce interlope de la Méditerranée et du Pont-Euxin, pendant le règne de Napoléon. Les habitudes économiques des Grecs et leur expérience locale leur auraient permis d'en conserver le monopole, même après le retour de la paix; mais leur révolution survint, et dès-lors les Autrichiens et les

Génois prirent leur place. Gênes et Trieste doivent leur prospérité actuelle à l'indépendance des Grecs.

Il n'est personne, de quelque enthousiasme qu'il se sente animé, qui puisse entretenir la plus légère espérance de voir les Hellènes recouvrer leur ancienne renommée. La supériorité intellectuelle donna à leurs ancêtres le pouvoir, fruit naturel des connaissances acquises; il en fut de même des républiques italiennes au moyen âge. Mais les arts et les sciences de ces dernières étant devenus le partage des grandes nations de l'Europe, qui, par leur nombreuse population, se trouvaient plus en mesure d'en tirer parti, ces républiques virent insensiblement leur puissance s'affaiblir. La même cause empêchera que la Grèce, même sous un gouvernement sage, s'élève jamais au-dessus de la médiocrité. Si elle avait eu assez de prudence pour attendre le résultat inévitable de son état de transition, elle aurait continué à diriger les ressources commerciales de la Turquie; elle aurait ouvert des relations avec la Perse, par la voie de Trébizonde; avec les Indes, par la voie d'Alexandrie. Ce n'est pas là un rêve, c'est un fait positif. La révolution a détruit un si bel avenir; et, sauf un peu de satisfaction pour l'amour-propre, qu'est-ce que les Grecs ont gagné pour les dédommager de ces espérances perdues? Une patrie! Des souvenirs presque éteints aideront-ils à reconstruire leurs villes, à ensemencer leurs champs? La liberté! Est-ce de la liberté pour des Grecs d'être gouvernés par un prince allemand, protégés par une armée allemande, administrés par des barons allemands? Du reste, les Grecs sentent si bien eux-mêmes la vérité de tout ce que nous venons de dire, que, s'ils en avaient le choix, ils ne demanderaient pas mieux que d'échanger leur nouvelle indépendance contre l'état mitoyen où se trouvent la Moldavie, la Valachie et la Servie, c'est-à-dire, contre le privilége de se gouverner par leurs propres lois, en payant un tribut modéré.

On ne saurait croire combien une crainte exagérée de l'influence de la Russie en Grèce a fait faire de fausses démarches

aux autres puissances de l'Europe. Aussi, quand, par la mort de Capo d'Istrias et l'établissement d'une régence bavaroise, cette crainte cessa d'agiter les esprits, on s'attendit à voir une tranquillité parfaite régner désormais en Grèce; on crut sa prospérité assurée. Qu'arriva-t-il? tout le contraire. A peine fut-on revenu de la stupeur momentanée causée par l'assassinat du président, que la discorde secoua son sceptre plus cruellement qu'elle ne l'avait encore fait, et aujourd'hui la désolation règne toujours dans la plaine d'Hellas. Les vendanges terminées, des brigands s'honorant du titre de klephtes sortent de leurs retraites et viennent lever des tributs sur les villes et les villages. Dans l'automne de 1836, une bande arriva jusque sous le canon de Navarin, dont elle pilla les faubourgs. Croirait-on que, pour expliquer ces excès, l'influence russe fut encore mise en jeu? L'esprit de Capo d'Istrias, disait-on, vivait encore; sa tombe pouvait se r'ouvrir. En conséquence, on imagina le remède le plus absurde qu'il fût possible d'adopter : on rompit le lien spirituel qui unissait les Hellènes au patriarche de Constantinople; on déclara l'évêque d'Athènes chef de l'église hellénique, et, par ce moyen, on sépara complètement les Grecs de la Grèce de ceux de la Turquie. Voici le raisonnement que l'on faisait : La Russie, par l'intermédiaire du patriarche, exerce une grande influence sur les Grecs de Constantinople, et, par contre-coup, sur ceux de la Grèce. Cette influence indirecte sera détruite quand le pouvoir spirituel du patriarche cessera en Grèce. Mais rien de plus faux que ce raisonnement. Il était fondé sur la supposition que le patriarche de Constantinople est le pape des Grecs schismatiques; il n'en est rien : le vrai pape des Grecs est le czar de Russie. La mesure que l'on prit n'aboutit donc à rien, ou pour mieux dire, elle eut l'effet très désavantageux pour les intérêts de la France et de l'Angleterre de désunir la Grèce indépendante et les rayas, ce qu'il aurait fallu par-dessus tout éviter. On oubliait d'ailleurs que si quelques capitaines, quelques marchands, quelques philhellènes étaient indifférens en matière de religion, la masse de la population

était fortement attachée à ses anciens usages et révérait le patriarche comme le chef de son église nationale. On calculait d'après des données européennes. Beaucoup d'Anglais, disait-on, commencent à croire que le chef des dissidens gouvernerait mieux l'église que l'archevêque de Cantorbery; beaucoup de Français échangeraient sans regret l'archevêque de Paris contre le père Enfantin; donc les Grecs ne seront pas plus scrupuleux que nous.

Ce fut par suite du même système que la régence confisqua les biens des couvens en Grèce, et exécuta son décret de la manière la plus barbare et la moins rationnelle. Le gouvernement commença par donner les terres à bail pour son propre compte; puis il s'empara des chevaux et des bœufs des monastères, vendit tous les meubles, jusqu'aux portes, aux fenêtres et aux verroux, après quoi, il dit aux moines d'aller travailler pour vivre. Les couvens de religieuses ne furent pas mieux traités. L'origine de la plupart de ces biens, tels entre autres que ceux de Saint-Jean de Patmos, remontait au temps du Bas-Empire. Ces legs pieux avaient été respectés durant toutes les vicissitudes du gouvernement ottoman. Etait-il juste, était-il convenable qu'un gouvernement libre et chrétien pillât ce qui était resté sacré pour les Musulmans! Et pourquoi pas? s'écrieront quelques maladroits partisans de la Grèce; n'est-il pas révoltant de voir, dans le siècle de la raison, des moines possesseurs de terres et vivant dans l'indolence? Quel sophisme! Les moines n'étaient point indolens; ce n'étaient point des membres inutiles de la société. Oubliera-t-on les secours que les monastères de Grèce et de Turquie offraient aux voyageurs : le repos après la fatigue; la bienfaisance qui s'étendait sur le riche comme sur le pauvre! Il est certain que des couvens sont d'un prix inestimable dans un pays où la population est rare, où les routes ne sont pas sûres. Capo d'Istrias avait augmenté leur utilité en ordonnant que chaque couvent paierait un médecin et un maître d'école pour les basses classes. Cette ordonnance devrait aujourd'hui leur servir d'épitaphe.

Nous avons comparé la situation de la Grèce telle qu'elle était sous les Turcs et telle que son indépendance l'a faite. Il ne sera pas hors de propos d'entrer à cet égard dans quelques détails. Prenant pour exemple l'île de Milo, nous demanderons si les institutions, la science de l'Europe peuvent rendre ses habitans plus heureux qu'ils n'étaient? Jetez les yeux sur Milo; voyez ses hommes pleins d'activité, ses femmes vertueuses, ses enfans bien portans; à Milo, chaque ménage récolte le blé dont il a besoin, les olives dont il fait son huile; il cuit son propre pain, presse son propre vin, tricotte ses propres vêtemens; là, aucune différence dans les rangs n'excite l'envie ou une pénible émulation. Sous la Porte, Milo payait en impôts, y compris les présens, 30,000 piastres (12,000 francs), produits principalement par l'impôt arabe sur le grain et par le kharatsch. Milo paie aujourd'hui plus du double au gouvernement grec; l'impôt sur le sel était de 3 paras environ (2 centimes 1/2) sur 27 okas; il est aujourd'hui de 8 liptes (8 centimes) par oka! On a beaucoup crié contre le kharatsch ou capitation; mais, de quelque manière qu'on le considère, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'il remplace avantageusement le service militaire auquel les Turcs seuls étaient assujétis. Cet impôt était gradué; la plus basse taxe était d'environ 5 francs par tête pour tous les jeunes gens, depuis douze jusqu'à dix-huit ans; le sexe n'y était point soumis. Dans les communes chrétiennes où ne se trouvait aucun Musulman, on avait coutume de s'abonner; et, de cette façon, chaque famille avait à payer environ cinq piastres par an. La mort du chef exemptait la famille de l'impôt, jusqu'à ce que le fils aîné fût marié. Quand le *kharadgi* (percepteur) était un musulman, il en résultait souvent des disputes; car, pour ne pas être trompé par de faux extraits de baptême, il avait le droit de mesurer la tête des jeunes gens, afin de s'assurer s'ils avaient atteint l'âge requis. Tous ceux de qui la tête dépassait une certaine mesure, étaient inscrits sur le rôle des imposés. Les Musulmans trouvaient cette manière très commode; mais on peut juger de la colère

des Grecs, quand, par hasard, un de leurs enfans, encore au-dessous de l'âge, se trouvait avoir une grosse tête; les discussions les plus vives s'élevaient alors pour savoir si les cheveux devaient compter ou non dans la circonférence. En place du kharatsch, les îles d'Hydra, d'Ipsara et de Spezzia fournissaient tous les ans un certain nombre de matelots pour la flotte; Hydra en donnait 300, Ipsara 200, Spezzia 100. Commandés par leurs propres chefs, ils servaient eux-mêmes de sous-officiers dans la flotte turque. Bien traités à bord, et indépendans des officiers ottomans, une croisière était pour eux une partie de plaisir, et les chefs des îles avaient souvent de la peine à faire un choix parmi les nombreux volontaires qui se présentaient.

Les capitaines hydriotes se vantent encore aujourd'hui de la considération qu'on leur témoignait; car on leur permettait de porter des armes et des babouches jaunes, et même de faire donner la bastonnade aux matelots turcs. Protégés par le capitan-pacha, ils faisaient régner la joie la plus bruyante dans Galata et dans tout le quartier de l'Arsenal.

Possédant déjà une indépendance réelle, les îles voulurent en avoir le nom; il leur fallait un pavillon national. Si aujourd'hui elles pouvaient encore choisir, il est probable qu'elles hésiteraient au moins. Les Grecs eux-mêmes avouent que les îles ne peuvent plus recouvrer leur ancienne prospérité. Le gouvernement intérieur était tout à fait dans leurs mains; aux mois de décembre et de janvier, chaque île élisait son chef pour l'année suivante, et l'envoyait, avec la moitié du tribut, pour être confirmé par le capitan-pacha; dans le cours du mois d'août, les primats avaient coutume de faire porter l'autre moitié du tribut au port où l'amiral se trouvait pour le moment, dans le cours de sa croisière d'été; c'était ordinairement le port Triou, dans l'île de Paros. Aujourd'hui, les îles n'élisent plus leurs chefs; c'est le gouvernement qui les envoie, et ce sont toujours des étrangers. La seule d'entre ces îles qui ne prit aucune part à la révolte, profita de sa prudence; on en voit la

preuve dans le grand nombre de bâtimens qui fréquentent le port de la nouvelle ville de Syra. Favorisée par la Porte, à cause de sa fidélité, asile des marchands de Scio, après le désastre de leur île, rendez-vous des corsaires de tous les partis, Syra, qui naguère n'était qu'un rocher sans aucune importance, a acquis dans l'Archipel une prépondérance que sans doute elle conservera, et qui empêchera que, selon le vœu du gouvernement, le Pirée ne devienne l'entrepôt de la Grèce. Au lieu de cent navires que Hydra possédait autrefois, elle n'en a plus que vingt aujourd'hui.

Nous avons dit plus haut que le siége du gouvernement avait été transporté de Nauplie à Athènes; nous avons blâmé cette mesure. Après avoir décrit l'ancienne capitale, jetons les yeux sur la nouvelle.

En débarquant au Pirée, on est surpris du grand nombre de cafés, de cabarets et de billards que l'on y trouve. Ils forment au moins le tiers des maisons de la ville; une seule grande et belle habitation contrastait singulièrement avec celles qui l'environnaient; elle appartenait à M. Feraldi, négociant génois, qui l'avait fait bâtir dans l'espoir que le Pirée recouvrerait son ancienne splendeur. Il est trop heureux aujourd'hui de la louer par portions à divers individus. Munychia est moins favorisée encore que le Pirée. Là où ses temples et ses statues se montraient jadis presque aussi nombreux que ceux d'Athènes même, on ne voit plus aujourd'hui qu'une espèce de hangar en bois qui s'avance dans la mer; c'est un bain à l'usage du comte d'Armansperg et de sa famille. Les soldats bavarois ont percé une large route, depuis le Pirée jusqu'à Athènes, dans la direction de la grande muraille. Elle offre peut-être quelque avantage aux voitures, qui sont en petit nombre; mais, pour le reste, elle est plus gênante qu'utile; cela provient de ce que, d'une part, les fondations sont mal faites, et que, de l'autre, on manque de bras pour la tenir en bon état; le résultat en est que le vent du nord, en la balayant, couvre Athènes d'une poussière blanche et fine, qui s'élève en nuages d'une épaisseur, dont il est difficile de

se faire une idée. Si l'on désire éviter cette route, il faut tourner à gauche, en quittant le Pirée, et suivre le cours du limpide Céphise, à travers des bosquets d'oliviers. Ce chemin est plus long que l'autre, mais il est plus frais, plus varié, et l'on passe devant les plus belles fermes de la Grèce, dont une entre autres appartient à un Anglais, M. Bell. Cette plaine magnifique est, du reste, inculte, sauf une petite portion située dans le voisinage de la rivière.

La plaine d'Athènes n'est pas la seule en Grèce qui présente le même spectacle : les vallons de l'Arcadie, les plaines de Messénie, les rivages du golfe de Patras, le riche territoire de Corinthe, sont dans un état d'abandon plus triste encore, s'il est possible. Faut-il, après cela, nous étonner si la Grèce indépendante ne renferme que 800,000 habitans, tandis qu'elle serait en état d'en nourrir sans embarras six fois autant? La colonisation sur une vaste échelle, aidée par un système colonial semblable à celui de l'Angleterre, est la seule ressource qui reste à la Grèce. La jalousie des Grecs et l'entêtement des Bavarois paraissent seuls empêcher une foule d'industrieux allemands de venir s'établir en Grèce, où, selon toute apparence, ils aimeraient mieux aller qu'en Amérique ou en Russie. On paraît avoir entièrement oublié en Europe pourquoi la Grèce a été rendue indépendante. Certes, les avantages que l'on devait espérer en retirer n'auraient pas dû se borner à donner des places et des pensions à quelques Bavarois et à quelques philhellènes, à créer quelques légations de plus dans le monde, et à instituer un ordre de chevalerie pour en décorer des étrangers.

Statistique.

DE LA RÉACTION INDUSTRIELLE

EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE.

Après la crise violente qui a si lourdement pesé sur l'industrie et le commerce, il était naturel de s'attendre à une réaction. Cette réaction s'opère, et déjà l'on en sent de toutes parts les heureux effets. La France et l'Allemagne sont rassurées sur l'avenir de leur récolte ; les grains sont abondans, et l'on peut avancer que la campagne commence avec une récolte à peu près analogue à celle de l'an dernier. Les nouveaux produits sont de bonne qualité ; cependant, grâce aux expéditions considérables qui se font à Hambourg et à Brême pour l'Amérique, et à Marseille pour l'Espagne, les prix se soutiennent. A Marseille, le prix des blés exotiques était, au commencement du mois, de 19 à 21 fr. pour l'Ismaïl ; 19 à 20 fr. pour l'Odessa dur ; 23 fr. pour le Taganrok dur, les 163 litres. A Lille, à Cambrai, à Marseille, les huiles et les savons sont recherchés ; Marseille a expédié, dans le courant du mois d'août, 28 navires chargés de 16,683 caisses de savon pour les ports de l'Atlantique. Dans le courant de la première semaine de septembre, 77 navires sont entrés dans le port du Havre, et 65 en sont sortis. Ces arrivages ont apporté 5,107 balles de coton, la plupart venant de la Louisiane, de Bahia, de Cumana, de Maracaïbo et du Bengal : le Bahia, le Cumana et le Bengal ont été demandés. En 1836, l'approvision-

nement de la place, au 8 septembre, était de 52,000 balles, dont 44,000 venant des Etats-Unis; cette année, à la même époque, l'approvisionnement s'élevait à 72,000 balles, dont 63,400 des Etats-Unis. A Liverpool, les détenteurs de coton ayant mis moins de marchandises en vente, dans l'espoir de mieux faire dans quelque temps, les qualités moyennes et ordinaires des Etats-Unis ont obtenu une hausse; les cotons du Brésil et de l'Egypte sont également en faveur. Des affaires importantes ont été traitées dans le mois d'août sur cette place; et les ventes s'y sont élevées à 167,830 balles : les achats pour la consommation intérieure figurent dans ce chiffre pour 28,500 balles, et l'exportation pour 11,500. Les importations totales pendant le mois d'août se sont élevées à 57,083 balles; les arrivages depuis le 1er janvier ont été de 846,450 balles, et le débouché de 806,630. L'année précédente, dans le même espace de temps, les arrivages n'avaient été que de 794,736 balles et les débouchés de 796,000.

Aux Etats-Unis, les prix se soutiennent. A Baltimore, deux gros navires russes d'environ 1,000 tonneaux chacun, ont apporté dans le courant du mois de juillet, 40 milliers de blé, et 12 à 15 milliers de seigle; ils avaient en outre à leur bord 740 passagers. On estime qu'il a été importé cette année aux États-Unis, 5 millions de boisseaux de blé de l'étranger. Dans tous les ports de l'Union, le frêt est en voie de hausse, l'argent devient plus abondant, et l'on chargeait, dans le courant du mois dernier, des espèces pour la France. Les cafés et les sucres sont chaque jour recherchés : en Hollande, il s'est fait une vente publique de cafés avec avantage sur les prix d'estimation. Cette faveur a donné une nouvelle impulsion aux affaires, et sur plusieurs marchés, notamment à Hambourg, les détenteurs n'ont point voulu vendre. Le riz, l'indigo, la cochenille, la potasse et la perlasse, les cuirs et les peaux, le suif, l'huile de baleine, les fanons, les métaux, le bois, les épices, le salpêtre, sont fermes et les prix maintenus. Au Havre, la provision de riz, qui était l'année dernière de 3,200 tierçons, n'était, au commencement du mois, que de

500 tierçons; à Londres, les demandes d'indigo ne se sont point ralenties, comme il arrive d'ordinaire dans cette saison; 400 barils de potasse et perlasse, venus à bord des paquebots à vapeur de New-York au Havre, n'ont point fait fléchir les cours; les cuirs et les peaux sèches en poil se réduisent, au Havre, à 6,000 pièces de toutes sortes : cependant les transactions, faute d'assortiment, restent encore limitées. Le suif et l'huile de baleine sont en hausse; des achats considérables ont été faits à St-Pétersbourg. Les métaux sont également recherchés dans le Nord; les vins et les eaux-de-vie de France, malgré la belle apparence de la récolte, se tiennent bien, quoique les affaires soient peu considérables. Les produits manufacturés se sont également ressentis du mouvement général : à Manchester, à Glascow et dans toutes les grandes villes manufacturières, les travaux sont en pleine activité, et chaque jour il y a de nouvelles demandes. La pêche de la morue, en Islande et à Terre-Neuve, a été fort productive cette année : les navires reviennent, en général, avec un plein chargement; le temps, toujours beau, a favorisé la pêche, et aucun sinistre n'a été signalé. Les glaces ont d'abord gêné quelques pêcheurs, mais elles n'ont point formé, comme on le sait, un obstacle au succès général de la pêche.

Depuis les Ichthyophages, chez lesquels vécut Ménélas pendant son malheureux voyage de Troie à Sparte jusqu'aux indigènes de l'Australie, le métier de pêcheur a été regardé comme un métier qui n'enrichissait pas son maître. « Qui dit pêcheur, dit pauvre. » Cependant, en dépit du proverbe, et malgré le peu d'avantages que semble présenter cette profession, les Hollandais se livrent à ce genre d'industrie avec ardeur, et y ont trouvé depuis long-temps, grâce à leur persévérance, une source intarissable de bien-être pour leur famille et de richesse pour leur pays. A leur exemple, la population d'un grand nombre de villes maritimes du Royaume-Uni, a fait mentir le proverbe. Le petit village de Claddagh, qui forme le faubourg ouest de la ville de Galway en Irlande,

possède 3,000 habitans qui ne vivent que du produit de leur pêche. Le coin de terre, la vache, le champ planté de pommes de terre, dont les habitans des autres parties de l'Irlande font tant de cas, sont dédaignés à Claddagh. Leurs expéditions maritimes durent quelquefois trois et quatre jours; à leur retour, ils livrent le poisson à leur femme, qui est chargée de la vente; et après quelques momens de repos, ils repartent pour une nouvelle expédition.

En 1712, les habitans de Claddagh eurent l'idée de construire des bateaux à réservoirs pour approvisionner les marchés de Londres de poissons vivans, d'après la méthode hollandaise. Trois bateaux de ce genre furent armés à Harwich, mais ce nombre s'accrut graduellement jusqu'à trente. La guerre ayant éclaté avec la France, les pêcheurs anglais craignant d'être pris par l'ennemi, abandonnèrent ce genre d'industrie et se défirent de leurs bateaux. La paix de 1748 rendit à la pêche son ancienne activité; on construisit 37 nouveaux bateaux à réservoirs; mais les hostilités ayant recommencé en 1756, la pêche fut de nouveau interrompue; elle reprit faveur peu de temps après, et continua ainsi jusqu'en 1778, époque où une nouvelle guerre éclata avec la France. Les premières années qui suivirent la rupture, ce commerce se poursuivit avec la même activité, grâce à des conventions mutuelles faites entre les pêcheurs des deux pays. Mais, en 1780, des corsaires hollandais ayant capturé plusieurs bateaux anglais, on cessa de nouveau de pêcher jusqu'à la paix de 1793. La dernière guerre avec la France fut également fatale aux pêcheurs de Claddagh, et l'approvisionnement des marchés de Londres cessa presqu'en entier.

Aujourd'hui, malgré la paix, cette branche d'industrie n'est rien moins que florissante dans plusieurs parties du Royaume-Uni. En Irlande, par exemple, les pêcheries sont presque nulles par rapport aux pêcheries d'Ecosse. En 1822, les pêcheries irlandaises ne fournirent que 12,122 barils de harengs, tandis que l'Ecosse en donna 56,588; en 1829, le produit des pêcheries irlandaises augmenta de 4,733 barils,

et s'éleva ainsi à 16,855 barils; mais le produit des pêcheries écossaises s'élevait à 89,680 barils. Cette différence provient, dit-on, de l'ignorance du pêcheur irlandais, de ses préjugés, des entraves apportées par le gouvernement dans ce genre d'industrie, et surtout de l'impôt du sel. Avant cet impôt, l'Irlande possédait sur toutes les parties de son littoral de petites raffineries de sel, où le pêcheur pouvait s'approvisionner à bon marché. Aujourd'hui, par suite de l'impôt, on n'en trouve plus que sur la côte est et sud-est, à Dublin et à Waterford, où elles sont devenues comme une espèce de monopole. Il en est résulté une augmentation considérable dans les prix, augmentation qui a tellement influé sur le produit de la pêche, qu'on ne voit plus un seul cottage le long de la côte, avoir un baril de harengs pour sa consommation d'hiver, chose très-commune autrefois.

L'impôt sur le sel est une erreur grave à laquelle le gouvernement anglais ne saurait trop tôt porter remède. Dans tous les temps, la pêche a été regardée comme la source principale de la richesse de l'Irlande. Déjà cette branche d'industrie était appréciée sous le règne d'Edouard IV, puisqu'elle fut l'objet d'une législation spéciale. Un édit de ce prince enjoignait à tout navire étranger qui voulait pêcher sur la côte irlandaise de payer un droit annuel de 13 sous 4 deniers, somme importante pour cette époque. Ainsi Philippe II d'Espagne paya pendant 21 ans une redevance annuelle de 1000 £ pour que les navires de son royaume pussent pêcher librement sur la côte nord de l'Irlande; les Hollandais achetèrent de la même manière pour 30,000 £, somme qui leur paraissait peu importante par rapport aux avantages qu'ils retiraient de ce genre d'industrie, le droit de pêcher sur les côtes irlandaises. Les choses n'ont point changé. Aujourd'hui, comme par le passé, le poisson abonde dans la mer qui baigne la côte d'Irlande; il y en a de toute espèce, de toute nature, pour tous les palais, pour tous les goûts; la position de l'Irlande est en outre des plus avantageuses pour ce genre d'exploitation; couverte de baies spacieuses et profondes, dans lesquelles

toutes les flottes de l'Europe réunies pourraient mouiller à l'aise, elle a des calangues et des hâvres innombrables où le plus frêle bateau, surpris par la tempête, peut trouver un refuge assuré; sa population est nombreuse, ses ports ont des communications régulières avec tous les grands ports de l'Europe, de la Méditerranée, de l'Afrique et toute la côte nord de l'Amérique et des Indes occidentales; il n'est pas un seul bâtiment qui ne soit obligé de longer ses côtes pour aborder les ports de l'Angleterre; mais on porte aujourd'hui peu d'attention aux pêcheries.

Ce qui occupe le plus les spéculateurs et les capitalistes, ce sont les chemins de fer, les bateaux à vapeur et les grands systèmes de communication. C'est, en effet, un grand et beau spectacle que celui que nous présente l'Europe depuis vingt ans. Les sables, les marais, les torrens, les précipices ont été vaincus; une terrasse longe la ligne des Apennins, de Nice au golfe de La Spezzia. Dans les Alpes, la route du Mont-Cenis, celles du Saint-Bernard, du Simplon, du Saint-Gothard, du Splugen, du lac de Come aux sources de l'Inn, de Trente à Brixen, de Namur à Luxembourg, de Mayence à Nimègue, et, en France, la route de Tarare, sont magnifiques. Dans l'Allemagne du nord, une ligne de communication lie Hambourg au Hanovre, le Hanovre à Deventer, Lubeck à Hambourg, Hambourg à Berlin, Varsovie à Kalisch, Kalisch à Breslau, Berlin à Leipsick, par le Wurtemberg; St-Pétersbourg à Berlin, par Castria; Kœnigsberg à Riga. La précision avec laquelle tous ces transports s'effectuent est admirable.

Les progrès par eau sont encore plus remarquables; toutes les nations ont tourné leur attention vers les canaux. La Russie, la France, l'Allemagne se sont appliquées à joindre leurs fleuves par ce système de communication; mais, sous ce rapport, grâce à l'abondance de ses eaux et à l'élévation modérée de sa surface, l'Angleterre a laissé bien loin derrière elle toutes les autres nations de l'Europe: aucune contrée n'a également tiré d'aussi grands avantages de la na-

vigation à la vapeur que l'Angleterre, à cause de sa position, de l'abondance de ses mines de charbon de terre, et de l'étendue de ses rapports commerciaux. Ces améliorations, en augmentant son bien-être matériel, ont accéléré les progrès de sa population : la population de Londres égale maintenant celle de Babylone, de Ninive et de Pékin; celle de Glascow s'est élevée de 70,000 ames à 170,000 ames; celle de Liverpool, de 60,000 à 160,000 ames : la même proportion existe pour Edinbourg, Manchester et Birmingham. La population de l'Angleterre était, en 1801, de 10,942,000 habitans; en 1821, elle s'est élevée à 14,391,000. En 1805, la population de l'Irlande était de 5,395,000 habitans; en 1821, elle s'est élevée à 6,801,000. D'après un recensement approximatif, la population des deux pays est aujourd'hui de 25,000,000 d'individus.

Cependant toutes les sources de la richesse en Angleterre ne se présentent pas sous un jour aussi favorable : partout s'élève contre l'industrie anglaise une immense concurrence. A Saint-Pétersbourg, à Hambourg, à Gottembourg, à Trieste, des raffineries de sucre ont été établies sur une grande échelle. La fabrique de fer et d'acier de Motala, près d'Orebro, en Suède; les fabriques de fusils de chasse et de munition en Allemagne et à Hirchel, dans le Hanovre, sont considérables. Bruxelles, Berlin et Vienne confectionnent d'excellentes voitures; les fabriques de glaces de Saint-Quentin, de St-Gobain, de Prémontré, le verre de Munich, les télescopes de Bavière, les ouvrages en fer et en acier de Berlin, sont supérieurs à tout ce qu'on fait de mieux en Angleterre; en France, en Autriche, en Saxe, dans le Holstein et dans le Danemarck, l'attention se tourne vers les laines, et le soin qu'on y porte a fait faire d'immenses progrès à cette branche d'industrie : on connaît la bonté des laines de Saxe, de la Moravie, de la Silésie et des Pays-Bas, et la finesse du tissu des draps de Louviers, de Sedan et d'Elbeuf; à Carcassonne, à Limoux, à Lodève, à Bourg et à Châteauroux, les étoffes inférieures se fabriquent à aussi bon marché que les

étoffes de la même qualité en Angleterre. La Prusse, la Russie et la France ont d'excellentes races de chevaux : dans la Prusse rhénane, les chevaux que l'on attèle aux voitures pourraient être partout attelés à des voitures de luxe. Le produit des mines de plomb d'Alméria égale le produit total des mines de plomb d'Angleterre ; les manufactures de coton de France et de Belgique ont décuplé depuis dix ans ; il en est de même des fabriques d'Elberfeld, près de Dusseldorf, et dans toute la Prusse rhénane. Avignon, Lyon, Nîmes, produisent annuellement pour 150,000,000 fr. de soieries ; Zurich a 12,000 métiers ; on en trouve aussi à Bâle et dans la Prusse rhénane, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf. Enfin, à Calcutta, on a envoyé dernièrement des machines à vapeur pour filer et tisser le coton. Les 30 millions de cotons façonnés que Manchester et Glascow expédiaient dans l'Inde, peuvent donc d'un jour à l'autre se réduire à zéro.

Dans le midi de l'Europe, un mouvement à peu près semblable se fait remarquer. Depuis dix ans, le commerce de la Toscane prend un développement considérable avec Liverpool. En 1826, trois navires seulement, partis de Livourne, entrèrent dans ce port ; mais, grâce à la grande consommation de borax et d'acide boracique que font aujourd'hui les manufactures anglaises, production qui vient en abondance en Toscane, et qu'on ne saurait trouver meilleure autre part, ce chiffre s'est élevé à quatorze l'année dernière. Les lagunes où l'on récolte le borax, sont uniques en Europe : répandues sur une surface d'environ 30 milles, et situées au milieu de montagnes rudes, couvertes d'une terre noire, mêlée de craie, ce qui donne au sol l'apparence du marbre, elles jettent une vapeur sulfureuse, dont le volume varie sans cesse. Lorsque la vapeur sort avec force des entrailles de la terre, on la conduit dans la lagune la plus élevée, où elle reçoit une première imprégnation ; de là, à la seconde, puis à la troisième, et ainsi successivement, jusqu'à ce qu'elle ait recueilli, dans ce parcours 1/2 pour 0/0 d'acide boracique. On la fait passer alors dans un réservoir, qu'elle quitte après

quelques heures de séjour, pour traverser plusieurs chambres, où elle se condense et se cristallise; le produit est aussitôt recueilli et devient propre à l'exportation. Ces lagunes, qui sont ordinairement percées par des montagnards de la Lombardie, auxquels on donne une livre de Toscane par jour, répandent dans les environs une odeur fétide. Elles ne sont pas non plus sans présenter de grands dangers. Il y a quelques années, un chimiste distingué étant tombé par mégarde dans l'une d'elles, périt dans des souffrances horribles. On cite encore l'exemple de plusieurs personnes qui ont perdu l'usage de leurs jambes par l'action de l'eau bouillante, dont ces lagunes sont remplies. Ces dangers et l'insalubrité des environs n'empêchent point la population de s'accroître. Aujourd'hui, toutes les terres environnantes sont cultivées avec le plus grand soin, et la petite ville de Grossette, qui ne comptait, il y a trois ou quatre ans, que 400 habitans, renferme actuellement une population de plus de 1,200 individus.

Les chapeaux de paille forment, avec le borax, la principale branche du commerce d'exportation de la Toscane. Il y a quelques années, cette contrée expédiait annuellement en Angleterre 900 caisses contenant 24,000 chapeaux, au prix d'achat de 70,000 £, ou environ 3 £ par chapeau. Cet article, à son arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne, était frappé du droit énorme de 116 0/0 pour les qualités supérieures; 150 0/0 pour les qualités moyennes, et 200 et 300 0/0 pour les qualités inférieures. La loi prohibait les chapeaux pour les enfans et les chapeaux à petits bords. Les demandes cessèrent par suite de ces droits, et la Toscane, forcée de recourir à la contrebande pour l'introduction de ses chapeaux de paille en Angleterre, n'exporta bientôt plus que de la paille tressée, avec laquelle l'Angleterre confectionne elle-même ses chapeaux. Les droits qui pèsent sur cette paille tressée sont encore exorbitans; une pièce de 100 *bracciers* du poids de quatre onces, paie 4 sous 9 deniers, c'est-à-dire 75 0/0 de la valeur moyenne.

Cependant, malgré l'exorbitance de ces droits, le commerce de l'Étrurie, encouragé par l'administration locale devient de plus en plus prospère. Telle n'est pas la situation du reste de l'Italie. A Rome, où le gouvernement a doté le commerce de primes et d'encouragemens de toute nature, dans l'espoir d'aviver l'industrie nationale, les fabriques sont dans un état déplorable. Dans quelques-unes on tisse encore à la main, et dans d'autres on se sert de métiers qui, par leur grossièreté, ressemblent à ceux dont se servent les Hindous du Deckan. Les étoffes qui sortent de ces fabriques, se distinguent, en outre, par leur excessive cherté. C'est l'hôpital de Saint-Michel qui a le privilége de fournir l'étoffe nécessaire à l'habillement des troupes pontificales; dans cet hôpital, il y a vingt-cinq *powers looms,* et 850 ouvriers, et c'est à peine si l'on fabrique 77,000 yards par année.

Sinigaglia soutient son antique réputation; la foire qui s'y tient du 20 juillet au 10 août est toujours fréquentée par un grand concours de marchands de l'intérieur qui viennent y acheter les produits étrangers nécessaires à la consommaion du pays. En 1831, la somme des importations effectuées à Sinigaglia par le port d'Ancône, ne s'élevait qu'à 42,000,000 fr.; elle a été de 49,000,000 en 1832; de 64,000,000 en 1833; de 82,000,000 en 1834; de 98,000,000 en 1835; elle a dépassé 100,000,000 fr. en 1836; ainsi, en six années, le chiffre des importations est devenu le double de ce qu'il était. Voici la part de chacune des nations qui ont envoyé le plus de marchandises à la foire de Sinigaglia.

ANNÉE 1832.

L'Autriche.	fr. 13,903,900	L'Angleterre.	fr. 9,769,600
La France.	11,768,900	La Suisse.	3,748,300
L'Amérique.	6,769,600	Les Deux-Siciles. .	2,794,300

ANNÉE 1833.

L'Autriche.	fr. 17,203,700	Les Indes-Orientales.	fr. 1,933,000
La France.	16,157,500	La Grèce.	1,065,900
L'Angleterre.	8,673,900	L'Espagne.	918,500
L'Amérique.	7,852,200	La Toscane..	645,000
La Suisse.	4,561,400	La Turquie.	208,000
Les Deux-Siciles. . .	4,819,100		

ANNÉE 1834.

L'Autriche.	fr. 20,426,100	Les Indes-Orientales.	fr. 2,536,900
La France.	19,599,700	La Grèce.	1,756,200
L'Angleterre.	12,768,300	L'Espagne.	1,452,800
L'Amérique.	8,331,500	La Toscane..	1,210,000
La Suisse..	7,731,200	La Turquie..	826,500
Les Deux-Siciles.. .	5,938,800		

ANNÉE 1835.

L'Autriche.	fr. 23,626,600	Les Indes-Orientales.	fr. 3,552,300
La France..	21,555,400	La Russie.	2,663,900
L'Angleterre.	14,365,900	La Grèce.	2,199,500
L'Amérique..	10,788,000	L'Espagne.	1,956,800
La Suisse.	8,603,600	La Toscane..	1,294,600
Les Deux-Siciles. . .	6,883,700	La Turquie..	987,900

Les principales marchandises conduites chaque année à cette foire se composent de tissus de soie, de laine, de coton et fils; sucre brut et raffiné; fer, mercerie, quincaillerie, bijouterie; eau-de-vie et liqueurs, rhum; drogues, couleurs et médicamens; cacao et café; vins, poterie, salaisons, cristaux, cuirs bruts, huile d'olive, bois de teinture et de construction, lin brut, indigo, plomb, parfumerie.

Mais c'est sur les Etats-Unis d'Amérique qu'il faut porter les yeux pour assister à l'un des plus imposans phénomènes de notre époque. Les tableaux suivans, relevés sur les états présentés au congrès dans sa session de 1836, indiquent le mouvement des navires de l'Union pendant le cours de cette année. Ces résultats, que nous exposons avec la plus grande clarté, n'ont pas besoin de commentaire; ils démontrent de la manière la plus explicite l'extrême développement que prend la marine américaine aux dépens de toutes les puissances maritimes de l'Europe.

NOMBRE DES NAVIRES VENANT DES PORTS ÉTRANGERS QUI SONT ENTRÉS DANS LES PORTS DE L'UNION.

Navires américains		6,103
Tonnage de ces navires		1,255,384
Equipage	Hommes	61,280
	Adultes et enfans	2,699

NOMBRE DES NAVIRES VENANT DES PORTS ÉTRANGERS QUI SONT ENTRÉS DANS LES PORTS DE L'UNION.

Navires étrangers		4,131
Tonnage de ces navires		680,203
Equipage	Hommes	50,906
	Adultes et enfans	989

L'on voit par ce tableau, que les navires américains opèrent le transport des marchandises étrangères aux États-Unis, dans la proportion de deux à un, par rapport aux navires étrangers, et que la marine marchande américaine occupe un plus grand nombre d'enfans et d'adultes que les marines marchandes des autres pays. C'est par ce moyen que les Américains font de bons marins. Le tableau suivant indique le nombre des navires américains et anglais sortis des ports de la Grande-Bretagne, et des ports des colonies anglaises pendant le cours de la même année.

	Navires américains.	Navires anglais.
Angleterre	529	283
Ecosse	14	81
Irlande	4	40
Gibraltar	19	2
Indes-Orientales anglaises	28	0
Indes-Occidentales anglaises	322	221
Guyane anglaise	20	7
Honduras	44	13
Afrique anglaise	2	0
Cap de Bonne-Espérance	2	0
Maurice	1	0
Canada	1,224	1,046
Terre-Neuve. — Nouvelle-Ecosse	284	1,838
TOTAL	2,593	3,531

Les 2,593 navires américains jaugent	593,464 tonneaux.
Les 3,531 navires anglais jaugent	547,606
Différence du fret au profit des navires américains	45,858 tonneaux.

D'où l'on voit que les navires américains l'emportent par leur capacité sur les navires anglais. Ceci ne s'applique pas néanmoins aux navires américains qui font la navigation du Ca-

nada et de Terre-Neuve. Ces contrées étant à la porte des États-Unis, les Américains n'emploient généralement pour cette navigation que des sloops, des schooners, et des bricks d'un faible tonnage. On trouve dans le tableau suivant la même supériorité. Ce tableau indique le nombre des navires américains entrés dans les ports des diverses puissances de l'Europe et celui des navires de ces puissances entrés dans les ports des États-Unis pendant l'année 1836.

Noms des ports.	Navires américains entrés dans ces ports.	Navires nationaux sortis pour les Etats-Unis.
Russie	47	7
Prusse	2	2
Suède	34	38
Colonies suédoises	5	0
Danemarck	1	3
Colonies danoises	119	9
Belgique	19	6
Norwége	36	40
Villes anséatiques	34	125
Colonies hollandaises	127	1
France	245	86
Colonies françaises	111	25
Haïti	219	6
Espagne	105	22
Ténériffe et Canaries	14	1
Manille et Philippines	14	0
Cuba	1,048	75
Porto-Rico	284	9
Portugal	24	11
Colonies portugaises	45	13
Italie	31	3
Malte	3	0
Sicile	1	2
Grèce	60	18
Trieste	24	11
Turquie	25	7
Maroc	0	2
Mexique	235	61
Amérique centrale	10	1
Colombie	94	9
Brésil	186	18
République argentine	30	1
Chili	9	0
Pérou	2	0
Chine	43	0
Ports divers de l'Asie	2	0
dito de l'Afrique	42	7
Mer du sud	168	0
Iles Sandwich	1	0

D'après ce tableau, les Hollandais n'ont employé, dans le

courant de 1836, qu'un navire contre 127 navires américains dans le commerce de leurs colonies avec les États-Unis. Le commerce des colonies espagnoles a subi la même dépression. Aujourd'hui ce commerce est devenu le partage presqu'exclusif de la marine marchande américaine; Cuba et la belle île de Porto-Rico sont en partie exploitées par elle. Cependant le commerce maritime des États-Unis avec les villes anséatiques, se présente sous un jour moins favorable; on voit, en effet, que les villes anséatiques ont expédié aux États-Unis 125 navires contre 34 américains. Cette différence provient du grand nombre d'émigrans allemands qui vont en Amérique, et de la quantité considérable de blé qui est exporté de l'Allemagne aux États-Unis. On trouve enfin que les ports des États-Unis ont expédié 168 navires dans les mers du Sud; ces navires sont pour la plupart des baleiniers. Les autres, après avoir doublé le cap Horn, remontent dans le nord, longent la côte de la Californie, visitent le Japon, la Cochinchine, le Bengal, et reviennent en Amérique après une excursion de 15 à 18 mois, par le cap de Bonne-Espérance.

(*Comercial Register.*)

Esquisses judiciaires.

UNE EXCOMMUNICATION

A LONDRES, EN 1837.

C'est un singulier tribunal que *Doctors' Commons*; l'Angleterre seule peut se vanter de posséder encore une institution aussi bizarre, fille du moyen âge, portant le costume et conservant les habitudes de ce vieux temps, et peu connue des habitans même de Londres. J'avoue que ma promenade dans ces régions australes, dans ce royaume étranger, m'a fort étonné moi-même. Il y a quelques jours, me promenant, sans but fixe, autour du cimetière Saint-Paul, je venais de prendre la rue qui porte le même nom; la suivant en droite ligne, je me trouvai près de *Doctors' Commons*.

Lieu vraiment unique, où l'on accorde des permissions de mariage aux jeunes couples malades d'amour, et le divorce aux époux infidèles et mal assortis; où l'on enregistre les dernières volontés de ceux qui désirent, même après la mort, régler l'emploi de leurs biens; et où l'on punit le *Gentilhomme* indigne de ce nom, qui s'est permis d'injurier les dames! Le voilà donc, ce temple de la morale! je ne pus résister au désir de faire plus ample connaissance avec ce sanctuaire redoutable; et, après m'être informé du chemin qu'il fallait prendre, je dirigeai vers lui mes pas.

Je traversai une cour pavée, ombragée de quelques arbres et entourée de maisons bâties en brique rouge, sur lesquelles sont inscrits les noms de quelques savans jurisconsultes. Je m'arrêtai devant une petite porte verte, garnie de têtes de clous en cuivre, et qui, cédant à une légère impulsion, nous in-

troduisit dans une salle antique, noire, mais d'assez bonne apparence, éclairée par de petites fenêtres et lambrissée de noir. A l'extrémité de cette salle, sur une plate-forme élevée, sont gravement rangés en demi-cercle une douzaine de vieux gentilshommes en perruques et vêtus de robes cramoisies; au centre, se trouve un pupitre près duquel s'assied un très-gros homme à la face enluminée et portant des lunettes d'écaille. C'est le juge: plus loin, autour d'une longue table verte qui ressemble assez à un billard, siégent un grand nombre d'importans personnages, qu'à leurs cols empesés, à leurs robes noires garnies de fourrure, je reconnus pour avocats et procureurs. A l'autre bout de cette table, dans un grand fauteuil, s'enfonce un petit monsieur chargé d'une perruque; c'est le greffier. Derrière un pupitre, près de la porte, voici deux hommes assis: l'un assez âgé et d'un extérieur respectable; l'autre à la face large, épanouie, et au regard bienveillant, vêtu d'une robe noire, avec gants noirs, culottes courtes, bas de soie, jabot, et la tête admirablement frisée. Au bâton d'argent qu'ils tenaient tous deux à la main, nous n'eûmes pas de peine à reconnaître les officiers de la cour.

Le dernier ne tarda pas à nous éclaircir sur ce point; s'avançant vers nous, et entamant la conversation, il nous apprit, en moins de cinq minutes, qu'il était l'huissier, et l'autre, le garde de justice; et que le lieu où nous étions était la Cour des Archives. « Voilà pourquoi (ajouta-t-il) les membres du conseil portent des robes rouges et des cols en fourrure; priviléges que n'ont pas les autres cours. » Nous trouvâmes la raison excellente. Pendant qu'il discourait, notre attention se fixa sur un petit vieillard maigre, dont les cheveux gris étaient ramassés sur ses tempes. Son emploi (nous dit le cicérone), était de sonner pour annoncer l'ouverture des séances. A en juger par son extérieur antédiluvien, il devait avoir exercé ce métier depuis Mathusalem.

Le gentilhomme à face rubiconde et aux lunettes d'écailles, venait de prendre la parole et s'en acquittait avec beaucoup de volubilité: c'était son habitude; son langage fut peu intel-

ligible, mais nous parûmes attentifs; les convenances l'exigeaient.

Notre attention médiocrement absorbée par son éloquence, nous permit de remarquer, parmi ceux qui portaient la perruque et la robe rouge, un personnage qui se tenait debout devant la cheminée qu'il masquait de sa personne colossale. Il avait retroussé sa robe à la manière des femmes quand elles marchent par la rue dans les temps humides; s'appropriant ainsi, au détriment des autres, la chaleur du foyer. Sa perruque, dont la queue s'égarait autour de son cou, et qui était posée de travers; ses culottes trop étroites, son col de chemise haut et empesé qui lui cachait les yeux, ajoutaient encore à la disgrâce de son étrange personne. Mais nous nous garderons bien désormais de vanter notre talent physionomiste; après un soigneux examen de ce gentilhomme, nous en étions venus à le regarder comme une vraie caricature d'homme. Notre ami au bâton d'argent nous glissa dans l'oreille que c'était un docteur en droit! un docteur en droit!

L'homme aux lunettes prononça le jugement et un repos de quelques minutes eut lieu pour que l'assemblée fît silence; on appela ensuite la cause de Thomas Wood, demandeur, contre Studberry. A cette annonce, il se fit un mouvement général dans l'auditoire. Notre obligeant fonctionnaire nous dit: *Il y aura de quoi s'amuser; c'est un cas d'injures personnelles.*

L'avocat du demandeur nous mit au fait: il prouva que, d'après un statut oublié des Edouards, les juges avaient le pouvoir de lancer l'excommunication contre quiconque serait reconnu coupable d'avoir crié ou donné des coups dans une église ou dans la sacristie; or il était attesté par vingt et quelques témoins qu'à une certaine réunion de sacristie, dans je ne sais quelle paroisse, Thomas Studberry, le défendeur, avait dit à Thomas Wood, le demandeur: *Que la peste vous étouffe!...* Ledit Wood et autres reprochaient audit Studberry d'avoir répété ces mots: *Que la peste vous étouffe!...* et bien plus, Studberry avait ajouté que si ledit Wood avait envie de

quelque chose, il n'avait qu'à parler, que lui Studberry était homme à le satisfaire; tout cela accompagné d'expressions haineuses et coupables, lesquelles, suivant les conjectures de Wood, Studberry était tout disposé à changer en actes. En conséquence, il demandait, pour le salut de son ame et pour sa punition en ce monde, qu'on prononçât contre ledit Studberry une sentence d'excommunication!

Là-dessus, force argumentation des deux parts, à la grande édification de cette foule de personnes qui s'intéressent aux menus scandales, et qui encombraient l'audience. Après que de très grands discours pour et contre eurent été prononcés, le juge, à la face rubiconde et aux lunettes d'écaille, résuma l'affaire, ce qui dura plus d'une demi-heure, et conclut par un jugement d'excommunication de quinze jours contre Studberry et au paiement de tous les frais du procès. Sur quoi, Studberry, qui était un petit marchand de pain d'épices, à la figure haute en couleur, et au regard malin, s'adressant à la cour, dit que, si les juges étaient assez bons pour l'exempter de payer les frais et le condamner à l'excommunication pour toute sa vie, cela lui conviendrait d'autant mieux qu'il ne mettait jamais le pied à l'église. A cette requête le juge ne répondit que par un regard de vertueuse indignation, et Studberry se retira avec ses amis. Le fonctionnaire à baguette d'argent nous avertit que la cour allait lever la séance. Nous nous retirâmes donc, non sans réfléchir sur l'esprit des anciennes lois ecclésiastiques, faites assurément pour éveiller le sentiment de la charité et du bon voisinage, et sur l'amour qu'elles ne pouvaient manquer d'inspirer pour les institutions religieuses.

Nous marchâmes quelque temps devant nous, absorbés par nos méditations philosophiques; et après avoir enfilé sans nous en apercevoir un autre passage, nous nous trouvâmes devant une grande porte soutenue par deux piliers. En levant les yeux, ces mots, écrits en gros caractères sur la façade : *Prerogative-office*, frappèrent nos regards. Nous étions en humeur de tout voir, et l'endroit était public. Pourquoi au-

rions-nous hésité à y entrer? Nous pénétrâmes dans une chambre spacieuse, oblongue et divisée de chaque côté par une grande quantité de petites loges où se tenaient quelques clercs occupés à copier ou à examiner des actes. Au centre de l'appartement se trouvaient placés des pupitres à hauteur d'appui, sur lesquels plusieurs personnes parcouraient attentivement de larges volumes. Nous apprîmes que ces lecteurs couraient à la recherche des vieux testamens, et ils attirèrent toute notre attention.

Il était curieux d'observer le contraste qui existait entre ces étrangers qui cherchaient les dernières volontés de leurs parens et les clercs de procureurs qui examinaient quelques projets d'actes. Ces derniers se reposaient d'un air indifférent, s'étendaient sur leurs siéges en laissant échapper de longs bâillemens, regardaient à droite et à gauche ceux qui allaient et venaient dans la salle; tandis que les premiers, courbés sur leurs livres, parcouraient les noms inscrits sur chaque colonne, et semblaient absorbés dans cette occupation. Il y avait, parmi les chercheurs, un petit homme revêtu d'un tablier blanc; après une recherche de tout une journée, il venait enfin de trouver son cher testament. Un des employés tenant un gros volume garni de larges agrafes lui en faisait la lecture à voix basse et précipitée. Plus le clerc lisait, moins le pauvre homme au tablier blanc parvenait à le comprendre. D'abord, quand le livre fut apporté, il avait ôté son chapeau, lissé ses cheveux et souri d'un air gracieux, regardant son lecteur pour se pénétrer des mots qu'il entendait. Les premières lignes lui avaient paru assez intelligibles, mais bientôt les mots techniques arrivèrent, se précipitèrent en foule et le rendirent incertain; ensuite vint une longue série de dispositions très compliquées qui achevèrent de le dérouter complètement. A mesure que le clerc poursuivait sa lecture, il était visible que les ténèbres s'amoncelaient pour le petit homme, dont la bouche ouverte et les yeux fixés sur le lecteur étaient empreints d'une expression de terreur et d'étonnement vraiment comique.

Un peu plus loin, un vieillard, aidé de ses lunettes de corne, parcourait un long testament. De temps en temps il s'arrêtait et notait avec soin quelques *memoranda*. La figure du vieillard était sillonnée de rides profondes. L'âpreté de sa physionomie, son regard perçant et l'expression de sa bouche annonçaient à la fois la finesse et l'avarice. Ses habits étaient de laine grossière, mais on voyait qu'il les portait ainsi par goût plutôt que par nécessité. Ses gestes, son extérieur; tout, jusqu'à la petite boîte d'étain à laquelle il demandait de temps en temps une prise de tabac, dénotait en lui richesse, pénurie, ame sordide. Nous le vîmes fermer le registre, ôter ses lunettes et plier ses paperasses, qu'il renferma dans un large portefeuille de cuir. A son air de satisfaction, nous devinâmes qu'il avait fait quelque marché avantageux avec un malheureux légataire qui, fatigué d'attendre d'année en année que les chances de la vie amenassent le paiement de son legs, l'avait cédé au moment précis où il acquérait une plus forte valeur, et sans doute au douzième de son prix réel!...

Nous aurions volontiers étendu nos observations sur quelques autres individus; mais le bruit des livres poudreux qu'on remettait à leur place, nous avertit que le moment de la fermeture du bureau était arrivé.

A peine dans la rue, que de réflexions vinrent nous assaillir! que d'anciens et curieux souvenirs! Dernières volontés humaines!... Souvenirs de préférence et d'aversion, de jalousie et de vengeance! Affections qui défient le pouvoir de la mort! haines vivant encore au-delà de la tombe! signes muets, mais frappans de l'excellence du cœur, de la noblesse de l'ame; tristes exemples des plus mauvaises passions de la nature humaine! Combien de gens, hélas! couchés sur leur lit de mort, sans voix, sans parole, sans moyen de se faire comprendre, auraient donné tout au monde pour avoir la force d'anéantir à jamais les preuves muettes d'animosité et de haine qui déposent encore contre eux dans les registres des *Doctors 'Commons!*

(*Sketches by Boz.*)

Miscellanées.

LE CHOLÉRA-MORBUS A ROME.

août 1837.

Nous sommes loin du temps où le philosophe français Duclos écrivait à M. Abeille, encyclopédiste fort obscur, que Rome était un balcon d'où l'on voyait passer tout ce qu'il y a de mieux en Europe ; Duclos s'extasiait beaucoup des canons que le pieux Rezzonico avait fait braquer à Civita-Vecchia contre les bâtimens qui apportaient d'Espagne les jésuites expatriés après le crime de Damiens. Si quelque chose aujourd'hui tourmente le Saint-Père, c'est que l'esprit de Loyola baisse singulièrement, et n'offre plus dans les momens de crise les ressources que le Vatican paie d'avance, comme si les jésuites étaient des troupes suisses un peu revêches, qu'on solde avant la bataille. Les jésuites ne peuvent rien contre le choléra, qui vient de Naples et de Palerme sur les ailes du *siroco*, et qui ne s'effraierait pas des batteries qu'on dressa sur la côte contre leurs frères du XVIIIe siècle. D'ailleurs, ce qu'il y a de mieux en Europe ne passe plus dans les rues de Rome ; comme on prévoit les mesures stupides dont l'administration papale saluera l'invasion de l'épidémie, chacun décampe avec un redoublement d'amour pour la patrie absente, et de ce balcon grandiose qui fut la capitale du monde, je ne vois circuler dans *la campagne*, au coucher du soleil, que ces brouillards bleus, exhalant un parfum de cuivre, précurseurs du fléau dans toutes les contrées, et dont les ondes se jouent,

comme une mer de fantômes, autour des ruines les plus mélancoliques.

Ce matin, en prenant mon chocolat au café Ruspoli, j'ai senti mon cœur se serrer au spectacle du Corso déjà triste et sombre; on dirait que la peste de 1656 a étendu son drap mortuaire sur les douze collines, et que le peuple attend encore le cadavre nu de donna Olympia pour lui jeter de la boue. Je portais la main avec inquiétude à mon épigastre; je me figurais même avoir perdu l'appétit, lorsqu'un funèbre cliquetis d'armes, accompagné d'un grand cri, a failli me renverser de peur. Imaginez-vous que, dans la rue, à quelques toises de mon chocolat, s'avance au petit trot de deux haridelles, un carrosse dont le train est peint en rouge. Il n'y a pas de corbillard plus sinistre, et l'attelage étique ressemble à des convalescens de lazareth. Deux pauvres laquais, recouverts d'une sale livrée vert-pomme, sont grimpés derrière ce carrosse; l'un porte un sac rouge; il a moins peur que l'autre, qui ne porte rien, mais ils sont bien malades tous les deux; le cocher fouette ses rosses, de manière à prouver qu'il est contagioniste, et que les groupes du peuple lui font ombrage. Cependant les haridelles n'en vont guère plus vite; elles ne partagent pas son opinion. Le cliquetis d'armes provient d'une escouade de soldats du pape, qui a voulu rendre les honneurs funèbres au cardinal de la voiture rouge; par malheur, avant que les prétoriens un peu émus de l'église fussent alignés, la voiture s'était transportée à quarante pas plus loin; ce grouillement d'hommes assez mal tenus, qui pouvait troubler l'air autour du maître d'une façon morbide, a épouvanté le cocher. Quant au cardinal, il a montré sa figure grasse et jaune à travers les vitres du carrosse, hermétiquement fermées, malgré la chaleur. J'ai mesuré, dans son regard éteint et dans sa physionomie abattue, tout le courage dont le sacré collége fera preuve durant le fléau.

Comment, d'ailleurs, les cardinaux, hommes de bonne compagnie et d'une sensualité minutieuse, ne seraient-ils pas frappés de terreur à la vue du peuple qu'ils doivent médica-

menter, soigner, confesser et enterrer, si le choléra n'épargne pas la ville sainte! Ce peuple-là est de la nature la plus rebelle aux épidémies; ce n'est pas une canaille comme une autre que la canaille de Rome : elle est très bien représentée dans la course de chevaux d'Horace Vernet, *la ripresa de Barberi;* mais qu'elle serait principalement belle à voir au milieu de l'encombrement des cercueils, ainsi que se montrait le peuple de Paris, en 1832, et que le fameux chapitre de la peste de Milan, par Manzoni, *dans les Fiancés,* deviendrait une page actuelle, une poésie palpable! Rien qu'à sentir l'odeur de chou pourri qu'exhale le Corso, et à contempler les mendians qui regardent frire leur poisson dans les poêles publiques, j'éprouve un tremblement nerveux. Voilà plusieurs enterremens qui passent, qui cheminent lentement, et qui s'enfoncent dans les chapelles enfouies sous les maisons; que de miasmes terribles fermenteront dans ces repaires, lorsque l'épidémie multipliera les morts, sans élargir les caveaux et sans décrasser les moines!

On ne rencontre plus les nobles aller en carrosse sur la place Navone, pour y manger des figues et du pudding à la bolonaise rempli d'ail : mais, en revanche, on y allume déjà de grands feux pour purifier l'atmosphère; et ces flammes, en éclairant les longues figures pâles des jeunes filles, et les mères accroupies qui en profitent comme d'une lampe économique pour mieux écheniller la tête de leurs enfans, me semblent déjà les bûchers qui consumeront les hardes infectes des mourans. Il y a des gens même qui trouveraient cette précaution d'hygiène superflue, en lisant le mot burlesque *immondezzaio* toujours écrit dans les carrefours; mot dont la signification sera épouvantable dans quelques semaines. A quoi bon purifier l'air, que de pareils foyers d'infection entretiennent dans un niveau constant de fétidité?

Je me promène avec curiosité dans ces rassemblemens du peuple qui, le nez au vent, le visage dévot et les yeux inquiets, attend en plein air le choléra-morbus, comme on sur-

veille le moment d'une éclipse, l'heure d'une éruption, le passage d'un ballon ou le bouquet final d'un feu d'artifice. Des chapelets roulent dans toutes les mains; les femmes vendent les broches dorées de leurs chevelures pour acheter de nouvelles reliques. D'ailleurs, la paresse native du Romain s'accommode parfaitement de cette flânerie extraordinaire, motivée par l'agitation générale et le besoin des nouvelles de Sicile et de Naples que tout le monde recherche avec empressement. On vient annoncer que le gouvernement livre le palais de Cenci aux juifs du Ghetto pour y mettre leurs malades; à cette faveur, un mouvement singulier remue la populace jusqu'alors taciturne; les regards s'animent, la fièvre de l'émeute s'allume dans les veines. Il me revient que, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à Paris, on a déchiré les entrailles d'un homme, sous prétexte qu'il était empoisonneur. Cet événement atroce, répété dans l'Europe entière, me paraît une catastrophe inévitable tôt ou tard au sein de la foule qui m'entoure: on s'écarte quand je passe; on m'a examiné avec défiance. Comme j'allumais mon cigare aux feux de paille de la place Navone, un capucin a fait un signe de croix qui n'était pas charitable; il a pris sans doute mon *trabouco* pour une fiole de poison. Enfin, au *Velabro*, vers l'endroit où se trouve l'*Arco di Giano quadrifonte*, on a cherché querelle à trois sculpteurs allemands qui confondaient le mal du pays et l'*aria cattiva*, et buvaient du vin de Champagne pour se donner du sang-froid. Je me suis involontairement rappelé les orgies des jeunes peintres étrangers en 1635, leurs débauches qu'ils nommaient dérisoirement *baptême*, les outres d'Espagne qu'ils épuisaient dans les tavernes, bien qu'en ce temps-là il n'y eût d'autre peste à Rome que le génie conquérant de Salvator Rosa. L'imagination se joignant aux transes de l'épidémie, comme rien d'ailleurs ne me prouve que les Allemands aient changé depuis le pontificat d'Urbain, malgré l'impertinence de Salvator qui a osé mettre les Anglais de compte à demi dans ces baptêmes sacriléges, je me suis sauvé du

Corso, abandonnant la ville éternelle au camphre, aux cordons sanitaires, aux fumigations, aux prêtres, aux émeutes, aux empoisonneurs et aux médecins.

Le choléra s'est perdu dans Londres; la capitale des Iles Britanniques était trop gigantesque pour qu'on s'aperçût des ravages d'une épidémie.

A Madrid, où je me trouvais par hasard, ce fut quelque chose de curieux et d'étrange lorsque le fléau du choléra tomba au milieu de cette population ignorante et abrutie. On refusa long-temps de croire à la possibilité du choléra : saint Isidore protégeait la ville. D'ailleurs Madrid, capitale superbe, était exposée dans une admirable situation, et sa sécheresse naturelle devait la mettre à l'abri des atteintes du fléau.

Que Séville pleurât ses habitans décimés; que l'Andalousie entière fût ravagée ; que le village même de Vallegas, voisin de Madrid, perdît la plupart de ses citoyens; l'insouciance des Madrilenos n'en concevait pas la moindre crainte. Les *étudians* parcouraient encore les rues, armés de leur guitare éternelle, de leurs triangles et de leurs castagnettes; les femmes faisaient toujours briller leur coquetterie et leur éventail dans les *tertulias;* les voleurs et la police continuaient à rançonner le voyageur; tout allait pour le mieux. Mais enfin le fléau apparaît : c'est la foudre. Jamais déroute ne fut si complète. Toute cette héroïque confiance tombe du premier coup. On sème la paille et le foin devant toutes les maisons. Madrid est déserté: charettes, cabriolets, berlines, diligences, mules, mulets, chevaux, vieux carrosses se heurtent dans les rues et annoncent la déroute universelle; une foule de valises et de malles oubliées restent dans les rues sans que personne les relève. Les escaliers s'encombrent de valets qui montent et qui descendent. Vous eussiez dit une fourmilière troublée par le pied du voyageur.

Je me souviens qu'un portefaix de la Galice, chargé d'un énorme cercueil, fit le désespoir de plus de trois rues et de tous ceux qui les habitaient. On lui avait donné une fausse adresse; et, muni de son étrange bagage, il s'en allait frappant

à toutes les portes. De quelles imprécations les habitans l'écrasaient! « *Vaya, vaya*, nous sommes tous bien portans! Tuez le Galicien, le monstre, le fils de chienne! qu'il s'en aille! *Perro!* mille coups de bâtons sur lui! » Le Galicien ne prenait pas même la peine de répondre. Il s'en allait doucement, au milieu de ce torrent d'outrages, courbé sous son meuble mortuaire, frappant à de nouvelles portes qui ne le ménageaient pas davantage, lui, impassible comme un roc.

A Paris, le seul trait de mœurs qui m'ait frappé, ce sont les imprécations d'un fossoyeur du Père-Lachaise, employé par les pompes funèbres à creuser un trou commun dans une partie du cimetière dont les morts n'étaient pas encore suffisamment dévorés. La colère du fossoyeur venait de la lésinerie de l'administration qui payait trente sous par jour le travail le plus dégoûtant que jamais créature humaine ait accepté pour vivre. C'est la seule fois peut-être qu'on aura joué la fameuse scène d'Hamlet dans toute sa grandeur romantique. Au lieu de batifoler avec des crânes, le fossoyeur du Père-Lachaise exhalait sa rage en assénant de vigoureux coups de pioche aux cercueils; chacun de ses coups était accompagné d'un: *hum!* expressif, et suivi d'une litanie d'injures contre le préfet, les pompes funèbres et le clergé catholique. On entendait le bois des cercueils se briser, et la pioche amenait sans cesse de hideux débris qui volaient autour de l'ouvrier. Ces pauvres morts qu'on maltraitait avec tant de cruauté, ce fossoyeur dont la misère rendait le cynisme excusable, sa verve qui augmentait avec le déchiquètement des cadavres, les soliloques qu'il entretenait tantôt avec la bière, tantôt avec le préfet; les exhortations de sa femme qui, debout près de la fosse et sa soupe entre les mains, essayait de le calmer et marmottait des prières pour les morts; tout cela joint à ma présence fort originale dans le cimetière, à un pareil moment, mon binocle à la main, comme lord Byron quand il regardait pendre, je ne sais où, au travers de sa lorgnette de spectacle, un fameux chef de brigands napolitain; tout cela m'a laissé du choléra-morbus de Paris un souvenir intéressant qui défiait

la couleur locale des marais pontins. Cependant, après avoir formulé mes adieux contre Rome à la manière d'Alfieri et de Jugurtha, j'ai tout de suite compris que, dans un pays comme les états du pape, si quelque chose devait avoir une physionomie excentrique, c'est assurément une maladie contagieuse. Il y a des peuples nés pour la peste, comme les Romains et les Turcs. C'est leur fatalité.

M. de Humboldt a prouvé que les végétations miraculeuses des bords du Nil, des rizières de Calcuta, de l'Asie méridionale et des savanes de l'Amérique se combinaient toujours avec la malfaisance du climat. Quelle ne sera pas sur les développemens de l'épidémie, à Rome, l'influence des marais pontins, où la mort frappe dans le jour comme une flèche invisible, dans la nuit comme une implacable et mystérieux enivrement! Là, plus la plaine est luxuriante et embaumée, plus l'atmosphère est corrompue, et la transparence de l'air signale infailliblement la présence du venin. Aux environs de Velletri, d'admirables troupeaux de buffles se chauffaient au soleil comme des animaux de Berghem dans une closerie hollandaise, tandis que les moissons rentraient encore de toutes parts à l'aide du chariot antique. Des fleurs aux corolles de feu, des herbes charnues comme les fougères antediluviennes, une lumière céleste, un firmament oriental, une mer bleue, une chaleur énervante et voluptueuse enveloppaient les Apennins et la côte dans un horizon qui confondait le ciel et la terre; je ne m'expliquais pas qu'on pût mourir dans cette corbeille où rien ne trahit l'aspic de Cléopâtre; et l'histoire de la belle Pia Tolomei de Sienne me semblait n'avoir jamais existé que dans l'imagination du Dante. Seulement je cherchais en vain ces créatures idéales, ces femmes au regard embrâsé, ces vieillards patriciens que Léopold Robert a semés dans son magnifique tableau des *Moissonneurs* pour réaliser sur la toile une harmonie que la nature refuse aux marais pontins. Il n'y avait autour de moi que des visages livides, des yeux éteints et des jeunes filles

haletantes qui protestaient silencieusement contre les richesses du sol et la perfide mollesse du ciel. Le choléra n'éclatait pas encore, que l'*aria cattiva*, comme une messagère de mort, y présidait par les ravages de la fièvre.

Là, comme à Pise, se détachent de l'Apennin des vapeurs gluantes, des exhalaisons minérales qui se condensent dans la plaine et y vicient l'air respirable. Ce phénomène singulier, que les menaces du choléra rendaient plus sensible, me poursuivit avec acharnement dans toute la campagne de Rome. Grotta-Ferrata, le *Tusculum* de Cicéron, m'en parut moins classique, le *Miroir de Diane*, à Némi, moins transparent, et la volée d'oiseaux qui se nichent perpétuellement dans les vieilles tours de Fondi, me sembla plus criarde et plus lugubre.

Ce qui m'a le plus frappé dans Velletri, c'est que le costume des habitans, ridiculisé dans les opéras comiques de Paris et dans les bals déguisés de Vienne, reprend du caractère à l'approche du fléau. Un paysan de Velletri, rudement admonesté par un préfet de Napoléon sur ce qu'il ne payait pas ses impôts, lui répondit : « Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur? la grande route ne rapporte rien. » De tels gens sont capables, pour écarter le choléra, d'entretenir des feux purificateurs de paille avec de la chair humaine. J'ai été rendre visite à un curé qui connaît les hommes, et qui est d'un esprit au-dessus de son état; nous avons beaucoup parlé de la crise à laquelle tout le monde se prépare, suivant son courage ou ses devoirs. Il m'a montré une chappe de toile cirée pour administrer sans péril les malades. Ce bon curé, malgré son expérience de la vie, croit aux empoisonnemens; il a cependant vu le massacre de Basseville en 1794. Ce qui l'inquiète, c'est la crainte que les empoisonneurs ne retrouvent l'*acqua tofana*, ce poison perdu comme une langue que les savans même ne parlent plus, cet élixir de mort inodore et sans saveur, beau monument du siècle des Borgia, et que M. Agostino Manni, chimiste plein de mérite, à Rome, a

cherché vainement. Le bon curé, pour m'expliquer la puissance de l'*acqua tofana*, me récitait toujours ces trois vers :

...... l'Araba fenice
Che vi sia ognun lo dice
Dove sia nessun lo sa.

Il est certain que si, à la faveur du choléra-morbus, les Romains découvrent de nouveau le moyen de couper en deux une pêche avec un couteau d'or empoisonné seulement d'un côté, comme en 1650, et d'offrir gracieusement à une femme, dont on serait jaloux par exemple, la moitié du fruit compromettante, le libéralisme serait forcé de convenir que la chimie a fait au moins des progrès dans les états du pape.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences médicales.

État actuel de la médecine en Palestine. — La plupart des médecins qui pratiquent en Palestine, sont arabes, et n'ont reçu aucune instruction médicale; ils jouissent même de si peu de crédit dans leur propre pays, qu'ils n'y sont consultés que par les dernières classes, et seulement encore lorsqu'elles ne peuvent obtenir les conseils d'un médecin franc. A Léda, aujourd'hui Leyd, qui compte trente mille habitans, non compris 4,000 Égyptiens qui y tiennent garnison, il n'y a pas un seul médecin qui mérite ce titre, à l'exception d'un Français qui est attaché au corps d'armée.

A Bayreuth, ville qui est aussi grande que Léda, mais dans une contrée bien plus peuplée et beaucoup plus fertile, il y a, outre deux médecins, les docteurs Rinaldi, Napolitain, et Partiti, Grec sorti de Salonique, une sorte de médecins arabes, ou plutôt d'empiriques, qui emploient quelques-uns des médicamens les plus connus, tels que le jalap, le calomel, l'émétique; ils les tirent d'Europe, et les prescrivent à des doses héroïques. Ainsi, ils administrent le jalap à la dose d'un à deux drachmes; l'émétique à celle de quatre grains, et le calomel à une dose proportionnellement égale; ils ne donnent jamais moins de trois onces d'huile de ricin, et souvent une dose bien plus élevée. Pendant que j'étais à Baireuth, dit le docteur Hanow, de Philadelphie, auquel nous devons ces do-

cumens, je fus souvent consulté par les Francs, et même par les indigènes pour leurs maladies, non seulement lorsque j'étais à terre, mais aussi à bord; l'un des cas les plus intéressans que j'observai à cette occasion, est celui d'un Arabe, habitant d'Alep, qui était affecté d'idiotie partielle avec hémiplégie et marasme, produite par de funestes habitudes. Deux ans auparavant, se sentant indisposé, il avait consulté un médecin arabe d'Alep, qui lui dit qu'il portait des ulcères que lui seul pouvait voir; car ils furent toujours invisibles pour le malade. Pour obtenir la guérison, il lui ordonna de prendre quatre grains de calomel par jour. Ce traitement fut continué pendant deux ans; il en est résulté, comme on devait le prévoir, des douleurs continuelles et presque incurables dans les os. Ayant remarqué dans ses traits l'expression d'une vive souffrance, et l'ayant vu porter la main à une de ses jambes, je l'examinai et trouvai un fort exostose au dessous de la peau. La gentillesse et les souffrances de ce jeune malade me touchèrent vivement, et je lui prescrivis le traitement dont il pouvait attendre le plus de soulagement.

Telle est la difficulté que les malades éprouvent à trouver du secours dans ce pays, qu'il arrive fréquemment aux missionnaires américains qui l'habitent, de voir les indigènes accourir à cheval auprès d'eux, s'arrêter pour leur tendre la main afin qu'ils leur tâtent le pouls et qu'ils leur donnent une prescription. Tous les Francs passent aux yeux des habitans pour être plus ou moins initiés au mystère de l'art de guérir.

A Tripoli, ville de quinze mille habitans, et qui est située dans une riche et délicieuse contrée, entre le Liban et la mer, il n'y a pas un seul médecin apothicaire qui ait reçu l'instruction convenable. Le médecin franc, qui désirerait s'établir dans la Terre-Sainte, ne pourrait pas choisir un endroit qui lui offrît plus d'avantages que Tripoli; il n'y trouverait pas de compétiteur, et il y a beaucoup de malades.

Il n'y a qu'un seul médecin franc à Jaffa : c'est un Napolitain; il n'y est établi que depuis quelques années; mais il était

depuis long-temps dans le pays, car il est déjà âgé. Ayant été nommé médecin du lazareth, il quitta Baireuth pour Jaffa, qui est, à ma connaissance, le seul des ports de mer appartenant au vice-roi d'Égypte, où l'on ait établi récemment une quarantaine.

A Jaffa, désirant me procurer quelques médicamens arabes, je me rendis à la boutique de l'un des premiers pharmaciens, accompagné de Federico Jacomo, moine espagnol, appartenant à un couvent franciscain, le seul qui parlât arabe et qui eût étudié la médecine. Cette boutique n'était pas, comme celles de nos grandes villes d'Europe et d'Amérique, décorée de marbre et ornée de rangées de globes en verre remplis de liquides colorés et brillans; elle était dans un bazar, et, comme toutes les autres, ouverte du parquet au plafond; elle n'avait ni portes ni croisées, meubles qui du reste lui auraient été complètement inutiles. Il n'y avait pour la fermer, que deux volets suspendus à des gonds, l'un en haut, l'autre en bas; celui du bas formait un comptoir qui s'avançait vers la rue, et était couvert de boîtes dans lesquelles étaient les drogues. La boutique était haute de dix pieds, et en avait huit de profondeur sur environ quinze de largeur. Tous les médicamens, à l'exception de ceux qui se trouvaient dans les cartons, étaient disposés sur des tablettes dans de petites boîtes de bois, ovales, sur le devant desquelles il y avait en caractères arabes le nom des drogues qu'elles contenaient. L'apothicaire, déjà âgé, et d'une belle tournure, ayant le costume turc, et assis les jambes croisées à l'une des extrémités du comptoir, recevait d'un élève, placé à l'autre bout, les objets demandés, tenait les balances, pesait les médicamens et notait les prix.

La ville de Jérusalem, qui compte trente mille habitans, n'est pas mieux fournie de médecins que les autres villes de la Palestine. Le seul médecin qui mérite ce titre, est un chirurgien de l'armée d'Ibrahim; mais il ne peut être considéré comme résidant; tous les autres sont Arabes, et ne sont ni moins ignorans ni moins cupides que ceux qui habitent des

villes d'une moindre renommée. Ce dénûment de ressources médicales, dans une ville aussi importante, est très fâcheux; car il y meurt, faute de secours, un grand nombre de pèlerins et de voyageurs. Parmi ceux qui sont morts tout récemment, on regrette surtout M. Carnagan, jeune Irlandais, doué des facultés les plus brillantes, d'un esprit éclairé et à la fois entreprenant. Voulant explorer la mer Morte, il construisit à Jérusalem un bateau, qu'il fit transporter à dos de chameau sur la mer Morte. Il s'y embarqua avec un Arabe, qui devait l'accompagner, puis il fit les observations qu'il avait projetées. Malheureusement, la provision d'eau douce qu'il avait fait emporter se trouva perdue par la cupidité de l'Arabe son compagnon, et ils eurent tant à souffrir tous les deux de la soif, de la chaleur et de la fatigue, qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner la terre et à arriver à Jéricho. Ils furent saisis tous les deux de la fièvre; l'Arabe mourut à Jéricho. M. Carnagan se fit transporter à Jérusalem; mais il était si souffrant, et mourut si promptement, qu'il ne put communiquer le résultat de ses recherches. La science a beaucoup perdu par la mort prématurée de ce jeune naturaliste. S'il eût vécu, il n'est pas douteux qu'il eût éclairci quelques-uns des mystères qui se rattachent à l'existence de la mer Morte.

Les principales plantes médicinales que j'y vis, sont plusieurs espèces de menthe, le *ricinus communis,* le *scilla maritima,* le *melia agadarach,* le *datura stramonium,* l'olivier, le *curcumis agrestis* et le grenadier. Je trouvai croissant abondamment près de Tripoli : le *ricinus communis,* le *melia agadarach,* le *datura stramonium* et le *curcumis agrestis.* Je vis surtout au bas du château qui domine la ville, un pied de *ricin,* tout à fait extraordinaire, et que l'on eût pu appeler un arbre. Il avait évidemment plusieurs années d'existence, et prouvait que, dans ce pays, cette plante n'est pas simplement annuelle; ses feuilles et son fruit ne répondaient pas cependant à la grosseur de sa tige; car ils étaient plus petits que ceux qu'on trouve sur les pieds qui croissent le long des routes et des jardins. Le *stramonium* s'y présente aussi avec des

dimensions extraordinaires, il atteint souvent la hauteur de cinq ou six pieds. Le fruit du grenadier y est plus gros que je ne l'ai vu nulle part ailleurs; j'en achetai un en ville que je portai à bord, comme objet de curiosité; il pesait une livre dix onces. L'endroit où le *curcumis agrestis* croît avec le plus de luxe, est le mont des Olives à Jérusalem, derrière l'église de l'Ascension. Il y vient par touffes épaisses qui ont plusieurs yards d'étendue. Le fruit est placé entre la tige et les feuilles sur un pédoncule droit, mais qui présente un crochet au sommet; il est suspendu ayant son front en haut et son sommet en bas. Lorsqu'il est mûr, le moindre attouchement lui fait abandonner son pédoncule et rejeter tout ce qu'il contient, suc et semence, par l'ouverture qui tenait au pédoncule. Dans une position toujours oblique, il se trouve placé assez haut pour frapper à la face les personnes qui s'en approchent; ce qui m'est arrivé plusieurs fois. La cause de cette espèce d'explosion tient à la grande élasticité des parois du fruit qui, d'abord, se laissent distendre, mais qui réagissent bientôt. Si l'on fait une incision sur un point quelconque, c'est par là que se fait l'éruption.

Les maladies les plus communes en Palestine sont les fièvres, la dysenterie, la petite vérole, les affections pulmonaires, la peste et l'ophthalmie; la peste y existe, dit-on, encore, surtout à Jaffa, parmi les classes les plus pauvres; mais je n'y en ai pas vu un seul cas. Les fièvres s'y offrent sous les types intermittent et continu et sont surtout funestes aux étrangers. On dit que la fièvre typhoïde règne à Jérusalem; mais ce n'est probablement qu'une des formes de la fièvre continue. Les fièvres sont aussi très fréquentes à Tripoli; ce qu'il est facile d'expliquer par la présence d'un fort ruisseau qui coule du pied du Liban dans la ville, et au milieu de laquelle il est presque obstrué : là, il se partage en de nombreuses branches qui fournissent l'eau nécessaire à l'arrosage des jardins. La population n'y est pas répandue, comme à Baireuth, dans les campagnes voisines; mais elle est accumulée dans l'intérieur de la ville.

De toutes les maladies que l'on rencontre dans la Terre-Sainte, la plus répandue est, sans contredit, l'ophthalmie; c'est une véritable calamité publique. On ne peut sortir sans rencontrer à chaque pas des aveugles ou des malades frappés d'*albugo*, de tache à la cornée, de *luicomos*. Vers le sud, les maladies des yeux sont encore beaucoup plus fréquentes que vers le nord. A Ramia, la Ramathée de la Bible, les premiers objets qui frappèrent mes regards, en arrivant, furent trois aveugles qui causaient ensemble, et, en quittant la maison pour sortir de la ville, je comptai trente-quatre individus qui avaient perdu un œil ou les deux yeux. Il n'y a pas d'exagération à dire que la moitié au moins des habitans de cette ville sont atteints de maladies d'yeux. Les cas si nombreux d'ophthalmie et de perte de la vue, doivent être attribués aux vastes déserts de sable qui entourent ce pays, à l'action d'un soleil ardent sur les yeux; au turban ou à la coiffure sans bords que portent les hommes, à l'absence de soins médicaux, et enfin au souffle du siroco. Nous sentîmes ce vent, en traversant les monts Carmel; il était si chaud, si desséchant, si chargé d'un sable impalpable, que, bien que notre marche ne se fît que pendant la nuit, beaucoup d'entre nous eurent les yeux enflammés le lendemain matin, lorsque nous arrivâmes à Jérusalem au lever du soleil.

Sciences naturelles.

Orangs-outangs. — Dans une des dernières séances de la société zoologique de Londres on a présenté une peau et deux crânes de l'orang-outang de Bornéo, ainsi que le crâne d'un jeune orang-outang de Sumatra, lesquels ont été envoyés de Singapore en Angleterre par le Dr W. Montgomerie. M. Owen communique, en même temps, les observations suivantes qu'il a faites sur chacun de ces animaux. D'après son examen, la peau du jeune orang-outang de Sumatra s'accorde, sous le rapport de la couleur fauve, de la texture, de la disposition

et de la direction de sa fourrure avec celle de l'orang adulte femelle de Sumatra, qui fut offerte à la société zoologique par M. Stamford Raffles; comme celui de ce dernier, il n'a pas d'ongle au pouce des extrémités inférieures. Les molaires de chaque côté de la mâchoire correspondent aux premières molaires permanentes de l'adulte; le reste des dents consiste en 8 bicuspèdes de lait, 4 petites canines, également de lait, et 8 incisives de même nature. Cet état de dentition est semblable à celui de l'enfant humain, à 8 ans; mais il ne serait pas prudent d'en conclure que le jeune orang-outang avait cet âge, parce qu'il est très présumable, par suite de la longue durée caractéristique de l'enfance de l'homme, que le renouvellement des dents chez lui a lieu à une époque plus tardive que chez les orangs-outangs. Les deux crânes de ceux de Bornéo diffèrent matériellement entre eux sous le rapport de leurs dimensions et du développement des crêtes occipitales. Le plus grand des deux ressemble beaucoup au crâne du pongo de Bornéo, ou orang adulte du collége des Chirurgiens, et diffère précisément par les mêmes détails du crâne du pongo (qu'on suppose de Sumatra) qui a été décrit dans le 1er volume des *Transactions de la Société zoologique de Londres*. Les particularités sexuelles qu'on observe dans le pongo de Bornéo et de Sumatra sont bien prononcées et très remarquables, d'abord par une différence dans la dimension relative, celui de la femelle étant environ 1/6 plus petit, ensuite par un développement beaucoup moins grand de la crête occipitale, enfin par la symphyse du menton, qui est moins profonde; le crâne de la femelle se rapprochant, sous ce rapport, d'après les lois ordinaires du développement sexuel, du caractère de l'animal qui n'a pas encore atteint l'âge adulte. Le plus petit des crânes des deux orangs de Bornéo est regardé par M. Owen comme indiquant une espèce de *simia* également distincte du grand pongo de Bornéo et de l'orang de Sumatra. En conséquence, il propose de désigner le petit orang de Bornéo, *simia morio*.

Moeurs des vautours.— M. Mackay, vice-consul à Maracaïbo, a adressé à la même société une lettre relative aux mœurs d'un vautour, *vultus papa*, Lin., destiné à la ménagerie de Londres et mort pendant la traversée. Ces oiseaux, dit-il, se rassemblent au nombre de plus de 300, et obéissent, en quelque sorte, à l'un d'entre eux qui diffère des autres par son plumage et auquel les habitans de Maracaïbo donnent le nom de *roi des vautours*. Ces oiseaux s'élèvent dans l'air à une hauteur si considérable qu'on les perd de vue, et malgré une si grande élévation ils découvrent aisément leur proie sur la terre. Ils habitent dans les savannes dont la température est chaude et sèche, et leurs excursions ne s'étendent point au delà de cinq à six lieues de l'endroit où ils font leur résidence habituelle; ils déposent leurs œufs et les couvent dans les petites cavités des montagnes. On les voit quelquefois se rassembler en grand nombre dans des endroits peu éloignés des villes, des villages ou des routes fréquentées; mais, le roi ne daigne jamais dans ces lieux, se rendre au milieu de ses sujets.

Mœurs des coucous.—M. Gray a fait connaître à la société zoologique de Londres une série de faits qui tendraient à prouver que la femelle du coucou, tout en abandonnant à un autre oiseau le soin de couver ses œufs, se charge au moins quelquefois de nourrir le jeune oiseau, après qu'il a abandonné le nid et lui enseigne à voler. Peut-être expliquerait-on ainsi comment ils apprennent à émigrer. M. Gray exprime des doutes sur les dépôts des œufs de coucou dans le nid des granivores, et cite un exemple d'un poulet couvé par un pigeon et que celui-ci abandonna et chassa même de son nid quand il vit qu'il ne voulait pas recevoir des alimens dégorgés.

Renard de l'Himalaya. — Cet animal, dont M. Ogilby a pu recueillir trois peaux, dont deux avec fourrure d'été, appartenant à la société zoologique de Londres, et l'autre, avec la

fourrure d'hiver, envoyée de Mussouri par M. Royle, paraît être rare dans le Nepal, puisque M. Hodgson n'a jamais pu parvenir à s'en procurer un individu. Il n'est pas cependant inconnu dans le Doun, à Kumaon et dans les parties orientales et élevées de ces montagnes où il est appelé *renard de montagne* par les Européens ; l'éclat et la variété des couleurs de sa robe le font très rechercher. Sa longueur totale, jusqu'à l'origine de la queue, est de 2 pieds 6 pouces ; celle de la queue, de 1 pied 6 pouces ; celle des oreilles, de 4 pouces, et sa hauteur, de 1 pied 4 à 5 pouces. Il se rapproche des renards européens par les taches noires qu'il porte sur la partie interne et convexe des oreilles, et en avant des jambes antérieures et postérieures ; la peau est couverte d'une longue et riche fourrure aussi fine que celle des plus belles variétés d'Amérique, mais infiniment plus riche et plus brillante : elle se compose de deux sortes de poils ; l'un, intérieur, d'une texture cotonneuse très-fine ; l'autre, extérieur, de nature longue, soyeuse, très-flexible, semblable à la fourrure de la marte, douce et moëlleuse dans toutes les directions ; la fourrure intérieure est d'un bleu enfumé et de couleur brune, le long du dos ; il en est de même de la fourrure soyeuse extérieure qui, jusqu'à la queue, est de la même texture douce et cotonneuse que la fourrure intérieure : là, elle prend un caractère soyeux un peu plus dur ; elle est entourée d'un large anneau jaune blanchâtre, et se termine par une longue pointe d'un bai foncé. La surface de la tête, du cou, du dos, est d'un rouge foncé, brillant et sans mélange. Sur les parties latérales du cou, sur la gorge, les côtés et les flancs, la nuance bleue devient légèrement enfumée sur les dernières parties ; le poil extérieur des hanches et des cuisses est teint de gris au lieu de rouge, couleur qui prédomine sur toutes les parties supérieures des deux individus appartenant à la société, dans lesquels la fourrure est en outre, plus courte, plus dure, et à couleurs moins brillantes et moins variées que dans la variété de M. Royle. Les couleurs extérieures de ces orangs sont donc le bai brillant

sur le dos, le rouge jaunâtre sur les côtés du corps, le blanc sur la gorge, l'estomac et le ventre; les oreilles sont assez grandes et elliptiques; leur surface externe est blanche; une bande de la même couleur descend sur la partie extérieure des jambes antérieures et postérieures; la plante des pieds est recouverte d'un poil dense d'un brun jaunâtre, à l'exception des tubercules qui sont nus; le pinceau de la queue est bien fourni et régulier; il conserve la même couleur que celle du corps sur la plus grande partie de sa longueur, et il est terminé par une grande pointe blanche.

Physiologie végétale.

Des rapports qui existent entre la couleur et le parfum d'un grand nombre de fleurs. — Les chimistes Schubler et Kohler, de Tubingen, ont examiné les fleurs de 4,200 plantes appartenant à vingt-sept familles différentes. Dans vingt-une d'entre elles, ils ont considéré tous les genres et toutes les espèces; dans les six autres familles, les genres les plus importans ont seuls été soumis par eux à un examen et à un calcul scrupuleux.

Dans les différentes familles de liliacées, par exemple, ils ont trouvé 14,2 0/0 de fleurs odorantes, tandis que, dans les familles dicotylédones, ce nombre ne s'est élevé qu'à 9,9 0/0. Les *amarylideæ* contiennent le plus grand nombre de fleurs blanches et d'un parfum agréable. Sur cent espèces, il s'en est trouvé trente-huit de blanches, tandis que la couleur bleue y est fort rare; il y a 27,8 0/0 d'espèces odorantes. Les *irideæ* contiennent, au contraire, rarement des fleurs blanches, et seulement 9 à 10 0/0 de fleurs odorantes. Les fleurs bleues y sont dans la proportion de 19 0/0, et les blanches seulement dans celle de 11,8 0/0.

Dans les familles dicotylédones, les *rosaceæ* sont, après les *jasmineæ*, les plus riches en fleurs blanches et odorantes, le

bleu ne s'y trouvant jamais. Sur cent espèces, trente-six sont blanches, et 13,1 odorantes.

Les *campanulaceæ, gentianeæ* et *papaveraceæ* sont les plus pauvres en espèces blanches et odorantes. Dans les deux premières, on trouve plusieurs fleurs blanches, et dans la dernière quelques-unes violettes; mais, en réunissant les trois feuilles, on ne rencontre que 4,10 0/0 de fleurs blanches, et à peine 1,2 0/0 d'odorantes.

Si l'on voulait établir le rapport numérique qui existe entre les différentes espèces de plantes à fleurs et la couleur qu'elles affectent, on obtiendrait le résultat suivant :

Sur 4,200 espèces, il y a :		Nombre sur 1,000 espèces.
Fleurs blanches.........	1,193.3	284
— Rouges...........	923	220
— Violettes.........	307.5	
— Bleues...........	594.5	141
— Vertes...........	153	36
— Jaunes...........	951.3	226
— Oranges..........	50	12
— Brunes...........	18.5	4
— Noires............	8 5	2

Il est évident, d'après cela, que la couleur blanche est la plus répandue ; et, parmi les fleurs colorées, les rouges, les jaunes et les bleues se rencontrent plus fréquemment que celles des nuances intermédiaires, telles que le violet, le vert et l'orange. Dans les premières, la couleur jaune est la plus commune, et la bleue la plus rare, tandis qu'au contraire la violette est la plus fréquente chez les secondes. Les fleurs vertes sont presque toujours d'un jaune verdâtre, le vert pur est un phénomène rare dans les fleurs. Il est aussi à remarquer que le brun et le noir, qui ne se présentent point dans le spectre solaire, sont aussi extrêmement rares dans les fleurs.

Si nous voulons maintenant examiner les rapports des parfums, comme nous l'avons fait pour les couleurs, il en résultera le tableau suivant, dans lequel on remarquera que le

nombre de plantes à fleurs noires est si petit, que l'on n'a pu le faire entrer dans ce tableau.

COULEURS.	ESPÈCES.	ESPÈCES odorantes.	MOYENNE des espèces odorantes sur 100.
Blanc............	1,193.5	187	15.66
Rouge............	923	85.4	9.25
Jaune............	951.3	65.6	7.94
Bleu.............	594.5	30.9	5.68
Vert.............	153	12.8	8.36
Violet...........	307.5	23.5	7.64
Bronze...........	50	3	6
Brun.............	18.5	1.2	6.48
Moyenne générale..	4,191.3	419.3	9.99

Il est donc évident que les espèces à fleurs blanches étant les plus nombreuses, sont aussi le plus généralement odorantes. Parmi les fleurs colorées, les rouges sont le plus souvent odorantes et les bleues le plus rarement.

Si enfin nous voulons distinguer les fleurs à odeur agréable de celles à odeur désagréable, nous aurons le résultat suivant :

COULEUR.	NOMBRE d'espèces.	A ODEUR agréable.	A ODEUR désagréable.	MOYENNE SUR CENT ESPÈCES. A ODEUR agréable.	A ODEUR désagréable.
Blanc.....	1193.5	175.5	12.0	14.66	1.00
Rouge	193	76.1	9.3	8.24	1.01
Jaune.....	951.3	61.1	14.5	6.42	1.52
Bleu......	595.5	23.3	7.5	3.91	1.26
Violet.....	307.5	17.5	6.0	5.68	1.95
Vert......	153.	10.3	2.5	6.75	1.62
Orange....	50	1.0	2	2.00	4.00
Brun......	18.5	0	1.2		6 48.
MOYENNE générale des fleurs colorées.	2997.8	189.3	43.0	6.31	1

D'après cette table, on voit que les fleurs blanches émettent bien plus souvent une odeur agréable que celles qui sont colorées; car, sur cent plantes à fleurs blanches, il s'en trouve 14,6 d'un parfum agréable et 1 seulement dont l'odeur soit

désagréable; tandis que, sur cent plantes à fleurs colorées, 6,3 ont une odeur agréable et 1,4 une odeur désagréable.

Maintenant, en prenant cent plantes à fleurs d'une odeur désagréable, nous aurons la proportion suivante :

Blanches.............	6.8	Violettes.............	34.2
Rouges...............	12.2	Vertes...............	24.2
Jaunes...............	23.5	Fleurs de toutes couleurs réunies.......	22.7
Bleues...............	32.2		

Nous pensons, d'après ce qui précède, que les fleurs blanches sont pour la plus grande partie et plus spécialement odorantes, et que, pour ce qui regarde la famille des *conifères*, dans les dicotylédones, les fleurs en sont blanches et inodores. Cette anomalie se trouve compensée par l'odeur âcre de la plante tout entière. La même particularité se rencontre dans le genre *allium* des monocotylédones.

Géologie.

Feux sacrés de Bascou. — Les géologues et les voyageurs ont signalé diverses sources de gaz combustibles; de ce nombre sont celles du versant septentrional des Apennins, la source qui alimente le gazomètre de Fredonia (États-Unis), près du lac Erié; mais les plus remarquables, tant à cause de la quantité de gaz qui s'en dégage que par la réputation dont elles jouissent dans tout l'Orient, sont celles de Bascou. Le gaz de ces sources n'avait point encore été l'objet d'aucune investigation chimique, quand M. Hess, en ayant reçu de M. Lenz plusieurs bouteilles bien soigneusement bouchées, s'est livré à son analyse. Les résultats ont prouvé que c'est un carbure tétrahydrique uni à un peu de vapeur de naphte. Cent parties lui ont donné

Carbone......................	77,5
Hydrogène.....................	22,5
	100

Pour reconnaître si ce gaz contenait du gaz oléifiant,

M. Hess l'a soumis à plusieurs reprises à l'action du chlore, mais sans observer aucune influence sensible : il résulte donc des expériences de ce chimiste, que les *feux sacrés de Bascou* sont dus à la combustion du carbure tétrahydrique uni à un peu de vapeur de naphte, et que ce gaz ne contient point d'hydrogène bicarboné, ce qui est d'autant plus remarquable que le naphte lui-même n'est qu'un hydrogène bicarboné liquide, et qu'il y a lieu de croire que ce gaz oléifiant ne saurait être transformé par la chaleur en carbure tétrahydrique.

Ossemens fossiles du lac de Burtneck et des environs de Dorpat, par M. Parrot. — Le fond de ce lac qui n'a nulle part douze pieds de profondeur, est presque sur tous les points d'un limon noir, homogène, très fin et composé de

Silice	38.75
Alumine	29.36
Oxide de fer et de manganèse	1.22
Chaux et talc	17
Matière inflammable	30.50

Les fouilles qui y ont été faites ont produit des os, des tégumens, des dents, des coraux et des concrétions.

Les os qui en ont été retirés étaient noirs, tandis que ceux du littoral étaient bruns et quelques-uns blancs. Cette couleur noire ne provient pas de la vase du lac qui est entièrement insoluble dans l'eau et, par conséquent, incapable de produire des filtrations comme le sont les sels métalliques : elle est due, d'après M. Parrot, à la carbonisation sous l'eau d'une portion de substance animale que ces os contiennent encore, par la même action qui a formé la houille et charbonné le papyrus d'Herculanum, sous l'influence d'une très haute pression. La cassure de la plupart de ces os est encore fraîche; les angles et les arêtes sont tranchans; quelques-uns sont à peine légèrement émoussés. L'auteur en conclut que ces os ont été fracassés sur les lieux mêmes, et qu'un violent courant a enlevé et entraîné dans le bassin qui forme

le lac d'aujourd'hui les autres débris qui lui appartenaient. Les blocs erratiques qui, des monts de la Scandinavie et de la Laponie, ont été dispersés dans la contrée du sud de la Baltique, et dont plusieurs se trouvent sur les bords mêmes du lac Burtneck, lui paraissent être les forces que la nature a employées pour briser les énormes ossemens, dont certains fragmens ont jusqu'à 10 pouces de circonférence. La configuration extérieure qui constitue le caractère le plus important aux yeux du zoologiste est la partie sur laquelle M. Parrot est entré dans le moins de détails; il se borne à dire :

1° Que ces os sont, les uns pleins, les autres creux; que les premiers lui paraissent avoir appartenu à des amphibies et les seconds à des mammifères;

2° Que plusieurs fragmens de ces os ont la coupe ovale mais rentrante sur un des larges côtés, ensorte qu'il s'y établit un rebord saillant bien prononcé, forme que l'auteur croit n'avoir point encore été signalée dans aucun os *ante* ni *post-diluvien ;*

3° Qu'il a trouvé des fragmens triangulaires plus épais vers la base que vers le sommet, et plus ou moins voûtés, ne pouvant être rapportés qu'à des omoplates ou à des bassins;

4° Qu'il y a des fragmens quadrilatéraux, à faces naturelles, opposées, parallèles, ne pouvant être rapportés qu'à des crânes énormes, puisqu'ils ont jusqu'à 1 pouce 3/4 d'épaisseur;

5° Que, parmi ces os, il s'en trouve un presque entier qui a la figure d'un casque grec, avec un creux conique et profond à sa base;

6° Qu'il y a des fragmens de côtes, de rotules plus ou moins complets; des fragmens d'articulations de grosseurs différentes; des fragmens de vertèbres, un os qui affecte la forme d'une griffe; enfin des restes de côtes de tortue. La collection de ces débris d'ossemens dépasse 10,000 échantillons.

Des dents. La plupart appartiennent aux espèces trouvées

sur les bords du lac; quelques-unes sont nouvelles; parmi celles-ci, l'auteur signale les suivantes :

1° Un petit fragment de forme carrée, paraissant avoir appartenu à un saurien, peut-être au genre *monitor* de Cuvier;

2° Un petit fragment qui offre sept petites dents, et dont l'un de ses côtés (probablement l'intérieur) est tout couvert de petites protubérances coniques ramifiées. Si ces dents appartiennent, comme presque toutes celles du même dépôt, à des sauriens, l'existence de ce caractère mérite d'être vérifiée avec le plus grand soin.

Les fragmens des fossiles de Dorpat se distinguent de ceux du lac de Burtneck par une fragilité extrême qui est commune aussi aux fossiles analogues que l'on découvre près de Wenden et en quelques autres contrées de la Livonie. Les os, les dents et les tégumens se trouvent dans des veines de sable ou de glaise, sous des couches de 15 à 20 pieds de profondeur au plus.

Sciences physiques.

Production artificielle des minéraux cristallisés, au moyen de l'action voltaïque (1).—Voici la manière dont M. Fox a fait

(1) Note du traduct. M. Becquerel paraît être le premier, en France, qui ait attiré l'attention des savans sur ce mode de cristallisation; depuis, d'autres physiciens se sont livrés à de pareilles investigations, et naguère (le 5 juillet 1837), M. Becquerel a présenté à l'Académie royale des sciences plusieurs substances que M. Crosse a obtenues au moyen de courans électriques à travers différentes solutions salines, ce sont :

1° De jolis cristaux de sulfure de zinc, formés sur un fil de cuivre, au pôle positif, tandis qu'au pôle négatif, sur un fil également de cuivre, il y avait des cristaux de soufre;

2° Du protoxide de fer mamelonné sur du cuivre enroulé autour d'un morceau de fer spéculaire en rapport avec le pôle négatif, la solution employée était du proto-sulfate de fer.

Ma dernière formation, ajoute M. Crosse, est un sur-sulfure non encore examiné convenablement, mais contenant une forte proportion de soufre et une petite proportion de plomb, de cuivre et de zinc; c'est une substance entièrement nouvelle qui cristallise en aiguille. Quand ce composé

sa principale expérience. Un vase de terre fut divisé en deux compartimens par une paroi d'argile humide ; une des auges fut remplie d'une solution de sulfate de cuivre, et l'on y plaça un morceau de cuivre pyriteux jaune ; dans l'autre, contenant de l'eau légèrement acidulée par l'acide sulfurique, on mit un morceau de zinc. Le métal étant mis en communication avec le pyrite, au moyen d'un fil de cuivre galvanique, l'action commença ; le minerai devint d'abord très irisé, puis pourpre, et, après quelques jours, tout à fait gris ; la croûte

commence à se former, il est d'une couleur cramoisie magnifique, variant ensuite de celle-ci au rouge écarlate brillant avec une couleur orange. On se la procure de la manière suivante ; on prend une terrine qu'on remplit d'hydro-sulfure de potasse, et on la place dans un vase de verre qu'on remplit d'une solution de sulfate de zinc. On prend ensuite un petit arc de plomb et de cuivre ; le plomb va plonger dans l'hydro-sulfure de potasse, et le cuivre dans le sulfate de zinc. Il faut encore plonger un fil de cuivre recourbé assez fort dans les deux solutions, un des bouts dans le sulfate alcalin et l'autre dans le sulfate de zinc. Bientôt des aiguilles d'une belle couleur rouge brillante, partant d'un centre commun, entourent le fil de cuivre dans la solution alcaline : plus tard, une grande masse cristalline se groupe autour de cette extrémité du fil. Cette substance n'éprouve aucune action de la part de l'acide hydrochlorique ; mais elle prend alors une couleur très-noire. En ajoutant quelques gouttes d'acide nitrique, elle est décomposée et flotte en grande partie à la surface du fluide ; c'est alors du soufre pur ; le reste ne renferme plus que du plomb, du cuivre et du zinc en petites proportions. Dans une autre séance de l'Académie royale des Sciences (17 juillet), M. Gaudin a également présenté divers sels insolubles obtenus en cristaux microscopiques parfaits, en mettant certaines solutions salines sous une même cloche, dans une atmosphère artificielle. Par exemple, une capsule contenant du carbonate d'ammoniaque humecté et un verre à pied rempli d'une solution faible d'un sel de chaux, de barite, de plomb ; au bout de quelques heures il se dépose sur les parois du verre à pied des cristaux très-purs de carbonate de ces bases. On obtient du sulfate de barite en mettant sous une même cloche un flacon d'acide hydrochlorique fumant et un verre à pied contenant de l'eau, du sulfate de chaux et du carbonate de barite. M. Gaudin annonce qu'il s'est occupé de la préparation des cristaux symétriques, sans attache, et formés dans un milieu liquide ou gazeux ; déjà il a obtenu des cristaux de sulfate d'étain semblables à ceux que présente la neige ; ils se sont formés dans un tourbillon de vapeur de soufre.

grise qui s'était formée était couverte de cuivre métallique en cristaux brillans, avec un sel soluble d'un vert tendre. Cette croûte ressemblait au cuivre sulfuré gris, et continua à augmenter en épaisseur pendant plusieurs semaines; elle était trop peu considérable pour en faire une analyse exacte; mais le résultat de l'examen qu'on en a fait était tellement rapproché de celui du cuivre sulfuré de Cornouailles, qu'on est autorisé d'en conclure que c'est le même composé chimique. Le sel soluble était un sulfate de fer et de cuivre, ce qui rend compte de la perte que le minerai pyriteux a faite de son fer pendant sa conversion en sulfure. M. Fox, admettant que la croûte grise représente un véritable cuivre sulfuré, comme cela est en effet, en tire la conséquence suivante, que, dans les mines, le cuivre métallique se trouve en contact avec le cuivre gris ou noir, et non avec le cuivre pyriteux; et qu'ainsi, le premier se trouve généralement plus près de la surface que le dernier. Par le même moyen, il explique pourquoi le cuivre gris se trouve surtout près des changemens de direction et dans les lieux où le minerai est le plus exposé à l'action de l'eau.

Beaux-arts. — Biographie.

Xavier Sigalon; sa vie et ses ouvrages. — Lorsque, dans notre livraison du mois de mai dernier, nous esquissions l'histoire de la peinture en France, nous étions loin de penser que nous aurions bientôt à enregistrer la mort de l'une des illustrations de cette école. C'est un devoir pour nous de compléter l'appréciation du talent de ce peintre, que nous avons déjà publié, par quelques détails biographiques que nous avions dû négliger dans un article d'ensemble.

Xavier Sigalon naquit à Uzès, département du Gard, en 1790; sa famille pauvre ne contraria point, mais n'aida pas davantage la grande aptitude qu'il prouva de bonne heure pour la peinture. Il fut son premier maître et ne put étudier

sérieusement qu'après s'être créé quelques ressources par un labeur opiniâtre, en peignant de ces tableaux grossiers qui servent d'enseignes aux boutiques ou de montres aux spectacles forains.

Enfin, il arriva à Paris avec peu d'argent et beaucoup d'illusions, ce bagage ordinaire de la jeunesse, habitué d'ailleurs aux privations et au travail, capable de lasser la rigueur proverbiale de la fortune à l'égard des peintres, espérant posséder à la fin cette gloire dorée qu'il rêva pendant vingt ans, qu'il réalisa un jour pour la perdre le lendemain.

On a prétendu à tort qu'il avait été l'élève de Pierre Guérin. On sait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur les études que font les élèves chez la plupart des maîtres d'aujourd'hui. Un jeune homme se fait inscrire à l'atelier d'un vieillard, s'y présente pendant l'année une ou deux fois par mois, y copie un bras ou une jambe sur le plâtre ou sur le nu, crayonne la charge du maître au lieu d'écouter sa leçon, et passe pour son disciple après ce temps-là. Le maître doit être à l'élève ce que le père est à l'enfant, un créateur imprimant à son œuvre certains traits de ressemblance qui puissent prouver sa parenté. Or, quelle filiation, quel rapport à établir entre la manière de Guérin et celle de Sigalon? Le seul, le véritable maître que le peintre provençal étudia long-temps, dont il subit l'influence et reproduisit tout d'abord la façon, est un nom obscur, un talent réel mais ignoré, qui a eu le malheur d'être vaincu par son écolier, comme le vieux professeur du Giotto; un ami plutôt qu'un maître, un compatriote, l'auteur de plusieurs tableaux remarquables, d'un entre autres à l'église de *Saint-Nicolas-des-Champs*, la Résurrection de *Lazare*, qu'on dirait peint par Sigalon lui-même; M. Souchon enfin, qui, pour sa gloire, a fait mieux encore, Sigalon sa plus belle œuvre, comme Pérugin fit Raphaël. C'est à cet homme modeste, dans l'atelier duquel Xavier Sigalon débuta à Paris, qu'il dut d'obéir long-temps à son tempérament propre, à son originalité native, et de ne point fausser ses virtuels instincts par la copie du genre académie qui prédominait alors dans toute l'école française.

« *N'imite personne, suis la nature,* » lui répétait chaque jour cet excellent guide, et Sigalon, avec ces conseils salutaires en art, grandissait sans entraves et sans joug, hors du lit de Procuste des écoles et des systèmes, se développant dans sa force et dans sa liberté.

Aussi *son premier salon,* comme disent les peintres français, fut un triomphe. Le premier tableau qu'il exposa, *la Courtisane,* cette peinture d'une couleur transparente comme un Rubens, solide comme un Titien, et pourtant ni vénitienne, ni flamande, eut un tel succès que le gouvernement fut obligé d'acheter et de placer ce début de jeune homme dans le sanctuaire de l'art moderne, parmi les chefs-d'œuvre des auteurs vivans, au musée du Luxembourg.

En 1824, il exposa *Locuste,* la Brinvilliers du temps de Néron, terrible magicienne qui fabriquait les poisons de l'empereur, et qu'on voyait essayer sur des esclaves le trépas de Britannicus. Ce tableau attira au dessus de l'artiste, le tonnerre d'applaudissemens et de critiques, qui ne s'amasse qu'autour des hommes et des choses sublimes. Depuis la *Méduse* de Géricault, le salon n'avait pas retenti de pareilles disputes entre l'admiration et le blâme, entre les amis et les ennemis. Enfin la victoire sortit comme une lumineuse étincelle de ce conflit d'opinions. Le glorieux tableau fut acheté par M. Laffitte, à la famille duquel il fit tant de peur, que le célèbre banquier l'échangea contre une autre toile moins terrible du même peintre, qui put ainsi envoyer son chef-d'œuvre au Musée de Nîmes, sa ville d'adoption. C'est dans cette ville que les pélerins de l'art seront contraints d'aller visiter ce tableau, pour lequel un *modèle,* un homme du peuple, qui comprenait et admirait Sigalon, consentit à se donner la colique, afin de représenter au naturel les tortures de l'esclave empoisonné; tandis que l'un des directeurs du Musée de Paris, un des souverains arbitres de la destinée des artistes, M. de Cailleux, rejetait ce même peintre comme indigne de la protection du gouvernement, et empêchait *Locuste* d'ob-

tenir une place d'honneur à côté de la *Courtisane*, au palais du Luxembourg.

L'injustice de la bureaucratie des arts, la modicité du prix qu'il avait retiré de son grand travail, ne découragea pourtant pas Sigalon, et il élabora un autre sujet plus ample encore, plus épique, *Athalie faisant égorger les enfans de sang royal*, vaste et énergique conception, qui souleva plus de tempêtes encore, plus d'enthousiasme et de réprobation que l'ouvrage précédent. Pendant l'exposition de ce tableau, c'est-à-dire pendant la contestation du succès, l'auteur, ame naïve et consciencieuse, qui n'était sourd qu'à l'éloge, et qui ne percevait que les sons de la critique, en vint à douter de son triomphe et à s'écrier dans un beau désespoir : *Si c'est une chute, je tombe de cinquante pieds de haut.* La toile avait cette mesure gigantesque; aucun peintre, depuis Véronèse, n'avait rien osé de plus grand. C'est alors que son maître, son camarade, M. Souchon, s'approcha de lui, l'embrassa, et lui dit : *Si c'est une chute, il n'y avait que toi en France qui fût capable de la faire.* Noble désespoir, noble consolation!

En aucun autre tableau, Sigalon ne déploya davantage l'indépendance de verve, la fougue de pinceau, la force et la chaleur de coloris, toutes les qualités qui l'ont posé à la tête des peintres modernes. Il nous semble voir encore sur le premier plan de cette toile immense l'abattis de cadavres qui encombrait les marches du trône; au milieu, Athalie, debout, présidant au carnage et semblant tenir toutes les épées de ses gardes qui égorgeaient ses parens; dans le fond, un groupe innombrable de serviteurs qui fuyaient en emportant Joas, poursuivis par des hommes et des chiens dévorans, qui, selon le poète, *se disputaient* la race royale entre eux. Cette œuvre gigantesque fut payée 3,000 francs; ce n'était pas même le prix de sa valeur matérielle; car elle avait coûté 7,000 francs de main-d'œuvre : c'est la ville de Nantes qui a fait ce bon marché.

Les ouvrages principaux qui succédèrent à l'*Athalie*, furent

un *Calvaire,* qui date de 1831, puis la *Vision de saint Jérôme,* qui obtint les honneurs du Luxembourg; mais qu'une main acharnée à la gloire de Sigalon fit cacher plutôt que placer dans un coin obscur, où la *Vision*, à cette heure, n'est pas le moins du monde en vue. Du reste, ces derniers tableaux ne furent pas mieux rétribués que leurs aînés; et leur auteur reçut alors du gouvernement une commande si contraire à son talent, qu'il se crut obligé de la refuser, malgré l'extrême misère où tant d'efforts infructueux l'avaient précipité.

Le travail et les sacrifices avaient ruiné la santé du pauvre peintre, qui fut long-temps malade, et réduit enfin, malgré la régularité de sa vie presque monastique, à quitter Paris, qui lui refusait le pain quotidien, et à aller recommencer dans la province son premier commerce de barbouilleur d'enseignes et de fabricant de portraits.

N'est-il pas déplorable de voir un homme de génie, tomber au plus bas du métier pour vivre, obligé de s'expatrier des arts, par l'inintelligence d'un commis d'administration? Il partit, laissant à Paris son nom, sa gloire stérile, deux chefs-d'œuvre à l'un de ses musées, et s'en allant mendier son pain après ses *Iliades*, pauvre comme le poète, mais jeune pourtant, et ayant encore son *Odyssée* à faire.

C'est dans cette vie d'exil qu'il fut appelé à copier le *Jugement dernier,* de Michel-Ange. Sigalon accepta cette fois une commande qui le rendait à l'art, et, dans l'ivresse de sa joie, il ne calcula pas, et fit encore, comme toujours, un marché onéreux; car il entreprit, pour un peu moins de soixante mille francs, une besogne dont les frais devaient s'élever à un peu plus de cinquante mille. Il est vrai de dire que, par une décision ultérieurement prise, il fut alloué à ce travail, qui dura quatre années, une prime de trente mille francs et trois mille livres de rente viagère au delà des frais.

Pour Sigalon, c'était la fortune; hélas! ce devait être aussi la mort!

Xavier Sigalon est mort à Rome, comme Poussin, comme Valentin, ses compatriotes, dignes comme eux d'une telle

tombe. Il sera enterré dans la terre-sainte de la peinture, dans le cimetière qui possède les restes de tous les martyrs de l'art, de Raphaël, de Michel-Ange, qu'il nous a conquis au prix de ses jours. S'il ne fût point allé là-bas copier ce maître, s'il eût pu rester ici, à créer et à produire de lui-même, il serait vivant encore. Il est mort de Michel-Ange plus que du choléra. N'avait-il pas bravé le fléau à Paris et à Nîmes? Mais la copie de Michel-Ange l'avait épuisé : on ne hante pas les dieux sans péril. Quand Sigalon revint de Rome, il n'avait plus cette vitale ardeur, cette énergie primesautière qu'il avait sauvée de la misère même, qu'il avait emportée en partant, mais qu'il ne put défendre au Vatican. Le géant florentin l'absorba tout entière dans la sphère de son génie. Sigalon, qui, d'abord, ne reconnaissait d'autre guide dans l'art, que l'impulsion de la nature, reparut timide, servile même, niant la virtualité, n'estimant plus que la science, ne parlant plus que comme les scholastiques du moyen-âge... au nom du maître. Ce fut un homme d'excentricité, soumis tout à coup à une force de compression : le fougueux Sigalon était rentré de l'Italie circonspect et blanchi; on l'entendit blasphémer sa plus belle œuvre, *Tibère étouffé sous les matelas*, une esquisse sublime, que la misère avait interrompue jadis, et qu'à présent Michel-Ange condamnait : il avait vieilli en quatre ans à mourir. Lorsqu'il y a deux mois environ, appréciant les peintres français, nous concluions du dernier travail de Sigalon, qu'il serait fatal à son auteur; que ce grand peintre enfin y mourrait à la peine; nous ne pensions pas faire une prophétie qui dût, hélas! se réaliser à la lettre, envelopper l'homme en même temps que le peintre, la vie comme le talent. Mais le talent n'est-il pas la vie des artistes?... Qu'importent les années caduques à Raphaël? Sa vie est assez pleine; il meurt quand il a produit la *Transfiguration;* Géricault jette un tableau à l'admiration des hommes et disparaît... Sigalon en avait fait deux, *Athalie* et *Locuste;* il avait vécu.

Maintenant, pour récompenser l'homme selon ses œuvres, pour payer à son ombre toutes les tribulations de sa vie, il n'y

a plus qu'à lui rendre les honneurs qu'on décerne à tous les maîtres défunts. Que M. de Cailleux veuille donc bien reconnaître la gloire morte qu'il a outragée vivante; que le Musée du Louvre admette les deux chefs-d'œuvre dans son illustre enceinte, et que leur auteur ait enfin droit de bourgeoisie dans cette cité des grands peintres : ce sera à la fois une justice et une expiation.

Géographie. — Politique.

Considérations sur l'invasion de l'Inde par la Russie. — Si jamais il prend fantaisie à la Russie d'accomplir ses projets d'invasion dans l'Inde, ce sera sans doute par Altock que son armée franchira l'Indus pour pénétrer dans les possessions anglaises. D'un accès facile, situé à une grande distance du centre des ressources anglaises, abondamment pourvu d'approvisionnemens de toute nature, Altock est habité par des hommes qui, ayant beaucoup souffert sous l'administration actuelle, se montreront naturellement plus disposés à soutenir l'invasion qu'à s'y opposer. Une ligne régulière lie Altock à Moscou. De la mer Caspienne à la mer d'Aral, le trajet qui est de 120 milles, sans cesse parcouru par de fortes caravanes qui vont à Balkh, Bakhara, Samarcand, ne présente aucune difficulté. Il en est de même de la distance qui sépare la mer d'Aral d'Amol, grande ville sur l'Oxus, à 100 milles de Bakhara. De là à Termouz, près de Balkh, il y a 400 milles, et de Termouz à Altock, 400 milles. Là seulement la nature des lieux présente quelques obstacles, mais ces obstacles disparaîtraient bientôt devant le génie européen. D'Altock, l'armée pourrait continuer sa route par le Moultan ou le royaume de Lahore, la distance à franchir à peu près égale est d'environ 250 milles; dans ces deux pays, et dans les contrées voisines, l'armée russe trouverait une quantité considérable de chameaux, de chevaux, de vaches et de bœufs. Du Moultan et du Lahore, une grande route conduit directement à Delhi, par Bathnier, Feeltlahabad, et Zodeana. Il n'y a donc réellement

aucune difficulté dans la situation des lieux, pour arrêter une armée russe dans sa marche, et protéger les possessions anglaises contre une invasion.

Sous le rapport de la force numérique de l'armée d'invasion, la conquête de l'Inde est également facile. Les mauvais traitemens, les spoliations, les violences, ont fait naître une telle irritation parmi les peuples de l'Inde, que la plupart d'entre eux verraient aujourd'hui arriver les Russes comme des libérateurs et non comme des ennemis. Outre les mécontens, les Russes auraient pour eux tous les pillards. On rapporte qu'un noble Afghan, qui avait accompagné la mission du Caboul à son retour à Calcutta, questionné par l'une des personnes qui composaient cette mission, sur l'impression que lui causait la vue de la *Cité des Palais*, répondit : « Le beau » pays, pour y piller. » Ce sentiment est celui de la plupart des habitans des frontières; nul doute que, s'il était habilement exploité par les Russes, des milliers d'individus déjà instruits de la richesse des ports et des grandes villes de l'empire, ne s'empressassent de quitter leurs champs pour grossir l'armée d'invasion. Tout porte à croire même que les princes les plus puissans de l'Inde, tel est par exemple le souverain du Lahore, et de cette belle partie du Caboul, que l'on regarde avec raison comme la clé des possessions anglaises, uniraient leur fortune à celle des Moscovites; assistance formidable, et contre laquelle rien ne saurait résister. Le Rajah du Lahore possède aujourd'hui une armée de 40,000 hommes disciplinés à l'européenne par des officiers français et russes, et le pays est renommé dans tout l'Orient pour la bonté de ses chevaux. Comme point militaire, le Lahore offre en outre une situation tellement remarquable, que si les Russes viennent une fois à y mettre le pied, il deviendra, sinon impossible, du moins bien difficile aux Anglais de les en déloger. Que si l'Angleterre voulait aujourd'hui imposer des lois trop rigoureuses au Rajah du Lahore, le forcer par exemple à réduire le chiffre de son armée, déjà ce prince a dans l'autocrate de la Russie, et dans Runjeet Singh, le prince le plus puissant de l'Est, deux alliés

fidèles, dont l'un, après avoir essayé des voies diplomatiques, ne manquerait pas de s'unir au second pour secourir l'ami commun si la rupture éclatait. Voilà quelles sont les ressources et les amis de la Russie, dans cette partie de l'Asie.

Du côté de la Perse, l'avantage est encore à la Russie : la Perse est aujourd'hui une province dépendante de cette puissance ; la Perse, dont on a trop exalté la situation, coûterait des sommes énormes à l'Angleterre, si elle en faisait le théâtre de la guerre. Une armée russe peut l'envahir sans difficulté, et à la première sommation de Saint-Petersbourg, 50,000 hommes de cavalerie viendront se ranger en bataille. Cette armée ainsi grossie peut envahir la frontière ouest, traverser le Hérat, le Candahar et les pays situés à l'ouest de l'Indus ; de là entrer dans le désert de sable (*sandy desert*), qui se trouve à l'est de l'Indus, et dont l'accès n'est point aussi difficile que son nom semble l'indiquer. Elle pénétrerait ensuite dans l'Inde par la ligne de communication qui lie Herat et Candahar à Bukhar et Shikarpour sur l'Indus, route journellement battue par de nombreuses caravanes.

Si nous examinons maintenant les moyens de défense de l'Angleterre, nous trouvons en première ligne une armée d'environ 200,000 hommes de troupes régulières, dont 30,000 de troupes européennes. Cette armée, au premier aperçu, paraît suffisante pour faire face à toutes les exigences. Il n'en est pourtant rien : non que cette armée manque de courage, de discipline, que sa fidélité soit douteuse ; tout au contraire ; mais les troupes indigènes sont loin d'avoir la vigueur, l'énergie, l'endurcissement à la fatigue, des indigènes du Nord. Ainsi dans le Nepaul, l'Arabie, et tout récemment à Burmah, les régimens cipayes ont éprouvé de rudes échecs : on ne peut rien espérer de ces troupes qu'autant qu'elles auront l'avantage du nombre et de la position. On ne doit pas oublier non plus que le fatalisme exerce une grande influence sur l'esprit de ces hommes ; un premier revers peut donc entraîner la chute de l'empire.

Outre cette armée, l'Angleterre a dans ses alliés des princes

puissans et qui gouvernent des contrées habitées par une population considérable. Mais le jour où elle sera réduite à cette extrémité, ce jour sera le dernier de sa puissance. Que peut-elle en attendre, lorsque chaque année elle les force à lui payer un tribut qui s'élève au tiers et souvent même à la moitié du revenu des états que ceux-ci gouvernent; ces exactions ne sont point de nature à lui concilier l'affection de ces princes. Jusqu'à présent, ceux-ci se sont soumis à sa puissance, parce qu'ils ont senti qu'il y allait de leur fortune et de celle de leurs états; mais quand ils verront deux puissances européennes également fortes, se battant l'une contre l'autre, se disputant la possession de leur pays, les injustices du passé compteront sans doute pour quelque chose dans la balance de leur raison. Mais, en admettant qu'ils s'empressent de fournir leur contingent, leurs troupes, pour la plupart, composées du rebut de ces nations, ne sauraient lutter avec avantage contre les troupes disciplinées et conduites par des chefs habiles qui leur seront opposées. Ce sera pis si on leur confie la police des districts; alors, tandis que les troupes européennes et les troupes régulières du pays iront repousser l'ennemi, les contrées de l'intérieur seront pillées et dévastées par ceux-là même qu'on aura chargé de les garder. Ainsi l'Inde, grâce aux vexations odieuses, aux spoliations de toute nature exercées par l'Angleterre sur les habitans de ce malheureux pays, est à la merci de la Russie, et le jour où elle voudra s'en emparer, rien ne saurait l'en empêcher (1).

(1) Nos lecteurs remarqueront que nous ne négligeons rien de ce qui peut éclairer cette question d'Orient, si grosse d'avenir. Depuis quelques années, la *Revue Britannique* y a consacré plusieurs articles. Nous citerons les suivans : Expédition du capitaine Burnes dans l'Asie centrale. — Communication de l'Inde avec l'Angleterre, par le golfe Persique et l'Euphrate. — De la Russie, de sa politique et de ses ressources.—Des voyageurs modernes en Orient. — Les bateaux à vapeur sur le Danube. — L'Égypte telle qu'elle est sous Mehemet-Ali. — Situation de la littérature en Turquie depuis le commencement du XIX[e] siècle. — De l'émancipation de l'Inde. — La Grèce depuis son indépendance. — Souvenirs d'Orient. — Du meurtre religieux et philosophique dans l'Inde.—De l'instructio npublique en Perse.—La Russie, la Perse et les peuples du Caucase. — Histoire de la poésie épique en Perse.

Économie rurale.

De la production artificielle des truffes. — Un amateur allemand, M. Alexandre Van Bornholz, a publié, il y a quelques mois, un *Traité sur la culture artificielle des truffes.* Cet ouvrage renferme des faits curieux et qui sont de nature à causer peut-être une révolution dans une branche de commerce importante pour les provinces méridionales de la France, aussi nous empressons-nous de reproduire les principales parties de ce travail.

L'auteur commence par faire remarquer que le terreau provenant de la décomposition des feuilles et du bois pourri des chênes, paraît aussi favorable à la production des truffes, que le fumier de cheval ou d'âne l'est pour celle des champignons. Quand on veut établir des couches de truffes, dit-il, il faut se procurer autant que possible le terreau en question, puis examiner si l'on opère dans les bois ou dans un jardin; les premiers n'exigent pas autant de préparatifs, le terrain en est plus favorable au succès de l'entreprise. Dans les terres basses, un fond tant soit peu humide est indispensable; dans les plaines, ce fond se rencontre ordinairement auprès des rivières, des ruisseaux, des lacs ou des prairies; mais il est surtout important qu'il ne contienne aucune partie saline ou âcre, ce qui se reconnaît facilement par la présence des roseaux, du presle (*equisatum*), et autres herbes grossières, que rejettent toujours les bestiaux même dans les temps de famine.

Le terrain destiné à la culture des truffes doit être défoncé de quatre à cinq pieds; on mettra au fond et sur les côtés une couche de terre grasse d'un pied d'épaisseur, afin que les arrosemens nécessaires ne s'écoulent pas trop rapidement. Si le fond même se trouvait être de cette nature, l'épaisseur à ajouter serait moindre; si le terrain était sablonneux, l'épaisseur, au contraire, devrait être plus considérable. La tranchée doit alors être remplie de terreau préparé, et l'eau

doit y être dirigée au moyen d'un fossé que l'on puisse fermer ou ouvrir à volonté afin d'emporter la trop grande quantité d'eau. La truffe exige une forte irrigation, mais non pas une eau stagnante ou trop abondante. Si pendant les étés chauds et secs l'eau manquait, il faudrait y suppléer par des arrosemens modérés d'eau de rivière. Comme il suffit pour cultiver les truffes d'avoir des petites couches, on ne peut mettre trop de soin à les bien établir; les dépenses ne pouvant jamais être considérables.

Le fond de tous les terreaux pour la culture des truffes consiste en marne calcaire; on y ajoutera, s'il s'en trouve dans le voisinage, un quart de grès ferrugineux, sinon on peut y suppléer par de la pierre calcaire ou de la chaux réduite en poudre avec un tiers de sable ferrugineux. Le tout doit être bien mêlé et mis dans la fosse sur une épaisseur d'un pied; il serait bon d'appliquer préalablement au fond et sur les côtés une petite quantité de chaux vive pour empêcher les insectes et les souris de s'y introduire. Dans les endroits où il ne se trouve point de pierre calcaire, le sable ferrugineux peut y être substitué, il faut faire attention de ne point donner trop d'épaisseur à cette couche, ce qui empêcherait l'écoulement des eaux.

Tous ces préparatifs sont également indispensables, soit qu'il s'agisse de bois, de bosquets ou de grands jardins, mais le remplissage complet varie selon chaque situation. Dans les bois, le sol contient déjà beaucoup de matière végétale quoiqu'en quantité trop faible; il faut y ajouter du fumier de vache que l'on aura mis en tas au printemps et laissé mûrir pendant l'été. Ce fumier doit être gardé à l'ombre et remué de temps à autre; dans les grandes sécheresses, on l'arrose avec de l'urine de vache ou de l'eau de rivière, sans cependant trop le mouiller, afin qu'il ne perde rien du sel précieux qu'il doit communiquer au terreau.

A la chute des feuilles, on les met dans la fosse en y ajoutant trois parties de terreau du parc et de feuilles de chêne ou de charme. Dans ce dernier cas, le volume des feuilles doit

égaler le reste du mélange. Le tout devra être bien mêlé et la fosse complètement remplie et recouverte d'une couche de feuilles de quatre à six pouces d'épaisseur qui sera renouvelée chaque automne; au printemps, le dessus de la couche sera soigneusement enlevé en laissant tout ce qui pendant l'hiver se sera transformé en terreau.

Tous ces préparatifs étant terminés, expliquons maintenant le moyen employé pour produire les truffes. Si elles viennent naturellement dans le voisinage, les difficultés seront moindres; on doit les prendre de grosseur moyenne ayant tout leur parfum et leur force vitale. Cette opération doit se faire par un temps couvert et humide pour qu'elles restent enveloppées dans la terre qu'il faudrait tâcher de rendre adhérente, dans le cas où elle ne tiendrait pas, par des arrosemens faits quelques heures avant de déterrer les truffes. On les mettra dans une caisse remplie de terre prise sur l'endroit même où les truffes ont été trouvées; les caisses étant bien fermées, on pourra les transporter sans inconvénient à de grandes distances. Dans les voyages de plusieurs jours ou de plusieurs semaines, les caisses devront être souvent ouvertes pendant une heure et arrosées avec de l'eau de rivière. Cette précaution est surtout nécessaire pour la truffe blanche, que l'on croyait jusqu'à ce jour ne pouvoir venir que dans une certaine partie de l'Italie, mais qui peut être transplantée aussi bien que les autres.

Aussitôt que les truffes seront parvenues à leur destination, il faut, sans perdre de temps, ouvrir les caisses dans un endroit abrité; si la terre est desséchée, on l'humectera un peu. Les truffes seront plantées à la distance de deux à quatre pouces l'une de l'autre et à six pouces de profondeur, en les laissant dans la terre qui les enveloppait; on mettra un peu de cette terre dans chaque trou, en évitant avec grand soin le contact des rayons du soleil ou même de l'air: le soir doit être choisi pour cette opération.

La meilleure saison pour la plantation des truffes est vers le milieu du printemps et à l'entrée de l'automne; cette der-

nière saison offre même plus de facilité, les truffes étant alors plus abondantes et la terre dans un état d'humidité plus convenable. L'herbe qui poussera sur la couche ne devra pas être enlevée; on ôtera seulement les grandes plantes qui seraient nuisibles en attirant à elles les sucs nourriciers si nécessaires à la propagation des truffes. La première année, la récolte ne sera pas considérable, mais elle s'accroîtra successivement. Dans les grandes plantations, il vaut même mieux partager le terrain en deux, pour en planter une moitié l'année suivante, afin d'avoir une double chance de réussite.

Ce qui précède ne regarde que les bois ou les parcs; mais on peut obtenir pareillement des truffes dans des bosquets anglais, dans des bois artificiels, etc., en créant par l'art ce que la nature a refusé au sol; ce qui n'est pas difficile, puisqu'il suffit de composer un terreau de feuilles de chêne ou de charme.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

JUILLET ET AOUT 1837. — 4e SÉRIE.

FIN DU TOME DIXIÈME.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,
rue Coq-Héron, 3.

